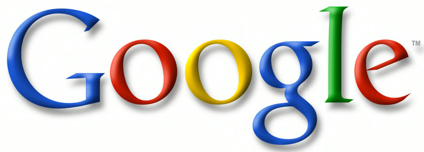


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

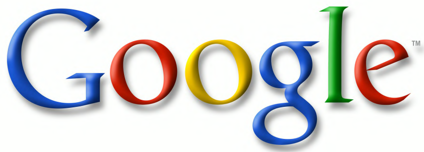
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

169

LENOX LIBRARY



Astor Collection.
Presented in 1884.



Cherbuliez

NKV

LA REVANCHE

DE

JOSEPH NOIREL

COULOMMIERS. — TYPOG. A. MOUSSIN.

LA REVANCHE

DE

JOSEPH NOIREL

PAR

VICTOR CHERBULIEZ

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872

Droits de propriété et de traduction réservés.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MADAME

VICTOR CHERBULIEZ.

V. C.

LA REVANCHE

DE

JOSEPH NOIREL

I

Si le parfait bonheur n'est pas de ce monde, on en trouvait toutefois le semblant, il y a quelques années, dans une maison de campagne située à trois ou quatre kilomètres de Genève, sur la grande route de Saint-Julien, à laquelle elle se relie par une longue avenue de poiriers. Cette maison, que ses habitants ont baptisée du nom de *Mon-Plaisir*, offre aux passants un agréable coup d'œil. Bâtie au sommet d'un tertre gazonné, entourée de massifs de verdure et d'un parterre de roses, elle domine au couchant un verger, au levant une vigne en pente, que bordent un ruisseau et une saulaie.

Le propriétaire de ce riant domaine était un bourgeois de Genève, M. Thomas Mirion, fabricant et marchand de meubles, qui entendait son métier et que son métier avait enrichi. Cet heureux homme sentait son bonheur ; il le portait sur son honnête figure, sur ses joues enluminées et replètes, dans son regard vif et assuré, dans son sourire, où se peignait une aimable bonhomie qui n'avait jamais nui à son commerce. Il

faut convenir que, si le ciel l'avait aidé, cet homme aux larges épaules et au râble épais s'était bravement aidé lui-même. Courageux au travail, dur à la peine, il avait cet esprit de suite qui mène à tout, cette bonne humeur qui simplifie les difficultés, cette attention circonspecte qui préserve des faux pas. Bien qu'il eût comme un autre le désir de tenir sa place et de faire figure dans le monde, il avait toujours strictement réglé sa dépense sur son revenu. Mettant, pour ainsi dire, sa vanité au régime, il ne lui avait rien accordé aux dépens de ses affaires, qui s'en étaient bien trouvées. Enfin la richesse était venue avec d'importantes commandes, dont il avait su tirer parti. Une société qui avait construit l'un après l'autre plusieurs grands hôtels aux bords du lac Léman avait passé avec lui un marché à forfait pour les meubler. Il avait réalisé dans cette entreprise des bénéfices considérables, où sa conscience ne trouvait rien à redire. Il n'était pas homme à fournir à personne de la marchandise de pacotille; mais il savait s'arranger de manière que le preneur fût content et que le bailleur le fût plus encore. D'habiles placements, d'heureuses spéculations avaient triplé et quadruplé son gain; il était devenu gros monsieur. A mesure que sa fortune s'était arrondie, il avait satisfait peu à peu toutes les convoitises secrètes qui depuis longtemps couvaient dans son cœur, et s'étaient irritées par les délais que leur imposait sa sagesse. On l'avait vu acheter pièce par pièce une terre sur laquelle il avait jeté son dévolu, puis y bâtir un pavillon dans lequel il venait passer en famille les dimanches et jours de fête, puis remplacer le pavillon par une maison élégante et cossue. L'année d'après, il avait une écurie, deux chevaux et une voiture, et de ce jour il fut au

comble de ses vœux. Il est bon d'ajouter que M. Mirion n'avait aucun des travers qui rendent les parvenus insupportables. Quoiqu'il fût bien aise de prouver qu'il avait du foin dans ses bottes, il ne tranchait nullement du marquis de Carabas, et ne se piquait point de morguer ses voisins ou de les éclabousser par son luxe. Il continuait de travailler et de tenir boutique comme par le passé. Peu soucieux de se déclasser, ou, comme on dit à Genève, de *grimpionner*, il ne cherchait pas à frayer avec les gens de haut parage, et il était demeuré fidèle à toutes ses vieilles amitiés. Au surplus, sa maison ne ressemblait point à un château, sa voiture était une calèche bien suspendue, mais sans prétentions, et ses deux chevaux étaient d'honnêtes percherons, bons trotteurs, mais qui n'avaient garde de se méconnaître et de prendre de grands airs avec les passants.

Plutarque rapporte que les envieux de Sylla lui avaient donné le surnom d'heureux et que le grand homme ne s'en offusquait point, mettant lui-même la fortune de part dans sa gloire et se targuant du commerce d'amitié qu'il avait entretenu avec elle. Comme Sylla, M. Mirion avait ses envieux qui lui disaient : — Oh ! vous, Mirion, vous êtes l'homme heureux par excellence ; vous avez eu toute votre vie une chance incroyable. — M. Mirion, sans se fâcher, leur répondait : — Mes amis, vous avez raison, je suis né sous une bonne étoile. La nature m'a bien traité ; elle m'a donné un coffre de fer, un bon estomac, des bras et des jambes qui ont toujours aimé à se remuer et une certaine lueur de bon sens qui m'a servi à me conduire. J'ai eu de la chance, j'en conviens. Il n'en est pas moins vrai que j'ai commencé petitement, et, si je suis arrivé, je me permets de croire que j'y suis bien

pour quelque chose. — Et, ce disant, il caressait d'un œil amoureux sa maison, sa remise, sa vigne et ses poiriers. — Ce qu'il y a de beau, ajoutait-il, c'est que tout ceci a été gagné honnêtement. Je ne suis pas comme tel et tel. Nous avons des principes, nous autres. Je peux mettre la main sur ma conscience, elle n'a rien à me reprocher. — M. Mirion aimait à parler de sa conscience et de ses principes ; c'est un travers qu'il partageait avec plusieurs de ses compatriotes.

Si M. Mirion était un homme heureux, Mme Mirion était assurément une heureuse femme ; mais elle n'avait pas le sens rassis et la tranquillité d'humeur de son mari. Son bonheur était bruyant, gesticulant, un peu lyrique. Petite, grassouillette, ronde de taille et de visage, pirouettant sur elle-même comme une toupie, elle avait le sang aduste comme une fourmi, et ses yeux et sa langue étaient aussi remuants que ses jambes. Elle allait, venait, tournait et virait sans déparler ; toujours hors d'haleine, ses deux grands plaisirs étaient de s'agiter et de se raconter. A vrai dire, elle n'était pas exempte de ce défaut auquel les Anglais ont donné le nom de *snobism*. Elle professait une admiration peut-être exagérée pour sa maison et pour tout ce qui faisait partie de sa maison, y compris ses canards et ses canaris. Ses poiriers étaient les plus beaux de tous les poiriers, les roses de son jardin avaient une suavité de parfum inconnue aux autres roses, l'eau de sa pompe avait un petit goût de noisette vraiment incomparable, ses poules pondaient quatre fois plus d'œufs que celles du voisin, et ces œufs, l'explique qui pourra, avaient presque toujours deux jaunes. Bref, Mon-Plaisir était un endroit unique, béni du ciel, où tout venait à souhait, où l'herbe pous-

sait plus dru que partout ailleurs, où la pluie ne tombait jamais qu'à propos et quand on l'appelait, vrai paradis éclairé d'un soleil qui était non le soleil banal, celui de tout le monde, mais un soleil affecté au service particulier de M. et de Mme Mirion. Les innocentes imaginations de sa femme faisaient sourire le marchand de meubles. Il l'en raillait quelquefois. — Ma bonne Marianne, lui disait-il, il y a des choses qu'il est permis de croire ; mais mieux vaut les garder pour soi, sous peine de prêter à rire. — Elle se récriait. — Tant pis pour les rieurs ! répliquait-elle. Ce sont des jaloux qui rient jaune. — De son côté, elle lui reprochait de ne pas tirer assez d'avantage de sa nouvelle situation, de ne pas donner assez à la montre, à la parade. Elle estimait que le faste et le bruit sont l'accompagnement nécessaire du bonheur, l'enseigne de la boutique. Ses ambitions secrètes étaient d'avoir sous ses fenêtres un grand bassin de marbre avec des tritons et un jet d'eau, de planter devant sa grille une statue allégorique, de remplacer la bonne savoyarde qui la servait à table par un grand diable de domestique en cravate blanche, et de donner chaque semaine un festival où l'on tirerait beaucoup de fusées sur la terrasse, — car elle avait un faible pour les fusées. Malheureusement les allégories, les cravates blanches et les feux d'artifice ne disaient rien au cœur de M. Mirion. Il aimait ses aises, le confort ; mais il estimait que la vanité coûte gros et ne rapporte guère. Au reste, ces légers dissentiments n'amenaient jamais de sérieuses contestations dans le ménage. Mme Mirion adorait son mari, qu'elle considérait comme un grand homme, et se résignait à ses refus comme aux décrets d'une sagesse supérieure à la sienne. En revanche, M. Mirion se plaisait à reconnaître les mérites solides de sa femme

et tous les services que lui avait rendus jadis son esprit d'ordre et de conduite. Elle gouvernait sa maison avec une attention, une vigilance infatigable, ayant l'œil partout, à la cave comme au grenier, à l'office comme à la cuisine, et joignait à ses qualités de ménagère accomplie les talents d'un cordon-bleu émérite. Il y avait là de quoi lui faire pardonner sa passion malheureuse pour les tritons.

Le bonheur de ces excellentes gens était communicatif; ils aimaient à répandre autour d'eux leur liesse et leur épanouissement de cœur. Poules, chats et chiens, tous les pensionnaires de Mon-Plaisir faisaient bombance, goûtaient les douceurs d'une vie grasse et commode sous un gouvernement paternel et miséricordieux. Parmi les animaux domestiques qui avaient trouvé à Mon-Plaisir le vivre et le couvert, les plus choyés étaient deux vieilles filles, parentes de M. Mirion, qui les avait recueillies sous son toit moyennant une modeste pension. L'une, Mlle Baillet, était sa tante maternelle. On la désignait plus communément dans la maison sous le nom de la tante Amarante, parce que l'amarante était sa couleur, témoin les rubans de son bonnet, les prétintailles de ses robes et ses bas du plus beau pourpre. En dépit de ses soixante et dix ans, cette honnête demoiselle était merveilleusement conservée; prenant grand soin de sa personne, tirée à quatre épingles, l'air et le ton un peu précieux, les épaules effacées, le menton relevé, elle marchait droite comme un cierge, et quand elle était assise, il n'arrivait guère que son dos effleurât le dossier de sa chaise. Elle avait quelque expérience du monde. Ayant passé dix années comme demoiselle de compagnie dans une grande famille mecklembourgeoise, elle en avait rapporté des maximes, des apho-

rismes, tout un code de bienséances morales et sociales. Quand je dis qu'elle connaissait le monde, dans sa pensée le monde était essentiellement le Mecklembourg. A l'entendre, rien ne pouvait se comparer à la cour de Schwerin, la plus somptueuse de toutes les cours d'Allemagne. Les grandeurs dont elle avait approché l'avaient éblouie à ce point qu'il n'y avait pour elle de pays respectables que ceux qui possèdent un ordre équestre, et se laissent administrer à forfait par un prince qui a des heiduques et des coureurs. Elle connaissait à fond l'almanach de Gotha, savait sur le bout du doigt toutes les généalogies, ne tarissait pas en anecdotes plus ou moins apocryphes sur la grande-duchesse régnante et sur la grande-duchesse mère. Elle avait eu l'heur d'assister à un bal de la cour. Ce bal était le grand événement de sa vie; elle l'avait conté cent fois, elle était toujours prête à recommencer. M. Mirion secouait les oreilles; mais Mme Mirion écoutait ce miraculeux récit avec un plaisir toujours nouveau. Fière de posséder sous son toit une personne qui avait vu des princes en chair et en os, il lui semblait que, grâce à la tante Amarante, elle était quelque peu apparentée au grand-duc de Mecklembourg.

Bien différente était Mlle Grillet, cousine germaine de M. Mirion, petite femme fluette, qui semblait n'avoir qu'un souffle de vie et ne laissait pas de vivre. Un peu contrefaite, la taille déjetée, une épaule plus grosse que l'autre, bien qu'elle ne payât pas de mine, elle avait eu jadis l'imagination romanesque; mais son roman avait mal tourné : elle s'était follement éprise d'un mauvais plaisant qui s'était amusé à la mystifier, et l'innocente créature avait été longtemps à s'apercevoir qu'il se moquait d'elle. Il lui était resté de cette mésaventure une disposition méfiante, une extrême

timidité; il lui semblait que la monde était plein de chausse-trapes, et qu'il y faut regarder à trois fois avant de mettre un pied devant l'autre. Chat échaudé craint l'eau froide; elle redoutait par-dessus tout le ridicule, les perfidies et les jugements des hommes. Elle se demandait en toute occurrence : Qu'en dira-t-on? et de peur qu'on n'en dît quelque chose, elle cachait sa vie, mettait la sourdine à ses pensées. Mme Mirion lui reprochait d'avoir des idées trop étroites et lui en voulait un peu d'avoir pris le parti de son mari dans l'importante question des tritons. Consultée par son cousin, Mlle Grillet avait déclaré, en traînant ses mots suivant sa coutume, que des tritons tout nus sont un ornement peu convenable dans une maison honnête, que sûrement le voisinage en gloserait. Toutefois Mme Mirion ne pouvait lui contester le mérite de se rendre utile dans la maison. Si elle n'avait jamais vu le Mecklembourg, si elle n'avait jamais contemplé face à face la grande-duchesse mère, elle s'entendait au jardinage, et possédait un remarquable talent pour confire les prunes à l'eau-de-vie.

Dans tous les concerts, il y a une fausse note, et dans la foule qui s'attache au char des triomphateurs il se glisse d'ordinaire un esprit rebours qui se charge de leur rappeler la fragilité de leur fortune. C'était le frère aîné de M. Mirion, plus connu sous le nom de l'oncle Benjamin, qui remplissait à Mon-Plaisir le rôle de fausse note ou d'avertisseur. Il y faisait de longs et fréquents séjours, et Mme Mirion le comblait de prévenances. le bourrait de sucreries pour adoucir son humeur frondeuse; mais, bien qu'il fût dans le fond le meilleur homme du monde, il trouvait à redire à tout. Peut-être y avait-il un peu de jalousie dans son fait. Le brave menuisier qui avait donné le jour à MM. Thomas

et Benjamin Mirion avait jugé dans sa sagesse que son fils Thomas ne serait jamais un homme d'esprit, et il l'avait retiré de bonne heure du collége pour lui mettre en main la rabot et la varlope. Il avait conçu au contraire la plus haute idée des facultés de Benjamin et n'avait reculé devant aucune dépense pour lui faire suivre ses études. — Le gaillard, disait-il avec complaisance, sera l'aigle, le génie de la famille. — Après avoir fait ses classes avec succès et remporté tous les prix, le génie naissant de Benjamin s'était subitement noué, et tous les soins qu'on avait pris de son éducation n'avaient produit qu'un maître de mathématiques très-ordinaire, lequel courait le cachet, gagnant tout juste de quoi joindre les deux bouts, pendant que le borné Thomas, prenant son vol, venait d'inscrire le nom des Mirion dans le livre d'or des millionnaires genevois. Benjamin voulait tout le bien possible à son frère, mais il estimait que la fortune est une sotte qui place mal ses faveurs. — Pourquoi Mon-Plaisir est-il à lui, se disait-il, et pas à moi? — Il s'endormait sur cette pensée et la retrouvait le matin sous son oreiller, ce qui ne l'empêchait pas de se fâcher tout rouge contre les jaloux qui parlaient légèrement de son frère. — Il a été honnête et habile, leur répondait-il d'un ton bourru. A quoi tient-il que vous ne fassiez comme lui? — L'oncle Benjamin en usait comme ces mères qui fouaillent leurs enfants, mais n'entendent pas que les autres s'en mêlent.

Il ne passait pas deux heures à Mon-Plaisir sans y décocher quelques lardons qui mortifiaient la susceptible vanité de sa belle-sœur. Comme il avait le coup d'œil géométrique, il trouvait à critiquer l'alignement de ses arbres fruitiers et de ses rosiers; il soutenait que les murs n'étaient pas d'aplomb, que les losanges

des parquets n'étaient pas égaux, et que les escaliers étaient manqués, la hauteur des marches et la largeur du giron n'étant pas dans la proportion requise. Au besoin, pour justifier son dire, il s'armait du fil à plomb, du pied de roi et de l'équerre, et, impassible autant que tenace, il contraignait l'indignée Mme Mirion à écouter jusqu'au bout ses démonstrations ; — il lui tournait le compas dans le cœur. Ce qui était plus grave, il prétendait que Mon-Plaisir n'était pas l'endroit le plus sain de la terre, qu'il s'exhalait du ruisseau qui bordait au levant la propriété des buées dangereuses pour les larynx délicats. Le matin, à déjeuner, il lui prenait régulièrement des quintes de toux saccadée et persistante. — A qui en as-tu, Benjamin? lui demandait son frère avec un peu d'impatience. — C'est un sort, répondait-il; je ne viens pas ici sans y attraper un rhume. — Sur quoi Mme Mirion faisait de grands bras. Dans l'intimité, elle accusait son beau-frère d'être un mauvais génie, d'avoir l'esprit de travers et un caractère insupportable ; devant le monde, elle affectait de parler de lui avec les plus grands éloges, comme d'un homme tout à fait supérieur, qui honorait son pays. Elle poussait l'esprit de famille jusqu'à l'héroïsme.

Quoi qu'en pût dire l'oncle Benjamin, je crois que Mon-Plaisir était un endroit aussi sain qu'un autre ; je crois aussi, sans les avoir vus, que les rosiers de Mme Mirion faisaient honneur à ses soins ; mais elle avait dans ce monde un bien autre sujet de gloire et d'intime satisfaction. La plus belle rose de son chapeau, l'ornement le plus précieux de sa maison, la fête de ses yeux, son orgueil suprême, son triomphe, c'était sa fille. Il est certain que Mlle Marguerite Mirion était belle, tout Genève au besoin en ferait foi.

Grande, élancée, d'une superbe venue, la gorge, les bras faits au tour, des mains et des pieds de duchesse, des cheveux d'un blond cendré très-bouffants et ramenés en arrière, de beaux yeux bruns, doux comme le velours, un teint éblouissant, un sourire dont la grâce était relevée de je ne sais quoi de simple, d'ouvert et de franc, quand elle se promenait, sans penser à rien, le long de l'avenue de poiriers qui descendait à la route, les passants s'arrêtaient devant la grille pour la contempler, et se disaient : Quelle belle plante ! C'était le mot qui venait à la bouche en la voyant. Comme une plante, elle n'avait eu que la peine de croître ; la nature avait tout fait. Bien que Mlle Marguerite Mirion n'ignorât point qu'elle était belle, bien qu'elle jouît du plaisir qu'on avait à la regarder, il n'y avait pas en elle le moindre grain de coquetterie, et sa simplicité ignorait toutes les petites pratiques, toutes les petites roueries du métier de jolie fille. Elle pouvait s'en passer, laisser les petits moyens aux demi-beautés qui ont des inquiétudes ; la sienne était indiscutable. Quand sa mère la conduisait le dimanche au temple, leur entrée faisait toujours sensation, les têtes se tournaient de leur côté, et dans toute l'assistance circulait un petit chuchotement d'admiration bien doux au cœur de Mme Mirion. M. Mirion en tenait aussi ; idolâtre de sa fille, quand il la contemplait, il se sentait grandir de deux coudées. Il n'y avait pas jusqu'à l'oncle Benjamin qui ne rendît les armes à Marguerite. Il était fort galant avec elle, lui prodiguait les marrons glacés, lui débitait des madrigaux ; toutes ses économies d'argent et de poésie y passaient. Il lui disait quelquefois en la prenant par le menton : — Oh ! la belle fille que voilà ! Comment diable es-tu venue au monde ? Ton père a des yeux de grenouille, ta mère

est une ragote : comment s'y sont-ils pris pour bâtir ce chef-d'œuvre ? S'ils étaient de bonne foi, ils conviendraient qu'ils t'ont ramassée sous un chou.

Qui dit fille unique et belle dit en général enfant gâté. Quoiqu'ils s'y fussent appliqués à l'envi; M. et Mme Mirion n'avaient pas réussi à gâter leur fille. Son naturel généreux avait résisté aux complaisances excessives dont on l'entourait. Tous ceux qui l'ont connue savent qu'elle n'était ni personnelle ni hautaine. La tante Amarante et Mlle Grillet attesteront que son humeur était égale et accorte, qu'elle s'occupait des autres, qu'elle avait des prévenances et des attentions délicates. Ce qui dominait chez elle, c'était la parfaite pureté du sentiment, une grande noblesse de caractère. Elle était au-dessus de tous les calculs sordides, de toutes les petites passions basses ; elle n'avait pas la peine de s'en défendre, elle en était préservée par une candide ignorance du mal. La vanité sert à quelque chose. Si Marguerite avait passé toute sa jeunesse dans la maison paternelle, son esprit, je le crains, s'y serait épaissi ; elle aurait contracté de mauvais plis et d'incorrigibles travers. Par bonheur, madame sa mère avait décidé de lui faire donner ce qu'elle appelait une éducation superfine, et à cet effet elle avait eu le courage de s'en séparer pour la placer dans un célèbre et aristocratique pensionnat du canton de Vaud. Marguerite s'y était trouvée en présence de filles de bonne maison. Dans ce troupeau d'élite, elle avait fait mince figure ; malgré ses beaux yeux, la fille du fabricant de meubles avait été reléguée à l'arrière-plan. Elle n'avait point part aux faveurs ; on ne lui donnait que son dû et on la tenait de court. A cette école, elle avait appris à faire des comparaisons qui lui avaient formé le jugement. Elle avait appris aussi

à se taire et à se contraindre, ce qui est le fond d'une éducation superfine; mais, grâce à Dieu, elle n'y avait rien perdu de sa gaîté, qu'elle rapporta chez ses parents, comme elle venait d'accomplir sa dix-septième année. Elle y rapportait encore un certain bagage d'écrivasseries et de lectures bien ou mal digérées, des clartés confuses de beaucoup de choses, un assez joli talent de musicienne. Le soir de son arrivée, quoi qu'en pussent dire M. Mirion et la timorée Mlle Grillet, la maison fut illuminée de haut en bas, et la terrasse éclairée *à giorno* par des transparents et des pots à feu.

Mon-Plaisir était une connaissance nouvelle pour Marguerite; il avait été acheté pendant son absence. On lui avait donné la plus jolie chambre, décorée et meublée comme on peut croire. Ce n'étaient qu'astragales et festons, des guéridons de palissandre et une table en marqueterie, un tapis de Perse, des rideaux en cachemire blanc, des bibelots et des fleurs partout. Marguerite était amoureuse de sa chambrette. Elle s'y enfermait pendant des heures, allant et venant de son pas d'oiseau, faisant leur toilette à ses jardinières, entr'ouvrant un livre et interrompant sa lecture au milieu d'une phrase, ou s'accoudant à sa fenêtre et contemplant d'un œil épanoui le verger, la route, les collines, le Jura, heureuse de vivre, de respirer et de n'avoir pas vingt ans, ignorant l'ennui, le printemps aux joues, le cœur plein de cette gaîté légère qui se suffit à elle-même et se passe de l'espérance. La cloche du déjeuner sonnait. Elle descendait à la salle à manger; elle disait à la tante Amarante en l'embrassant : — Eh bien ! c'est donc si beau que cela le Mecklembourg? — ou, prenant la cousine Grillet par la taille, elle l'entraînait au jardin en disant : — Allons voir comment se portent nos rosiers. — Chemin fai-

sant, elle cueillait une fleur qu'elle posait dans ses cheveux. En rentrant, elle se mettait au piano, jouait une barcarolle ou chantait à pleine voix une romance d'amour, tout entière à la musique et ne se souciant guère des paroles, qu'elle croyait comprendre et qui étaient pour elle de l'hébreu. Le soir, elle brodait, contait des histoires de pension, ou bien, se pelotonnant dans un fauteuil, elle se laissait faire un doigt de cour par l'oncle Benjamin, quand il était là, et riait comme une folle à ses galanteries de madrigal. On se séparait à dix heures. Elle remontait dans sa chambre, et il lui arrivait quelquefois d'ouvrir sa fenêtre pour regarder la lune; mais il ne se passait rien entre elles de particulier ni d'intime, elles n'avaient pas grand'-chose à se dire. A demi déshabillée, elle s'agenouillait, et, la tête appuyée contre sa jardinière, elle faisait son oraison mentale, qui se réduisait à dire au bon Dieu : — Tu es bon et tu es sage, tu sais ce qu'il me faut; mais, si c'est possible, que chacun de mes jours ressemble à celui-ci. — Après quoi elle s'endormait d'un somme profond, tranquille et sans rêves, heureuse le matin en ouvrant les yeux de découvrir qu'il y avait un soleil et que la vie était là, debout à son chevet, qui l'attendait.

On croira sans peine que les pensées de Mme Mirion allaient plus vite et plus loin que celles de Marguerite. Sa vanité maternelle se préoccupait de l'avenir, et dans ses oraisons mentales elle n'avait garde de dire au bon Dieu : Demain comme aujourd'hui. Elle lui disait plutôt: — Tu sais de qui je veux te parler; quand donc viendra-t-il? Fais, grand Dieu! qu'il ressemble autant que faire se peut à un prince des contes de fées! — Ce qu'elle comprenait le mieux dans l'Évangile, qu'elle lisait beaucoup, c'est la parabole des ta-

lents et le devoir sacré qui nous est imposé de placer notre bien au denier cinq, si possible, parce qu'il nous sera demandé compte un jour du capital et des intérêts. Le ciel lui avait donné un trésor; le placement de ce trésor était la grosse affaire de sa vie. Elle tombait souvent dans des rêveries sans rive ni fond; quand elle en sortait, elle disait à son mari : — Veux-tu savoir à quoi je pense? — Parbleu! répondait-il en secouant le menton, il ne faut pas être malin pour le deviner. La tête te grouille de gendres, petits et grands, maigres ou gras, dont la plupart ne me reviennent guère. A quoi te mènent toutes tes songeries? Jouissons du présent, arrive qui plante. — Mme Mirion avait le bon sens de ne point faire part à sa fille de ses imaginations et de ses visées, et Marguerite était à mille lieues de les deviner. Le pasteur de la paroisse, qui n'était pas un sot, disait d'elle : — C'est une eau dormante; laissez-la dormir. — Elle faisait comme son père, elle jouissait du présent, ne rêvait ni de mariage ni de maris. Elle avait l'esprit si peu éveillé sur certains chapitres qu'elle ne s'aperçut pas que le fils d'un riche marchand toilier s'était mis, sous le prétexte de jouer au billard avec M. Mirion, à venir chaque dimanche à Mon-Plaisir, et que ces visites réglées étaient pour elle. L'insouciance de cette belle indifférente empêcha le prétendant de se déclarer ; mais il fit parler par un tiers. M. Mirion était tenté de dire oui; Mme Mirion poussa les hauts cris, déclarant que ce parti n'était pas digne de sa fille et ne figurait point dans sa collection. Il fut éconduit, et on n'en dit mot à Marguerite. Si on l'avait consultée, qu'eût-elle répondu? Comme tous les cœurs plus tendres que passionnés, elle avait une certaine mollesse de volonté et quelque indécision dans l'esprit. Au surplus, elle avait peu ré-

fléchi sur ces matières; elle aurait dit : — Mon Dieu ! si vous croyez... je ferai ce qui vous plaira.

Dans cette heureuse maison, il y avait pourtant un malheureux. Ce n'était la faute de personne. Bien venu, aimé de tout le monde, traité, quoique étranger, comme un enfant de la famille, son sort eût été envié de beaucoup de gens ; mais il y a bien des raisons de souffrir ici-bas, le chagrin a bien des visages, la tristesse bien des mystères, et à qui se permet de nous dire : Vraiment de quoi vous plaignez-vous? n'avez-vous pas tout à souhait ? nous avons souvent le droit de répondre : Qu'en savez-vous? Le cœur mécontent dont je parle était celui d'un ouvrier de M. Mirion, garçon de vingt-cinq ans, nommé Joseph Noirel, aux cheveux châtain sombre, de taille moyenne, mince d'encolure et d'épaules, nerveux de bras et de volonté, et qui faisait merveilles de ses dix doigts. Sa vive intelligence paraissait sur son visage un peu pâle, qu'allumaient de subites rougeurs. A vrai dire, ce visage n'était pas le plus régulier du monde ; la bouche était trop grande, le nez trop fort. En revanche, les yeux gris-clair comme les yeux de certains lévriers, comme l'eau transparente de certains ruisseaux, étaient pleins de mouvement et de lumière ; le regard venait de loin et portait loin. A de certaines heures, on y lisait toute une histoire, qui n'était pas gaie.

Le pauvre garçon avait eu de déplorables parents. Son père était un de ces ouvriers à tout faire qui ne font jamais rien. Il avait essayé de tous les métiers, s'était dégoûté de tout, sauf de son inconduite et de sa fainéantise. Rongé de besoins comme d'une incurable lèpre, étranger à tout sentiment d'honneur, ivrogne avec délices, amoureux de sa gueuserie, à peine avait-il travaillé huit jours, il plantait là le patron, faisait le

plongeon, disparaissait dans quelque bouge, où s'engouffraient ses sous; après quoi il rentrait un matin au logis, la poche vide, l'œil éteint, la langue pesante, et disait à sa femme avec un rire épais : — Eh bien! quoi? On a fait la noce.

— Retourne d'où tu viens, lui répondait-elle; il n'y a pas dans la maison de quoi nourrir une araignée.

— Tu mens, répliquait-il; le galopin a bien dû rapporter quelque chose.

C'était en effet le galopin, c'est-à-dire Joseph, qui dans les jours de misère était chargé de faire aller la marmite. Il partait le matin, par ordre supérieur, avec un morceau de pain sec dans sa poche et un panier au bras, et s'en allait de maison en maison vendre des allumettes ou quêter des aumônes. Malheur à lui quand la recette était maigre; les camouflets pleuvaient sur ses joues dru comme grêle. Un jour, las de gravir des escaliers et d'être souffleté pour sa peine, il avait levé le pied; on l'avait rattrapé, roué de coups, ce qui lui avait ôté l'envie de récidiver. Toutefois sa mère n'était brutale que par accès; sujette à des attendrissements, pour consoler le galopin des rebuffades qu'il essuyait, elle l'emmenait de loin en loin passer une soirée dans un café chantant, où, les yeux écarquillés, les oreilles béantes, il entendait durant des heures les gargouillades de Mlle Zéphyrine, première chanteuse de l'Eldorado de Lyon. C'étaient là ses fêtes, son paradis intermittent. Le lendemain, il devait recommencer à trotter, à débiter de porte en porte son petit boniment, à pleurnicher pour attendrir ces bons messieurs et ces bonnes dames, triste métier auquel, grâce à Dieu, il ne put jamais mordre ; il le faisait à contre-cœur, l'oreille basse, comme un chien qu'on fouette. Il y avait en lui je ne sais quelle fierté native

qui protestait et qu'il avait héritée, je pense, de quelque bisaïeul. Quand on refusait de croire à ses récits ou qu'on le traitait de mendiant, il lui arrivait de se redresser et d'entonner à pleins poumons un refrain de Mlle Zéphyrine. De telles frasques n'étaient pas pour améliorer ses affaires; chaque jour s'augmentait le nombre des maisons où il n'osait plus se présenter. Chaque jour aussi le taudis paternel devenait plus triste, plus inhabitable; pour avoir quoi mettre sous la dent, le ménage vendait ses meubles, vendait son linge. Le père Noirel avait eu une attaque de *delirium tremens*; il était désormais incapable de tout travail. Sa femme lui faisait des scènes effroyables; on se prenait aux cheveux, on épuisait le vocabulaire poissard. L'enfant assistait pâle, frissonnant, à ces orageux débats. Heureusement Noirel eut une seconde attaque; il fut emmené à l'hôpital, où il mourut, et dix mois plus tard sa veuve fut affligée d'une goutte sciatique qui la rendit impotente des bras et des jambes.

Le pasteur de la paroisse procura un asile à la percluse dans un hospice d'incurables et recueillit l'orphelin sans feu ni lieu. Il parla de lui à M. Mirion, le recommanda chaudement à sa charité. Joseph avait alors treize ans. M. Mirion le fit venir, l'interrogea. Après délibération, il consentit à se charger de l'enfant, à lui donner la table et le gîte, et à le prendre en apprentissage. Comme il arrive souvent, cette bonne œuvre devint plus tard une bonne affaire; mais au début le galopin donna beaucoup de fil à retordre à son patron. Le métier qu'il avait fait jusqu'alors lui avait laissé de fâcheuses habitudes; il y avait contracté la haine de toute règle et de toute discipline, l'amour des grands chemins, un fonds d'humeur vagabonde et polissonnante qui se trahissait par de

brusques échappées. On avait beau lui tenir la bride haute, il parvenait à s'esquiver, faisait l'école buissonnière, passait des journées à battre le pavé. M. Mirion le chapitrait d'importance, lui administrait de longues et sages morales que le vent emportait, des coups d'étrivières qu'il n'avait pas l'air de sentir, ayant la peau dure et cette fierté dont les verges n'ont pas raison. Ce qui agit sur lui avec plus d'efficace que les mercuriales et le reste, ce fut le goût du travail qui lui vint tout à coup et se déclara comme une passion. On aime à faire ce qu'on fait bien ; un beau matin, Joseph se sentit la vocation, et de ce jour il fit peau neuve ; il eut le cœur à l'ouvrage, les bras plus actifs et les jambes plus tranquilles. Cette métamorphose se révéla par l'amour respectueux qu'il conçut pour ses outils : il les maniait avec les plus grands égards ; une tache de rouille blessait ses yeux, il consacrait volontairement ses loisirs à l'affûtage des rabots, des bédanes, des gouges, des scies à refendre et à chantourner. Ce que voyant, M. Mirion commença de prendre en affection son protégé ; il estimait que l'amour de l'outil est le signe infaillible du talent. Il s'émerveillait aussi de sa dextérité de main, qu'égalait la souplesse de son esprit, et prononça qu'il irait loin. Il lui fit apprendre la géométrie, l'art du trait. Joseph ne s'en tint pas là ; il étudia tout seul pour l'acquit de sa conscience la trigonométrie, la perspective , et devint un habile dessinateur. A vingt-cinq ans, il était un menuisier hors ligne, le meilleur ouvrier haut la main de M. Mirion, qui l'employait exclusivement à des travaux de fine ébénisterie et prenait ses avis sur tout le reste. Bien qu'il fût de fait une manière de contremaître, il n'en avait point le titre ; il était simplement le consulteur officieux de M. Mirion, travaillant à ses

pièces et touchant un honnête salaire. Comme avec cela il logeait et mangeait chez le patron, il pouvait faire des économies ; il les employait à payer intégralement la pension de sa mère, toujours percluse et qui s'obstinait à vivre. Dès qu'il l'avait pu, il l'avait retirée de l'hospice, l'avait casée à la campagne chez des paysans. Grâce à lui, elle ne vivait plus de la charité publique, et de ce côté la fierté de Joseph était contente.

Il semble qu'après tout Joseph Noirel n'avait pas à se plaindre de la destinée. Le gratteur de portes avait eu, lui aussi, de la chance ; ne rencontre pas qui veut un Mirion sur le chemin de la vie. Bien logé, grassement nourri, sans inquiétudes pour le présent, sans grand souci de l'avenir, aimant son métier, estimé de tout ce qui l'entourait, de quoi se plaignait-il ? D'une misère : sa situation était fausse, et les situations fausses sont insupportables aux âmes fières. Il menait deux genres de vie qui se contrariaient ; à la fois ouvrier et quart de bourgeois, il ne savait pas bien ce qu'il était, et ses camarades de travail ne le savaient pas non plus, ce qui mettait une muraille entre eux et lui. Chaque matin, ils le voyaient arriver de la campagne en voiture avec M. Mirion, lequel venait souvent le trouver à son établi pour causer avec lui à voix basse et sur un ton d'intimité. Au coup de midi, il le faisait appeler dans son cabinet, où ils déjeunaient ensemble en tête-à-tête ; le soir, la voiture revenait les chercher. En vain Joseph était-il le plus sûr des camarades, en vain témoignait-il en toute rencontre *à ses frères les travailleurs* qu'il se sentait ouvrier, qu'il ne voulait être autre chose ; il y avait dans ses manières, dans son ton plus fin que le leur, dans son langage plus choisi, je ne sais quelle marque de

supériorité, de respect de soi-même qui les tenait à distance. Aussi bien leur était-il suspect, étant à leurs yeux un personnage équivoque, le commensal et le favori du patron, presque un monsieur. Quelques-uns le traitaient tout bas de mouchard, mais tout bas. Bien qu'il eût l'air frêle et de petites mains soignées qui lui avaient valu le surnom de demoiselle, Joseph avait prouvé dans plus d'une occasion qu'il était franc du collier et que ses poignets étaient d'acier. Aussi lui faisait-on bon visage, mais on affectait de ne parler de rien devant lui; on avait ourdi dans l'atelier cette conspiration du silence qui vous tient un homme en quarantaine.

Il en allait tout autrement à Mon-Plaisir. La famille bourgeoise où il était entré par une sorte d'adoption avait une entière confiance en lui. A table ou ailleurs, M. et Mme Mirion s'entretenaient en sa présence de leurs petites affaires, de leurs secrets de ménage. Quand on a le goût du poison, on en trouve partout. Joseph était Genevois, c'est dire qu'il était susceptible, ombrageux, et pesait sur les petites choses. Il lui arrivait de s'offusquer de l'extrême confiance qu'on lui témoignait; il pensait : — Mme Mirion n'aurait pas dit ceci et cela, moi présent, si je n'étais pour elle un être sans conséquence avec qui on n'a pas à se gêner. — Il se disait aussi : — Dieu! que de bontés on a pour moi! mais la bonté n'est pas l'amitié, c'est un bien autre visage. — Au surplus, beaucoup de choses l'avertissaient qu'il n'était pas l'égal des gens avec qui il dînait; les domestiques, comme il arrive toujours, se chargeaient de le lui faire sentir. La femme de chambre qui servait à table, après avoir dit à M. Mirion d'une voix flûtée : — Monsieur veut-il se servir? changeait de note pour crier brusquement à Joseph ;

— Voulez-vous du bœuf? — Ce *voulez-vous du bœuf* et le ton dont cela était dit lui étaient insupportables; cela signifiait : Mon bel ami, ta place n'est pas ici. Il redoutait surtout les dîners de gala que M. Mirion donnait de temps à autre à ses amis. Il avait demandé à manger ces jours-là dans sa chambre, mais son patron lui avait répondu : — Pourquoi donc cela, mon garçon? n'es-tu pas de la famille? — Il se sentait dépaysé dans la société de ces petits bourgeois en goguettes qui le traitaient avec une familiarité sous laquelle perçait la morgue. Dans l'une de ces réunions, il entendit Mme Mirion dire à une de ses amies : Étonnez-vous qu'il nous soit si attaché! que ne nous doit-il pas! — Ce mot lui revenait sans cesse en mémoire, il se le répétait souvent à haute voix, et le pain qu'il mangeait lui semblait amer. Personne au demeurant ne soupçonnait ses secrets déplaisirs. L'excellent M. Mirion n'y entendait point malice; je ne sais s'il eût été plus affligé ou plus indigné d'apprendre que son ouvrier n'était pas le plus heureux de tous les Joseph de la terre. Il aimait à le voir, à le regarder, non-seulement parce que sa figure était celle d'un homme qui lui était fort utile, mais parce que cette figure était celle de la meilleure action qu'il eût faite en sa vie, d'une action qu'il emporterait sûrement en paradis. — Ce gaillard est né coiffé, pensait-il; sans moi, il aurait crevé, comme son père, à l'hôpital, ou, qui sait? dans une cellule de pénitentiaire. Il nous doit un fameux cierge, à la Providence et à moi. Trouvez-moi donc un second ouvrier qui vive comme un coq en pâte dans la maison de son patron, se formant le cœur et l'esprit dans la société des honnêtes gens! — Grâce à Joseph, la conscience de M. Mirion était en fête tous les jours que Dieu fait. Il lui

disait le matin en lui appliquant un grand coup de poing dans le dos : — Avez-vous bien dormi, heureux scélérat que vous êtes? — Il était incapable de se douter que l'heureux scélérat aurait mieux dormi dans un galetas, et que sur son lit d'édredon il faisait parfois de mauvais rêves où il se sentait comme perdu dans une immense solitude.

Il était fâcheux pour Joseph qu'il ne possédât pas cette indépendance du cœur qu'on appelle l'ingratitude. Il est certain que l'ingratitude simplifie tout; mais n'est pas ingrat qui veut. Joseph savait mieux que personne tout ce qu'il devait à M. Mirion, et, le sachant si bien, il trouvait inutile qu'on le lui rappelât. Il n'avait garde d'oublier où M. Mirion l'avait ramassé. Toutes les scènes de son enfance étaient demeurées gravées dans son cerveau. Quand il remuait ses souvenirs, il se retrouvait à un sixième étage, dans un sale taudis dont les murs avaient ce visage affreux que donne le désordre à la pauvreté; il voyait dans un coin son père cuvant son vin, en face de lui sa mère debout, le front crispé par la colère, vomissant contre l'ivrogne un torrent d'insultes, et montrant à la destinée ses deux poings convulsivement serrés. Il se rappelait aussi ses dégoûts, ses écœurements, et toutes les mauvaises pensées qui lui passaient par la tête quand il s'en allait sonnant aux portes, son panier au bras, vêtu d'une méchante loque en serge verte, percée au coude, qui se ressouvenait d'avoir été un rideau, et d'un pantalon très-mûr dont les trous laissaient voir sa chemise effilochée; il se voyait tour à tour tirant la langue aux valets de chambre qui le rudoyaient, ou s'asseyant sur une marche pour faire de ses doigts bleuis par le froid le compte des sous qu'il avait en poche et des coups qu'il empocherait le soir,

ou bien encore, pour se distraire de la malechance, traînant dans le ruisseau ses souliers éculés et causant familièrement avec l'égout, sa plus chère habitude et sa grande amitié. Quand il comparait ses commencements, ce qu'il avait failli devenir avec ce qu'il était, il lui semblait qu'il y avait dans sa vie une solution de continuité, qu'il était né une seconde fois. D'où lui était venu cet amour du travail qui l'avait sauvé, cette fierté qui avait redressé son âme, ce sentiment d'honneur qui lui faisait détester toute bassesse et toute lâcheté? Et qu'il y avait loin aussi du taudis paternel à cette famille de braves et bonnes gens qui l'avait recueilli, à cette hospitalière maison où son naufrage avait trouvé un port, à cette élégante mansarde qu'il habitait, dont la fenêtre encadrée de vigne grimpante donnait sur un bout de pelouse et sur un bosquet de chênes où chaque printemps les rossignols s'égosillaient! Non, il ne songeait pas à nier sa dette; mais il aurait voulu qu'une occasion se présentât de l'acquitter d'un seul coup, et de dire ensuite à ses bienfaiteurs : — Nos comptes sont réglés, nous voilà quittes. — Faute de trouver cette occasion, sa reconnaissance tournait à l'aigre, l'abreuvait de fiel et d'absinthe, et, comme il arrive souvent, c'est à la société qu'il s'en prenait des sourds mécontentements qui le travaillaient. Il se disait que ce monde est mal fait, qu'on lui rendrait service en le refaisant. Il avait lu en cachette plusieurs ouvrages socialistes, et qu'avait-il besoin de lire? Certaines idées sont partout aujourd'hui; on les respire dans l'air. Celles de Joseph étaient fort confuses, et à la pratique elles eussent souffert quelques difficultés. Comme il avait du bon sens, il ne donnait pas dans le communisme, ne déclamait point contre l'infâme capital. Il estimait au contraire

que le capital est la meilleure chose du monde, mais qu'aujourd'hui il ne remplit pas ses devoirs, qu'il est trop avare de sa personne, qu'un ouvrier laborieux devrait toujours trouver à emprunter de quoi lever boutique et travailler pour son compte. Parfois, quand il était à son établi et que sa main faisait rapidement courir le rabot, sa pensée courait plus vite encore. Il se mettait alors à fredonner une chanson; au bruit de cette chanson, il voyait le vieux monde s'écrouler dans une tempête, et de ses cendres calcinées sortir un autre monde tout battant neuf, où tout allait bien, où il y avait de l'air pour toutes les poitrines et de la place pour tous les coudes, où toutes les fiertés se sentaient à l'aise, où personne n'avait à porter sur ses épaules cette lourde charge de la reconnaissance qui pèse comme une montagne, bref un monde idéal et parfait dans lequel les Joseph Noirel traitaient de pair à égal avec les Thomas Mirion. Quelles merveilles n'accomplit pas une chanson! mais on ne peut chanter toujours, et, quand le son de leur voix ne les berce plus, les Joseph se réveillent et se retrouvent Joseph comme devant.

Je n'ai pas dit le plus sérieux de ses chagrins, celui qui donnait du corps et de la consistance à tous les autres. Il avait conçu et nourrissait au plus profond de son être une de ces passions qui sont des maladies, l'un de ces amours qui ont des griffes et qui mordent le cœur jusqu'au sang. Cet amour était sans espoir; il aurait autant valu pour Joseph qu'il se fût épris d'une étoile. Il avait vingt-deux ans quand un soir avait paru à Mon-Plaisir une grande belle fille qui revenait de pension. Il l'avait connue petite sans lui prêter grande attention, il ne l'avait pas revue depuis; il la retrouvait faite à point pour être mangée. Elle lui parut

belle comme un rêve, et à peine eut-il passé deux minutes avec elle, il sentit qu'il y avait un tour de plus à la chaîne qu'il portait au cou, que Mon-Plaisir était une prison d'où il n'aurait plus le courage de sortir.

A la vérité, pendant la première semaine, il ne ressentit pour Marguerite qu'une vive admiration, mêlée d'une intense curiosité. Il sentait qu'il ne pouvait rien y avoir entre elle et lui, qu'elle était hors de portée, que ses cheveux fins comme la soie, la clarté de son teint, le velouté de son regard, la fraîcheur de sa voix et de son rire, tout cela n'était pas à son usage. Il était comme une petite pauvresse de la rue contemplant à la devanture d'un magasin de joujoux une de ces belles poupées qui tournent les yeux et qui parlent; elle sait bien que la poupée n'est pas de son gibier, mais regarder est une façon de posséder, et, Dieu soit loué, la pauvreté a des yeux. Peu à peu Joseph découvrit que Marguerite était aussi bonne que belle, qu'elle avait une âme franche comme l'or, sans mélange de petites sottises bourgeoises, et qui n'avait rien laissé de son naturel entre les mains de sa tendre mère et de ses maîtresses de pension. Il s'enhardit à causer de temps en temps avec elle, à la questionner timidement et chapeau bas, bien entendu. Il était curieux de savoir de quoi était faite la poupée, ce qu'il y avait dedans. Ses études l'enchantaient, et Mon-Plaisir lui paraissait un lieu tout nouveau. Le soir, en revenant du travail, il se disait : Je vais l'entendre rire et chanter! Et il lui semblait qu'il avait désormais du bonheur sur la planche.

On a bien raison de dire aux enfants : Regardez, mais ne touchez pas. Il arriva qu'un matin de jour férié Joseph s'en alla au bout de la campagne travail-

ler à un ajoupa dont il avait fait le dessin ; c'est à cela qu'il amusait ses loisirs. Ce jour-là, Mlle Mirion s'était levée de bonne heure pour fêter l'aurore. Chaussant des pantoufles en maroquin ornées de rosettes couleur groseille, tenant à la main, comme une marquise d'autrefois, une jolie badine à pomme d'or que lui avait donnée l'oncle Benjamin, elle entreprit de faire tout le tour de son domaine. En passant devant l'ajoupa, elle avisa Joseph et s'arrêta pour le regarder travailler. Tout à coup tombèrent quelques grosses gouttes de pluie. — Je me sauve, dit-elle, j'ai une robe qui craint la pluie. — Elle voulut prendre par le plus court, traverser en biais un champ fraîchement labouré. Au troisième pas qu'elle y fit, l'une de ses pantoufles resta embourbée au fond d'un sillon. Debout sur un pied, s'appuyant de son mieux sur sa badine, elle appelait au secours et riait comme une folle. La pluie redoublait. Joseph accourut, et une audace subite lui vint. — Vous n'arriverez jamais au bout de ce champ, lui dit-il. Voulez-vous que je vous porte? Elle y consentit sans se faire prier. Il commença par ôter sa jaquette de futaine dont il l'enveloppa pour garantir sa robe; puis il l'enleva dans ses bras sans trop savoir ce qu'il faisait ; et quand il s'aperçut que c'était lui, que c'était elle et qu'il la serrait contre sa poitrine, un frisson lui traversa le corps, et il trébucha comme ivre de joie. Il se mit à courir, enjambant les sillons ; il lui semblait que ce qu'il tenait dans ses bras était à lui, qu'il en pouvait faire ce qu'il voulait et l'emporter au bout du monde. Dans un mouvement que fit Marguerite, ses cheveux frôlèrent la joue de son porteur. Il s'arrêta, pris de folie ; mais son regard rencontra deux grands yeux limpides où il y avait comme un abîme d'innocence. Ces yeux lui

rendirent sa raison, il se remit en route. Dès qu'il eut déposé son fardeau sur la première marche du perron : — Et ma pantoufle? lui dit-elle. — Maladroit que je suis! répondit-il. Elle m'a échappé de la main. — Il mentait; il s'en alla la chercher partout, sauf dans sa poche, où il l'avait coulée en marchant. C'est bientôt fait d'oublier une pantoufle. On ne s'avisa pas que Joseph la retirait quelquefois du fond d'une armoire. Quand il la tenait dans ses mains, elle lui racontait une histoire, toujours la même, qu'il écoutait sans se lasser, non qu'il se fît la moindre illusion; j'ai dit qu'il avait du bon sens. Il savait fort bien que, s'il avait été autre chose qu'un simple ouvrier, Mlle Mirion n'aurait pas consenti qu'il la portât; mais que voulez-vous? il s'était passé dans un champ labouré un événement, et cet événement était désormais la meilleure moitié de sa vie.

De ce jour, Joseph eut une idée fixe, et cette idée lui rongeait le cerveau et le cœur. Il eut la force de ne se point trahir, de dérober à tous les yeux son secret. Sa mansarde était juste au-dessus de la chambre de Mlle Mirion. Personne ne soupçonnait que chaque soir il se couchait tout de son long sur le plancher, et qu'il y collait son oreille. Le plancher était épais et sourd; Joseph n'entendait rien, mais il croyait entendre. Il éprouvait un trouble indicible à se dire : Elle est là; sa vie et la mienne ne sont séparées que par l'épaisseur d'une solive. Quand il fermait les yeux, il lui semblait que le plancher devenait transparent, qu'il la voyait allant et venant avec le bourdonnement d'une abeille. Souvent il s'endormait sur la place et faisait des rêves délicieux, quitte à maudire au matin les inexorables cruautés du réveil.

Marguerite était bien loin de se douter de ce qui se

passait dans le cœur de l'ouvrier ; si elle l'eût appris, elle fût demeurée confondue d'étonnement. Elle ne s'occupait guère de Joseph que lorsqu'elle le voyait. Il lui inspirait de l'estime et quelque amitié. Son père lui faisait souvent son éloge : — Vois-tu, Margot, lui disait-il, ce garçon est un trésor. Je n'ai garde de le lui dire, parce qu'il ne faut pas gâter les gens ; mais cela fait de ses doigts tout ce que cela veut. Et puis du jugement à revendre! Tel que tu me vois, il m'arrive souvent de le consulter sur des choses de conséquence. Les bonnes actions portent bonheur, c'est du jour qu'il est entré dans ma maison que mes petites affaires ont prospéré. — Non-seulement Marguerite, sur la foi de son père, était portée à bien penser de Joseph, mais elle aimait dans l'occasion à causer avec lui. Ce qu'elle lui entendait dire ne ressemblait pas à tous les petits commérages qui se papotaient autour d'elle ; il tranchait sur le petit milieu bourgeois dans lequel elle vivait par une sorte de liberté d'esprit qui lui plaisait sans qu'elle s'en rendît compte. Le petit bourgeois a le goût des portes fermées, non-seulement parce qu'elles empêchent les courants d'air, mais parce qu'une porte ouverte l'inquiète : elle peut livrer passage à quelque chose de déplaisant, comme une idée ou une révolution ; — l'ouvrier tient la sienne toute grande ouverte pour se donner de l'air et pour laisser entrer l'avenir. Il n'entre souvent par cette porte que des chimères et quelquefois d'effroyables erreurs ; mais se tromper est encore une façon de vivre. Bref, il semblait à Marguerite que, lorsque son père avait ses amis à dîner, la conversation sentait un peu le renfermé, et que dans le peu que disait Joseph Noirel il y avait du souffle, quelque chose qui gonflait les poumons, un je ne sais quoi qui venait de l'âme et

qui annonçait un homme. Ce n'était qu'une impression confuse qu'elle ne prenait pas la peine de débrouiller; ses rosiers et ses canaris l'occupaient davantage. Si Joseph était parti pour l'Australie, elle lui aurait souhaité bon voyage, et de temps en temps elle eût demandé de ses nouvelles; il n'en eût été que cela.

On a beau avoir du bon sens, on se prend à croire à l'impossible; autrement de quoi servirait l'espérance, cette fille de la folie? Il y avait des heures où Joseph se disait : Et pourquoi pas? Il s'était mis à lire des romans; il y cherchait avec avidité des aventures qui ressemblassent à la sienne. Des bergers épousant des princesses, cela se rencontre, surtout dans les contes de fées; mais sa raison prenait de terribles revanches qui l'accablaient. Quelle apparence que son amour insensé fût jamais payé de retour? Et à supposer que ce miracle s'accomplît, à quoi cela le mènerait-il, sinon à se briser la tête contre un mur? Il se représentait l'indignation, le cri d'horreur de Mme Mirion, si elle apprenait jamais que du fond de son néant un Joseph Noirel avait osé lever les yeux sur sa fille et son idole. La bonne dame était si loin de croire qu'une telle énormité fût possible, qu'il lui échappa plus d'une fois de causer gendres en présence de Joseph. Un soir que, lisant le journal au coin du feu, il était resté au salon plus longtemps que d'habitude, elle dit tout à coup à son mari qui sommeillait dans son fauteuil :

— Vous êtes étonnants, vous autres hommes, vous vivez au jour le jour, arrive que pourra.

— Eh bien! qu'est-ce qui arrive donc? fit-il en se secouant. Le feu serait-il à la maison?

— Il arrive que, quand on est père, on a des devoirs, et que tu ne t'en soucies guère.

— Allons, voilà que je néglige mes devoirs parce que je fais un somme au coin du feu. Quelle mouche vous a piquée, madame Marianne Mirion ?

— Quand on est assez heureux pour avoir donné le jour à une Marguerite, répliqua-t-elle d'un ton doctoral, on a pour premier devoir de lui trouver un établissement digne d'elle.

— La la, l'éternelle question des gendres ! — Et se levant : — Faut-il que je prenne le train pour m'en aller offrir ma fille au prince Charmant?

— Je ne comprends pas qu'on plaisante sur des sujets pareils. Je te dis que nous ne voyons pas assez de monde, que nous avons tort de rester l'hiver à la campagne, comme des loups. Passe encore si nous nous mettions à donner quelques fêtes...

— Avec accompagnement de fusées, interrompit-il.

— Tes plaisanteries m'agacent, reprit-elle avec humeur. A t'entendre, Thomas, on dirait parfois que tu es un homme léger.

— Oh! pour léger, nous ne le sommes point! dit-il en prenant avec ses deux mains la mesure de sa large bedaine. Va, ne te fâche pas, ma chère bonne. Je t'ai dit cent fois qu'il n'y a pas péril en la demeure. Vienne la Saint-Martin, notre poulette aura tout juste ses vingt ans. Et puis tu es si difficile! Il te faut, ma parole, un gendre fait sur commande! Que ne pries-tu la tante Amarante d'écrire un mot par une occasion à son grand ami de là-bas, le duc de Mecklembourg? Il a peut-être un cousin en disponibilité qui serait notre affaire.

Il vit qu'elle allait se fâcher tout de bon, et il ajouta en lui passant la main sous le menton : — Soyez sage, et tenez-vous bien tranquille dans votre petit coin. Votre mari mignon a découvert que dans ce monde

on ne trouve pas souvent ce qu'on cherche, mais qu'on trouve quelquefois mieux que ce qu'on cherchait.

Aux premiers mots de cet entretien, Joseph avait ressenti une secousse électrique, et son journal lui échappa des mains. Il le ramassa, le replia du mieux qu'il put, sortit, et ne dormit pas de la nuit. A partir de ce jour, il devint sombre. Il ne mangeait plus que du bout des dents; on lui demandait ce qu'il avait, il répondait qu'il n'avait pas faim, et cette réponse paraissait suffisante. Il travaillait d'arrache-pied; mais il ne chantait plus. Il n'en rêvait pas moins. Il adressait de tacites prières aux tempêtes, il les suppliait de faire hâte, la besogne pressait; à la Saint-Martin prochaine, Marguerite aurait vingt ans, d'un jour à l'autre Mme Mirion pouvait mettre la main sur un gendre. Il appelait de tous ses vœux avec une sorte de rage le grand branle-bas qui nivellerait tout, qui mettrait à pied les gens qui sont en selle, qui ferait justice de tous les préjugés et de tous les mépris, la société idéale dans laquelle on verrait Mme Mirion venir trouver Joseph Noirel pour lui dire : — Marguerite vous aime; elle est à vous.

II

Le 31 juillet 1869, à deux heures de l'après-midi, M. Mirion était occupé dans son cabinet à vérifier une addition. Quand il eut fini, sa plume derrière l'oreille, il monta au premier étage, où étaient ses ateliers, pour y donner des ordres. En redescendant au magasin, il se trouva en présence d'un étranger, dont le geste et la démarche avaient une précision militaire. Sa figure

frappa M. Mirion. C'était un homme de quarante-cinq ans au plus, de taille médiocre, de tournure aristocratique, qui avait le teint basané, la moustache noire et les cheveux grisonnants, le nez aquilin, un peu crochu, des yeux enfoncés et perçants, un regard d'épervier. Son visage annonçait l'intelligence et la volonté; l'expression en eût été dure et presque inquiétante, si elle n'avait été adoucie par un demi-sourire qui avait quelquefois du charme. Il venait d'entrer pour examiner une collection de bahuts style Louis XIII, que M. Mirion avait dénichés dans un couvent du Valais et qu'il avait fait restaurer par Joseph, lequel excellait dans ce genre de travail. Il passa en revue ces vieux meubles sans rien trouver qui lui convînt; il finit par jeter son dévolu sur un petit pupitre portatif, ouvrage vénitien d'assez bon goût. Il tira de son carnet une carte de visite où il écrivit son adresse, priant M. Mirion de lui faire tenir son emplette à l'hôtel le plus tôt possible, parce qu'il aurait dès le soir même l'occasion de l'expédier chez lui, en Bourgogne. Sa carte portait : le comte Roger d'Ornis, ancien capitaine au 3[e] zouaves.

— La fleur de mon bric-à-brac n'est pas ici, reprit M. Mirion après avoir ordonné à l'un de ses commis d'empaqueter soigneusement le pupitre. Ma fille, monsieur le comte, adore comme vous les vieux meubles; elle a mis mon magasin au pillage. Sauve qui peut! Ce que j'avais de plus beau a été emménagé à Mon-Plaisir.

— Qu'est-ce que Mon-Plaisir? demanda M. d'Ornis.

— C'est ma maison de campagne, répondit M. Mirion, presque étonné de la question. Il y a là, voyez-vous, deux crédences, avec des moulures, des tarabiscots et des petits bonshommes partout... C'est à s'en lécher les doigts. Ma femme s'en déferait volon-

tiers; elle se plaint que ce sont des nids à poussière et que le frottage des cuivres donne beaucoup de mal aux domestiques. Ce que fille veut, père le veut, et je garde mes crédences. Si vous étiez curieux de les voir, je vous engagerais à donner un coup de pied jusqu'à Mon-Plaisir.

M. d'Ornis le remercia froidement, et s'excusa en alléguant qu'il devait partir le lendemain pour une excursion à Chamonix; puis il alla reprendre son chapeau, qu'il avait déposé sur une chaise. Au même instant, la porte du vaste et sombre magasin s'ouvrit toute grande, et Mlle Marguerite Mirion, vêtue de rose de la tête aux pieds, entra comme un rayon de soleil. — Petit père, cria-t-elle, je viens te dire que j'ai des emplettes à faire, que j'ai oublié ma bourse et que je viens te voler la tienne. — Et, fouillant dans le gousset de son père, elle en retira un napoléon, qu'elle fit disparaître entre la paume de sa main gauche et son gant.

— Quand je vous disais qu'on me dévalise! s'écria M. Mirion en se tournant vers M. d'Ornis, qui, à moitié dissimulé dans l'ombre d'un buffet, tenait ses yeux de proie fixés sur Marguerite. Elle aperçut alors l'étranger et lui fit une inclination de tête en rougissant légèrement. — Puisque j'ai été surprise en flagrant délit, dit-elle, il ne me reste plus qu'à me sauver. — Et, saluant de nouveau, elle gagna la porte.

— La voiture sera ici à six heures précises, lui cria son père. Nous feras-tu attendre comme l'autre jour?

— Vous savez que j'ai tous les défauts, lui répondit-elle, et elle s'envola.

M. d'Ornis fit un ou deux tours dans le magasin, comme un homme qui se consulte; puis il dit à M. Mirion : — Vos crédences me trottent dans la tête.

J'ai une si grande envie de les voir que je retarderai mon départ; à quelle heure puis-je me présenter chez vous?

— C'est demain dimanche, repartit M. Mirion. Je passerai tout le jour à Mon-Plaisir, et vous y trouverez des gens très-honorés de vous recevoir; mais ne vous attendez pas à voir un château. C'est une maison bourgeoise, tout ce qu'il y a de plus bourgeois. Nous autres bourgeois...

M. d'Ornis n'attendit pas qu'il eût achevé sa phrase:
— A demain, dit-il, et il sortit.

A six heures, comme M. Mirion montait en voiture avec sa fille, il avisa au bout de la rue M. d'Ornis, qui lisait une affiche, et qui, au moment où la calèche passa, se retourna, regarda et salua.

— Qui donc est ce monsieur? demanda Marguerite à son père.

— Un comte, ma chère, qui viendra demain à Mon-Plaisir voir mes crédences; mais ne le dis pas à ta mère. L'idée de recevoir chez elle un si grand personnage lui mettrait la cervelle à l'envers; elle n'en dormirait pas de la nuit, et je crois, Dieu me pardonne, qu'elle serait capable de pavoiser la maison.

— Mon Dieu! fit-elle, un comte est à peu près un homme.

— Oh! toi, tu es mademoiselle Philosophie! lui répondit-il en lui donnant une tape sur la joue.

Le lendemain, à deux heures sonnantes, le comte Roger d'Ornis arrivait à Mon-Plaisir. M. Mirion se trouvait seul, sa femme et sa fille étant allées en visite dans le voisinage. Il se prodigua pour faire accueil à l'étranger, et le conduisit tout d'abord aux crédences, qu'il lui montra dans le plus grand détail, sans lui épargner un ove ni un quart-de-rond. M. d'Ornis re-

gardait, admirait, mais sans enthousiasme; chaque fois que la porte s'ouvrait, il se retournait vivement et paraissait déçu de ne pas voir entrer ce qu'il attendait. Quand on eut épuisé le chapitre des crédences, M. Mirion offrit à son hôte de lui montrer sa maison, et le promena de la cave au grenier, de la basse-cour au jardin, s'écriant d'un ton de modestie confite : — Mon Dieu! tout cela ne mérite pas d'être vu; ma maison n'est pas un château. Cependant cela n'est pas trop mal dans son genre. — M. d'Ornis le suivait et l'écoutait, parlant peu, bâillant peut-être, mais ne s'en allant point. On rentra par la salle de billard. M. Mirion proposa au comte de faire une partie. Il y consentit. Il jouait à merveille, fit une belle série de carambolages. Comme ils achevaient leur seconde partie, Mme Mirion parut, accompagnée de sa fille. M. Mirion lui présenta l'étranger. Elle ouvrit de grands yeux, changea de couleur. Son émotion redoubla quand, son mari ayant prié M. d'Ornis de rester à dîner, celui-ci accepta l'invitation sans trop se faire prier. Elle prit M. Mirion à part, lui reprocha vivement de ne pas l'avoir prévenue. Avoir un comte chez soi et ne lui offrir que la fortune du pot!

— Ne t'agite pas, lui répliqua-t-il; pour l'amour de Dieu, ne t'agite pas. Notre hôte est un bonhomme qui se passera très-bien de perdreaux truffés.

Elle ne laissa pas de s'agiter. Elle courut en hâte chez Mlle Baillet la prévenir de l'événement et la supplier de se mettre en frais de rubans et d'esprit, afin que leur hôte trouvât à qui parler : le ciel soit béni, Mlle Baillet avait vu le grand monde; elle devait savoir ce qu'on dit à un comte. Puis elle descendit à la cuisine, où elle tint une consultation avec sa cuisinière, s'interrompant à chaque minute pour s'écrier : — Ni

poisson, ni gibier, ni volaille! Ce sont des choses qui n'arrivent qu'à moi. — Cependant, comme elle était femme de ressources, elle eut bientôt dominé la situation, et, nouant autour de sa taille un grand tablier de toile écrue, elle se mit à préparer un saupiquet dont elle avait inventé la recette et des beignets à la crème que l'oncle Benjamin lui-même déclarait incomparables. De son côté, la tante Amarante, tout en se coiffant, avait fait la toilette de son esprit. Quand elle descendit au salon, plus amarante que jamais et la tête approvisionnée d'agréables reparties, elle fut surprise de trouver Marguerite se disposant à jouer au billard avec le comte d'Ornis. Elle lui avait confessé qu'elle faisait quelquefois la partie de son père, et il lui avait demandé la permission de mettre son talent à l'épreuve. Elle y consentit avec cette facilité d'humeur, cette aimable simplicité qu'elle portait en toutes choses. Il trouva qu'elle avait d'heureuses dispositions, mais qu'elle manquait de principes.

— Des principes! dit-elle en riant; mais demandez à ma tante, je me pique d'en avoir.

— Heureusement cela s'acquiert, répondit-il en souriant du bout des lèvres, et il entreprit de lui donner une leçon en règle. Au bout d'une demi-heure, il lui déclara qu'elle avait fait des progrès surprenants. Mlle Baillet ne disait mot; mais cette partie de billard ne lui plaisait pas. Elle avait peu goûté aussi la plaisanterie sur les principes. A Schwerin, il en pousse jusque entre les pavés des rues, elle en avait rapporté plein ses poches, et quand elle déballait, elle prenait un air de circonstance. Il y a des choses dont on ne plaisante pas.

On se mit à table au coup de sept heures. Mme Mirion se crut obligée de recommander son dîner à l'in-

dulgence de son hôte. Il l'avait prise au dépourvu, sans compter que le dimanche on faisait maigre chère à Mon-Plaisir pour que la cuisine pût avoir sa part dans le repos dominical. Ces précautions oratoires étaient superflues ; à Mon-Plaisir, l'ordinaire même était excellent, le saupiquet se trouva délicieux, les beignets aussi. Du reste, M. d'Ornis semblait prêter une médiocre attention à son assiette ; il mangeait peu, parlait moins encore ; il examinait, il observait. Mlle Baillet fit un effort généreux pour ranimer la conversation, qui expirait à chaque instant. Par une suite de transitions laborieuses, elle mit le Mecklembourg sur le tapis, et entama le récit de ce fameux bal de cour qui était le grand événement de sa vie. M. d'Ornis parut ne l'écouter que d'une oreille ; il se souciait des deux Mecklembourgs réunis comme de ce qui se passe dans la lune. A son tour, l'oncle Benjamin monta sur la brèche, et s'efforça d'amener l'entretien sur les vins de Bourgogne ; il demanda à M. d'Ornis si ses vignes étaient plus proches de Beaune que de Nuits. M. d'Ornis répondit que ses vignes n'étaient nulle part, qu'il habitait à dix lieues du vignoble, dans la Haute-Bourgogne, pays de pâturages et de bois. Ce fut Marguerite qui réussit à rompre le charme. Elle avait lu sur la carte de visite de M. d'Ornis qu'il avait servi dans le 3e zouaves. Elle le mit sur ses campagnes. Il s'anima tout à coup. Il avait fait la guerre du Mexique ; il conta la prise de Puebla, où il avait reçu deux blessures heureusement légères. Il narrait avec feu, sans chercher à se faire valoir, et son éloquence produisit une vive impression sur son auditoire. Mme Mirion buvait ses paroles. De temps à autre, elle poussait le coude de Mlle Grillet, assise à côté d'elle, et lui disait tout bas : — Comme il parle ! c'est admirable.

Cependant, Puebla prise, il retomba dans un morne silence. Il regardait devant lui en tordant le bout de sa moustache. En vain, quand on eut passé au salon, Marguerite le pressa-t-elle de nouvelles questions, il ne répondit plus que par monosyllabes. A dix heures, il se leva, prit congé, refusa la voiture qu'on lui offrait, alluma un cigare et partit à pied. Lorsqu'il fut au bout de l'avenue, il s'assit sur une borne, et il resta là, son chapeau enfoncé sur ses yeux, son cigare entre les dents, contemplant tour à tour les étoiles et la poussière du chemin. A quoi pensait-il? Sa méditation eût duré peut-être jusqu'au petit jour, si un chien, qui rôdait sur la route et à qui ce rêveur parut suspect, ne l'avait salué tout à coup d'un frénétique aboiement. Furieux d'être ainsi dérangé, il se leva, ramassa une grosse pierre, la jeta de toutes ses forces au molosse, qui s'enfuit en hurlant. Après cette exécution, il s'achemina vers Genève, où il arriva passé minuit.

Pendant ce temps, les réflexions, les commentaires allaient leur train à Mon-Plaisir. A peine M. d'Ornis était-il sorti que Mme Mirion, s'approchant de son mari, lui avait passé la main sur les deux joues en lui disant : — Es-tu gentil, Mirion, de nous avoir amené ce monsieur ! Voilà un homme comme il faut, et tout à fait distingué. Comme il a grand air et de grandes manières ! Rien qu'à sa façon de se lever et de s'asseoir on devinerait qu'il est comte. Et puis ce récit qu'il nous a fait... Le cœur me battait ; je croyais entendre le canon, la mitraille et les trompettes. Il me semble vraiment que je suis allée au Mexique...

Son enthousiasme était si vif que personne n'osa la contredire, à l'exception toutefois de l'oncle Benjamin, qui ne négligeait aucune occasion de rabattre le caquet, c'était son mot, à sa chère belle-sœur. — Si

vótre comte, lui dit-il de son ton sardonique, a le talent de discourir, il a aussi celui de se taire. A peine avait-il achevé de prendre Puebla, il est resté une grande heure sans desserrer les dents. C'est de la morgue, ou je ne m'y connais pas. Dame ! il se disait : En voilà bien assez pour de si petites gens. Aussi bien, belle-sœur, votre cuisine n'était pas de son goût. Il n'a guère fait que pignocher. Il lui faut des truffes à ce monsieur. Dieu sait comme en ce moment il daube en son par-dedans sur le saupiquet, sur l'amphitryon et sur toute la boutique !

— Vous êtes une vraie langue de la Pentecôte, Benjamin, lui répliqua-t-elle avec aigreur. Il n'y a pas moyen qu'on ait un plaisir ici sans que vous vous amusiez à passer dessus comme une chenille, et quoi qu'on mange dans cette maison, on avale toujours un peu de vos poils. M. le comte d'Ornis m'a dit à moi-même, votre servante, que mes beignets étaient excellents. S'il n'a pas grand appétit, c'est que ses blessures probablement lui ont affaibli l'estomac, et s'il a fini par se taire, c'est qu'il laisse à d'autres le soin de bavarder à tort et à travers et de dire à tout propos leur mot, dont on n'a cure.

Ravi d'avoir mis sa belle-sœur en colère, l'oncle Benjamin allait poursuivre sa pointe ; mais M. Mirion, à son ordinaire, intervint pour séparer les combattants. — Tu sais bien, minette, dit il à sa femme, que Benjamin a la rage de chipoter, tu ne le referas pas ; d'ailleurs dans tous les gouvernements bien constitués il faut toujours qu'il y ait une opposition. L'oncle Benjamin est la gauche de la maison ; mais, sois tranquille, c'est une gauche dynastique.

Mme Mirion remonta de bonne heure dans sa chambre ; elle éprouvait le besoin d'être seule. Pendant que

le comte d'Ornis était immobile sur sa borne, elle était non moins immobile dans son fauteuil. Bien que, la soirée durant, le comte n'eût pas adressé le moindre compliment à sa fille, Mme Mirion l'avait surpris plus d'une fois regardant Marguerite à la dérobée, et ce regard était singulier. — Serait-il possible ?... se disait-elle. — Puis, se reprenant aussitôt : — Non, cela ne se peut, ce serait trop beau. — Elle dormit mal, elle rêva toute la nuit qu'une souris blanche grattait à sa porte, qui par instants s'entr'ouvrait. La souris allait entrer quand un fâcheux coup de vent lui refermait brusquement la porte au nez. Ce rêve était symbolique. La souris blanche représentait une idée audacieuse qui tournait autour du cerveau de Mme Mirion, grattant et cherchant à s'introduire ; mais, malgré elle, son bon sens, concierge bourru, repoussait cette rôdeuse avec perte.

Le lendemain, chacun reprit le cours de ses petites affaires sans penser autrement au comte d'Ornis ; Mme Mirion au contraire y pensa beaucoup. Vers le milieu de la matinée, il lui vint un pressentiment, et il se trouva que ce pressentiment était juste, ce qui fortifia singulièrement la confiance qu'elle pouvait avoir en sa judiciaire. Après le déjeuner de midi, elle dit à sa fille, qui était en négligé de maison : — Vraiment, Marguerite, vas-tu garder jusqu'à ce soir cette vilaine robe grise ?

— Mais tu sais bien, maman, lui répondit sa fille, qu'il ne nous vient jamais de visites le lundi.

— Quelque chose me dit qu'il nous viendra quelqu'un aujourd'hui, reprit-elle. Fais-toi belle, ma chatte ; c'est plus sûr.

La docile Marguerite monta dans sa chambre faire sa toilette. Elle redescendit toute pimpante, et, tirant

à sa mère une grande révérence : — Eh bien ! suis-je à ton goût?

— Tu es adorable, ma poule. A ton âge, une jeune fille doit toujours être sous les armes. Tiens, mets la rose que voici dans tes cheveux ; tu sais bien que les fleurs te vont à merveille.

— Ah çà ! je crois que vous attendez aujourd'hui un empereur et deux rois, dit-elle en riant.

— Fais ce que je te dis. J'aime à te voir jolie ; mais, sais-tu?... tu as un défaut, tu ris trop. A la longue, si tu n'y fais pas attention, cela pourrait te gâter la bouche. Il y a un moyen bien simple pour se faire une jolie bouche ; il suffit de prononcer quelquefois le mot pomme... Essaye ; dis pomme. Tu verras...

— Pomme, pomme, fit Marguerite en jetant un coup d'œil dans la glace. Oui, c'est fort joli ; mais décidément j'aime mieux rire ou chanter.

Elle se mit au piano et entonna une romance. Mme Mirion, qui brodait dans l'embrasure d'une fenêtre, levait à tout instant les yeux de sa tapisserie pour regarder dans la campagne. Tout à coup elle tressaillit ; elle venait d'apercevoir à l'un des tournants de la route un point noir qui s'acheminait du côté de Monplaisir. Elle ne quitta plus des yeux le point noir, son visage s'illumina ; elle le vit bientôt monter l'avenue. Elle n'eut garde d'avertir Marguerite, qui continuait de chanter, tournant le dos à la porte, et qui ne vit pas la porte s'ouvrir, M. d'Ornis entrer. Le comte salua de la main Mme Mirion et resta debout, attendant que l'air fût fini. Marguerite alla jusqu'au bout de sa romance ; puis elle ferma le piano, se retourna, aperçut l'ennemi. Elle éprouva un moment de trouble qui la rendit plus jolie que si elle avait dit pomme vingt fois.

— Et voilà, s'écria Mme Mirion, comme elle chante

quand elle est seule ou en famille, et qu'elle ne s'applique pas !

— Que serait-ce, monsieur, ajouta Marguerite en levant les bras au ciel, si vous entendiez ma voix des dimanches !

— Je préfère m'en tenir à celle de tout à l'heure, répondit-il en s'inclinant. Elle me plaît infiniment. — Ce fut le premier compliment qu'il lui fit, ce fut aussi le dernier.

Mme Mirion proposa au comte de faire le grand tour du clos. Elle tenait à lui montrer Marguerite en plein air, en plein soleil, pour lui prouver qu'elle avait une de ces beautés qui ne redoutent rien. Elle tenait aussi à lui faire voir Mon-Plaisir tout entier, du cèdre jusqu'à l'hysope. M. d'Ornis connaissait d'avance le cahier des charges, et apparemment il avait une intention. Chemin faisant, on ramassa dans le jardin Mlle Baillet, dont les anecdoctes eurent cette fois plus de succès. M. d'Ornis, qui était arrivé avec la ferme résolution d'être aimable, écouta sans sourciller le long catalogue des perfections de la grande-duchesse mère, ce qui fit hausser beaucoup ses actions dans le cœur de l'ex-demoiselle de compagnie. Mme Mirion trouva pour la première fois de sa vie que la tante Amarante abusait un peu du Mecklembourg. Elle l'interrompait à tout bout de champ pour faire causer sa fille, pour la mettre en scène. Elle s'écriait : — Marguerite, toi qui sais la botanique, dis-nous donc le nom de cette petite fleur lilas !... Marguerite, toi qui sais l'astronomie, quel quartier de la lune avons-nous ? Il faut vous dire, monsieur le comte, ajoutait-elle, que ma fille est un vrai puits de science. On a tant perfectionné l'éducation des jeunes filles, surtout dans ce pays ! Elle a passé cinq ans dans un pensionnat où l'on

apprend tout, absolument tout. L'enseignement y est donné par des professeurs qui sont tous des hommes du premier ordre. Marguerite a rencontré là des filles de grande maison, avec qui elle était à tu et à toi. Eh bien ! elle a quitté sans regret ce beau monde pour revenir se coudre au jupon de sa mère. Elle a un caractère bien particulier ; elle est souple comme un gant et se trouve heureuse partout. Je lui dis quelquefois : Tâche donc d'avoir un défaut ; c'est un chagrin pour une mère que d'avoir une fille trop parfaite... Puis, s'interrompant pour ramasser dans le gravier une petite pierre blanche : — Marguerite, toi qui sais la minéralogie, comment s'appelle donc ce caillou ? — Je l'appelle un caillou, répondait Marguerite. Mes dix professeurs du premier ordre ne m'en ont pas appris plus long. — Cette pauvre Marguerite ne savait où se mettre, ni comment se dérober à la grêle d'éloges et de questions dont l'assaillait sa mère. Elle prit le parti d'en rire de bon cœur, et son regard rencontra celui de M. d'Ornis, qui, en dépit de sa gravité habituelle, riait aussi. Cet échange de gaîté les lia plus que n'aurait pu le faire un long entretien sur l'astronomie.

De discours en discours, on acheva le tour du clos, et M. d'Ornis ne parut pas trouver le temps long. Quand il prit congé, Mme Mirion lui demanda si elle n'aurait pas le plaisir et l'honneur de le revoir. Il répondit qu'il partait le lendemain pour Chamonix, qu'il y passerait quelques jours, qu'à son retour il viendrait faire ses adieux à Mon-Plaisir. Mme Mirion le suivit des yeux jusqu'au bout de l'avenue ; puis, contrefaisant la voix et l'accent de l'oncle Benjamin : — Soyez sûre, belle-sœur, s'écria-t-elle, que ce monsieur daube sur l'amphitryon et sur toute la boutique... Quel

homme insupportable que ce Benjamin, et qu'il me tarde de le revoir pour lui dire son fait! — Heureusement pour lui, l'oncle Benjamin ne vint pas dîner ce soir-là; il se tint prudemment au large. Il avait une sorte d'instinct qui l'avertissait de toutes les bonnes fortunes qui survenaient à sa belle-sœur. Les jours où Mme Mirion l'attendait de pied ferme pour triompher à ses dépens, l'opposition dynastique ne paraissait pas à Mon-Plaisir; impossible de lui dire son fait.

La seconde visite de M. d'Ornis laissa Mme Mirion dans un état de surexcitation nerveuse qui faillit prendre sur sa santé. Cette fois la porte s'était ouverte; la souris blanche était entrée. Ce qui la veille encore lui semblait absurde commençait à lui paraître presque vraisemblable. Quand elle entrevoyait la possibilité que cela fût vrai, qu'un jour l'événement se réalisât, qu'un jour elle en pût trompeter la nouvelle dans la ville, les faubourgs et les campagnes, elle avait des crispations, des spasmes, sa tête bouillait comme une chaudière. Elle était comme un pêcheur dont l'ambition se bornait à prendre dans ses filets une perche ou une carpe, et qui voit une truite énorme, une vraie truite saumonée rôder à l'entrée de sa nasse; cette aventure le rend tremblant et pantois. Les grandes espérances sont toujours accompagnées de grandes appréhensions; Mme Mirion n'osait croire encore à sa fortune. Son humeur changea. Elle devint taciturne; personne ne lui semblait digne de recevoir la confidence de ses rêves, de ses impatiences et de ses craintes. Une semaine se passa. Qu'était devenu M. d'Ornis? Point de nouvelles. La bonne dame sentait ses espérances décroître par degrés. Elle était maussade, nerveuse; elle bourrait son monde, sa fille elle-même, dont l'insouciante gaîté ne songeait pas à

s'informer si le comte d'Ornis était encore de ce monde. M. Mirion disait à sa femme : — Ah çà ! qu'as-tu donc? — Elle lui répondait : — A quoi bon le demander, si tu ne le devines pas ?

Il y avait dix jours à peu près que M. d'Ornis s'était mis en route pour Chamonix, quand une après-midi, vers quatre heures, — c'était un treize et un vendredi, — M. Mirion, humant l'air sur le seuil de son magasin, vit surgir son homme au bout de la rue, lequel, venant droit à lui, lui demanda d'un air grave la faveur d'un instant d'entretien. M. Mirion l'emmena aussitôt dans son cabinet. Sa première pensée fut que M. d'Ornis désirait lui emprunter de l'argent : — Oh ! oh ! mon bel ami, lui disait-il intérieurement, nous sommes plus durs à la détente que tu ne le crois. Tout le monde sur le pont, et soyons fermes à l'abordage.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand le comte, s'étant assis, lui dit à brûle-pourpoint, d'un ton net et posé : — Monsieur Mirion, je viens vous demander la main de votre fille.

M. Mirion fit un soubresaut et se retint au bras de son fauteuil pour ne pas tomber. Il lui sembla que tout le mobilier de son cabinet exécutait une valse à deux temps autour de lui. — Vous dites, monsieur le comte ?.. fit-il d'un air interdit.

— Je vous répète, monsieur Mirion, que je viens vous demander la main de votre fille.

Il y eut un silence de quelques minutes, pendant lequel M. Mirion cherchait vainement à rassembler ses idées. Il se disait : Est-ce un farceur ? se moque-t-il de moi ? — Cette aventure lui paraissait énorme et le prenait au dépourvu.

M. d'Ornis se lassa d'attendre sa réponse. — Remettez-vous, lui dit-il, et veuillez m'écouter. Mlle Mirion

a trop de charmes pour que vous puissiez vous étonner que, dès le premier instant où je l'ai vue, sa grâce, sa beauté aient fait sur moi la plus vive impression. Cependant j'ai quarante-cinq ans, je ne suis plus homme à faire un coup de tête ou de cœur; à mon âge, on raisonne, on calcule, et vous voyez que j'ai pris le temps de la réflexion. Depuis quelques années, je suis las de ma vie de garçon, de ma solitude; j'aspire à goûter les douceurs de la vie domestique, mais de la vie domestique telle que je la comprends, et je crois avoir trouvé dans votre fille la femme qui me convient. D'abord elle est protestante, et j'ai juré de n'épouser jamais qu'une protestante; j'ai la sainte horreur des confessionnaux et des confesseurs, j'entends que ma femme me dise tout et ne dise rien de mes affaires à personne. On prétend en pays catholique que les protestantes manquent de grâce et de souplesse, qu'elles ont l'esprit guindé, de la raideur, trop de quant-à-soi. Il suffit de voir votre fille pour se convaincre du contraire. Elle est charmante, elle a de l'aisance dans les manières, de la gaîté dans l'esprit, de l'abandon, du goût, avec cela une simplicité, une modestie qui m'enchantent. Elle est femme, très-femme; je serais heureux et fier qu'elle fût la mienne, et je suis revenu de Chamonix pour vous le dire.

— En vérité, monsieur le comte, lui répondit M. Mirion, croyez que je suis très-honoré... Mais je ne sais trop... J'étais si loin de m'attendre ... Il faudra que j'en confère avec ma femme... Il est donc bien vrai ?... Peut-être vous faites-vous illusion... Sans doute mes petites affaires ont prospéré... Cependant il se pourrait faire... Oui, je crains que la dot...

— La dot! interrompit M. d'Ornis. Je n'en veux point. C'est encore un de mes principes. J'estime

qu'une femme doit appartenir entièrement à son mari, et qu'à cet effet elle doit tout tenir de lui. La patrimoine des d'Ornis a beaucoup diminué depuis un siècle, la révolution l'a singulièrement ébréché ; mais enfin, soit en terres, soit en rentes sur l'Etat, je possède un revenu de vingt-cinq mille livres. C'est plus qu'il n'en faut pour vivre heureux quand on a comme moi des goûts simples, et qu'on ne donne rien à la vanité. Si vous le désirez, je vous mettrai en rapport avec mon notaire, qui vous fournira tous les renseignements à ce sujet. Monsieur Mirion, je suis prêt à constituer à ma femme un douaire dont elle jouira de mon vivant et après ma mort ; mais point de dot, ni grosse ni petite !...

Et à ces mots, se levant : — Faites comme moi, mon cher monsieur, prenez le temps de la réflexion. Et surtout, je vous prie, laissez votre fille entièrement libre d'agréer ma demande ou de la refuser. Je pars demain pour l'Oberland ; dans huit jours, je serai à Zurich. Faites-moi tenir votre réponse à l'hôtel Baur.

Là-dessus, il s'inclina et se dirigea vers la porte, suivi de l'ébahi M. Mirion, qui dans son trouble avait planté son mouchoir sur sa tête et s'essuyait le front avec son bonnet de velours. — Que va dire Marianne? s'écria-t-il enfin.

Ce fut sa première réflexion, et la première phrase complète qu'il réussit à prononcer. Il envoya aussitôt à son cocher l'ordre d'atteler ; puis il héla Joseph. — Eh ! garçon, dépêchons ! Je me sens un appétit formidable. Au diable les affaires ! Allons-nous-en dîner.

Joseph s'avisa que son patron avait un air extraordinaire, l'air d'un homme allumé, d'un général qui vient d'emporter d'assaut une tour Malakoff et un Grand-Redan. Durant tout le trajet, M. Mirion ne cessa

de gourmander la lenteur de son cheval : — Nous ne marchons pas, disait-il à son cocher. Si ton cheval n'a plus que trois jambes, il faut le dire.

Joseph ne comprenait rien à cette hâte fiévreuse.

A peine descendu de voiture, M. Mirion courut au salon, où sa femme était seule. Il s'approcha d'elle en se dandinant sur ses hanches, la prit par la taille et la fit tourner deux fois sur elle-même. Puis, la regardant au blanc des yeux : — Je te le donne en cent, je te le donne en mille. Devine si tu l'oses.

Elle devint très-rouge, mais elle n'osa pas deviner.

— Qu'est-ce donc ? lui dit-elle. De quoi s'agit-il ?

— De la chose la plus étrange, la plus extraordinaire, la plus inouïe.

— Ne me fais pas languir ; parle, accouche.

Il accoucha enfin. Dès les premiers mots, elle devint très-pâle, poussa un cri, se laissa tomber dans un fauteuil. M. Mirion s'apprêtait à lui jeter de l'eau à la figure ; elle lui fit signe que c'était inutile, qu'il lui laissât seulement de temps de se reprendre. Quand elle fut revenue de son premier saisissement, elle se répandit en un torrent de questions entremêlées d'exclamations qui l'empêchaient d'entendre les réponses. M. Mirion finit par lui mettre les deux mains sur la bouche en lui disant : — Laisse-moi parler, tu causeras plus tard.

Lorsqu'il eut tout expliqué, tout raconté par le menu, et qu'elle se fut vingt fois écriée : — Mirion, il vaut la peine de vivre, nous avons gagné un quine à la loterie ! — il lui dit : — Ce n'est pas tout, minette. Je m'en vais de ce pas conter l'affaire à Margot. Il faut qu'elle ait le temps de faire ses petites réflexions, car j'ai promis de la laisser libre ; elle dira oui ou non à son choix.

Il sortait déjà du salon, elle le retint par le pan de son habit. — De quoi te mêles-tu? lui cria-t-elle. Vous avez, vous autres hommes, une façon brutale de dire les choses. Je saurai mieux que toi préparer notre poulette.

A ces mots, gravissant précipitamment l'escalier qui conduisait à la chambre de Marguerite, elle ouvrit la porte, la repoussa du pied derrière elle, étendit ses deux bras vers sa fille, et s'écria : — Venez embrasser votre mère, madame la comtesse d'Ornis. — C'était sa manière d'entendre le grand art de la préparation oratoire.

En ce moment, Marguerite était occupée à ranger sa chambre. Elle n'en laissait le soin à personne, tant ses bibelots lui tenaient au cœur. Elle se retourna, regarda sa mère, les bras ballants, son plumeau à la main, se demandant de quoi il retournait et quelle était cette plaisanterie. — Mais embrasse-moi donc, Margot, reprit Mme Mirion. Il t'aime, il t'adore, il a fait lui-même sa demande. — Et lui arrachant son plumeau : — Que fais-tu donc là? Tes époussetages finiront par te gâter les mains. — Elle entraîna sa fille vers la fenêtre, resta un instant en contemplation devant elle; puis la baisant sur les deux yeux, ces beaux yeux bruns qui opéraient des miracles : — N'est-ce pas que tu l'aimes? Je l'avais bien deviné. Quel bonheur que les choses s'arrangent ainsi!

— Si j'aime qui? répondit Marguerite, qui ne se remettait pas de son effarement.

— Lui, lui, le comte d'Ornis.

— Il est donc vrai que le comte!...

— Tout ce qu'il y a de plus vrai... Pauvre petite! tu ne m'avais point fait de confidences; mais je savais bien que tu l'aimais.

— Comment veux-tu que je l'aime? Je le connais à peine.

— La belle raison! lui répliqua Mme Mirion avec un sourd grondement de colère. L'amour vient comme cela, tout d'un coup. Quand j'avais ton âge, je vis un jour de ma fenêtre ton père traverser la Fusterie, et je sentis que mon cœur était pris.

Marguerite ne put s'empêcher de rire. — Le mien n'est pas de si bonne composition, répondit-elle. J'ai beau faire, je me sens incapable d'adorer un monsieur que je ne connais pas.

— Alors, continua sa mère en haussant le ton, tu trouves sans doute que le comte d'Ornis est laid, mal-bâti...

— Je n'ai point dit cela.

— Difforme, bancal, bossu...?

— Dieu m'en garde! mais s'il fallait aimer tous les hommes qui ne sont pas bossus...

— Ou bien tu lui reproches peut-être de ne pas savoir se présenter, de manquer de manières...

— Il en a d'excellentes, et je conviens qu'il a l'air distingué.

— Ou bien encore c'est sa façon de parler qui t'offusque. Il ne sait pas s'exprimer, il a la langue embarrassée...

— Point du tout.

— Ce récit militaire qu'il nous a fait...

— M'a fort intéressée.

— Ces deux blessures qu'il a reçues à la prise de Puebla...

— J'aimerais mieux qu'il ne les eût pas reçues, et je souhaite qu'il puisse les oublier tout à fait.

— Tu vois bien que tu l'aimes? s'écria Mme Mirion, et, se tournant vers son mari qui entrait dans la

chambre : — Elle l'aime, elle l'aime, elle en convient! Je suis la plus heureuse des mères.

— Ta, ta. ta, dit M. Mirion, qui avait recouvré son sang-froid, il n'y a rien qui presse, et Marguerite a tout le temps de se consulter et de savoir si elle aime ou si elle n'aime pas. Au préalable, j'entends tenir dès ce soir un conseil de famille. Mon père en usait ainsi dans les grandes occasions, il s'en est toujours bien trouvé. Benjamin vient dîner, nous aurons tout notre monde sous la main, et chacun dira librement son mot. Deux avis valent mieux qu'un.

Ce régime de discussion parlementaire était peu du goût de Mme Mirion ; mais, son mari insistant, elle se rendit : elle aurait du moins, pensait-elle, l'avantage de pouvoir dès le soir même conter ce grand coup de partie à toute la famille rassemblée. Qu'allait dire son beau-frère ? Quels yeux énormes il ouvrirait ! Les membres du conseil privé furent prévenus qu'en sortant de table il y aurait une séance à huis clos dans le salon pour débattre une affaire d'importance. Le dîner fut sérieux, solennel. Tous les convives sentaient dans l'air la pesanteur d'un événement. L'avisé Joseph, à qui on n'avait parlé de rien, soupçonna qu'il se tramait quelque chose et s'inquiéta. Quand il eut pris son café, s'apercevant qu'il était de trop, il se hâta de se retirer dans sa chambre.

Alors chacun prit place ; on forma un cercle autour du président debout devant la cheminée, et on attendit dans un religieux silence. Marguerite se tenait un peu à l'écart près de la lampe, les yeux collés sur sa broderie. Sa figure ne disait rien ; mais elle cassa plus d'une fois son fil. Après un exorde ému, M. Mirion conta l'aventure, qui produisit sur son auditoire une prodigieuse sensation. On s'entre-regardait, un

murmure circulait dans l'assemblée. Rouge comme un coquelicot, Mme Mirion humait, savourait l'émerveillement qui se peignait sur les figures, comme un gourmet boit à petits coups un délicieux nectar. Elle n'avait pas manqué son effet.

— Mes chers amis, dit en finissant M. Mirion, nous nous serions fait une conscience de prendre aucune décision sans vous avoir consultés. Il s'agit du bonheur de ma fille, que vous portez tous dans votre cœur. Que chacun de vous s'exprime librement et consciencieusement. La parole est pour commencer à ma cousine Mlle Grille.

La cousine Grillet, à qui sa timidité serrait la gorge, se défendit fort de l'honneur qu'on lui voulait faire; mais on la pressa tant qu'elle dut s'exécuter. Changeant à chaque mot de couleur, elle allégua que l'émotion, la surprise...; bref, elle avait grand'peine à s'expliquer, mais elle était bien aise de témoigner toute la joie que lui causait un si prodigieux événement. Elle prenait sa part, sa petite et modeste part, de la gloire qui en rejaillissait sur toute la famille, y compris le cousinage. Toutefois, s'excusant de la liberté grande, elle confessait qu'il y avait une ombre à son bonheur; elle craignait les coups de langue, les gloseries des envieux. Les grands arbres attirent la foudre, et les grandes fortunes les quolibets. Ne reprocherait-on pas à M. Mirion de se méconnaître, d'oublier ses origines? Le monde est si méchant! Un autre point l'inquiétait : M. d'Ornis n'était-il point catholique? Il y avait là encore matière à jaser. Qu'en penserait le pasteur qui avait travaillé à l'instruction religieuse de Marguerite? Qu'en penserait la femme du pasteur, qui n'entendait pas raillerie sur l'article du catéchisme?...

— Qu'en penseront sa servante, son bœuf et son âne ? interrompit Mme Mirion, qui bouillait d'impatience. Eh ! qu'ils en pensent ce qui leur plaira ! ne sommes-nous pas bons pour leur répondre ?

Cette interruption et les yeux furibonds que braquait sur elle sa cousine troublèrent entièrement Mlle Grillet ; elle demeura court, et ne retrouva sa voix que pour passer condamnation et approuver d'avance sans réserve la décision que prendraient dans leur sagesse son digne cousin et son excellente cousine.

La tante Amarante prit ensuite la parole et déclara résolûment que Mme Mirion avait cent fois raison, qu'il est impossible de contenter à la fois tout le monde et son père, que ce serait pitié de s'arrêter aux propos des sots et des jaloux. C'était la Providence elle-même qui, par une rencontre tout à fait extraordinaire, avait voulu procurer à Marguerite un établissement digne d'elle, de sa beauté, de sa grande tournure, de son caractère angélique, de ses heureuses dispositions pour tous les arts d'agrément. Elle était née pour le grand monde, elle ne manquerait pas d'y réussir ; avec un peu de pratique, elle ne se trouverait déplacée nulle part, pas même à la cour de Schwerin. D'ailleurs M. d'Ornis lui semblait posséder toutes les qualités propres à faire le bonheur d'une femme ; il n'était point léger et frivole comme la plupart de ses compatriotes. Il suffisait de le voir pour s'assurer que c'était un homme grave, de sens rassis, plein de jugement et d'expérience, riche de toutes les vertus domestiques et sociales. Conclusion : ce serait folie de laisser échapper une occasion et un mari aussi providentiels, ce serait de gaîté de cœur se condamner à un éternel repentir.

— Voilà parler ! s'écria Mme Mirion, qui, se levant de sa chaise, courut embrasser la tante Amarante.

Quand ce fut au tour de l'oncle Benjamin, il chanta un tout autre air. — Puisqu'on me fait l'honneur de me consulter, dit-il, je me prononce catégoriquement contre le mariage projeté.

— N'irez-vous pas chercher votre pied de roi pour rendre plus rigoureuse votre démonstration ? lui cria aigrement sa belle-sœur.

Il ne se laissa point démonter par cette intérpellation et continua comme suit : — La vanité est une mauvaise conseillère. Je comprends, belle-sœur, qu'il est charmant de pouvoir dire à tout propos : la comtesse ma fille, ou ma fille la comtesse. Cela se prononce à pleine bouche, et cela fait ouvrir de grands yeux aux badauds ; mais, que diable ! c'est le bonheur de votre fille qui est en cause ; n'allez pas le sacrifier à votre petit amour-propre. Quand Margot sera comtesse, en aura-t-elle la jambe mieux faite et le cœur plus léger ? Je crains au contraire qu'elle ne perde à ce métier cette belle et charmante gaîté qui est, si j'ose m'exprimer ainsi, le rayon de soleil de cette maison. Aussi vrai que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on n'est heureux que parmi les siens, dans le monde de ses souvenirs et de ses habitudes. Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute ; si elle s'en va courir les bois, Dieu la garde du loup ! Croyez-moi, ce n'est pas dans un château de Bourgogne que Margot trouvera la paix du cœur et la joie de l'esprit. Qui vous dit que tous ces d'Ornis, que le diable emporte ! ne prendront pas de grands airs avec elle, qu'ils ne lui feront pas sentir en toute rencontre qu'elle n'est point de leur monde ? Je les vois d'ici la traitant sous jambe, lui demandant d'un air narquois des nouvelles de son père le menuisier et de sa chère maman, qui passa sa jeunesse à auner de la

toile dans un magasin de la Fusterie. Et son mari lui-même... Je veux qu'il soit amoureux d'elle à en perdre les yeux. L'amour passe, on s'avise qu'on a fait une mésalliance, et on s'en venge par un peu de mépris et beaucoup de dédain. Qu'il vous souvienne de ce que disait Pança en quittant son île et retrouvant son âne : — Chacun doit rester chez lui et faire son métier. — Et il ajoutait : — Je laisse ici les ailes de la vanité qui m'ont enlevé dans les airs afin de me faire manger aux hirondelles et aux oiseaux de proie. — Belle-sœur, mariez-moi votre fille à un bon bourgeois, qui soit de notre pâte et ne se croie pas sorti de la cuisse de Jupiter, à un brave homme qui ne méprisera ni sa femme ni la mère de sa femme, et à qui vous pourrez dire comme feu Mme Jourdain : — Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

Ainsi parla l'oncle Benjamin, rudement, grossement, peut-être avec bon sens. Marguerite cessa un moment de pousser l'aiguille, elle allongea furtivement le bras et donna une tape sur l'épaule de son oncle en signe d'amitié et d'approbation. Par bonheur Mme Mirion ne s'aperçut pas de ce jeu muet. — Parlez-moi de ces professeurs de mathématiques ! s'écria-t-elle ; c'est dans les logogriphes qu'ils apprennent à connaître le monde. — Mme Mirion confondait les logogriphes et les logarithmes.

— Je n'ai pas tout dit, reprit l'oncle Benjamin. Qu'est-ce après tout que ce comte d'Ornis dont vous voilà si fort entichés ? Le connaissez-vous ? Pas le moins du monde. C'est pour vous l'inconnu, un X. Etes-vous sûrs seulement qu'il soit comte ? Rappelez-vous certaines histoires qui se sont passées à Genève, et qui prêchent la prudence. Ne se pourrait-il pas faire que ce prétendu comte ne fût qu'un aventurier,

un chevalier d'industrie? Je vous parie la prunelle de mon œil droit qu'il n'y a pas un château d'Ornis dans toute la carte de France. Au surplus, je me connais en physionomies; la sienne ne me revient point. Il a quelque chose au fond des yeux qui ne dit rien de bon. Vous m'objecterez qu'il ne veut point de dot. Et voilà justement ce qui m'est suspect. Il y a du louche dans ce grand désintéressement. Les vrais comtes n'épousent pas des bourgeoises sans dot. Celui-là ne demande rien pour avoir le tout; il vous grugera jusqu'à votre dernier sou... Défiez-vous de toute la race des d'Ornis, de leurs châteaux en Bourgogne, et Dieu protége l'innocence! J'ai dit.

Cette péroraison de l'oncle Benjamin jeta un froid dans l'assistance. A l'exception de Mme Mirion, qui envoyait à tous les diables son beau-frère, chacun se dit : En vérité, s'il n'y avait dans cette affaire ni comte ni château, voilà un mariage qui serait bien mal accommodé. En dépit des haussements d'épaules de sa femme, M. Mirion ne put s'empêcher de trouver qu'il y avait quelque apparence de raison dans ce que disait son frère, et reprenant la parole :

— Soit! dit-il. Je conclus à un plus ample informé. Défions-nous et allons bride en main. M. d'Ornis m'a bien proposé de me mettre en rapport avec son notaire; mais il ne m'a pas dit le nom de ce notaire, et, triple imbécile que je suis, je n'ai pas songé à le lui demander. Ce diable d'homme est vif comme une locomotive... Dare, dare, je viens vous demander la main de votre fille. Dare, dare, je m'en vais de ce pas dans l'Oberland... Et à cette heure où le prendre? où lui écrire? Bah! nous pouvons nous passer de lui et de son notaire. Nous ne nous soucions pas de savoir à quoi monte à mille francs près la fortune de notre

homme. Il nous suffit de nous assurer qu'il est comte, qu'il a un château et des terres, et qu'il jouit d'une honnête réputation dans son pays. La meilleure des diplomaties est la diplomatie secrète. Nous allons mettre en campagne un émissaire, un agent sûr... Et tenez, j'ai notre affaire. Il y a ici, dans cette maison, un brave garçon qui nous est très-attaché et qui avec cela, quoique ouvrier, est très-avisé, fin comme l'ambre. Il s'en ira là-bas, les mains dans ses poches, et, sans faire semblant de rien, il prendra langue. A son retour, Joseph Noirel nous dira qui méritait d'en être cru des défiances de monsieur mon frère ou des haussements d'épaules de Mme Mirion.

Plein de son idée, M. Mirion, sans plus tarder, s'en alla conter l'affaire à Joseph Noirel. Il le trouva dans sa chambre, où il s'était enfermé sans lumière.

— Eh bien! garçon, lui dit-il, que fais-tu donc là dans cette obscurité profonde? Je crois que tu dors.

— Je le crois aussi, lui répondit Joseph, qui n'avait point la voix d'un homme endormi.

Il se hâta d'allumer sa lampe. Son patron s'assit en face de lui, et, posant ses coudes sur la table : — Tu es un brave garçon, Joseph, en qui j'ai toute confiance. Tu sais que je n'ai point de secrets pour toi et que je t'ai toujours considéré comme un des membres de la famille. Or il se passe ici de gros événements, et tu peux nous rendre un service très-essentiel et très-délicat. Tu as du sens, tu sais te conduire, je compte sur toi.

Là-dessus il le mit au fait. Joseph reçut la bordée en plein cœur.

— Mais qu'as-tu donc, Joséphin? lui dit M. Mirion. Comme te voilà pâle! Où as-tu pris ce visage débiffé? Je m'aperçois depuis quelque temps que cela ne va pas. Tu manges peu, tu as les joues avalées, les yeux

brouillés. Un peu de repos et l'air de la Bourgogne te remettront. Heureux scélérat! tu vas faire le pied poudreux pendant trois ou quatre jours. Je te permets, à ton retour, si les nouvelles sont bonnes, de t'arrêter à Beaune, et d'y vider plus d'une bouteille à la santé de Marguerite et à la mienne; mais ne bois pas en allant. Un agent de la diplomatie secrète doit avoir l'esprit libre et la langue à son commandement.

Si accablant que fût le coup, la fierté de Joseph réussit à faire bonne contenance. — Comptez sur moi, répondit-il, je saurai m'y prendre. — Il y avait une question, une seule, qu'il brûlait d'adresser à M. Mirion; mais le courage lui manquait. Il chercha, tâtonna; enfin, après bien des détours, d'un ton presque dégagé : — L'aime-t-elle? osa-t-il demander.

— Que te dirai-je? repartit M. Mirion. Elle l'aime ou elle ne l'aime pas, comme on veut. Avant le dîner, j'ai entendu à travers la porte qu'elle disait à sa mère : — Mais je ne le connais pas! C'est du bon sens, cela. Bast! tout dépend des nouvelles que tu nous apporteras. Sois tranquille, elle l'aimera, si nous l'en prions. Elle a un si bon caractère!

III

En faisant le grand tour du clos avec M. d'Ornis, Mme Mirion l'avait questionné sur son château, et, bien qu'il n'aimât pas les questions, elle avait réussi à lui faire dire que son château était situé à cinq kilomètres d'Arnay-le-Duc, chef-lieu de canton de la Côte-d'Or. Joseph reçut l'ordre de prendre le chemin de fer de Paris et de s'arrêter à Beaune, où il coucherait. Dans

l'auberge où il descendit, personne ne connaissait Ornis. Ce début lui parut de bon augure, et sa première nuit se passa bien.

Il repartit le lendemain matin par la diligence d'Arnay. C'était son premier voyage; il ne connaissait du monde que Genève, son lac, sa vallée enfermée de toutes parts entre de hautes montagnes. Le pays qu'il avait sous les yeux l'étonnait. Il se donna le plaisir de gravir à pied la côte qui sépare le vignoble du plateau, la Bourgogne vineuse de la Bourgogne boisée. Il sondait du regard les plis et les replis de la vaste plaine qu'il laissait derrière lui, les collines en gradins qui déroulaient en cercle leurs lignes fuyantes, les horizons bas et lointains. Soit la nouveauté de ce spectacle, soit le plaisir de se mouvoir et de respirer un autre air, son imagination se mit au beau; il eut un de ces moments heureux de l'âme où elle refait le monde à sa guise, et lui prête des complaisances qu'il n'a pas.

Il atteignit Arnay vers midi et y prit d'abord le temps de manger un morceau. Ce qui lui gâta sa digestion, c'est que le premier passant qu'il interrogea lui indiqua très-nettement où était Ornis et le chemin qui y conduisait. Joseph le remercia de mauvaise grâce et se mit en route. Il se disait, pour se consoler, que, si le village était authentique, il n'était pas encore prouvé que le comte le fût.

Tout chemin ne mène pas à Ornis. Je ne sais si Joseph y mit de la mauvaise volonté, mais il prit trop à droite, s'égara dans les bois. Un paysan le ramena sur la bonne voie. Le soir venait quand de la crête d'une colline il avisa, au bord d'un ruisseau, un village dominé par une terrasse qu'ombrageaient deux ormes magnifiques. Sur le devant de cette terrasse était l'église; en arrière de l'église, on apercevait un passage

voûté qui conduisait à une grille, laquelle s'ouvrait sur une grande cour d'honneur. Au fond de cette cour, il y avait un château, un gros château à mâchicoulis et à tourelles coiffées de girouettes, au delà duquel s'étendait un parc touffu, qui formait des massifs de verdure presque noire. A la vue de ce château trop véritable, Joseph commença de croire au comte d'Ornis et son front se rembrunit. Ce fut le cœur pesant qu'il entra dans l'auberge du *Cheval-Blanc,* située à l'un des bouts du village, et s'y fit servir à souper.

Après souper, il passa dans la cuisine, tâcha de lier conversation avec l'aubergiste, Mme Guibaud, grosse Bourguignonne à la face réjouie, veuve depuis trois ans et très-disposée à convoler. Elle était occupée à remettre en état son moulin à café, qui s'était détraqué. — Vous ne savez pas vous y prendre, la mère! lui dit Joseph, et lui ôtant le moulin des mains, il entreprit de le raccommoder. Cela le fit bien voir de la Bourguignonne, d'autant qu'elle le trouvait joli garçon. Elle lui demanda d'où il venait. Il se donna pour un ouvrier qui avait eu des paroles avec son patron et qui s'en allait chercher du travail à Dijon ou ailleurs; mais il n'était pas pressé d'arriver, disait il, ayant quelque pécune en poche et le goût de voir du pays.

— Vous habitez un joli endroit, ajouta-t-il. A qui donc appartient ce château qui est planté sur une terrasse?

— Quelle question! Au comte d'Ornis.

— Un grand blond que j'ai rencontré tantôt en voiture?

— Il n'est ni grand ni blond, et en fait de voiture il n'emploie guère que celle des cordeliers; c'est le plus grand marcheur du pays. Je ne sais qui vous avez rencontré; mais M. le comte est en voyage, en Suisse, dit-on.

Le doute n'était plus possible ; le comte était aussi vrai que le château. Joseph garda un instant le silence, puis il reprit : — Quelle espèce d'homme est-ce que ce comte?

— Ma foi! dit-elle, il a une bouche, deux yeux et le nez au milieu du visage. Pourquoi me demandez-vous ça?

— C'est qu'il y avait sur la route deux passants qui parlaient de lui. L'un d'eux disait : Le comte d'Ornis est un méchant diable, qui rend sa femme très-malheureuse.

— Vous avez entendu de travers. M. le comte n'a pas de femme, et il n'y a pas d'autre comtesse d'Ornis que la mère du comte, qui vit avec lui. Il n'est guère à croire qu'il se marie jamais. Il a quarante-cinq ans et ne se soucie point des femmes. Il aime mieux ses chiens et son fusil de chasse.

— Dites donc tout de suite que c'est un original.

— Un original, comme il vous plaira. Le fait est qu'il y en a qui l'aiment et qu'il y en a qui ne l'aiment point. Et ce qu'on peut dire aussi, c'est qu'il est plus chiche de ses paroles que de son argent. Vous pourriez bien le rencontrer vingt fois dans le village sans entendre le son de sa voix.

— Je n'aime pas les gens qui ne parlent point, fit Joseph. Ils ont quelque chose à cacher.

En ce moment, un homme en blouse bleue se pencha vers l'âtre pour allumer sa pipe et dit à Joseph : — Vous avez raison, mon gars. Et ceux qui vous ont dit que le comte d'Ornis rendait sa femme malheureuse avaient diablement raison aussi.

— A cela près qu'il n'en a point, dit Mme Guibaud.

— Qu'est-ce que cela fait? reprit l'autre d'un ton colère. Il pourrait en avoir une, et jour de Dieu! comme je la plaindrais!

— Il serait capable de la battre? demanda Joseph.

— Comme plâtre, morbleu!

— Pauvre femme! une vraie Geneviève de Brabant! dit l'aubergiste avec un gros rire qui découvrit toutes ses dents.

Mais l'homme en blouse n'était pas en humeur de rire : — C'est un brutal, reprit-il, et je voudrais bien voir qui oserait soutenir le contraire. C'est au Mexique qu'il s'est fait la main. L'hiver passé, un enfant eut le malheur de l'effleurer d'une pelote de neige; il se jeta sur lui comme une bête fauve, et peu s'en est fallu qu'il ne l'assommât sur place.

— Il était en colère, père Chazet; cela peut arriver à Paul et à Jacques, repartit Mme Guibaud. Le fait est que d'ordinaire il salue honnêtement le monde.

— Honnêtement! vous nous parlez d'avant le Mexique, répliqua l'autre en s'échauffant. C'est le Mexique qui vous change un homme. Il en est revenu grincheux comme un sanglier qui défend sa bauge. On lui réglera un jour ses comptes à celui-là. Si jamais la roue tournait...

Il n'acheva pas sa phrase, et, sa pipe allumée, il partit en fredonnant l'air du *Ça ira*. Joseph avait mangé des yeux le père Chazet, gravé au burin dans sa mémoire chacune de ses paroles. L'aubergiste lui dit : — Il est bon que vous sachiez que le père Chazet est un rouge qui braconnait sur les terres du château. M. le comte l'a averti une fois, deux fois ; la troisième il l'a attrapé sur le fait, lui a dressé procès-verbal et l'a fait mettre à l'amende.

— C'est égal, lui répliqua Joseph, ce Bourguignon-là me paraît un homme de bon sens.

— Le père Chazet est un radoteur, dit un petit vieux au chef branlant qui s'approchait du feu pour s'y

chauffer les mollets, car, été comme hiver, il avait toujours froid. C'était le maître d'école, M. Machillard. — M. le comte d'Ornis, poursuivit-il, est un digne homme, que Dieu bénisse ! En voilà un comte qui n'est pas fier et qui n'a qu'un coup de chapeau, le même pour tout le monde. Où est-ce qu'on fabrique encore des comtes comme celui-là ? Il n'y a qu'une chose à lui reprocher : il ne se marie pas, il ne fera pas souche. Il a donné à la commune une fontaine et un lavoir ; il devrait lui faire aussi cadeau de vingt petits d'Ornis, là tout grouillants, pour conserver la graine.

— Vingt petits d'Ornis, monsieur Machillard ! Ce serait peut-être trop, dit Mme Guibaud, qui en toute chose paraissait incliner pour les justes milieux.

— Mettons-en dix, et laissez-moi tranquille, repartit M. Machillard en toussotant.

— Pourquoi donc votre comte ne se marie-t-il pas ? demanda Joseph; est-ce qu'il n'y a jamais pensé ?

— Si fait, autretois, quand il avait l'humeur à ça ; mais depuis deux ans... Vous savez, depuis l'accident, l'assassinat...

— Ne ressassez pas ces vilaines histoires-là, dit Mme Guibaud. Dans le temps, elles m'ont tenue vingt nuits sans dormir.

— Quel assassinat ? fit Joseph en posant le moulin sur la table.

— Mais vous ne savez donc rien ? d'où sortez-vous ? lui dit le petit vieux en le toisant d'un regard de pitié.

— J'arrive de Lyon, dit Joseph. On n'y apprend rien de rien.

M. Machillard tira sa tabatière de sa poche, y prit une pincée de tabac, et la tenant entre son pouce et son index : — Voici le fait, jeune homme. Le comte

d'Ornis avait un ami intime qui demeurait ici près, à Riviers ; c'était le marquis de Raoux. On était, voyez-vous comme peau et chemise, courant, chassant, dînant ensemble, toujours fourrés l'un chez l'autre. C'était Oreste et Pylade. Or il arriva...

— Je me sauve, dit l'aubergiste. Quelle rage de raconter des horreurs !

— Il arriva ceci, continua M. Machillard d'un ton dogmatique. Le marquis était venu, à son ordinaire, dîner et passer la soirée chez le comte d'Ornis. C'était le 26 février 1867. Il faisait ce jour-là un froid de tous les diables et un vent à décorner les bœufs. Et voyez, jeune homme, ce que c'est que les pressentiments. Il faut vous dire que j'entre dans mon lit tous les soirs au coup de dix heures. Je le répète souvent à Mme Machillard, ce sont les habitudes réglées qui vous conservent un homme; je ne vous dis que ça, profitez-en. Eh bien ! ce soir-là, je ne pouvais me décider à m'aller coucher. J'avais des démangeaisons dans l'estomac et dans les jambes, une sorte d'inquiétude... Il me semblait qu'il allait se passer quelque chose. Et voilà que tout à coup, minuit venait de sonner...

— Vous entendîtes une détonation ? interrompit Joseph.

— Quelle bêtise, jeune homme ! Est-ce que les couteaux détonent ? C'est fini, la jeunesse ne sait plus écouter... Je vous racontais qu'à minuit les deux amis s'étaient dit bonsoir. Le marquis sort, traverse le parc. Quand il est au bout du petit pont qui conduit au petit bois qui conduit à la route de Riviers... M'écoutez-vous cette fois ? Quand il est au bout du petit pont, un homme embusqué derrière un chêne se jette sur lui et lui enfonce un couteau en plein cœur. Il tombe, mais raide mort ! Ce que c'est pourtant que de

nous ! Voilà un beau garçon qui venait de dîner, et de bien dîner, et qui avait l'humeur guillerette, car dans ce temps on buvait du meilleur au château... Puis... raide mort, vous dis-je ! On ne le trouva qu'au matin, et on courut avertir M. d'Ornis. Il fallait le voir. Tour à tour il s'arrachait les cheveux, ou il pressait dans ses bras le corps de son ami, comme s'il avait voulu le rappeler à la vie. Quel désespoir ! C'était déchirant. Tout le village vous le dira.

— Et a-t-on découvert l'assassin ? demanda Joseph.

— Mon Dieu ! que vous êtes pressé ! On ne peut tout dire à la fois. Eh ! oui, on a découvert l'assassin, et on lui a fait son affaire, à celui-là. C'était un vagabond, une sorte de bohémien, qu'on arrêta vingt-quatre heures plus tard. Il a nié mordicus jusqu'au bout, le drôle; il a fièrement disputé sa tête à la justice. Malheureusement pour lui il avait des taches de sang sur sa blouse, et dans ses poches la montre et le porte-monnaie du marquis. Croiriez-vous qu'il a soutenu, l'innocent, qu'il avait ramassé ce butin au pied d'un chêne ! Est-ce que la justice coupe dans ces histoires-là ! Quelle apparence qu'un porte-monnaie et une montre s'en aillent se promener tout seuls dans les bois ? On trouva aussi sur lui un couteau. Un expert, il est vrai, prétendit que ce couteau ne tenait qu'à un clou et n'avait pu servir à tuer un homme ; mais il fut prouvé, clair comme le jour, que le chenapan avait après coup démantibulé son braquemart.

— Ne s'est-on pas assuré, reprit Joseph, que la blessure avait à peu près la même largeur que la lame du couteau ?

— Auriez-vous par hasard la prétention d'en remonrer à la justice, jeune homme ? Les juges ont été mis au monde pour juger. Si vous supposez qu'ils puissent

se tromper, où allons-nous? mon Dieu, où allons-nous? Le fait est qu'on l'a guillotiné, ce scélérat, et qu'il ne l'avait pas volé..

A cet endroit de son récit, M. Machillard huma sa prise de tabac; puis il cria : — Vous pouvez revenir, madame Guibaud. J'ai fini mon histoire.

— C'est bien heureux, dit-elle en se rapprochant.

— Pour conclure, reprit-il, depuis la mort du marquis, le comte d'Ornis est devenu un autre homme. Jusqu'alors, il aimait à s'amuser, à jouer... Il jouait trop, et même gros jeu. Son ami mort, quel changement! Plus de plaisir, adieu les cartes. Il est resté dix-huit mois sans articuler plus de vingt paroles. Triste, maigre, de noir habillé, il avait l'air d'un corbillard. Encore ne sortait-il guère. Il passait des semaines claquemuré chez lui, ses portes et ses volets hermétiquement clos, comme s'il avait juré de faire de sa maison un tombeau, et laissait l'herbe foisonner dans ses cours, les orties dans son jardin. Ce n'est que depuis six mois qu'il a un peu repris à la vie; il a recommencé à se promener, à parler, et dernièrement il est parti pour aller se distraire en Suisse, en courant les montagnes. C'est égal, jusqu'à son dernier jour, il n'oubliera pas son ami le marquis, ce qui vous prouve qu'il a un cœur d'or, cet homme, et que les pères Chazets sont des esprits cornus et des débitants de coquecigrues.

Cela dit, M. Machillard remit sa tabatière dans son gousset, salua la crémaillère et les casseroles, et partit. — Un cœur d'or, je le veux bien, dit l'aubergiste à Joseph; mais il est bon que vous sachiez que M. Machillard a des obligations à M. le comte, qui dans le temps l'a tiré d'embarras en le cautionnant pour dix mille francs.

— D'où je conclus, dit Joseph, que l'homme vaut ses récits. Ils sont comme lui sujets à caution... Voilà votre moulin raccommodé, ajouta-t-il Bonsoir, la compagnie.

Dix heures sonnaient. Il sortit, les mains dans ses poches, gagna la place de l'église, poussa jusqu'à la grille du château. Elle était fermée. Sur la foi des indications que lui avait données M. Machillard, il rebroussa chemin, suivit la route jusqu'à ce qu'il trouvât sur sa droite une traverse et un petit bois. Il s'engagea dans ce bois et atteignit bientôt la tête d'un petit pont rustique, jeté sur un ruisseau étroit, mais profondément encaissé. Bien qu'il fût brave, Joseph ne put se défendre d'une certaine émotion. La lune, qui était dans son plein, éclairait l'endroit où le crime avait été commis. Elle semblait marquer la place, elle disait : C'est là. Les arbres d'alentour regardaient et se souvenaient. Joseph se décida pourtant à traverser le pont, qui était fermé à son autre extrémité par une barrière. Il l'enjamba sans peine et s'introduisit dans le parc ; il avait gardé de son enfance le goût d'escalader les clôtures et d'entrer chez les gens autrement que par la porte. Malgré le secours de la lune, qui faisait de son mieux pour lui montrer son chemin, il ne put le trouver, tant les sentiers étaient mal tracés et envahis par le gazon, tant les massifs d'arbres étaient épais. Plus d'une fois son pied trébucha contre un chicot, plus d'une fois son chapeau resta pris dans les branches d'un chêne. Il finit par se rebuter, et revint sur ses pas. Comme il se disposait à repasser la barrière, il s'avisa qu'un homme s'était arrêté à l'autre bout du pont. Cet homme, qui lui tournait le dos, tenait dans sa main droite un rotin, dans sa main gauche une laisse attachée au collier d'un grand da-

nois. Il s'était accoudé sur la balustrade du pont et regardait l'eau couler; puis il se prit à dire à demi-voix : — Tais-toi, mon vieux. Ce qui est fait est fait. — A qui parlait-il, à l'ombre du marquis ou à son chien? Celui-ci prit la liberté de lui répondre par un lugubre hurlement; peut-être avait-il flairé la présence de Noirel. L'homme lâcha une bordée de jurons, regarda autour de lui, et, ne voyant personne, fit taire le danois en le menaçant de sa trique, après quoi ils détalèrent tous les deux. Joseph leur laissa le temps de s'éloigner, franchit le pont, regagna son auberge. Il y dormit très-mal et passa une partie de la nuit à se battre contre son traversin et sa couverture. Un commis voyageur qui couchait dans la chambre voisine l'entendit s'écrier à deux reprises : Non, vous ne l'aurez pas. Elle est à moi...

Il se réveilla au petit jour, le cerveau brisé. Après avoir déjeuné, il résolut de visiter, avant de partir, le château et son parc pour se mettre en état de répondre aux innombrables questions dont Mme Mirion ne pouvait manquer de l'accabler. Il trouva cette fois la grille ouverte, franchit sans rencontrer personne la grande cour d'honneur, et descendit par un escalier gironné dans un jardin où l'on apercevait çà et là quelques touffes de violier ou quelques roses fanées. Quand il eut traversé le jardin, il se retourna pour contempler la façade du château. Il fut frappé du caractère de morne tristesse qu'offrait cette vaste construction gothique, où dix familles eussent tenu à l'aise et qui n'était habitée que par un homme. Une aile en saillie était seule dans un état d'entretien suffisant, et apparemment c'était la seule logeable ; le reste avait été abandonné aux araignées et aux rats : on eût dit un grand corps atteint de paralysie et qui ne vit plus

que par le cœur ou la tête. Portant tour à tour ses yeux de ce jardin sans fleurs à ces murailles grises qui se souvenaient d'avoir longtemps vécu et qui ne savaient plus bien à quoi elles servaient, Joseph se prit à dire : — Que ferait-elle ici de sa gaîté ?

Il pénétra dans le parc, qui avait la forme d'un entonnoir et descendait en se resserrant jusqu'à une pièce d'eau environnée de saules pleureurs. Le gazon et les sentiers étaient jonchés de bois mort, les arbres formaient par endroits d'impénétrables couverts et d'inextricables fourrés. Joseph se fraya difficilement un chemin jusqu'à l'étang, qui avait été jadis un vivier et qui n'était plus qu'une grenouillère. Les saules creux laissaient pendre dans l'eau leurs branches éplorées, et lui cachaient entièrement le ciel. Au milieu d'une pelouse qui précédait l'étang se dressait une statue en marbre, laquelle représentait un général, son épée à la main. Cette statue avait perdu son nez dans la bataille des siècles. Le socle portait cette inscription : « Jacques d'Ornis, maréchal de camp et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, né en 1635, mort à la bataille de Nerwinde en 1693. »

Joseph remonta vers le château. Il se dirigea vers le corps de logis habitable et habité, dont les portes et les fenêtres étaient ouvertes. Gravissant un perron en fer à cheval, il plongea son regard dans un grand salon meublé avec luxe, mais un peu fripé, et qu'un tapissier, assisté de deux aides de camp, était en train de rhabiller. Assise dans une bergère, une vieille femme les regardait faire, une béquille à la main, tout en causant avec un grand flandrin qui, debout devant elle, promenait ses dents sur la pomme d'ivoire de sa badine. Cette vieille femme avait assez grand air, une figure fine et dure, le menton pointu,

les lèvres minces et serrées, des yeux proéminents, en billes d'agate, un regard très-vif, qui n'exprimait pas la bonté et s'accordait avec sa voix aigre comme une crécelle.

— Je vous répète, mon cher du Rozan, que mon fils est un ingrat, disait-elle. Depuis son départ, il ne m'a écrit que deux fois, et quelles lettres! De vrais télégrammes; vous en connaissez le style : « Arrivé à Genève, acheté une montre; arrivé à Fribourg, entendu les orgues; arrivé à Berne, visité les ours; arrivé à Zurich, promenade sur le lac; le temps est beau, je me porte bien, tâchez d'en faire autant. » Et voilà tout. C'est égal, vous connaissez ma faiblesse; j'ai toujours adoré ce monstre, et je mourrai dans l'impénitence finale.

En ce moment elle aperçut Joseph arrêté sur le seuil. — Qui êtes-vous? lui cria-t-elle. Que voulez-vous?

— Je suis un pauvre ouvrier qui fait son tour de France, lui répondit Joseph d'un ton piteux, qui était un ressouvenir, et si c'était un effet de votre charité...

— Allez-vous-en, interrompit-elle en colère. On ne reçoit ici ni les mendiants ni les rôdeurs.

— Les rôdeurs! Croyez bien, madame...

Mais elle leva sa béquille : — Mon cher marquis, mettez donc cet homme à la porte!

— J'y suis déjà, il est inutile que M. le marquis se dérange, lui répondit Joseph en changeant de gamme et battant en retraite.

Comme il traversait la cour dallée, il aperçut, causant avec un valet de chambre en livrée, le mystérieux inconnu qu'il avait rencontré la veille sur le petit pont. Ce personnage, qui avait un grand nez de

perroquet rouge comme une betterave, d'énormes favoris du plus beau roux, très-fournis, et l'encolure d un fier-à-bras, disait à son interlocuteur : — Ainsi votre maître n'est pas ici?

— Il est en Suisse, vous dis je, monsieur Bertrand, et nous ne l'attendons que dans quelques semaines.

— Diable! cela ne fait pas mon compte, reprit-il en assénant sur une dalle un grand coup de son rotin. Ne peut-on du moins savoir son adresse?

— Puisque je vous dis qu'il n'écrit pas!... M. le comte regrettera sans doute.... ajouta-t-il d'un air de déférence; mais il ne pouvait deviner.... D'habitude on ne vous voit à Ornis qu'au premier printemps.

— Il me semble que je suis bien libre d'y venir quand il me plaît, répliqua l'autre d'un ton rogue, et d'ailleurs il aurait pu m'avertir.

— Sans doute, sans doute, dit le valet de chambre en cherchant à le dépiquer; mais vous sentez bien qu'il n'y a pas de ma faute... Venez vous rafraîchir, monsieur Bertrand. Mme la comtesse est là, elle sera bien aise de vous voir.

— Le diable emporte votre vieille comtesse! Elle me laisserait deux heures devant elle sans m'offrir une chaise et un verre de vin.

Sur ces entrefaites, le grand danois, qui était un méchant animal, après avoir tourné un instant autour de Joseph, poussa un aboiement furieux, et fit un mouvement pour se jeter sur lui. Par bonheur, Joseph prévint son attaque en lui détachant un coup de pied qui l envoya retomber quatre pas plus loin. — Qu'est-ce que c'est que ce monsieur? s'écria M. Bertrand en se tournant vers Noirel. Respectez mon chien!

— A la condition qu'il respectera mon pantalon, lui riposta Joseph.

— Mille bahuts! il fait l'insolent, reprit M. Bertrand. Mon petit châtain, je vais t'administrer une correction.

Joseph, qui avait les nerfs montés, retroussa prestement ses manches, et, les poings serrés, marcha droit sur l'ennemi, qu'il regarda sous le nez. Il avait l'air si déterminé que M. Bertrand recula d'un pas. Le valet de chambre s'interposa.

— Que venez-vous faire ici? demanda-t-il à Joseph avec hauteur.

— J'avais trouvé la grille ouverte, répondit-il. Je suis entré pour regarder; mais c'est un endroit si hospitalier, votre château, qu'il n'est pas à craindre qu'on m'y revoie.

Cela dit, il rabattit ses manches et s'éloigna d'un pas tranquille, poursuivi par les hurlements du grand danois, qui se tenait prudemment à distance. Il fut bientôt à l'auberge, où il s'empressa de solder sa dépense.

— Vous avez visité le château? lui demanda l'accorte aubergiste.

— Un joli endroit que votre château! lui répondit-il. C'est gai comme une geôle, et on y trouve tout un assortiment de gens aimables, depuis des roquets qui vous mordent le gras des jambes jusqu'à de vieilles douairières gracieuses comme un porc-épic qui vient d'avoir des raisons.

— Dame! fit-elle, quand Mme la comtesse est dans ses humeurs... Mais c'est une femme qui fait tant de bien!

— Dieu bénisse ses obligés! elle doit leur parler fort obligeamment... A propos, ajouta-t-il, qui est un M. Bertrand?

— M. Bertrand est ici? Il est donc arrivé de ce

matin. C'est un marchand de bric-à-brac, comme on dit, qui fait de temps en temps des tournées en Bourgogne pour acheter des ferrailles, des pendules, de vieux meubles...

— Il se met à son aise au château. Il a l'air de s'y croire chez lui.

— M. le comte lui veut du bien. Il a, paraît-il, de la friperie à lui vendre... Mais que voulez-vous faire de tout ce monde-là, que vous êtes si curieux?

Il lui répondit brusquement : — La petite mère, j'ai toujours détesté les châteaux et tout ce qu'il y a dedans.

— Vous êtes donc un rouge, comme le père Chazet? lui dit-elle d'un ton de reproche.

— Rouge écarlate, fit-il, et pour cause.

Malgré cette profession de foi, qu'elle blâmait, Mme Guibaud vit avec regret partir Joseph. Elle le trouvait fort à son goût; elle lui demanda si on ne le reverrait pas un jour à Ornis. Il lui répondit avec un sourire amer : — Cela est peu probable, à moins qu'un jour l'idée ne me vienne de me jeter à l'eau, une pierre au cou; je viens de voir un étang qui ferait joliment mon affaire.

— Que dites-vous là, garçon? s'écria-t-elle. Auriez-vous des chagrins?

— Des chagrins, moi? Mon ex-patron me répétait tous les matins que je suis un heureux scélérat, il faut bien que je l'en croie.

Et là-dessus, furieux d'avoir été sur le point de se trahir et affectant une grosse gaîté qui n'était pas dans son caractère, il saisit Mme Guibaud par la taille, et il l'embrassa sur les deux joues. Elle se débattait, mais le jeu lui plaisait. Joseph se sauva. Debout sur le pas de sa porte, elle le regarda s'éloigner, le mena-

çant du doigt quand il se retournait. Elle était loin de se douter que, tout en marchant, il s'essuyait les lèvres, quoique, tout compte fait, Mme Guibaud fût une Bourguignonne assez appétissante. Cette aventure la rendit pensive durant quelques heures, et lorsque le père Chazet vint dans l'après-midi vider une ou deux bouteilles, elle lui dit : — Avez-vous remarqué le petit châtain qui était assis hier à cette table? Voilà un ouvrier qui a joli ton. Il vous est gentil et bien élevé comme un monsieur.

A peine eut-il atteint le sommet de la colline d'où la veille il avait aperçu pour la première fois Ornis, Joseph se coucha sur le gazon, le dos appuyé contre un rocher. L'endroit était tranquille; il était midi, le village se taisait. Joseph n'entendait que le claquet d'un moulin, et par intervalles la clochette d'une vache solitaire qui cherchait fortune dans un bois. En face de lui, de l'autre côté du vallon, se dressait une butte couronnée d'un chêne mort, qui détachait sa morne silhouette sur un ciel brouillé et fumeux. A droite, au-dessus des feuillages, quelque chose scintillait au soleil; c'était l'une des girouettes du château. Joseph en détourna ses yeux avec colère. Ce château, c'était l'ennemi, et cet ennemi menaçait de lui tout prendre, de faire main basse sur le trésor de ses rêves.

Son terrible bon sens ne lui laissait aucune illusion. — J'aurai beau chercher à les inquiéter, pensait-il, ils ont plus de vanité que de cœur. Que leur importe le bonheur de leur fille? Dès qu'ils sauront que cet homme est un vrai comte et que ce comte a dans son parc la statue d'un de ses ancêtres qui fut maréchal de camp et commandeur du Saint-Esprit, je vois d'ici tourner sur elles-mêmes toutes ces têtes gonflées de sottise. — Son seul espoir, car on a toujours un es-

poir, était que Marguerite ferait peut-être quelque résistance. — Je suis sûr, se disait-il, que, si elle m'avait accompagné ce matin dans ma promenade, ce parc, cet étang, ce château, cette vieille fée qui a levé sa béquille contre moi, ce pont où un homme a été tué, tout cela lui aurait serré le cœur, et qu'Ornis lui aurait paru un endroit triste où l'on désapprend à rire. Si elle m'interroge, je lui en dirai toute ma pensée, arrive que pourra. — Toutefois son espérance était faible. Tout s'était passé si vite! Il était effrayé de la rapidité de son malheur; il y sentait quelque chose de fatal. — Et pourtant, se disait-il encore, les choses auraient pu s'arranger autrement. — Il ferma les yeux, se prit à rêver. Il se voyait debout à son établi; près de lui était assise une femme dont les yeux causaient avec les siens et tour à tour les interrogeaient ou leur répondaient, et ces yeux lui appartenaient, il avait le droit de les couvrir de baisers. Il se disait : — Elle est à moi, à moi corps et âme, à moi tout entière! — Et son cœur se fondait dans sa poitrine. Il adorait son sort, son métier, son travail, sa pauvreté qu'elle partageait avec lui, le pain bis qu'ils rompaient ensemble, le grenier où se cachait leur bonheur; la vie lui apparaissait belle comme un pan de ciel bleu, comme cette fête sans nom que dans une nuit de printemps les rossignols racontent à la lune. Cependant il y avait dans son rêve quelque chose qui clochait, une sorte d'invraisemblance qui gênait son imagination. La beauté de Marguerite n'était pas de celles qu'on enfouit au fond d'un grenier, ses mains étaient trop blanches et trop fines pour écurer de la vaisselle ou ravauder des hardes, sa tournure de reine seyait mal à la femme d'un artisan. Le moyen d'habiller d'indienne ou de futaine ce corps souple et charmant? le

moyen d'emprisonner dans une coiffe cette chevelure bouffante d'un blond tendre et vaporeux avec qui se plaisaient à jouer le vent et le soleil? Joseph avait beau recommencer cent fois son rêve, il s'écroulait comme un château de cartes.

— Non, elle ne peut être la ménagère d'un ouvrier, reprenait il. Et, dans le monde même qu'elle voit, où trouver un homme qui soit digne de la posséder? Cette bourgeoise n'est pas une bourgeoise : elle dépasse de la tête tout ce qui l'approche; c'est un cygne condamné à vivre dans un poulailler. Qu'elle ne s'abaisse pas jusqu'à moi, qu'elle me permette de monter jusqu'à elle! Si les stupides conventions qui gouvernent la société n'avaient mis une barrière entre nous, elle aurait pris la peine d'examiner ce que j'avais au fond des yeux, elle y aurait trouvé une âme qui vaut la sienne, et nous aurions communié dans l'amour et dans le mépris; mais on m'a toujours traité devant elle comme un être sans conséquence, qui n'était ni quelqu'un ni quelque chose, et, bien que depuis deux ans nous vivions sous le même toit, elle n'a jamais daigné s'occuper sérieusement de ce croquant, ni se demander s'il avait des yeux et un cœur... Pourquoi l'ai-je connue? pourquoi mon mauvais génie m'a-t-il ouvert la porte du jardin où fleurissait cette plante rare, et m'a-t-il condamné à la regarder, à me griser de son parfum en me disant : — N'y touche pas, un autre la cueillera sous tes yeux!

Il se mit alors à disputer contre la destinée, à lui reprocher ses durs caprices, ses bienfaits plus cruels encore que ses duretés. — Tu as mis dans ma poitrine un cœur d'homme, lui criait-il avec colère, et ce cœur, tu me défends de m'en servir. — Il rouvrit les yeux; ses coudes posés sur ses genoux, son menton

dans ses mains, il contempla longtemps le chêne mort qui se dressait devant lui. Apparemment ce chêne avait été frappé de la foudre; il était resté debout, mais il ne vivait plus. Joseph se demandait : — Aurai-je comme lui la force de rester debout?

Il se leva. Saisi d'un accès de rage, il ramassa une énorme pierre, la lança contre le rocher avec tant de violence qu'il la fit voler en éclats. Deux enfants passaient dans le sentier et chantaient :

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute, Bourguignon.

Ils aperçurent Joseph; l'expression de sa figure était si farouche, que, se croyant en présence d'un fou dangereux, ils s'enfuirent dans le taillis en criant à tue-tête. Leurs cris rappelèrent Joseph à lui-même. Il reprit son havre-sac, son chapeau, se mit en marche. Il atteignit Arnay juste à temps pour monter dans la voiture de Beaune, où il coucha. Le lendemain dans l'après-midi, il était à Genève.

Il arriva vers deux heures à Mon-Plaisir. M[me] Mirion, dont les yeux balayaient la route comme une batterie de pièces de douze, le vit venir de loin. Elle descendit en hâte à la grille, et pâle d'émotion, hors d'haleine : — Est-ce un comte? — lui demanda-t-elle. Il lui fit signe que oui. Elle n'en demanda pas davantage et remonta l'avenue, courant à toutes jambes, gesticulant comme un télégraphe du temps jadis et s'écriant d'une voix si retentissante qu'elle dut être entendue de tout le voisinage : Ne vous l'avais-je pas dit? c'est un comte, c'est un vrai comte!

IV

Joseph Noirel connaissait son monde ; l'effet que produisirent ses véridiques récits fut précisément celui qu'il avait prévu. A peine arrivé, on l'emmena dans la chambre la plus secrète de la maison, où il eut une conférence de deux heures avec M. et Mme Mirion. Il dit ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu. Mme Mirion lui sut mauvais gré de s'appesantir sur certains détails qu'elle trouvait misérables. Que signifiaient les propos d'un Chazet ? Un braconnier ! un ivrogne ! Écoute-t-on ces gens-là ? Le portrait peu flatté que Joseph ébaucha de la comtesse douairière la fit sourire de pitié. — Vous ne vous y connaissez pas, lui dit-elle. Ce qui vous a paru de la morgue est tout simplement de la noblesse dans les manières et une certaine majesté qui convient aux grandes gens. — Une seule chose lui fit une impression désagréable, ce fut ce pont où un assassinat avait été commis. Heureusement le meurtrier n'était plus de ce monde. Elle se promit que, lorsqu'elle serait intime avec son gendre, elle lui persuaderait de jeter bas le pont et d'en faire un autre un peu plus loin.

Quand Joseph eut fini : — Bien, mon fils ! lui dit M. Mirion. Tu t'es acquitté de ta mission en garçon intelligent que tu es. Et maintenant dis-moi ta pensée. Tu n'es pas un ingrat, tu nous aimes, tu désires comme nous que notre Margot soit heureuse. Je t'ai souvent consulté dans des affaires importantes ; celle-ci est de la dernière conséquence. Je ne te promets pas d'être de ton avis, mais je suis curieux de le connaître.

— En vérité, Thomas, perds-tu la tête ? s'écria Mme Mirion. Si tu te mets à consulter le tiers et le quart...

— Joseph n'est pas le tiers et le quart, interrompit-il. Je l'ai toujours considéré comme étant de la famille.

— Que peut vous importer ma façon de penser ? lui demanda Joseph.

— Elle m'importe si bien que je te prie de t'expliquer en toute franchise. Es-tu pour ou contre ce mariage? On a son opinion, que diable! Quelle est la tienne ?

— Mon opinion, puisque vous la voulez connaître, répliqua Joseph, est que le comte d'Ornis est un original, comme le disait ma brave hôtesse du *Cheval-Blanc*. Cet original a eu dernièrement des chagrins qu'il a vivement ressentis. Il cherche à s'en distraire, et il estime que le mariage serait pour lui la meilleure des distractions. Le hasard lui a fait rencontrer votre fille, il s'est épris d'elle, et ce n'est pas là ce qui m'étonne ; mais je crois qu'amour à part il lui convient d'épouser une bourgeoise. Il se flatte qu'il en pourra faire ce qu'il voudra, la plier à sa manière de vivre, à ses habitudes, qui ne sont pas celles de tout le monde. A-t-il ce qu'il faut pour la rendre heureuse ? Ni vous ni moi n'en savons rien, et il serait peut-être bon de se procurer un surplus d'informations. Autrement vous mettrez à la loterie.

— Il est bon avec sa loterie ! s'écria Mme Mirion de sa voix la plus aigre. Y a-t-il un seul mariage qui ne soit une loterie? Quand je t'ai épousé, toi, Mirion, savais-je qui tu étais et si tu ne ferais pas de moi la plus malheureuse des femmes ?

— Toujours des exagérations ! répondit-il. Les Mirion étaient bien connus sur la place. Et puis nous

avons des figures, nous autres, qui répondent pour nous...

— Tandis que le comte d'Ornis, répliqua-t-elle, a la physionomie d'un Barbe-Bleue. Vous ne vous êtes donc pas aperçus qu'il a des griffes au bout des doigts?

— Ah ! madame, dit Joseph, ces gens-là, quand ils ont des griffes, ne les portent pas tous les jours ; ils les gardent au fond de leur poche et ne leur laissent prendre l'air que dans les grandes occasions.

Mme Mirion fit un haut-le-corps ; cette observation poussait sa patience à bout. D'un air tragique, étendant le bras vers Joseph, elle s'écria : — Vous êtes notre ennemi! Vous avez juré de rompre ce mariage. Ne seriez vous pas à la solde de mon beau-frère Benjamin ?

A ce propos malsonnant, Joseph se leva pâle d'émotion. Il était sur le point d'éclater. M. Mirion intervint. — Que chantes-tu donc là, Marianne ? dit-il à sa femme d'un ton câlin. Ce garçon, notre ennemi ! Nous l'avons comblé. Sans nous, ne serait-il pas sur la paille où son père est mort ! Va, il le sait bien, et il nous porte tous dans son cœur, toi, moi, toute la maisonnée, jusqu'aux chiens et aux poules... C'est moi qui l'avais prié de s'expliquer. Il ne dira plus rien. Eh ! bon Dieu, nous ferons ce que tu voudras. Mon père avait coutume de dire que c'est aux mères de marier leurs filles.

Mme Mirion consentit à se radoucir. — Vous oubliez, reprit-elle, que c'est à Marguerite de se décider. Je sais où la trouver, je lui donnerai toutes les explications qu'elle me demandera, sans exercer sur elle la moindre pression; mais je suis sûre d'avance qu'elle sera de mon avis. Seulement je vous prie, Joseph, ajouta-t-elle sèchement, de n'avoir avec elle aucun

entretien particulier ; cela serait fort peu convenable.

— Recommandation bien inutile ! dit M. Mirion en passant la main sur la tête de Joseph. Noirel ne parle jamais qu'à bon escient. Reconnaissant et discret, voilà son caractère.

Mme Mirion s'en alla au jardin chercher sa fille, qu'elle trouva garnissant de fleurs une corbeille pour en décorer la salle à manger. Marguerite n'était point sans savoir que l'agent secret était de retour, et je n'oserais affirmer qu'elle n'éprouvât pas en ce moment une certaine émotion. Cependant elle dit gaîment à sa mère, sur l'air de *Marlborough :* — Eh bien ! quelle nouvelle apportez ?

Sa mère la fit asseoir sur un banc : — Ma chère enfant, lui dit-elle d'une voix émue, Joseph est revenu d'Ornis, où il a consulté une foule de gens, entre autres l'aubergiste du *Cheval-Blanc*, qui est une femme vraiment distinguée, très-supérieure à sa position. Le rapport qu'il vient de nous faire, à ton père et à moi, dépasse toutes nos prévisions. Et d'abord, en dépit de toutes les rabâcheries de ton oncle Benjamin, il y a un Ornis. J'en étais sûre. C'est un superbe village, situé dans une vallée très-fertile, habitée par d'excellentes gens. Il y a là des arbres magnifiques, des paysages ravissants, des rochers, des ruisseaux, un ciel bleu...

— Excepté toutefois quand il pleut, objecta Marguerite.

— Ne me chicane pas, reprit Mme Mirion en s'échauffant. Je ne nie pas qu'il ne pleuve de temps en temps à Ornis. Est-ce que j'ai dit qu'il n'y pleuvait jamais ? Quant au comte, c'est un vrai comte ; les origines de sa famille se perdent dans la nuit des temps. Son parc est plein des statues de ses ancêtres. L'un

d'eux, Jacques d'Ornis, a été nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, tu m'entends, commandeur! pour s'être couvert de gloire dans les croisades. Il est mort je ne sais plus où, en 1693.

— A ce compte, dit Marguerite, si j'en crois mes cahiers, c'est sous Louis XIV que ce monsieur s'est couvertd e gloire.

— C'est précisément ce que je te dis. Il était, paraît-il, le favori, l'ami intime du roi. Près de sa statue, il y a un lac, ma chère, un amour de lac, entouré de saules pleureurs qui se mirent dedans. Est-ce gentil de pouvoir dire : Mon lac?

— Mon lac n'est pas encore à moi.

— Le château est superbe, monumental, poursuivit Mme Mirion. On en pourrait faire dix châteaux.

— Et le châtelain? Parlez-moi donc un peu de lui. D'abord est-ce un vieux garçon ou un veuf?

— Ah çà! te figures-tu parce qu'il a quelques petitites années de plus que toi...

— Oh! petites! elles sont immenses. En bonne foi, il a plus du double de mon âge.

— Y paraît-il! Tant qu'un homme n'a pas cinquante ans, il n'a point d'âge. Et qu'importent les années quand on a la jeunesse du cœur?... Non, ma chère, ce n'est point un veuf, il ne l'a jamais été. Lui, veuf! quelle plaisanterie! Il attendait pour se marier de trouver une femme selon son rêve. Il avait juré de n'épouser jamais qu'un idéal; cet idéal, le hasard le lui a fait rencontrer à Genève.

— Et c'est l'aubergiste du *Cheval-Blanc* qui a raconté à Joseph ces petites drôleries? Vous me faites peur. Quand je me palpe, je me sens si peu idéale!... Mais enfin que dit-on de son caractère?

— C'est un homme, mais un homme, vois-tu...

Comment te dirai-je ? Il n'y a qu'un cri dans tout le village sur sa bonté, sur sa générosité. Cette année encore, il a fait cadeau à la commune d'une fontaine et d'un lavoir. On raconte de lui des traits qui font pleurer. Figure-toi qu'il avait un ami, le marquis de Raoux, qui est mort d'un accident. Il s'est laissé tomber d'un pont. Te dire le chagrin du comte d'Ornis .. Il n'a pas eu de repos qu'il n'ait fait arrêter et punir l'assassin.

— Quel assassin, puisque le marquis s'était laissé tomber d'un pont ?

— Tu m'embrouilles avec tes interruptions. Je voulais dire : avant qu'il ait fait détruire le pont qui avait causé la mort de son ami. C'est du moins ce que raconte Noirel ; mais ceci n'est rien. Il est resté dix-huit mois enfermé chez lui, refusant de boire et de manger...

— Dix-huit mois sans manger ! interrompit encore Marguerite. Je crois que le commandeur du Saint-Esprit lui-même...

— Que tu es pointilleuse ! Je ne te dis pas qu'il ne mangeât rien du tout ; mais il mangeait si peu qu'un autre à sa place serait mort de faim. Je te demande si un homme qui aime à ce point ses amis saura aimer sa femme et la rendre heureuse !

— Eh ! eh ! fit Marguerite, pourvu qu'il n'attende pas pour l'adorer qu'elle se laisse tomber d'un pont.

— Seigneur Dieu ! que tes plaisanteries ont mauvaise grâce !

— Ne te fâche pas. Que veux-tu ? Pour le peu que je connais du comte d'Ornis, il ne me paraît pas si tendre que tu dis.

— Est-ce qu'une poulette comme toi s'y connaît ! A ton âge, on ne sait pas encore que les cœurs les plus

tendres dissimulent leur sensibilité sous un air froid et contenu. Le comte d'Ornis tient de sa mère. C'est une femme infiniment respectable, mais qui, elle aussi, à ce qu'il paraît, a l'abord un peu froid. Eh bien ! sais-tu ce que faisait cette femme froide au moment où Noirel l'a vue ? Elle était occupée à préparer une surprise à son fils. Elle s'était aperçue que les tentures de leur salon étaient un peu défraîchies, elle avait fait venir un tapissier, et choisissait avec lui des papiers. Rien ne lui semblait assez beau. Te représentes tu cette comtesse, cette vraie comtesse ?.. Et voilà comment ces d'Ornis entendent la vie de famille !. Enfin, je t'ai dit le pour et le contre, décide-toi.

— Comment ? là, tout de suite ? s'écria Marguerite effrayée.

— Tout de suite. Il n'y a pas un moment à perdre ; ton père doit donner réponse dès ce soir.

— Ah ! je vous en prie, permettez du moins qu'auparavant j'aie un moment d'entretien particulier avec Joseph.

— Avec Joseph ! interrompit Mme Mirion en rougissant d'indignation. Depuis une demi-heure, elle avait pris Noirel en grippe. — Un entretien particulier avec Joseph ! avec un ouvrier de ton père ! Si je pouvais croire que tu fusses capable de lui demander des conseils et qu'il s'oubliât jusqu'à t'en donner, il ne resterait pas vingt-quatre heures de plus dans cette maison.

Marguerite garda un instant le silence. Elle tordait entre ses doigts une branche de jasmin, et la pauvre fleur passait mal son temps. — Si je disais non, qu'en penseriez-vous ? reprit-elle enfin d'une voix timide.

Mme Mirion se dressa comme soulevée par un ressort. — Si tu disais non, s'écria-t-elle en jetant à sa fille des regards terribles, tu te rendrais coupable d'in-

gratitude envers Dieu; car enfin ne reconnais-tu pas son doigt dans tout ce qui se passe ici depuis quinze jours ? Ne vois-tu pas que la Providence elle-même a voulu, par une de ses étonnantes et miraculeuses dispensations, faire notre bonheur à tous, récompenser d'un seul coup tous les soins que nous avons pris de ton éducation et les quarante années de travail honnête de ton pauvre père? Si tu disais non, tu ne serais plus ma fille, et Dieu te retirerait à jamais sa protection.

Comme le roi Guillaume, Mme Mirion avait la fâcheuse habitude de fourrer Dieu où il n'a que faire ; il est vrai que c'était son Dieu à elle, qui n'était pas toujours le Dieu du sens commun. Elle avait encore avec le roi de Prusse cette ressemblance d'être d'un prodigieux entêtement; elle ne leva le siége de la place que lorsque la place se fut rendue, et que Marguerite, de guerre lasse, lui eut dit : — Soit; décidez pour moi. Je ferai ce que vous voudrez.

Alors elle se jeta sur sa fille, la serra sur son cœur à l'étouffer, l'appelant son trésor, son ange, sa toute belle, après quoi elle s'empressa d'aller trouver M. Mirion, qu'elle embrassa aussi en lui disant : — Je l'ai laissée libre, entièrement libre de se décider. Elle a dit oui ; mais elle est si émue, la pauvre enfant, qu'il faut la ménager. Ne lui parle de rien et prépare ta lettre dans ta tête. Tu ne saurais trop la soigner.

Après le dîner, la famille, dont la curiosité, comme on peut croire, était fort allumée, fut mise au courant de tout ; mais cette fois on ne la consulta pas. Mlle Grillet et la tante Amarante se confondirent en félicitations. — Le sort en est jeté, mon cher Benjamin, dit Mme Mirion à son beau-frère, qui ne sonnait mot. Nous donnons notre fille à ce chevalier d'industrie que vous avez si finement démasqué.

— Disposez de votre fille comme des choux de votre jardin, répondit-il. J'en suis pour ce que j'ai dit, et, quoi qu'il arrive, je m'en lave les mains.

Pendant ce temps, M. Mirion était occupé à méditer sa lettre à M. d'Ornis. Cette pénible incubation le rendait grave et taciturne. Ce fut vers minuit que l'éclosion se fit. Son poulet était ainsi conçu :

« Monsieur le comte, en réponse à la très-gracieuse et inattendue demande que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, j'ai celui de vous informer que j'ai fait part de vos intentions à notre fille Marguerite, et qu'après avoir pris le temps d'y réfléchir, elle a fait un accueil favorable à cette communication. Nous sentons vivement, sa mère et moi, le prix d'une alliance entre notre famille et cette glorieuse maison des Ornis, dont plus d'un ancêtre est mort sur le champ d'honneur sous le règne de Louis XIV. Nous ne sommes que des bourgeois, monsieur le comte; mais je puis vous assurer que notre Marguerite porte un nom sans tache, la moralité et l'honnêteté étant, pour ainsi dire, héréditaires chez les Mirion. Ce n'est pas, vous le pensez bien, sans une vive émotion que nous acceptons votre honorée demande. Notre fille est notre joie, notre orgueil, et son bonheur est la grande affaire de notre vie. Nous avons la pleine confiance que vous saurez la rendre heureuse; de votre côté, vous pouvez être sûr que, si Dieu vous fait la grâce de vous accorder des enfants, elle leur donnera l'exemple de toutes les vertus qu'elle a vu pratiquer par sa mère, et qu'on lui a inculquées dès son bas âge.

« Quant à la dot, veuillez me permettre, monsieur le comte, de ne pas déférer au désir que vous m'avez fait l'honneur de m'exprimer. C'est un principe chez les Mirion que les femmes doivent contribuer pour leur

part aux dépenses du ménage, et, comme le disait souvent mon père, les principes avant tout! C'est le fondement du bonheur des familles. Dieu ayant béni mes petites affaires, je puis, sans me gêner aucunement, constituer à ma fille une dot de 300,000 francs, je dis trois cent mille, soit quinze mille francs de rente, qui seront son apport dans le budget du ménage. Je me souviens que vous me dîtes un jour dans mon cabinet qu'une femme doit appartenir entièrement à son mari. Ce principe, j'ose l'affirmer, est commun aux d'Ornis et aux Mirion. Je serais désolé que vous *conçussiez* la moindre inquiétude à cet égard et que vous *pensassiez* que, parce que Marguerite vous apportera quelque chose de plus que son trousseau, cela puisse diminuer en rien la déférence qu'elle aura toujours pour vos volontés. Je vous suis garant qu'elle portera gravé dans son cœur ce grand précepte de l'Évangile : « Femmes, « soyez soumises à vos maris. »

« Veuillez agréer, monsieur le comte, l'expression de tous les sentiments de haute, de parfaite, et, s'il m'est permis de le dire, d'affectueuse considération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur. — THOMAS MIRION. »

Cette lettre, avant d'être expédiée, avait été revue avec soin par Mme Mirion; si elle embrouillait un peu Louis XIV et les croisades, elle possédait parfaitement son Poitevin et ses imparfaits du subjonctif.

Quarante-huit heures plus tard, M. d'Ornis, qui avait fait l'ascension de je ne sais quel pic, et qui venait d'en redescendre, arriva tout courant à Mon-Plaisir. Il aperçut de loin Marguerite sur la terrasse ; sans s'inquiéter de personne autre, il alla droit à elle, la regarda un instant dans les yeux, puis s'empara de ses deux mains en lui disant : — Merci, je vous devrai le

bonheur de ma vie. — Il ne s'arrêta que trois jours à Genève, étant pressé, disait-il, de retourner en Bourgogne pour y prendre les dispositions nécessaires et faire arranger son château. Pendant ces trois jours, sa conduite et ses manières furent telles que le pouvait souhaiter Marguerite. Visiblement amoureux, bien qu'il n'adressât à cette charmante fille ni déclaration ni compliment, il attachait sur elle des regards qui parlaient, lui témoignait une courtoisie parfaite et attentive, à laquelle se mêlait une nuance de protection paternelle. Quant aux animaux domestiques qui constituaient ce qu'il appelait dans ses entretiens avec lui-même la ménagerie de Mon-Plaisir, il essuya d'assez bonne grâce les questions et les empressements qu'ils lui prodiguaient, et dissimula soigneusement son ennui. Il fut poli, strictement poli avec tout le monde, et sa politesse, quoique un peu courte, parut plus que suffisante, tant les cœurs étaient favorablement disposés. Mme Mirion raffolait de son futur gendre; elle le trouvait tout simplement adorable, elle le mangeait des yeux, s'extasiait sur chacun de ses gestes, répétait à satiété ses moindres paroles, où elle découvrait des profondeurs dans lesquelles son esprit se perdait.

Le mariage avait été fixé au milieu du mois suivant. Avant de partir, M. d'Ornis eut avec M. Mirion un entretien où la question de la dot fut définitivement réglée. Ne pouvant venir à bout des résistances obstinées du bonhomme : — Va pour les quinze mille francs de rente, lui dit-il. Vous les donnerez à votre fille à titre de bien paraphernal. Elle les emploiera pour ses dépenses personnelles et ses charités.

Les semaines qui suivirent furent les plus belles sans contredit de la vie de Mme Mirion. Elle marchait sur les nuées, et, comme le disait l'oncle Benjamin, la

reine de toutes les Espagnes n'était pas sa cousine. Il n'y avait pas à Mon-Plaisir assez d'air pour ses poumons, assez de soleil pour ses yeux. Tour à tour elle était comme confite dans sa félicité, ou en proie à ce qu'on pourrait appeler l'essoufflement du bonheur. Elle fit le tour de tous ses amis et connaissances, s'en allant de maison en maison raconter ou, pour mieux dire, chanter son aventure. La bouche en cœur, le visage illuminé à *giorno*, elle jouissait également des exclamations des uns, de la jalousie mal dissimulée des autres. Chacune de ses phrases commençait par ces mots : notre gendre le comte d'Ornis. Elle n'appelait plus sa fille : Marguerite; elle disait : la comtesse ma fille, ou notre chère comtesse. Quand, dépliant un matin le *Journal de Genève*, elle lut dans le relevé des actes de l'état civil ces mots : promesse de mariage entre le comte Roger d'Ornis, propriétaire en Bourgogne, et Marguerite Mirion, rentière, — elle éprouva un violent désir d'encadrer le numéro d'un triple filet d'or, et d'inviter à souper toute la rédaction. Son chagrin était de ne pouvoir monter sur la plus haute tour de la cathédrale de Saint-Pierre pour y emboucher un porte-voix et crier à toute la république : Peuple dur, ouvrez vos oreilles; dans quinze jours, ma fille sera comtesse !

Dans ce grand hourvari, Marguerite ne parlait guère, sauf pour discuter avec sa mère la question de son trousseau et l'empêcher de faire des extravagances. Ce qu'elle pensait, nous pouvons le savoir par la lettre suivante, qu'elle écrivit à sa meilleure amie de pension :

« Mon adorée Nelly, il faut absolument que je te parle, mais là, tout de suite, ou je meurs. Veux-tu savoir une nouvelle, une grosse nouvelle, quelque chose

d'extraordinaire, qui est très-certain, bien que j'aie beaucoup de peine à y croire ? Arrive, accours, assieds-toi à côté de moi, ton bras gauche passé autour de mon cou, ma main droite dans la tienne, juste comme nous étions quand les soirs d'hiver nous lisions ensemble, dans un coin de la salle d'étude, *Gonzalve de Cordoue* et *le Dernier des Abencerrages*. Y es-tu, tout oreilles ? Il me les faut toutes les deux. Eh bien! ma nouvelle, la voici : Marguerite Mirion se marie.

« Il est brun, bien fait de sa personne, il a quarante-cinq ans, des yeux noirs très-perçants, des cheveux qui grisonnent un peu ; il a fait campagne au Mexique et reçu deux blessures à la prise de la Puebla ; il s'appelle Roger d'Ornis, il est comte, il possède un château en Bourgogne. Voici à peu près comment la chose se passa : Il traversait Genève pour s'en aller à Chamonix; comme il a la passion des vieux meubles, il entre dans le magasin de mon père, examine des bahuts, ne trouve rien à sa convenance. J'en ai de plus beaux chez moi, lui dit mon père. Voulez-vous les voir ? mais je vous préviens qu'ils ne sont pas à vendre. En ce moment, Marguerite Mirion, comme une étourdie, apparaît vêtue de rose et interrompt ce savoureux entretien. Je ne sais comment cela se fit, les bahuts et Marguerite s'embrouillèrent si bien dans son esprit, qu'il ne pouvait plus s'y reconnaître. Il arrive à Mon-Plaisir, voit les bahuts, en tombe amoureux; mon père refuse de s'en défaire. — Alors donnez-moi du moins votre fille, lui dit-il, car autrement je n'aurai rien du tout. — Oh! oh! cela demande réflexion. — Je le veux bien, et je vous donne huit jours, quinze heures et vingt-cinq minutes pour réfléchir ; mais votre bahut ou votre fille, il me faut l'un ou l'autre. Là-dessus, il repart comme un trait, et pendant huit jours me voilà

réfléchissant. Il ne me venait rien à l'esprit, rien du tout que cette réponse qu'on trouvait inepte : « Comment voulez-vous que je l'aime, puisque je ne le connais pas? » — Qu'est-ce à dire, reprenait-on, n'a-t-il pas de bonnes manières? — D'excellentes. — Parle-t-il bien? — Fort bien. — Est-il bancal ou bossu ? — Ni l'un ni l'autre. — Tu vois bien que tu l'aimes ! — Et moi je répondais toujours : Mais non, puisque je ne le connais pas. — A quoi la sagesse maternelle répliquait qu'on ne se connaît jamais qu'après un an de mariage, et qu'au surplus on ne peut pas avoir d'objections sérieuses contre l'inconnu. Et puis maman me suppliait, me suppliait... Elle m'a déclaré que, si je refusais, elle ne me le pardonnerait de sa vie. Le fait est que, si je n'avais point de raisons pour dire oui, j'en avais moins encore pour dire non, — et de guerre lasse j'ai dit oui. On le lui fait savoir, il arrive bride abattue, car il n'avait pas lâché son idée ; il me prend les deux mains, les baise assez tendrement et me dit : — Je vous devrai le bonheur de ma vie ! — Puisqu'il le croit, qu'il en est sûr, cela ne peut manquer d'arriver. Du moins j'y ferai mon possible. Je suis une bonne fille, et les bonnes filles doivent faire les bonnes femmes ; mais voilà une aventure, Nelly ! Ce que c'est que d'aimer trop les bahuts!... Ma mère est dans l'extase, elle ne m'appelle plus que sa chère comtesse. Moi je suis, je suis... comment te dirai-je ? je suis étonnée, la fille la plus étonnée qui soit au monde. Oh ! mais quel étonnement !

« Je t'envoie sous ce pli sa photographie ; tu m'en diras franchement ton avis. Je le trouve fort bien, seulement cette photographie ne dit pas que par moments il a des silences et des absences. Tout à coup il devient pensif, il n'y est plus, son esprit voyage dans

je ne sais quels espaces; à ces moments-là, son visage s'allonge, s'assombrit, ses sourcils se rapprochent, il lui vient au front un grand pli droit qui l'autre jour me faisait un peu peur. A quoi pensait-il ? où était-il ? Au Mexique peut-être. Il en est revenu bien vite et a repris sa phrase où il l'avait laissée.

« C'est égal, ma chère, je suis non-seulement étonnée, mais un peu confuse. Après avoir lu l'*Abencerrage*, nous nous étions juré l'une à l'autre de ne jamais faire qu'un mariage d'amour. Nous étions bien savantes sur cet article. Nous avions déclaré que l'amour est quelque chose qui vous vient tout à coup, qui vous saute au visage, et en voilà pour la vie; nous appelions cela une folie divine. Eh bien ! Nelly, le sort en est jeté, je mourrai sans avoir connu la folie divine. Ce n'est pas la faute des circonstances, je crois que les grands sentiments ne sont pas dans mes moyens. Je suis trop Genevoise, comme dit ma tante Amarante, trop terre-à-terre, et avec cela la grande rieuse que tu sais. Ah! par exemple, j'entends rire sans me gêner dans mon château de Bourgogne, et château et châtelain, il faudra que tout le monde rie avec moi. Toi, Nelly, puisque je te cède ma part, tu seras un jour divinement folle pour deux. Un beau matin, tu te rencontreras nez à nez avec un Ben-Hamet quelconque, tombé du ciel ou sorti d'une trappe ; cela te sautera au visage, et en voilà pour la vie. Tu auras soin de me conter l'événement dans le plus grand détail, et je t'écouterai comme les petits enfants écoutent les contes de *la Mère-l'Oie*, en croyant et ne croyant pas.

« Mais il faut que je te quitte, mon adorée; maman m'appelle à grands cris, il paraît qu'il se passe quelque chose... Oui, oui, un instant, on y va... Tu me

répondras à lettre vue, et tu me diras bien tout ce que tu penses de mon histoire, si tu m'approuves, si tu me blâmes. Et surtout ne t'avise pas d'être jalouse; je te jure par l'épée de Gonzalve que tu seras à tout jamais la première dans mon cœur. Adieu, adieu. Tu me répondras tout de suite, tu me le promets? Une future Bourguignonne, qui est à sa Nelly *for ever*.

« MARGUERITE.

« *P. S.* — Maman m'appelait pour voir ma corbeille, qui vient d'arriver par les airs. Étoffes et parures sont d'un goût parfait, exquis; c'est mille fois trop beau pour moi. On voit bien qu'il est allé à Paris pour acheter tout cela. »

V

Mme Mirion, dès l'arrivée de Joseph, avait eu soin de l'éloigner jusqu'à ce que le mariage fût chose faite et parfaite. Elle n'entendait pas que son gendre fût exposé à coudoyer dans sa maison un ouvrier et à l'avoir pour commensal. Elle craignait aussi qu'en dépit de ses interdictions Marguerite n'essayât de faire causer l'agent secret sur son voyage; on ne sait trop quel effet peuvent produire sur un esprit combattu certaines questions et certaines réponses. Comme il s'était commis récemment à Genève deux ou trois vols avec effraction qui faisaient grand bruit dans la ville, M. Mirion avait affecté quelque inquiétude pour la sûreté de sa marchandise et de sa caisse, et prié Noirel de coucher pendant quelque temps au magasin. Il en résulta qu'il fut plus de trois semaines sans

mettre les pieds à Mon-Plaisir. Il ne demandait pas mieux; Mon-Plaisir et les préparatifs qui s'y faisaient lui étaient en horreur. Ce n'est pas que Genève lui fût un séjour délicieux; il s'y livrait à un travail aussi ingrat que fatigant. Il s'efforçait résolûment de guérir son cœur malade, et, désespérant d'arriver à l'indifférence, il cherchait à convertir son amour en haine, à se persuader à cet effet que Marguerite était haïssable. Il se répétait cent fois le jour, deux cents fois la nuit, qu'il s'était abusé, qu'elle allait de pair à pair avec son entourage, qu'elle n'était au-dessus d'aucune petitesse, d'aucun préjugé, que la vanité la menait, qu'en vain avait-elle feint quelque hésitation, elle avait mordu dès le premier jour à l'hameçon, et que la joie de devenir comtesse lui tenait lieu d'amour et de bonheur. Quand il se croyait convaincu, il lui suffisait pour décroire de penser à deux grands yeux bruns, à la fois naïfs et malins, où se peignait une joyeuse indifférence pour toutes les petites sottises qui gouvernent le monde. Ces yeux-là étaient deux étrangers qui se promenaient en curieux parmi les vanités de la terre et qui regardaient tout, mais qui avaient leur patrie ailleurs. La caisse de M. Mirion était bien gardée, Joseph ne dormait pas deux heures par nuit. A peine commençait-il à s'assoupir, il était réveillé par une insupportable oppression; il se mettait sur son séant, et, l'air lui manquant, il se levait, et jusqu'au matin se promenait de long en large, déchirant de ses doigts ou de ses dents un copeau qui n'en pouvait mais. Si un voleur se fût présenté, je crois qu'il l'eût traité comme le copeau.

Le mariage devait avoir lieu dans cinq jours quand Joseph, sur les instances de M. Mirion, consentit à s'en aller passer un dimanche à Mon-Plaisir. Il y re-

trouva Marguerite, qui lui parut plus belle que jamais; l'approche du jour fatal la rendait pensive et mettait sur ses joues une demi-pâleur qui ajoutait à l'éclat et à la douceur de son regard. Vers la fin du dîner, Joseph se sentit pris d'une défaillance, il fut sur le point de pleurer comme un enfant. Dès qu'il le put, il sortit, se dirigea vers l'endroit le plus solitaire de la campagne. Marguerite, qui avait son idée, réussit à se dérober à la surveillance de sa mère. Elle suivit de loin le fugitif et le vit entrer dans le bois. Elle le rejoignit comme il venait de s'asseoir au pied d'un saule et d'enfoncer son visage dans ses mains. Il était tellement absorbé en ses pensées qu'il ne l'entendit pas venir. Elle dut l'appeler par son nom pour qu'il s'aperçût de sa présence; alors il se leva en sursaut. Il y avait sur son visage une expression de colère. — Seriez-vous souffrant? lui demanda-t-elle.

Point de réponse. Elle recula d'un pas. — Est-ce que je vous dérange? Voulez-vous que je m'en aille?

— Vous êtes chez vous, répondit-il brusquement. C'est à moi de m'en aller.

Tant d'amertume la surprit. — Eh bien! qu'est-ce donc? reprit-elle. Avez-vous quelque chose contre moi? Vous aurais-je blessé sans le vouloir?

Il se sentait près d'éclater. Il s'adossa contre le saule, croisant ses bras sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur, ses yeux attachés sur le gazon. — Je ne peux rien tirer de vous, poursuivit-elle. Je veux pourtant savoir ce que vous avez. Il me semble que depuis quelques mois vous n'êtes plus dans votre assiette ordinaire?

— Eh! que vous importe? répliqua-t-il avec une amertume croissante. Suis-je digne de vous occuper ou de vous intéresser? Est-ce que je suis quelqu'un, moi

— Décidément vous êtes malade, dit-elle d'un ton grave.

— Je suis malade de vivre! répondit-il d'une voix creuse et sourde.

Elle se rapprocha de Joseph, et lui dit : — Vous avez des chagrins. J'exige que vous m'en fassiez la confidence.

Il sentit son secret remuer dans son cœur, prêt à en sortir; il l'y refoula avec violence. — J'ai des chagrins, s'écria-t-il, ou je n'en ai pas; c'est comme on veut. Je suis heureux, très-heureux. Demandez au premier ouvrier venu ce qu'il en pense, il vous dira que je suis né coiffé. Et moi, je suis prêt à lui céder mon bonheur au rabais. Je le donnerais pour un morceau de pain moisi, mon bonheur. Savez-vous ce que c'est que le bonheur? C'est de vivre, de boire, de manger, de rire et de pleurer avec ses égaux. Un seul cœur et une seule gamelle! Où sont mes amitiés? Je suis seul, horriblement seul. Je n'ai point d'égaux, moi. Je suis trop peu pour les uns, trop pour les autres. Mes camarades m'évitent et se cachent de moi; ils me regardent comme un transfuge, comme un déserteur. Et que suis-je dans cette maison? Bien peu de chose, un être élevé, nourri, logé, aimé par charité. Les gens avec qui je vis ne me doivent rien, et je leur dois tout. Cet arbre qui me protége contre le soleil sait bien que je n'ai pas droit à son ombre. Il m'en fait l'aumône, comme en ce moment vous me faites l'aumône de vos questions. Oh! la reconnaissance, la reconnaissance! C'est un boulet que je traîne au pied depuis dix ans, et nous ferions bien de nous jeter tête baissée dans le prémier torrent venu, moi et mon boulet, mon boulet et moi!...

Il n'avait pas tout dit; mais ses lèvres tremblaient,

il ne put continuer. Marguerite contemplait avec étonnement son visage que bouleversait la passion, ses narines gonflées par la colère, ses yeux enflammés. Elle demeura un instant silencieuse; puis elle lui dit : — Reconnaissance, aumône, quels vilains mots!

Et après un nouveau silence : — J'ai peine à m'expliquer .. Il faut que vous ayez à vous plaindre de l'un de nous.

— Je ne me plains de personne, répliqua-t-il en frappant du pied. Je ne m'en prends qu'à moi et à la funeste idée que deux pauvres diables ont eue un jour de me mettre au monde.

— Oh! je vous en prie, dit-elle en lui faisant signe de se taire. Il est des paroles qui échappent dans un moment de colère et qu'ensuite on voudrait bien reprendre...

Elle ajouta : — Puisque vous refusez de me dire votre secret, voulez-vous du moins que nous raisonnions un peu? Je sais raisonner comme un'autre, bien qu'il n'y paraisse guère. Que parlez-vous de dette, d'un boulet que vous traînez au pied? Vous la payez, votre dette. Vous vous acquittez par votre travail, par votre dévoûment, par vos conseils, par les services que vous rendez à mon père. Il le sait bien, lui. Si parfois il se prononce dans cette maison des paroles qui vous déplaisent, gardez-vous de prêter à des gens qui vous aiment des arrière-pensées qu'ils n'ont point. Croyez-vous que j'approuve tout ce qui se dit ici! On n'y choisit pas toujours ses mots. Il faut secouer ses oreilles, voilà tout... Ce qui est certain, c'est que vous avez désormais le droit de faire vos conditions. Vous avez beaucoup d'intelligence et de talent. Vous êtes passé maître dans votre métier. Mon père est bon,

mais il n'aime pas à deviner. Si vous me le permettez, dès ce soir je lui parlerai.

Ce fut au tour de Joseph d'être étonné. Jamais Marguerite ne lui en avait dit si long. Bien qu'il crût la connaître, il ne soupçonnait pas encore ce qu'il y avait au fond de cette eau dormante, et que cette aimable fille, dont l'humeur enjouée et facile s'accommodait de tout, ne laissait pas de faire sur les choses de la vie ses grandes et petites réflexions. — Ah ! je vous en supplie, s'écria-t-il, ne dites rien à votre père ! Quand le moment sera venu de parler, je parlerai moi-même.

— Faites mieux, vous m'avertirez là-bas, à Ornis, et j'écrirai. Je me défie des gens qui se fâchent ; ils gâtent leurs affaires... En attendant, si vous voulez m'obliger, vous chasserez bien loin certaines idées qui n'ont pas le sens commun. Ouvriers, bourgeois ou comtes, tout cela n'est-il pas de la même pâte ? Il n'y a qu'une aristocratie qui vaille : elle va du haut en bas de la société et se compose de toutes les âmes honnêtes et libres, qui savent aimer ce qui est beau, ce qui est vrai, et qui osent mépriser le reste... *Amen !* J'ai fini mon sermon.

Il fut sur le point de se jeter à ses pieds. — Vous êtes la seule personne qui pensiez et qui parliez ainsi, et vous allez partir ! s'écria-t-il avec emportement.

Elle passa sa main sur son front, poussa un demi-soupir : — C'est vrai, dit-elle, je m'en vais partir pour un voyage dans l'inconnu. Dieu bénisse la barque et l'équipage ! mais je ne suis pas comme vous, je crois à l'avenir, au bonheur. C'est une si bonne chose d'être heureux ! Je m'y aiderai de toutes mes forces... Vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas ? Et tenez, pour aider votre mémoire...

Elle tira de sa poche une petite boîte qui contenait une bague en argent garnie de deux diamants. — J'étais venue vous chercher pour vous offrir ceci, reprit-elle. C'est une bague que j'ai fait faire à mon idée; j'y ait fait mettre ces deux diamants, les premiers qu'on m'ait donnés. Ils garnissaient une broche que j'ai souvent portée. Vous voyez qu'ils sont bien à moi... Je voulais vous dire... Vous ne vous fâcherez pas? Il y a si longtemps que nous vivons sous le même toit, et, pour employer votre mot, que nous mangeons à la même gamelle, que nous sommes un peu frère et sœur, et les sœurs ont leur franc parler. Si jamais vous étiez à court d'argent ou qu'il vous vînt une fantaisie, vous pourriez faire remplacer ces diamants par de fausses pierres. Cette bague n'en serait pas moins un souvenir de moi... Ce que j'aimerais mieux encore, c'est que vous la donniez à votre femme quand vous vous marierez. Ce sera son alliance.

— Me marier! me marier! fit-il avec un geste de mépris. Je ne me marierai jamais!

— Pourquoi donc? c'est encore une de vos idées? Peut-on savoir...

— Cette bague est trop belle pour moi, interrompit-il. Et, tout à-coup se ravisant, il la prit sans songer à remercier. Il n'avait qu'une idée, la peur que son secret ne lui échappât.

En ce moment, ils entendirent la voix de Mme Mirion, qui appelait sa fille. Marguerite tendit sa main à Joseph en lui disant : — Rappelez-vous notre convention : quand vous aurez un procès, vous me choisirez pour votre avocat. J'espère qu'en retour vous faites des vœux pour mon bonheur. Voyons, vous qui connaissez Ornis, que me souhaitez-vous?

Il prit d'une main tremblante la main qu'elle lui ten-

dait, pâlit, la regarda fixement. — J'ai une dette à payer, lui dit-il d'une voix entrecoupée. Je souhaite... oui, je souhaite que vous soyez un jour la plus malheureuse des femmes, et que vous ayez besoin d'un homme qui soit prêt à mourir pour vous... Et se frappant le cœur : — Cet homme, le voici.

A ces mots, il se sauva comme un voleur. Elle le suivit du regard, émue, stupéfaite. — Quel étrange garçon! se disait-elle. Je ne le connaissais pas. — Puis elle se hâta de rejoindre sa mère, qui continuait à l'appeler et lui apportait une lettre, par laquelle le comte d'Ornis lui annonçait son arrivée pour le lendemain.

Cet entretien avait rendu Joseph un peu fou. Je ne sais trop ce qu'il espérait; mais le lendemain il se réveilla de son court sommeil avec l'idée fixe de revoir Marguerite et de lui tout dire. Les malades se retournent dans leur lit, quoiqu'ils sachent qu'aucune place ne leur sera bonne. Joseph était si malheureux qu'il voulait à tout prix souffrir autrement, dût-il souffrir davantage. Ce jour là, M. Mirion ne lui proposa point de l'emmener dîner à la campagne; le comte d'Ornis était arrivé le matin. Joseph attendit la nuit et se mit en route pour Mon-Plaisir. Il y avait un tel désordre dans son esprit qu'il était hors d'état de former aucun plan; il marchait devant lui à l'aventure et comptait sur un hasard. Comme il montait l'avenue, il crut apercevoir deux ombres qui allaient et venaient sur la terrasse. Il continua de monter, se jeta dans un buisson Les deux ombres passèrent devant lui : c'était Marguerite au bras du comte d'Ornis. Il était occupé à lui narrer un épisode plaisant de son dernier voyage, et il mettait tant d'*humour* dans son récit que Marguerite partit d'un éclat de rire. Ce rire fut effroyable à Joseph, et dans un mouvement de fureur il laboura sa poi-

trine avec ses ongles; ce rire était la ruine du peu d'espérance qui lui restait, c'était la fin de tout. Il repartit en courant pour Genève, désespéré, la mort dans l'âme, portant comme il pouvait son cœur, qui lui pesait comme une masse de plomb.

Le surlendemain, le contrat fut signé. Le matin suivant fut célébré le mariage civil, et après midi, dans le temple protestant de Carouge, le mariage religieux, qui attira une immense affluence d'amis, d'oisifs et de curieux. Une demi-heure avant la cérémonie, l église, parterre et galeries, était comble; une épingle ne fût pas tombée à terre. Au dehors, deux haies s'étaient formées et se prolongeaient au loin sur la place. L'entrée du comte d Ornis eut grand succès; on admira généralement sa tournure distinguée et martiale, l'aisance aristocratique de ses manières, son port de tête, l'éclat de son regard. Il avait toutefois par instants un nuage sur le front; les cérémonies ne l'amusaient pas, il lui tardait d'en avoir fini. Dix minutes plus tard arriva Marguerite, pâle et plus tremblante que la cannetille de sa couronne. Son père, qui la conduisait, cherchait à hausser sa courte taille en marchant sur la pointe des pieds; Mme Mirion les suivait, gonflée comme un ballon. Deux partis se formèrent dans l'assistance. Les mères pensaient : Cette petite Mirion a-t-elle de la chance! Les hommes disaient au contraire : Voilà un heureux gaillard, il a mis la main sur un morceau de roi. Le service fini, M. d'Ornis retourna en hâte à son hôtel, et Marguerite entra dans une maison voisine; ils ne prirent l'un et l'autre que le temps de changer de toilette, et se retrouvèrent à la gare. Ils partirent par le train direct pour Lyon, où ils devaient s'arrêter deux jours. Entre Bellegarde et Culoz, M. d'Ornis eut un de ces silences, une de ces absences que

lui reprochait Marguerite dans sa lettre à sa parfaite amie. Seul avec elle dans un coupé, il n'avait eu jusqu'alors d'yeux que pour *cette belle plante* dont il était devenu le propriétaire. Tout à coup il changea de visage, et la tête tournée vers la portière, immobile et taciturne, il regarda fixement je ne sais quel point de l'horizon ou peut-être un fantôme de son esprit. Elle le considérait avec étonnement; au bout de dix minutes, il parut se réveiller, lui prit la main, lui passa son bras autour de la taille, et, jusqu'à Lyon, lui prodigua les plus gracieuses attentions.

Pendant ce temps, que faisait Joseph? Sur la demande expresse de Marguerite, il avait été prié à la cérémonie, et on lui avait réservé une place dans l'une des voitures de la noce. Il ne parut point. M. Mirion s'en étonna, s'écria deux fois : — Où donc est ce diable de Noirel? — Il n'y pensa pas longtemps; il avait à songer à tant de choses! Un Joseph de plus ou de moins dans une journée pareille, ce n'est pas une affaire. M. Mirion avait donné la clé des champs à tous ses ouvriers et fermé boutique. L'introuvable Joseph, qui avait ses petites entrées dans l'atelier, y était resté tout le matin, travaillant avec rage. Cependant vers midi, n'y tenant plus, il sortit sans prendre la peine d'ôter sa blouse, et se rendit à Carouge. Il vit passer Marguerite, qui ne l'aperçut point. A force de jouer des coudes, il réussit à pénétrer dans le temple. Il resta là, écoutant et regardant, jusqu'à ce que le pasteur qui officiait s'écria : « Seigneur Dieu, répands ta grâce sur ces deux époux, qui s'engagent solennellement en ta présence à partager la bonne et la mauvaise fortune, et à n'être jamais devant toi qu'une âme et un cœur ! » A ces mots, Joseph se retourna brusquement, fendit la presse et sortit. Il lui sembla en

arrivant sous le porche que ce monde n'était qu'un misérable spectacle forain, que le soleil était une vieille lanterne fumeuse où s'amassaient les champignons, que le quinconce d'arbres qui ornait la place venait d'être déballé d'une arche de Noé fabriquée à Nuremberg, que les passants qui circulaient dans les rues de Carouge étaient de méchantes poupées en bois qui se mouvaient par des fils d'archal au son d'un orgue de Barbarie. Tout cela n'avait rien de réel; ce n'était qu'une farce ridicule. Il se prit à dire entre ses dents : — Comme cette représentation est ratée! — Et il ajouta : — Heureusement la vie est courte.

Il marchait au hasard, le hasard le conduisit près de la maison où logeait sa mère impotente. Comme s'il eût cherché avidement tout ce qui pouvait envenimer sa blessure, il n'hésita pas à entrer dans cette maison. Quelques sacrifices que s'imposât son fils pour lui procurer une existence honnête, Mme Noirel était restée fidèle à ses habitudes d'incurie et de désordre, elle gaspillait dans les plus sottes fantaisies tous les sous qu'il lui donnait en sus de sa pension. Il la trouva étendue dans un fauteuil, les ongles en deuil, sale comme une huppe, vêtue d'une robe trouée, le chef coiffé d'un bonnet en loques qui laissait passer de longues mèches de cheveux emmêlés. Elle tenait sur ses genoux un grand cornet de marrons glacés qu'à l'entrée de Joseph elle fit disparaître dans la profondeur de l'une de ses poches. Il s'approcha d'elle, la contempla un instant les bras croisés. — Voilà, pensait-il, la belle-mère que je rêvais de donner à Marguerite Mirion! En sortant de l'église, je l'aurais amenée ici, et je lui aurais dit : Cette femme est ma mère, baise cette guenille et fais bénir notre bonheur par ces mains!...

— Eh ! te voilà, Joseph? lui cria Mme Noirel; tu n'es donc pas de la noce?

— J'ai refusé d'y assister, je ne vais pas dans ces endroits-là! répliqua-t-il avec un geste à la Mirabeau.

— Ah çà! ne va pas faire des bêtises! Si tu te brouillais avec le patron, que deviendrais-je?

Il ne répondit pas; il était tout entier à son idée. Il se répétait à lui-même : — C'est ma mère; il n'y a pas à dire, c'est ma mère. Où donc est Marguerite, que je lui présente sa belle-mère?

En ce moment, la logeuse entra et salua Joseph d'un air de déférence. Ce garçon, qui se respectait toujours, qui depuis des années rendait des soins à une mère qui se respectait si peu, paraissait un mystère à cette bonne femme; elle le considérait comme un être à part. — Votre mère devient tous les jours un peu plus folle, lui dit-elle. Avec l'argent que vous m'aviez donné je lui ai acheté de l'étoffe pour se faire une robe. Elle a profité d'un moment où j'étais sortie pour appeler une fripière, elle lui a revendu le coupon. Pas moyen de ravoir cet argent, qui passera tout entier en marrons glacés. — Elle ajouta : — Je voulais aller vous prévenir, monsieur Joseph; mais j'ai pensé qu'aujourd'hui, jour de noce...

— Qui est-ce qui se marie? interrompit-il d'un air farouche. — Et frappant un grand coup de poing sur la table : — Mille tonnerres! laissez donc ma mère tranquille; nous sommes nés dans la boue, nous autres, et nous sommes faits pour y vivre comme le poisson dans l'eau.

— Tu te mets à jurer, toi aussi? reprit Mme Noirel. J'ai cru entendre la voix de ton père... C'est égal, un autre que toi aurait depuis longtemps augmenté ma

pension ; mais tu ne penses qu'à tes plaisirs, et je suis sûre que, comme ton père, tu t'es mis à boire.

— Bien rencontré! s'écria-t-il. Mon père buvait, je bois et je boirai. A quoi sert le travail? à quoi sert d'avoir du cœur? Il n'y a de bon dans ce monde que de s'abrutir. J'y veux travailler dès aujourd'hui.

Là-dessus, il sortit en poussant les portes. Ce Joseph-là était si différent de celui qu'elle connaissait, que la logeuse en fut tout interdite. — Je crois vraiment qu'il a bu, dit-elle à Mme Noirel.

Il n'avait pas bu, mais il but. Il entra dans le premier bouchon qu'il trouva sur son chemin et vida trois bouteilles coup sur coup. Il avait une tête de fer, l'ivresse ne vint pas. Il sortit du cabaret l'esprit lucide et net, mais les nerfs surexcités. Il aurait voulu casser quelque chose ou quelqu'un. Il avisa de loin l'un de ses camarades, nommé Pierre Servan, qui revenait de la noce. Il le héla. L'autre se retourna, salua et continua son chemin. Joseph courut après lui, et lui barrant le passage : — Viens avec moi, lui dit-il d'un ton brusque.

— Où allez-vous donc? demanda Servan.

— Je t'ordonne de me tutoyer et de venir avec moi.

— Tu m'ordonnes? Est-ce que tu plaisantes?

— Je te dis que tu viendras avec moi, reprit Joseph en lui saisissant le bras. Je vais me promener, nous entrerons dans quelque auberge où nous passerons la nuit à boire. Viens donc, nigaud! C'est moi qui paye.

Servan se rendit à ce dernier argument. Ils se mirent en route.

— Je croyais, Noirel, que vous étiez occupé en ce moment à sabler du champagne. Est-ce qu'ils ne vous ont pas invité à leur festin?

— Je t'ai déjà dit de me tutoyer. Et pourquoi croyais-tu ça?

— On sait bien que vous... que tu es au mieux avec le patron. Tu es un peu de la famille, toi.

— Ceux qui disent cela sont des imbéciles et des menteurs ! s'écria Joseph en serrant les poings. Moi, de la famille ! j'abhorre toute cette engeance comme la peste.

Servan n'en croyait pas ses oreilles. Ce jour-là, Joseph devait étonner tout le monde. — Qu'est-ce que ces Mirion ? reprit-il. Un tas de filous qui nous exploitent, qui s'engraissent de nos sueurs, qui nous volent notre travail et notre sang. Moi, de la famille ! Ils me donnent chaque jour ma pitance. Est-ce qu'ils ne nourrissent pas leur chien de garde ? Mais nous portons un collier, lui et moi, et si nous venions à perdre notre collier, nous ne serions plus de la famille.

Il partit de là pour faire une sortie virulente contre la bourgeoisie et les bourgeois. Sa conclusion fut que l'ordre social était un affreux désordre, qu'il était souverainement injuste qu'un ouvrier vécût au jour le jour en travaillant pour procurer à son patron la fortune et la douceur de marier ses filles à des comtes, que cela ne pouvait durer, que cela ne durerait pas, que les foudres divines avaient trop longtemps dormi, qu'elles ne tarderaient pas à se réveiller. Servan, de plus en plus étonné, l'écoutait bouche béante, se reprochant d'avoir jusqu'à ce jour si mal connu son Joseph. Il était loin de soupçonner ce qui remuait dans le cœur de ce tribun : il supposait qu'à l'occasion du mariage M. Mirion l'avait traité sous jambe, qu'on l'avait prié de servir à table au lieu de l'inviter à s'y asseoir. — C'est bien fait, pensait-il. Noirel sera désormais avec nous.

Tout en fulminant ses anathèmes, Joseph avait conduit son compagnon jusqu'à un petit village nommé

Fossaz. Comme ils traversaient le pont du Foron, il saisit le bras de Servan et lui dit : — Que serait-ce si tu l'avais entendue rire ! Quel rire !

— Qui est-ce donc qui a ri ? demanda Servan.

— Qu'as tu affaire de le savoir, imbécile ? lui cria Joseph.

Et tirant de sa poche la petite boîte que lui avait donnée Marguerite : — Tiens, regarde, voilà leur cadeau de noce.

Servan ouvrit de grands yeux. — Nom de mille rabots ! s'écria-t-il. Tu n'es pas dégoûté, toi. Des diamants ! et monsieur n'est pas content !

— Ne vois-tu pas, gros benêt, reprit Joseph, que ce sont de faux diamants, faux comme un jeton, faux comme le cœur d'une bourgeoise, faux comme tout ce qui sort de ses mains et de sa bouche !

Et, posant la boîte ouverte sur le parapet du pont, il ramassa une grosse pierre et se mit à frapper sur la bague avec fureur. Il la martela, la bossela ; sa rage allait croissant, il frappait toujours plus fort. Les diamants s'échappèrent de leurs alvéoles et roulèrent dans le ruisseau, où il envoya l'anneau les rejoindre. Servan n'y comprenait rien, il avait grande envie d'ôter ses bas et ses souliers et d'entrer dans la rivière pour y repêcher les brillants vrais ou faux ; mais Joseph l'entraîna de vive force dans l'auberge en lui disant : — A présent il s'agit de boire et de ne plus penser à rien. — Il s'était promis en effet de tuer sa pensée comme on tue une bête malfaisante. Il avait appris la veille de M. Mirion que les nouveaux mariés passeraient la nuit à Lyon, et il savait par l'horaire du chemin de fer qu'ils y arriveraient entre dix et onze heures. Il avait juré qu'auparavant il aurait réussi à tout oublier, à faire le vide dans son esprit. Cependant

il eut beau s'y appliquer, il ne réussit à se procurer qu'une ivresse incomplète.

Quand l'horloge du village frappa onze coups, il se fit une éclaircie dans les fumées qui offusquaient son cerveau, et il crut revoir sur son tertre le chêne mort d'Ornis, qui remuait avec effort ses branches dépouillées et lui faisait des signes mystérieux. Ce chêne lui montrait quelque chose, et Joseph cherchait dans la nuit ce que ce pouvait être; mais la nuit était si noire qu'il ne distinguait rien, et il en éprouvait une joie secrète, il avait réussi à faire ce qu'il voulait. Il se prit à dire à haute voix en montrant du doigt son verre : — Il est là, il n'en sortira pas! C'est de son chagrin qu'il parlait. Tout à coup un bandeau tomba de ses yeux, et une chambre lui apparut, discrètement éclairée. Marguerite était là; debout devant elle, le comte d'Ornis la dévorait du regard, comme un avare qui s'apprête à compter pièce par pièce tous les doublons de son coffre-fort. Il parut à Joseph qu'on venait de lui toucher le cœur avec un fer rouge; il poussa un cri, renversa par terre la table et les brocs qui étaient devant lui, et se dressant sur ses pieds, pâle, des éclairs dans les yeux, il s'écria d'une voix terrible : — Vive la république sociale!

Au bruit, toute l'auberge s'ameuta, et l'aubergiste en colère demanda compte à Joseph de ses bouteilles cassées. Sur ces entrefaites, Servan, qui depuis une heure ronflait dans un coin, se réveilla, et comme il avait le vin rageur, sans prendre le temps de s'enquérir de rien, il se rua sur l'hôtelier, qu'il saisit à la gorge. Une rixe violente s'engagea; les horions pleuvaient comme grêle. Joseph n'était pas homme à laisser maltraiter son compagnon; pour le dégager, il distribua force gourmades à droite et à gauche. Ce qui

s'ensuivit, il ne l'a jamais bien su; il n'avait plus sa tête à lui. Il ne recouvra toute la lucidité de son esprit que lorsqu'il fut sur la grande route, soutenant de son mieux Servan assez mal en point, qui avait laissé dans la bagarre quelques dents et quelques cheveux. Il le reconduisit à Genève, et le remisa chez lui, après quoi il passa le reste de la nuit à courir les champs.

A sept heures, il était au travail. M. Mirion vint le chercher à l'atelier et l'emmena dans son cabinet, où il le pria de vouloir bien lui expliquer sa conduite étrange autant qu'inconvenante. On l'avait cherché la veille comme une épingle. Point de Noirel. A quoi donc monsieur Noirel avait-il employé sa journée?

— J'ai pensé, repartit Joseph avec une sèche ironie, que je serais de trop dans votre fête.

M. Mirion se récria, s'indigna. — Ah! je vois où le bât te blesse, lui dit-il. Tu nous en veux de t'avoir tenu à la ville pendant quinze jours. Que diable! il faut savoir se plier aux circonstances. Qu'aurait pensé mon gendre...

— Si je m'étais permis d'assister à son mariage au rang de famille, interrompit Joseph. J'aurais fait tache. C'est pour cela que j'ai gagné au large.

Cette fois M. Mirion se fâcha tout de bon, traita son ouvrier d'ingrat. Il y eut entre eux une scène assez vive, où l'on se mit presque le marché à la main. Heureusement M. Mirion tenait plus à ses intérêts qu'à ses colères; Joseph lui était trop utile pour qu'il consentît facilement à se priver de ses services. Il rompit les chiens, se contenta de battre froid à l'ingrat quelques jours durant. Le ressentiment de Mme Mirion fut plus vif; elle disait souvent à son mari : — Être allé se promener pendant que notre chère comtesse se

mariait! C'est impardonnable. Tu as beau dire, ce garçon n'a point de cœur.

En revanche, les camarades de Joseph, instruits par Servan de ce qui s'était passé et des propos qu'il avait tenus, le regardèrent de meilleur œil et lui firent quelques avances, auxquelles il n'eut garde de répondre. Sombre, taciturne, il travaillait avec acharnement. Il ne remit pas les pieds au cabaret. Cette scène d'ivresse où s'étaient démenties ses longues habitudes de dignité lui avait laissé un souvenir amer et répugnant; il se sentait condamné à ne se point abrutir. Il avait formé un projet, il était résolu à émigrer en Amérique. Il prenait secrètement des informations, lisait des relations de voyages aux États Unis, et rassemblait sou par sou un pécule suffisant pour payer sa traversée. Peut-être regrettait-il un peu sa bague et ses deux diamants; mais il n'essaya pas de les redemander au Foron.

VI

Marguerite était mariée depuis près de trois semaines quand sa parfaite amie reçut d'elle la lettre suivante :

« Pardonne-moi, Nelly, d'avoir tardé à t'écrire. Avant de répondre à tes questions, je voulais prendre le temps de me reconnaître un peu. Que les romans sont menteurs! Sache pour ta gouverne que le mariage est un saut périlleux; il faut se jeter dans le gouffre tête baissée, les yeux fermés. Je suis tombée d'un premier, d'un second étage, que sais-je? et je suis tombée sur mes pieds sans me faire de mal. Après cela, tu me

demandes si je suis heureuse. J'espère que je le serai. C'est bien quelque chose, n'est ce pas?

« D'abord j'habite un charmant pays, qui est le vrai centre de la France. Ce qui le prouve, c'est qu'il y a près d'ici un ravissant château qui s'appelle Le Faîte. Le faîte de quoi? Le faîte de tout; on ne peut monter plus haut. C'est agréable de se sentir au centre de quelque chose, de tenir la France dans sa main. Il est certain que nos cours d'eau s'en vont porter de nos nouvelles qui à la Seine, qui à la Loire, qui à la Saône. Mon pays (car il est devenu le mien) est un grand plateau où l'air est excellent à respirer, où l'eau des sources est délicieuse à boire, une eau fraîche, légère. Ce plateau, très-accidenté, tout en creux et en bosses, est couvert de bois et de taillis, qu'interrompent des pâturages, des friches, de grands espaces nus où le regard voyage. Les bruyères alternent avec les champs, les ravines avec de frais vallons herbus et moussus; de toutes parts des ruisseaux promènent leur onde claire parmi des joncs et des chênes qui les regardent passer comme des gens qui se trouvent bien où ils sont, mais qui se plaisent à voir cheminer les autres. Bon voyage! Dieu vous bénisse! — Tu sais que j'ai toujours aimé l'eau à la passion. C'est transparent, on en voit le fond, il s'y passe toute sorte de choses, cela remue, cela change de couleur, cela réfléchit les nuages, cela se donne l'air de causer avec le ciel. Un pays sans eaux, c'est un salon sans glaces. On m'a servie à souhait. Il y a près d'ici une petite sauvagerie avec des étangs qu'on a surnommée la Petite-Écosse. Tu m'en diras des nouvelles quand tu viendras me voir. Moi, ce que je préfère encore à la Petite-Écosse, ce sont nos communaux livrés à la vaine pâture. Rien de plus charmant que ces grandes terres

libres et vagues où l'on rencontre à chaque pas des chevaux blancs, errant à leur fantaisie, et des petites filles qui, leur gaule à la main, poussent devant elles des troupeaux d'oies. Dans les premiers jours, mes montagnes suisses et savoyardes me manquaient un peu; j'avais peine à comprendre un pays sans montagnes. Je commence à m'en passer. L'autre matin, je me suis assise sur une grosse pierre au bord d'un champ qui montait doucement devant moi et qu'on était en train de labourer. En levant le nez, je n'apercevais que la crête du champ, où cheminait lentement l'ombre d'un nuage. L'instant d'après, l'attelage et les gens se sont arrêtés sur cette crête pour respirer; je voyais se dessiner sur un ciel d'automne doux et pâle les cornes de la charrue, l'aiguillon du bouvier, les naseaux fumants des bœufs. Une charrue se dessinant sur le ciel, cela ne se voit guère à Genève. Après tout, en les cherchant bien, nous avons nos montagnes, qu'on appelle les montagnes du Morvan, — des taupinières que je ne veux pas surfaire. Au levant, la vue est bornée par une chaîne de collines allongées, surmontées de moulins à vent. Quand je n'ai rien de mieux à faire, je regarde tourner ces moulins, et mes pensées se mettent aussi à tourner. Si Genevoise qu'on soit, il y a des moments où les pensées tournent.

« J'ai promis de tout te dire. Mon château m'agrée moins que mon pays. Décidément il est trop grand. On m'avait avertie, mais pas assez pour m'épargner le déplaisir de la surprise. C'est un monde que mon château. Nous en habitons une aile, le reste est vide et fort dégradé. Que s'y passe-t-il? Il me déplaît de sentir à côté de moi ces grands espaces muets, ces murailles qui savent des histoires et qui se donnent le mot pour ne rien dire. Je n'ai pu me tenir d'en parler

un jour à mon maître et seigneur. — Mais vraiment, m'a-t-il répliqué, je croyais que vous n'aviez peur de rien. — Je lui répondis que je me sentais à la fois très-brave et très-peureuse, et je crois en effet que je ferais assez bonne figure dans un danger connu; mais l'inconnu m'inquiète... — Qu'est-ce à dire? a-t-il repris en me pinçant la joue droite. A quoi bon s'occuper de l'inconnu?... — Et voilà comme il raisonne. C'est aussi simple que cela.

« Sur d'autres points, j'ai eu gain de cause. Quand nous avons fait pour la première fois le tour de son domaine, il m'a donné carte blanche pour lui présenter mes observations. — Voyons, m'a-t-il dit, ce jardin vous plaît-il?

« — Je ne lui reproche qu'une chose.

« — Quoi donc?

« — C'est que dans votre jardin il n'y a pas de fleurs.

« — Eh bien! qu'est-ce donc ceci? a-t-il fait en me montrant du bout de sa canne un misérable petit violier mangé du soleil et des pucerons. Il se donnait vraiment l'air de le prendre au sérieux.

« — Un violier! ce n'est pas assez pour faire un jardin. — Il m'a de nouveau pincé la joue droite.

« — Le printemps prochain, m'a-t-il dit, vous arrangerez tout cela comme vous l'entendrez.

« Je me suis permis de lui représenter aussi que son parc était trop touffu, qu'on y avait laissé pousser les arbres comme il leur plaisait, et qu'il leur avait plu d'enchevêtrer leurs branches de manière à former des fourrés où l'on ne voit goutte en plein midi. Il me regardait avec un profond étonnement. — Ah! vous aimez le soleil? me dit-il.

« Ce goût lui semblait bizarre. — Le soleil et l'eau, lui dis-je.

« — Justement nous avons un lac, reprit-il.

« Je ne le chicanai point sur son lac, dont on m'avait fait fête. J'avais la candeur de croire à ce lac, c'est une vilaine mare où les grenouilles s'ébaudissent. Ceci est une déception; mais j'ai appris depuis longtemps que, si bonne que soit une marchandise, il y a toujours du déchet.

« Je m'arrête à te conter des misères; voici des choses plus sérieuses. Quand nous eûmes achevé le tour du parc, nous nous assîmes sur un banc, en face de la statue d'un commandeur qui n'a plus de nez. — Écoutez-moi, me dit Roger. Je veux vous exposer une fois pour toutes ma façon d'entendre la vie conjugale...

« Écoute, toi aussi, Nelly, et frémis, mais profite. Ce que je vais te rapporter te semblera du dernier terre-à-terre. Que veux-tu? Puisqu'on assure que tôt ou tard il faut devenir raisonnable, peut-être est-il bon de commencer par là, et puisqu'il faut arriver, arrivons tout de suite. On a le plaisir de s'asseoir et de regarder les autres partir, courir, s'essouffler à la poursuite d'une chimère qui court plus vite qu'eux; on leur dit : Pauvres gens, vous en reviendrez et vous finirez, vous aussi, par vous asseoir. Bref, Nelly, je suis décidée à être à la fois très-raisonnable, très-gaie et très-heureuse. Voilà mon programme. — Vous allez me trouver bien prosaïque, me dit M. d'Ornis en tordant selon sa coutume les deux bouts de sa moustache entre ses doigts.

« Je m'empressai de lui répondre qu'on me reprochait à moi-même d'avoir l'esprit un peu lourd, un peu terreux, beaucoup de bon sens et peu de poésie. Cette déclaration le rassura tout à fait. — Il faut d'abord que je vous dise, reprit-il, que j'ai eu l'enfance la plus

gâtée, la plus choyée, la plus adulée, la plus caressée et la plus ennuyeuse du monde. Ce n'est pas la faute de mon père, grand homme sec et sombre, qui n'aimait dans ce monde que ses chiens et ses chevaux. Il s'occupait fort peu de moi, ma mère s'en occupait trop. Elle m'adorait, d'abord parce qu'elle me trouvait adorable, ensuite parce que j'avais un frère aîné qu'elle ne pouvait souffrir. Le pauvre garçon avait eu la criminelle pensée de venir au monde avec un pied bot, on n'a jamais pu le lui pardonner. Tout lui était défendu, tout m'était permis. Je profitais de la situation pour faire d'énormes sottises, et c'est lui qui le plus souvent en payait la folle enchère. On le battait, on le mettait en retenue. J'en étais quitte au contraire pour m'entendre dire que le sacrement de la pénitence consiste dans la contrition, la confession, l'absolution et la satisfaction. Je me confessais, on m'absolvait; mais je n'étais ni contrit ni satisfait. J'ai toujours eu l'horreur des sermons, j'aurais mieux aimé les étrivières. Être à la fois adoré et sermonné, si vous n'avez point passé par là, vous ne pouvez vous représenter ce qu'il y a d'ennui dans ces deux mots. Ce fut un beau jour pour moi que celui où l'on me donna la clé des champs. On résolut de m'envoyer à Paris comme les médecins envoient aux eaux les malades dont ils ne savent plus que faire. Paris ne m'amusa pas longtemps, et pour m'affranchir de ma liberté je m'engageai. Me voilà partant comme simple soldat pour l'Afrique, où je gagnai mes galons. Je devins lieutenant en Cochinchine, j'étais capitaine en arrivant au Mexique. Ce sont là les meilleures années de ma vie; mais on me fit un passe-droit; je découvris que je n'avais pas le génie de l'avancement, que les intrigants et les habiles me dameraient toujours le pion, que la capitai-

nerie est un cap difficile à doubler, que capitaine j'étais et que capitaine je mourrais. Cela me dégoûta du métier, je pris ma retraite. Quand je revins ici, mon frère était mort depuis longtemps et mon père depuis deux ans. Je retrouvai ma mère, qui avait renoncé à me sermonner, mais qui m'adorait plus que jamais. Je lui en suis fort obligé et je l'aime beaucoup; toutefois nous n'avons pas grand'chose à nous dire. Bref, je m'ennuyais...

« — Et un matin, interrompis-je, pour vous désennuyer, vous résolûtes de vous marier.

« — J'y pensais depuis deux ans, reprit-il. Le difficile était de trouver une femme à ma convenance. Foin des femmes à chiffons et de ces petites-maîtresses qui ne peuvent faire le tour d'un parc sans tomber en pâmoison ! Je suis né marcheur, et mes jambes n'eurent jamais plus de quinze ans; elles avalent les grands chemins. Or j'estimais que le mariage n'est rien s'il n'est la plus charmante des camaraderies, et j'entendais que ma femme fût pour moi un parfait camarade, qu'elle fût de moitié dans tous mes plaisirs, qu'elle se promenât avec moi, qu'elle courût les bois avec moi, qu'elle chassât avec moi, qu'elle pêchât la truite avec moi, qu'elle jouât au billard avec moi...

« — Dieu soit loué ! m'écriai-je. Je fis ce jour-là deux carambolages de suite, et vous avez dit : Voilà celle que cherchait mon cœur.

« Il passa sa main sur ma tête en me disant : — Soyez sûre que les cheveux que voici y furent bien pour quelque chose... Mes idées vous plaisent-elles ? ajouta-t-il. Acceptez-vous ce menu ?

« — Tope là, mon camarade ! lui dis-je en lui tendant la main. Il la prit et la serra très-fort.

« Quelles courses nous avons faites, Nelly ! J'ai bon

pied, comme tu sais. J'allais, j'allais, brassant bravement la poussière des grands chemins ou escaladant des sentiers rocailleux et sautant de pierre en pierre. Roger me regardait avec admiration, ce qui m'inspirait un orgueilleux contentement de moi-même. Il nous est souvent arrivé de nous arrêter à midi sous la tonnelle d'un cabaret et d'y manger de bel appétit une omelette au lard et au cerfeuil que nous arrosions d'un bon vin rouge. L'autre jour, j'avais mal au pied. Il a froncé le sourcil, il n'admet pas qu'on ait mal au pied. Ce qui me plaît moins que nos promenades, ce sont nos parties de chasse; il y a du sang répandu. Mes bons jours sont ceux où nous revenons bredouille. Ne crois pas du reste que j'aie le plus petit meurtre à me reprocher; je regarde, et c'est encore trop. Il y a, Nelly, un lièvre qui me doit un fameux cierge. Diane avait perdu sa trace et aboyait après lui dans un bois où il n'était pas. Tout à coup je le vois sortir d'un fourré et traverser à toutes jambes une clairière en pente, au haut de laquelle j'étais assise. Comme il venait de disparaître, Roger me cria : — Il a dû passer par ici. L'avez-vous vu? — Je n'ai rien vu du tout, — lui répondis-je. Toi qui prétendais, Nelly, que je ne sais pas mentir!... Et voilà comme au château d'Ornis les jeunes mariés passent leur lune de miel. Tu diras qu'il y a lune et lune. Je m'accommode très-bien de la mienne.

« Il y a pourtant une ombre au tableau. J'ai une belle-mère qui n'aime pas sa bru; ceci bien entre nous, Nelly. Je te confesserai que Mme d'Ornis n'a pas la figure la plus avenante du monde. Ses traits, son regard, sa voix, tout est pointu. Ce qui est fâcheux, c'est qu'avec l'âge sa dévotion a tourné à l'aigre. Une religion acide est une terrible chose. Roger m'avait

prévenue qu'elle voyait son mariage avec un extrême déplaisir. Elle l'adore, je le lui prends, elle est jalouse, c'est tout simple. S'il n'y avait que cela... Le mal est qu'il y a plus, et qu'elle ne peut me pardonner d'être une bourgeoise, et, ce qui comble la mesure, une protestante. Sans vouloir entendre à aucun arrangement, elle a vidé les lieux et s'est établie à l'autre bout du village, dans un chalet qui est à elle.

« Cependant on ne s'est pas brouillé. Le surlendemain de mon arrivée, nous allâmes lui présenter nos devoirs. Je suis brave, je faisais bonne contenance. Elle nous fit dire qu'elle était à sa toilette. Roger répondit que nous attendrions. Elle paraît enfin, traverse le salon, tend la main à son fils, et quand je dis la main, elle ne lui en donna que deux doigts. Il me présente, elle n'a pas l'air de me voir, et s'arrangeant de manière à me tourner le dos, pliant et dépliant son éventail, elle se met à lui conter, à cet éventail, que le matin même, par un hasard miraculeux, elle avait sauvé la vie à un moineau que sa chatte s'apprêtait à croquer... La chatte et le moineau, le moineau et la chatte, et l'éventail qui allait toujours son train, c'était drôle, mais ce n'était pas gai. Enfin, regardant la pendule : — Il faut que je vous quitte, c'est l'heure d'aller à l'église. — Et daignant cette fois me lorgner du coin de l'œil : Voilà des sujétions que ne connaissent pas les femmes sans religion...

« Sans religion ! Je suis donc une femme sans religion ? Je croyais, moi, que la religion, c'est de causer de temps en temps avec le bon Dieu, c'est de lui confesser qu'il est grand et qu'on est petit, de l'interroger jusqu'à ce qu'il réponde, de sentir qu'il est là, qu'il s'approche de vous, qu'il vous est de quelque chose, et de lui ouvrir son cœur, après l'avoir nettoyé et pu-

rifié, en disant à celui qui est tout : Seigneur, entrez! le logis est petit; mais on tâche de le bien tenir. Puissiez-vous n'y trouver rien qui vous déplaise!... Sans religion! Que l'intolérance est bête, Nelly! Est-ce que le bon Dieu n'est pas à tout le monde? Est-ce qu'il ne comprend pas toutes les langues, jusqu'au bégayement, au silence même de ces cœurs empêchés qui ne savent pas parler?

« Mme d'Ornis tient évidemment à garder quelques formes. Elle vint nous rendre notre visite. J'étais sortie. Je ne sais si elle recommença l'histoire du moineau, mais Roger lui dit : — C'est donc un parti pris? Vous êtes décidée à ignorer à jamais que j'ai une femme, et qu'il serait convenable de me demander de ses nouvelles? — Elle lui répondit : — Je pensais entrer dans vos vues. Vous menez votre femme au cabaret, vous n'oseriez la présenter à nos amis. — Il se fâcha tout rouge; elle s'excusa, tâcha de l'amadouer; j'ignore la suite de cet entretien. J'en ai su le commencement par Fanny, ma femme de chambre, qui était entrée au salon pour y allumer du feu, et que Roger se hâta de renvoyer. C'est une brave fille que j'ai amenée de Genève et qui m'est toute dévouée; on ne peut m'effleurer avec le bout d'une épingle sans qu'elle crie comme si on la poignardait. Je ne l'écouterai plus, c'est bien assez de ce qu'on entend soi-même.

« Roger ne me rapporta point cette petite scène; seulement le soir il me dit : — Je crois que nous ferions bien de donner une soirée, un gala. Cela m'ennuie d'avance à périr; mais il faut payer sa dîme aux bienséances du monde. Une fois quitte, serviteur! — Je compris qu'il avait sur le cœur le défi de sa mère, qu'il tenait à prouver qu'il ne cachait pas sa femme. Je hasardai quelques objections. il eut réponse à tout,

et avant-hier au soir, ma mignonne, le château d'Ornis était illuminé pour recevoir les châteaux d'alentour. J'avais tout arrangé moi même, et tout, je t'assure, était bien arrangé. Je passai deux heures à ma toilette, c'est un aveu que je te dois; pour la première fois, je me sentais coquette. Nos invités vinrent tous; Roger est un de cès hommes à qui l'on craint de déplaire, et puis le monde est si curieux! Ma belle-mère en arrivant daigna m'apercevoir, et franchement elle éprouva une certaine surprise qui lui fut moins agréable qu'à moi. Elle se remit bien vite et alla s'asseoir sur un sopha, aussi loin de sa bru que possible. Les hommes se montrèrent courtois, respectueux, empressés; les femmes avaient des airs ou sucrés, ou pincés, ou aigres-doux, ou protecteurs, qui me paraissaient bien étranges. Elles s'assirent en demi-cercle autour de ma belle-mère, affectant de la traiter comme la vraie, comme l'unique maîtresse de la maison. Ces messieurs se tenaient debout près de moi. J'étais gaie, et les compliments allaient leur train. Soudain, j'entends une voix aigre qui dit : — Il faut vous adresser à ma bru; sans doute elle pourra vous répondre.

« Je me lève, je m'avance au milieu du cercle des dames. — De quoi s'agit-il, madame?

« — Il s'agit de bédanes, madame. Qu'est-ce qu'un bédane?

« — Le bédane est un ciseau à entailler le bois.

« — Et qu'est-ce qu'une gouge, madame ?

« — La gouge, madame, est un ciseau à fer cannelé; mais à propos de quoi, madame?...

« — A propos de ceci, madame. La marquise du Rozan a un fils qui s'amuse à menuiser, et qui lui demande des gouges et des bédanes. Elle avait besoin d'un éclaircissement.

« Cette marquise du Rozan, qui était assise en face de moi, est une grue dont le grand-père, assure-t-on, était un riche quincaillier de Marseille. Voilà donc cette grue qui lève le cou et me dit :

« — Comme vous seriez bonne, comtesse, si vous consentiez à donner à mon fils quelques conseils ! Il est d'une maladresse !

« Mon naturel est d'être une bonne fille, Nelly ; je sens que c'est une pente fatale. Cependant tous ces yeux braqués sur moi me rendirent méchante , et je répondis : — Des conseils ! il en faudrait beaucoup. La menuiserie est un art très-compliqué. C'est plutôt fait de se connaître en quincaille.

« Elle rougit jusqu'au blanc des yeux, et fit le plongeon sous son éventail. Les femmes tinrent leur morgue, ma belle-mère se mordit les lèvres , les hommes riaient sous cape, et moi, je m'en voulais d'avoir parlé trop vite ; mais on ne rattrape pas un mot. Après cela, la soirée se passa le mieux du monde. Nous avions fait venir une musique ambulante ; la sauterie commença et dura jusqu'au matin.

« Voici le mal, Nelly ; ces mots malsonnants de gouges et de bédanes ont été entendus de Roger. Il croit à une impertinence préméditée, à un complot, et j'ai eu beau lui représenter que certaines choses n'ont pas d'autre importance que celle qu'on y met, il alla trouver hier Mme d'Ornis, et il eut avec elle une explication orageuse qui a presque fini par une rupture. J'ai peine à en prendre mon parti, et j'ai formé le projet de tenter une démarche auprès de Mme d'Ornis. Qui sait si je ne réussirai pas à l'apprivoiser ? Après m'avoir renvoyée bien loin , Roger m'a donné carte blanche, et me voilà prise au mot. Je ferai tout à l'heure cette visite, qui d'avance me donne beaucoup

d'émotion. Adieu, ma chérie, je mets mes gants et mon chapeau et m'en vais de ce pas dans la caverne du lion. Si le lion me mange, tu feras des vers sur ce beau dévoûment. En fais-tu toujours? Autrefois ils clochaient un peu, au dire du professeur Bourdon; mais en grandissant, ils auront appris à marcher.

« *Post-scriptum.* — Ai-je bien fait? ai-je mal fait, Nelly? Je n'en sais rien; mais il faut que je te raconte cette histoire.

« J'ai souvent remarqué que rien n'arrive comme on pensait. Je m'attendais à être reçue comme un chien dans un jeu de quilles ou à n'être pas reçue du tout, ce qui eût beaucoup simplifié la conversation. Que j'étais loin de compte! Voilà une femme qui s'avance à ma rencontre jusqu'à la porte de son salon. — Bonjour, ma belle. J'ai été méchante l'autre soir, mais vous avez eu les rieurs pour vous. Cela vous était bien dû; vous étiez jolie comme un ange. Touchez là.

« Et à ces mots elle me tend la main. Tu juges de mon ébahissement. Je pris sa main et je lui dis : — Cela se trouve bien, madame, car j'étais venue pour vous dire que j'étais toute disposée à vous aimer et pour vous demander si en faisant un petit effort il ne vous serait pas possible de m'aimer un peu. — Oh! pour cela, répliqua-t-elle, c'est beaucoup me demander.

« — Bah! repris-je, comme disent les Turcs, Dieu est grand. Avec le temps, cela viendra.

« A ce mot de Turc, elle fronça le sourcil. — N'est-il pas permis à une femme sans religion, lui dis-je en riant, de citer les Turcs?

« — Ne parlons pas de ces choses-là, répliqua-t-elle d'un ton sec, ou n'en parlons que sérieusement. Si je pouvais espérer qu'un jour...

« — Voilà ce que je n'ose vous promettre, interrompis-je ; mais je tâcherai de vous prouver que je vous suis toute dévouée, et vous découvrirez que je suis bonne à vivre.

« Et ce disant je portai à mes lèvres sa main, que je tenais toujours dans la mienne. Il m'en coûta, Nelly. Elle me regardait et semblait se consulter. Remarque que nous étions restées debout sur le seuil de la porte, moi dans le corridor, elle dans le salon. Elle prit son parti, et d'un air presque souriant : — Entrez, ma toute belle, et asseyez-vous.

« Elle m'avança un fauteuil, mit un coussin sous mes pieds ; puis elle sonna, fit apporter du sirop de framboises et une confiture aux oranges qu'elle prépare elle-même. J'admirais pendant ce temps la sûreté, la précision de tous ses mouvements ; elle n'en fait point d'inutiles, ses bras et ses jambes savent leur métier, vont droit au but, et je ne sais vraiment à quoi lui sert sa béquille, qui ne la quitte pas. J'admirais aussi la simplicité élégante de sa toilette. Il y aurait du plaisir à la regarder, s'il n'y avait là-dessous le pointu qui gâte tout.

« Elle se mit à me parler de la Suisse, des Alpes et d'un voyage qu'elle y fit il y a vingt ans. Elle parlait bien, en personne qui sait voir, qui n'oublie rien. Elle a plus d'esprit que moi, Nelly, et j'aurais beaucoup de choses à apprendre d'elle ; mais ses préjugés ! Dès qu'on y touche, elle ne raisonne plus, ne veut plus entendre à rien. Frappez, cognez, elle n'ouvrira pas. En l'écoutant, je la comparais à une maison dont la façade est bien éclairée ; mais de l'autre côté il n'y a qu'un grand mur sans portes ni fenêtres, et ce grand mur croit qu'il n'y a rien devant lui parce qu'il ne voit rien.

« Pendant une demi-heure nous avons causé tranquillement, presque gaîment. Le lion ne m'avait pas mangée, il me semblait même qu'il commençait à s'apprivoiser. Je voulus partir sur cette bonne impression. Comme je me levais, elle me fit rasseoir en me disant :

— Vous êtes trop pressée, madame.

« Et tout à coup : Vous avez été bien aimable, ma chère, de venir me voir. Vous me paraissez disposée à comprendre les choses et les gens. Les vieilles femmes tiennent à leurs habitudes. Mon fils a quarante-cinq ans, j'étais à mille lieues de m'imaginer qu'il songeât à se marier. J'avais compté sans les miracles qu'opèrent deux beaux yeux. Je vous ai cédé la place. C'est une grosse affaire à mon âge qu'un déménagement. Je vous en ai voulu, et j'ai eu le tort de vous le laisser voir. Sans rancune, n'est-ce pas? Et tenez, puisque vous êtes ici.. Mon fils a la tête si chaude! Hier il m'a fait une scène inouïe. Vous, ma belle, vous êtes gentille; on peut s'expliquer avec vous. Je vous dirai donc que j'aurais pris plus facilement mon parti de l'événement, si j'avais cru que mon fils eût la moindre vocation pour le mariage. Faire de Roger un mari! ce serait un vrai tour de force. Si vous y parvenez, grand bien vous fasse! C'est un vieux garçon; il est plein de manies. Et voyez plutôt! A quoi lui sert sa femme? Il la mène à la chasse et au cabaret. Comment pouvez-vous souffrir qu'il compromette ainsi votre dignité? Il est amoureux de vous; mais son amour n'est pas respectueux, et l'amour passe, il n'y a que le respect qui reste. Ma chère, je vous parle très-sérieusement, ne vous prêtez pas à tous ses caprices. Vous ne savez où cela vous mènera. Mon Dieu! il y a beaucoup de ma faute dans ce qu'il est, et je vous fais mon *peccavi ;* je l'ai terriblement gâté. Il aurait besoin d'être gouverné;

tâchez de prendre de l'empire sur lui et d'être raisonnable pour deux. Passe encore s'il n'avait que des manies ! Il est d'une violence d'humeur extrême. Vous ne vous en apercevrez que trop tôt. Je pourrais vous citer des traits... Il s'était lié intimement avec un certain marquis de Raoux, honnête homme selon le monde, mais selon moi assez triste sire, galantin, bravache, grand buveur et joueur effréné. J'étais désolée que Roger trouvât quelque charme dans la société de ce brelandier. Que voulez-vous! Raoux avait servi; on mettait en commun ses souvenirs et ses chansons de corps de garde. Voilà qu'une nuit, comme il venait de quitter mon fils, ce Raoux est tué raide d'un coup de feu par un malandrin embusqué au bout d'un pont. Fâcheux accident, je le veux bien; mais après tout ce n'était que Raoux. Mon fils entra dans un désespoir que vous ne pouvez vous figurer, comme si le défunt eût été la perle des hommes, un trésor d'honneur et de vertu. C'était à croire qu'il en deviendrait fou, et pour vous prouver que la folie n'était pas loin... Il avait un cheval de selle qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux ; il l'avait payé huit mille francs. Son cheval et Raoux, Raoux et son cheval étaient ses deux idolâtries. Le lendemain de l'assassinat, il s'arme d'un fusil à deux coups, entre dans l'écurie et brûle la cervelle au pur-sang. Que vous semble de cette façon d'honorer les mânes de Raoux ? Vous conviendrez que c'est le trait d'un esprit mal réglé, qu'il est bon d'y prendre garde... Et voyez, il se connaît, il a peur de lui-même. Bien qu'il ait le caractère peu liant, il ne peut souffrir la solitude, il désire avoir toujours quelqu'un auprès de lui, comme s'il voulait mettre un écran entre lui et ses lubies. Tant que Raoux a vécu, Raoux lui suffisait. N'ayant plus Raoux, il a pensé à se

marier. Un Raoux qui est une jolie blonde, c'est en vérité une bonne affaire... J'ai tenu, ma mie, à vous conter ces petits détails pour que vous sachiez où vous en êtes. Il est bon que vous n'ignoriez point que dans ses heures de mélancolie votre mari est capable de brûler la cervelle à un pur-sang qu'il adore. Un bon averti en vaut deux. C'est à vous de le surveiller et de le gouverner.

« Cette longue harangue fut prononcée d'une voix sèche et sinistre qui m'égratignait les oreilles. J'aurais voulu l'interrompre dès le premier mot; je ne trouvais rien. Ce que c'est que de nous, Nelly! En venant à cette entrevue, je m'étais fait la leçon, je m'étais préparée à m'entendre dire des duretés, à les essuyer de bonne grâce; mais j'étais loin de m'attendre à cette étrange sortie d'une mère contre son fils, et j'étais prise au dépourvu. J'éprouvais une inquiétude, un malaise, un chagrin, qui allaient croissant de minute en minute. Immobile à ma place, je suis sûre que j'avais l'air gauche et empêtré d'une petite pensionnaire, ou, pour mieux dire, l'air d'un pauvre oiseau ensorcelé par le regard d'un basilic. J'aurais voulu m'enfuir, et je restais là, j'écoutais; il me semblait que j'avalais du poison, que je le sentais courir dans mes veines. Il n'entrait dans cette chambre, dont les rideaux étaient tirés, qu'un faible rayon de jour, et ce rayon tombait sur mon visage. Mme d'Ornis devait y lire mon trouble; peut-être en triomphait-elle secrètement. Quand elle eut fini, j'eus la force de me lever et de lui dire : — Si vous avez voulu m'épouvanter, madame, vous n'y avez pas réussi. — Je lui dis cela d'un ton dégagé, presque hautain. J'étais comme ces enfants qui chantent quand ils ont peur.

« Elle me répondit tranquillement : — Moi, vous

épouvanter! mais vous me faites l'effet d'une petite personne très-aguerrie, à qui on peut dire la vérité sans courir risque de l'incommoder.

« — D'ailleurs, repris-je, je ne vois rien de si effrayant dans cette histoire de cheval... — Et j'ajoutai : — Si jamais on m'assassine, je trouverai charmant que Roger brûle la cervelle à son billard.

« Elle me reconduisit jusqu'à la porte du salon. — Allons, allons, me dit-elle, je vois bien que je vous ai mis la puce à l'oreille. Rien n'est plus dangereux que la fausse sécurité. Adieu, ma toute belle. Vous savez maintenant le chemin; toutes les fois que vous voudrez causer, nous causerons.

« Quelle pauvre tête je suis, Nelly! Je m'étais promis, si j'étais battue, de me retirer du moins en bon ordre, et malgré ma crânerie, ma retraite ressemblait à une déroute; il me semblait que cette déroute allait aboutir à une catastrophe, qu'en sortant de cette maison j'allais trouver un malheur qui montait la garde à la porte. Enfin me voilà dehors; j'ouvre les yeux, je respire. Le ciel était bleu, un beau soleil d'automne éclairait le jardin, un rosier fleuri étendait vers moi une de ses branches pour me la faire sentir. Voilà la catastrophe! Mon malaise, mon trouble, se sont dissipés comme par enchantement. Je regardais le soleil, je regardais les roses, et toute ma confiance me revenait, je me disais que ce trésor n'est pas à la merci des caquetages suspects d'une vieille femme jalouse et haineuse.

« A mon retour, Roger m'interrogea. Mes réponses furent véridiques; mais, si je n'inventai rien, je choisis ; — j'escamotai la harangue tout entière. A toi je dis tout. Il est si bon d'avoir quelqu'un à qui l'on dit tout! Adieu, ma chérie. Avant de te marier,

prends des informations sur ta belle-mère. Je te souhaite un ciel tout bleu, — rien que du soleil et des roses. »

VII

C'est un poison très-actif que la parole humaine. On a beau se jurer de ne rien croire, si bravement qu'on se défende, on ne laisse pas de croire un peu. Marguerite s'était promis de ne tenir aucun compte des avertissements qu'avait bien voulu lui donner Mme d'Ornis; elle ne pouvait cependant s'empêcher d'y penser. Il ne lui vint pas à l'esprit de suivre les conseils de sa belle-mère et de rien changer à sa conduite, où elle ne découvrait rien de répréhensible. Il ne lui paraissait pas que son mari lui manquât de respect, ni qu'elle se manquât à elle-même en courant les bois avec lui. Où était le mal? — Il a sa façon d'entendre la vie et le mariage, se disait-elle, et cette façon en vaut une autre. A qui cela fait-il du tort? Que le monde en glose! tout lui est matière à gloser. — Toutefois elle se disait aussi qu'elle connaissait bien peu M. d'Ornis, et pour le connaître mieux elle se prit à l'étudier avec plus d'attention qu'elle n'avait fait jusqu'alors. Le doute produit la curiosité, la curiosité engendre l'inquiétude. Quand on cherche, on s'expose à de fâcheuses rencontres. Heureusement Marguerite n'était pas femme à se créer des fantômes; elle était décidée à ne s'effrayer qu'à bon escient. Elle avait pour se préserver des vaines terreurs son bon sens et sa belle humeur naturelle. Je ne saurais mieux la définir qu'en disant qu'elle avait la raison gaie.

Par un de ces beaux jours de l'arrière-automne que

Mme de Sévigné appelait des jours de cristal, ils entreprirent une longue course pédestre, qui les mena plus loin qu'ils ne pensaient. Pour faire plaisir à sa femme, Roger avait laissé au logis son fusil de chasse; il s'était contenté d'emporter sa carnassière, après y avoir fourré un pâté, un poulet froid, une bouteille de vin de Pomard et du café en poudre. Ils se proposaient de déjeuner à portée de quelque auberge, où ils emprunteraient des assiettes et des fourchettes. Le milieu du jour et leur appétit les surprirent en plein bois, dans une clairière d'où l'on n'apercevait aucune habitation. Ils résolurent de faire halte dans ce désert et de manger à la turque, c'est-à-dire avec leurs doigts. On s'établit près d'une source; tout autour croissait un abondant cresson, admirable assaisonnement à la soif. Comme on avait marché vite et qu'on craignait de se refroidir, avant de procéder au repas, on alluma un grand feu. Tous deux à l'envi apportaient des brassées de bois mort et de broutilles, se montrant l'un à l'autre leur butin. Quand le feu flamba, on étala les provisions sur l'herbe. Le pâté fut emporté d'assaut. Le difficile fut de préparer le café. En s'ingéniant, on réussit à faire bouillir de l'eau dans un gobelet, et cette eau ne sentait pas la fumée.

Le repas fini, Marguerite, qui était un peu lasse des quatre lieues qu'on avait faites le matin, réclama une demi-heure de sieste. Elle se coucha dans son châle, la tête appuyée sur une pierre moussue. Elle aurait dormi deux heures, si Roger, perdant patience, n'avait pris soin de la réveiller. En ouvrant les yeux, elle l'aperçut qui, penché sur son visage, d'une main agitait un éventail pour écarter d'elle la fumée que lui apportait le vent, et de l'autre tenait un brin d'herbe dont il lui chatouillait doucement les lèvres. Ce réveil lui fut

délicieux; elle avait peine à reconnaître son camarade, il lui semblait rajeuni de dix ans. Elle se secoua, se mit à chanter; elle se sentait au cœur une délivrance soudaine de toute inquiétude et comme une légèreté d'oiseau, et quand les oiseaux sont contents, bien habile qui les empêcherait de chanter; puis elle s'écria :
— Vous avez fini par trouver le temps long?

— Pourquoi voulez-vous me le faire dire? Je viens de vous le prouver.

— Cela ne suffit pas. J'aime assez les gens qui disent.

— Fort bien! fit-il. Je vous déclare sur mon honneur et en toutes lettres que le temps m'a paru long. — Il ajouta : — N'est-il pas écrit dans une comédie qu'avant de se lier il se faut bien connaître, parce qu'autrement on pourrait avoir telles complexions... Eh! oui, voici le vers :

Que tous deux du marché nous nous repentirions.

Avant de nous lier, nous ne nous connaissions point, et je ne vois pas que nous nous repentions de notre marché.

Une imprudence est bientôt faite. Charmée autant que surprise des belles dispositions où elle voyait son mari, Marguerite voulut profiter de ce moment unique de joyeuse humeur pour entrer en explications avec lui.

— Il me semble, comme à vous, lui répondit-elle, que nous sommes un couple très-bien assorti, et pourtant nous nous ressemblons bien peu.

— Si vous parlez des visages... Il est certain qu'un vieux barbon comme moi est indigne de posséder la jolie femme que voici.

— Ne vous calomniez pas. Dans ce moment, on ne vous donnerait pas trente ans.

— Je vous ai déjà dit que mes jambes en ont quinze, et, grâce à Dieu, les vôtres sont bonnes, ce qui nous permet de courir ensemble. Vous voyez bien.

-- Oui; mais il y a aussi le chapitre des différences.

— C'est à vous de me les apprendre.

— Faut-il que je commence? D'abord je suis une personne très-confiante, trop confiante peut-être. J'ai beaucoup de peine à croire aux méchantes intentions et aux méchantes gens, tandis que vous...

— Tandis que, moi, je me tiens en garde contre tout le monde? N'est-ce pas ce que vous vouliez dire? Vous avez raison, je ne crois pas aux caractères. Les hommes se gouvernent par leurs impressions ou leurs intérêts du moment. Vous ne pouvez savoir aujourd'hui ce qu'ils seront demain. Le mieux est de ne pas s'y fier... Au surplus, je ne sais pas quelle preuve de défiance exagérée...

— Oh! fit-elle gaîment, les preuves abondent... L'autre soir, en traversant le petit bois,... il vous en souvient, nous causions de la pluie et du beau temps, quand nous entendîmes près de nous un froissement de feuilles mortes. Vous m'avez saisi vivement le bras en me disant : Silence! il y a ici quelqu'un!... Il s'est trouvé que ce quelqu'un était un chien occupé à ronger un os... Ce qu'il aura répété de notre conversation n'est pas propre, je pense, à nous compromettre.

Il avait froncé légèrement le sourcil, et lui répondit :

— Les Italiens, qui ne sont pas des sots, ont coutume de dire : Surveille ta parole; un jour ou l'autre elle se retournera contre toi.

— Autre preuve, poursuivit-elle : avant-hier, vous étiez seul dans votre chambre, cherchant je ne sais

quoi dans un de vos tiroirs. Je me permets d'entrer sans frapper. Une voix tonnante me crie : Qui va là? Heureusement vous avez daigné me reconnaître.

Il lui repartit avec une gaieté forcée : — Si vous pensez que mes tiroirs renferment quelque chose de compromettant, je vous en donnerai la clé quand vous voudrez.

— Je n'accepte pas cette clé; on ne veut pas leur faire de mal, à vos tiroirs.

Et ce disant elle allongea le bras et lui tendit la main.

— Soyons sérieux, reprit-il, puisque nous sommes en conversation d'affaires. Quelle autre différence...

— Celle-ci par exemple : on m'a toujours reproché de manquer de caractère, et peut-être en avez-vous trop.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que vous êtes quelquefois... comment dirai-je?... un peu violent.

— Mais c'est un réquisitoire en règle?

— Point du tout. Il est des violences que j'admire beaucoup, et si la chronique dit vrai...

— Expliquez-vous, reprit-il avec impatience, je déteste les énigmes.

— Je me suis laissé conter qu'il y a deux ans, — oui, il y a deux ans, — vous avez brûlé la cervelle à un cheval que vous aimiez...

Rien n'est plus désagréable que de mettre par inadvertance le pied sur un pétard qui vous éclate entre les jambes. Ce fut une surprise de ce genre qu'éprouva Marguerite en voyant l'effet soudainement produit par son imprudente parole. M. d'Ornis pâlit, se leva d'un bond, passa violemment sa main dans ses cheveux; c'était le geste habituel de ses colères. Ses

lèvres tremblèrent; il s'écria : — Qui vous a dit?... qui s'est permis de vous dire?... J'exige... je veux savoir...

Marguerite le regardait avec effarement : — Calmez-vous, je vous en supplie; j'étais loin de me douter...

M. d'Ornis éprouvait le besoin de briser quelque chose. Il ramassa une branche à demi consumée, la cassa en deux et en rejeta loin de lui les morceaux : — Je vous répète que je veux savoir... Ce cheval... Quelle histoire vous a-t-on faite?

— On m'a conté tout simplement que vous aviez naguère un cheval de prix, dont vous étiez fier. Vous le montiez d'habitude dans vos promenades avec un ami qui est mort assassiné il y a deux ans... Votre ami mort, vous avez résolu de vous défaire de ce cheval, qui vous rappelait de chers et douloureux souvenirs. Un autre l'aurait vendu, vous l'avez tué. Si c'est une folie, je vous le répète, c'est une folie que j'admire.

— Et moi, je vous le répète... Qui vous a fait ce récit? Avec qui vous permettez-vous de parler de moi?

— Il vous est bien facile de le deviner. Depuis que je suis votre femme, qui donc ai-je vu?

— Ah! ma mère... Vous étiez donc allée la questionner?... Ces curiosités de femmes...

Il s'aperçut qu'elle avait des larmes dans les yeux; il ressentit quelque honte de son emportement, et réussit à maîtriser son émotion : — Après tout, reprit-il, j'ai tort... Il n'y a pas grand mal à tout cela... Que voulez-vous? il y a des souvenirs... Il ajouta avec effort : — Cet ami qu'on m'a tué... ce cheval... ne m'en reparlez jamais!... vous m'entendez, jamais!... Et après avoir repris haleine : — A propos, quel était

le sujet de notre entretien? Les différences qui sont entre nous... Nous avons fait les beaux esprits, subtilisé... Ce n'est pas la peine. Je ne suis pas subtil, moi; je n'ai jamais compris que les grosses vérités. Toutes ces belles différences se résument en un mot : je suis très-brun et vous êtes très-blonde, et j'en conclus...

— Et vous en concluez?... demanda-t-elle en essayant de sourire.

— J'en conclus, dit-il d'un ton ironique où malgré lui il entrait plus d'amertume que de gaîté, j'en conclus que j'ai été mis au monde pour me laisser gouverner par vous, car il n'y a pas de tyrannies plus oppressives que les tyrannies blondes.

A ces mots, il ramassa sa carnassière, en boucla les courroies. Dans la hâte fébrile de ses mouvements, il se piqua deux fois à l'ardillon ; puis il dit brusquement : — En route. — On marcha pendant vingt minutes sans échanger plus de quatre paroles. Cependant Marguerite parvint à surmonter son trouble, elle recouvra par degrés la liberté de son esprit. Peu à peu lui-même se détendit, se dérida. Une demi-heure avant d'arriver à Ornis, il la prit dans ses bras pour lui faire passer un ruisseau, et en la déposant sur l'autre rive il lui dit d'un ton froid, mais aimable : — Vous êtes décidément la plus jolie femme que j'aie vue de ma vie. — Il aurait dit du même ton : Ce bahut est le plus joli bahut... Il n'en fallut pas davantage pour rendre à Marguerite sa gaîté.

Toutefois cette journée mal commencée devait mal finir. Après le dîner, M. d'Ornis pria sa femme de se mettre au piano. Elle s'empressa de lui obéir et lui chanta une romance. En tournant la tête, elle s'aperçut qu'il s'était endormi dans son fauteuil. Elle ferma

doucement le piano, prit sa broderie, vint s'asseoir en face de son mari. Tout en brodant, elle le regardait, et tout en le regardant elle pensait à l'histoire mystérieuse du cheval; il lui semblait que dans la tête de cet homme endormi, de qui dépendait sa vie, il y avait un secret qui avait les yeux ouverts et qui la regardait. — Deviendrais-je folle? se disait-elle. A quoi bon chercher là dedans un secret? Il n'y a pas de secret.

Le sommeil de M. d'Ornis était agité. A deux reprises, il laissa échapper un soupir; peu à peu sa figure se contracta, prit une expression d'angoisse qui effraya Marguerite. Elle le vit allonger ses deux bras, les agiter dans l'air; l'instant d'après, il se prit à murmurer d'une voix étouffée : — Il est à toi. Ne te fâche pas. Je te jure que je te le donne; mais pour Dieu! que le monde n'en sache rien! — Le son de sa voix le réveilla, et son premier regard chercha Marguerite, qui s'empressa de baisser les yeux et de les tenir fixés sur sa broderie. — Je crois que je me suis endormi, lui dit-il.

— Je le crois comme vous, répondit-elle avec un demi-sourire et un léger tremblement dans la voix.

— Il me semble aussi que j'ai parlé.

— Vraiment? Je n'ai rien entendu.

Il la regarda fixement pendant une minute ou deux; puis il se leva, sortit du salon. Cette nuit-là, Marguerite dormit mal. Elle se répétait à elle-même, se retournant dans son lit : — Je te le donne; mais pour Dieu! que le monde n'en sache rien. — En rouvrant les yeux au matin, il lui sembla qu'un changement s'était accompli dans sa vie, que son bonheur était pareil à un vase précieux où il s'est fait une fêlure. Désormais on ne peut le toucher qu'avec précaution; il

suffirait d'un mouvement maladroit pour le réduire en morceaux.

Quinze jours se passèrent sans amener aucun incident nouveau. M. d'Ornis avait repris son visage, ses manières, son caractère habituels. Cependant, si raisonnable que soit une femme, quand une fois sa curiosité s'est allumée, elle a grand'peine à éteindre cet incendie, non que les femmes soient plus curieuses que les hommes, mais elles ont plus de temps à donner à leurs pensées, moins d'occasions de leur échapper. La vie uniforme et solitaire que menait Marguerite lui offrait peu de distractions. C'est une charmante chose qu'une promenade dans les bois; mais les bois sont les bois, ils ne parlent guère, hormis au cœur des poètes, et il est des heures où la femme la moins mondaine donnerait toutes les forêts de la terre pour causer chiffons pendant vingt minutes avec une autre femme. Avec quelle femme pouvait causer Marguerite? Après la soirée qu'avaient donnée M. et Mme d'Ornis, ils avaient reçu de leurs voisins quelques invitations à dîner. M. d'Ornis avait trouvé des défaites pour tout refuser; on n'était pas revenu à la charge. La vieille comtesse allait partout contant que sa bru était une ravissante petite bourgeoise, mais qu'elle avait ses raisons pour haïr le monde, qu'elle se rendait justice, se sentait embarrassée dans sa nouvelle situation, et qu'elle avait obtenu de son mari qu'il ne reçût personne et n'allât chez personne. — Ce pauvre Roger! — ajoutait-elle avec un soupir de profonde commisération. Son intime amie, la marquise du Rozan, épousait avec chaleur ses ressentiments et appuyait ses petites calomnies. — Votre fils vous reviendra, ma chère, lui disait-elle pour la consoler. Quand un homme tel que lui a épousé une femme impossible, il ne tarde

pas à s'en repentir. — Ainsi parlaient les femmes. Les hommes raisonnaient autrement. La beauté de Marguerite leur avait fait une vive impression, et quand ils venaient à la rencontrer, ils lorgnaient avec insistance ce fruit défendu. Ils en voulaient à M. d'Ornis de garder sa femme pour lui et de la séquestrer du commerce des humains. Ceux-ci s'en prenaient à son humeur sauvage, ceux-là le soupçonnaient de jalousie. Quelques-uns s'obstinaient à forcer la consigne. Quand ils étaient reçus, les froideurs qu'ils essuyaient les contraignaient d'abréger leurs visites.

Si Marguerite ne trouvait dans la société de ses voisins que de médiocres et rares distractions, elle n'en trouvait pas beaucoup plus en elle-même. Notre imagination nous tourmente souvent en nous forgeant des fantômes; en revanche elle nous rend quelquefois le service de nous faire oublier les réalités, et nous lui en sommes fort obligés quand ces réalités sont déplaisantes. Marguerite n'était pas une de ces âmes ailées qui se réfugient dans les nuages quand la terre les contrarie. Il ne lui était jamais arrivé d'oublier ce qui est pour ce qui n'est pas, de voyager dans les espaces, ni de s'éprendre d'une belle tendresse pour une chimère, pour une idée, pour les aventures de l'esprit. Elle n'avait connu qu'une passion, l'amitié; le reste n'était pour elle qu'un passe-temps plus ou moins agréable. Elle aimait, comme une autre, à lire un roman ou à déchiffrer une sonate, mais à peine avait-elle fermé son livre ou son piano, elle se trouvait rendue à elle-même, à cette Marguerite Mirion, devenue comtesse d'Ornis, qui lui contait ses affaires et lui en demandait son avis. Adieu la musique! il fallait lui répondre et s'enfoncer avec elle dans le positif de la vie. Point de rêves dont elle pût s'aider pour se dé-

fendre contre les inquiétudes; sa seule ressource était sa raison. Elle gourmandait vertement sa curiosité. — Tais-toi, lui disait-elle ; si je t'écoutais, tu finirais par me rendre malheureuse. — Et ce disant elle secouait sa charmante tête pour en faire tomber les papillons noirs qui venaient par instants s'y poser.

Un soir, — c'était, je crois, le 20 novembre, — le feu prit dans un hameau voisin d'Ornis. Roger, accompagné de ses gens, se porta l'un des premiers sur les lieux pour y organiser les secours; il se signalait dans ces occasions par son intrépidité, sa présence d'esprit et son sang-froid. Marguerite était restée seule au château avec sa femme de chambre. Vers dix heures, un violent coup de sonnette fit retentir toute la maison. Par l'ordre de sa maîtresse, Fanny, qui n'était pas la plus vaillante des caméristes, descendit fort à contre-cœur pour ouvrir. Quelques instants après, Marguerite l'entendit remonter précipitamment l'escalier, et la vit reparaître effarée, criant à tue-tête : — Madame, madame.... un vilain homme avec un grand nez de perroquet et des yeux qui lui sortent de la tête... Ce ne peut être qu'un brigand.

— Que veut-il? que demande-t-il? lui dit Marguerite un peu émue.

— M. le comte. Je lui ai répondu qu'il n'y était pas. Il m'a répliqué qu'il y était toujours pour lui. Je l'ai prié de s'en aller, de repasser demain. Il s'est mis à faire le moulinet avec son bâton, me criant que j'étais une mijaurée, qu'il voulait voir monsieur, qu'il le verrait...

— Et après?

— Après... je lui ai poussé la porte au nez; mais il a fourré son rotin entre les deux battants, et je me suis sauvée.

— Tu es la fille la plus peureuse que je connaisse, lui dit Marguerite. Cet homme est peut-être chargé d'un message pressé.

Elle se leva, se dirigea vers la porte. Fanny s'efforça de la retenir, la suppliant de tirer lė verrou et d'éteindre la lampe. — Je vous jure que c'est un brigand, lui disait-elle.

— Est-ce qu'il y a des brigands dans ce pays?

— Eh! madame, celui qui assassina ce pauvre marquis Raoux!...

— On l'a exécuté, et je t'ai défendu de me reparler de cette histoire et de prononcer ce nom dans cette maison, lui dit Marguerite d'un ton sévère.

A ces mots, elle sortit de sa chambre, sa lampe à la main, descendit à la rencontre du visiteur nocturne. Celui-ci avait cherché à pénétrer dans l'appartement de M. d'Ornis; il s'était trompé de chemin, et il venait d'entrer dans un cabinet de bain qui s'ouvrait au fond du corridor. La porte s'était refermée sur lui; après s'être efforcé vainement de la rouvrir, il cherchait dans l'obscurité une autre issue qui n'existait pas, et tout en cherchant il tempêtait et lâchait des bordées de jurons.

Marguerite prit son courage à deux mains, entra dans le cabinet. Elle se trouva en présence d'un homme qui avait le teint échauffé, l'œil allumé par de trop copieuses libations. Cependant sa langue n'était point embarrassée, il était solide sur ses jambes. En apercevant Marguerite, il demeura un instant comme ébahi; ses grosses mains velues posées en abat-jour sur ses yeux, il la considérait des pieds à la tête. — Oh! la jolie comtesse d'Ornis que voilà! dit-il enfin.

— Que désirez-vous? lui demanda Marguerite, médiocrement sensible à son enthousiasme.

Au lieu de lui répondre, il fit claquer sa langue. — Il y a des hommes qui sont nés coiffés! reprit-il comme se parlant à lui-même. En voilà un qui frise la cinquantaine et qui est noir comme une fourmi, et le bon Dieu lui amène dans son nid un amour de femme à faire venir l'eau à la bouche d'un ange... Et la dot! peut-on savoir le chiffre de la dot?

— Encore une fois, que voulez-vous? dit Marguerite en haussant le ton. Qui cherchez-vous dans ce cabinet de bain?

Il regarda autour de lui. — Tiens, fit-il en partant d'un éclat de rire, vous avez raison, j'ai failli me laisser tomber dans une baignoire. Pourtant nous connaissons les êtres. Dame! j'ai beaucoup trotté aujourd'hui, et tout à l'heure je me suis rafraîchi dans la guinguette de Mme Guibaud. Je ne sais pas ce qu'elle mêle à son vin, mais je me sens dans la tête un léger nuage. Cela passera... Où donc est votre mari, madame la comtesse?

— On vous a déjà répondu qu'il était sorti. Avez-vous quelque chose à lui faire dire?

— A lui faire dire, madame la comtesse? Je ne lui fais rien dire, moi; j'ai l'habitude de lui conter moi-même mes petites affaires. Nous sommes de vieilles connaissances, voyez-vous, de vieux amis. Il ferait beau voir que je vinsse en Bourgogne sans lui toucher dans la main! L'été dernier, j'ai trouvé visage de bois. Il était en Suisse, où il cherchait femme. Peste! il a eu de la chance, et il me tarde de lui en faire mon compliment.

Marguerite n'avait jamais entendu parler de M. Bertrand, que Joseph Noirel avait eu l'avantage de rencontrer deux fois à Ornis en quelques heures. Le grand danois, son inséparable compagnon, n'était pas

loin; son maître l'avait laissé dans la cour, où il aboyait plaintivement à la lune. Marguerite se demandait qui pouvait être ce personnage à la figure de Polichinelle, qui se permettait de parler si familièrement du comte d'Ornis. Son costume offrait un bizarre amalgame. Son habit était de drap fin, et le collet en était fourré de martre; il portait aux poignets de sa chemise deux énormes boutons d'or. En revanche, son chapeau de feutre, qui n'avait point quitté sa tête, était fripé et bossué, et il avait à ses pieds de grosses chaussures ferrées, dont les cordons avaient été remplacés par des ficelles. Marguerite finit par conclure que c'était quelque maquignon qui avait fait autrefois marché avec M. d'Ornis, et dont l'habitude était de s'oublier après boire.

— Je ne sais quand M. d'Ornis reviendra, reprit-elle. Soyez assez bon, monsieur, pour repasser demain.

— Oh! doucement, répondit-il en roulant les yeux. On ne me renvoie pas ainsi. Demain M. le comte sera à la chasse, et il faudra que je coure après lui. Comme disent les Anglais, le temps est de l'argent. Je suis ici, j'y reste, quand j'y devrais passer la nuit.

Sur ces entrefaites, Fanny, qui, prise de vergogne, venait de rejoindre sa maîtresse, s'avisa d'un expédient qu'on lui avait enseigné pour se débarrasser des rôdeurs qui s'introduisent nuitamment dans une maison mal gardée. Se tournant vers la cantonade, elle se mit à crier à pleine tête : — Eh! Joseph, Jérôme, Jean-Marie, Mathurin, venez mettre à la porte ce monsieur qui fait l'insolent avec madame! — Elle aurait épuisé tout le calendrier, si Marguerite ne lui avait mis la main sur la bouche.

La belle invention de la camériste n'eut d'autre

effet que de faire entrer M. Bertrand en fureur. D'une main assénant un grand coup de poing sur son chapeau, de l'autre brandissant son bâton : — Me mettre à la porte comme un voyou, moi, M. Bertrand ! s'écria-t-il d'une voix de stentor. Qu'ils y viennent, tous vos Jean-Marie et vos Mathurin ! Mille tonnerres ! je voudrais bien voir qu'il y eût dans cette maison quelqu'un d'assez hardi pour me porter la main au collet?... Vous ne savez donc pas qu'elle est un peu à moi, cette maison?... Et frappant de son bâton la muraille : — Cela me connaît, cette muraille. Cela sait comment je m'appelle et que j'ai le droit de parler en maître ici .. Et tenez, madame la comtesse, ce joli collier de corail que vous portez au cou, s'il me prenait fantaisie de l'ajouter à mon fonds de boutique, je n'aurais qu'un mot à dire, on me le donnerait... Et s'il me plaisait, comme dit cette demoiselle, de faire l'insolent avec madame, jour de Dieu ! je voudrais bien savoir qui m'en empêcherait !

A ces mots, étendant le bras, il aurait saisi Marguerite par la taille, si elle n'eût bondi en arrière. Dans le mouvement qu'il fit pour la suivre, son chapeau tomba, il se baissa pour le ramasser. Marguerite s'élança dans le corridor, et Fanny referma vivement la porte du cabinet, dont elle tourna la clé. M. Bertrand s'efforça en vain d'enfoncer cette porte à grands coups de pied ; il demeura enfermé dans les ténèbres, jurant, beuglant, se trémoussant comme un diable dans un bénitier, frappant de sa trique les baignoires et faisant de toutes manières un tapage à réveiller les morts. Son chien, qui l'entendait de la cour, lui répondit par des hurlements désespérés, auxquels ne tardèrent pas à riposter tous les chiens de garde du voisinage.

Encore émue du geste insolent de M. Bertrand, Marguerite, qui craignait que la porte ne cédât à un nouvel assaut, ne savait à quel saint se vouer. Fanny lui offrit d'aller quérir main-forte au village. Elle allait accepter sa proposition quand M. d'Ornis parut, suivi de son valet de chambre. — Que signifie ce vacarme? — demanda-t-il. La camériste courut à lui, et avant que Marguerite pût placer un mot, elle lui conta du ton le plus pathétique qu'un ivrogne, dont les intentions étaient fort suspectes, venait de s'introduire dans la maison, que sur la sommation qui lui avait été faite de se retirer, il s'était répandu en invectives et en menaces, qu'il avait poussé l'insolence jusqu'à vouloir embrasser madame la comtesse.

Le visage de M. d'Ornis s'empourpra de colère. Quel est le drôle?... s'écria-t-il, et sans achever sa phrase il courut au cabinet de bain. Marguerite s'élança sur ses pas, inquiète de ce qui allait se passer et appréhendant qu'il ne se livrât à quelque violence. Elle était loin de compte. A peine eut-il ouvert la porte, sa colère tomba comme par enchantement et fit place à une sorte de terreur mêlée de confusion et d'angoisse. Il recula de deux pas.

— Quoi! c'est vous, Bertrand! balbutia-t-il en s'efforçant de se remettre. Comment se fait-il...

L'excès de fureur auquel s'était abandonné M. Bertrand l'avait entièrement dégrisé; mais peu s'en fallait qu'il n'eût une attaque d'apoplexie. Comme s'il craignait de suffoquer, il dénoua violemment sa cravate.

— Oui, c'est moi, répondit-il en haletant. C'est bien moi, monsieur le comte, et voilà comme on me reçoit chez vous! Pour qui me prend-on? Est-ce par votre ordre qu'on me traite ainsi? Suis-je de ces hommes dont on s'amuse? Ou espère-t-on me dégoûter de

revenir ici? Sacrebleu! on y perdrait ses peines.

— C'est une méprise, murmura M. d'Ornis. Comment pouvez-vous croire...?

— Eh! que n'apprenez-vous à vos gens à me connaître? reprit l'autre en secouant sa crinière rousse. Vous n'avez donc jamais parlé de moi à madame la comtesse! Veuillez, je vous prie, lui expliquer...

— Il suffit, interrompit avec hauteur M. d'Ornis, qui avait réussi à se refaire une contenance. Je n'ai aucune raison de vous présenter à ma femme, et j'entends vous garder tout entier pour moi. Calmez-vous, ramassez votre chapeau, que vous avez laissé tomber dans la baignoire, et suivez-moi dans mon appartement. Nous y causerons à notre aise.

M. Bertrand ramassa son couvre-chef, adressa à Marguerite un léger salut et un regard de travers dont elle ne daigna pas s'apercevoir, puis se hâta de rejoindre M. d'Ornis, qui avait pris les devants et se retournait pour l'appeler.

Marguerite demeura stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre, de tout ce qui s'était passé et qui lui faisait l'effet d'un rêve. Elle connaissait par expérience la vivacité d'humeur de son mari; elle avait craint un instant qu'il n'étranglât de ses mains ou ne fît bâtonner par ses gens l'intrus qui avait forcé sa porte et pris des libertés avec sa femme. Il se trouvait qu'à la vue de cet intrus sa colère avait fondu comme une pelote de neige; il avait pâli, perdu contenance, écouté avec une sorte de componction les hautains reproches du manant, et il venait de l'emmener dans son cabinet pour y causer d'affaires avec lui. Qui était ce M. Bertrand qui s'entendait si bien à calmer les gens?

Elle remonta fort rêveuse dans son salon. Vers onze

heures, Fanny, qu'elle avait envoyée faire une commission à l'office, revint en lui disant : — C'est à n'y rien comprendre, madame. Ce vilain homme vient de sortir, et M. le comte l'a reconduit jusqu'à la porte. Ils sont restés un instant à causer dans le vestibule.

— Et tu as écouté, selon ta louable habitude? Il est bien temps que tu la perdes. Tu as des oreilles en forme de trompe dont tu ferais bien de te défier.

— Je n'ai pas écouté, madame; ils parlaient tout haut. M. Bertrand disait : — C'est entendu, nous nous reverrons dans huit jours; mais je vous préviens que c'est mon dernier mot, je n'y peux rien changer. — On voyait bien que monsieur était vexé, que les mains lui démangeaient. — C'est bon, c'est bon, a-t-il répondu. Vous me permettrez du moins de vous dire que vous êtes un drôle. — A ce mot de drôle, l'autre a voulu se rebiffer; mais monsieur lui a fait signe de se taire, et le butor est parti en sifflotant une chanson. C'est égal, madame; est-ce qu'on se figure des choses pareilles? Un ivrogne veut prendre la taille à madame, et monsieur avale cela doux comme lait!

Marguerite lui imposa silence; elle pouvait se passer des réflexions de sa camériste, les siennes lui suffisaient. Elle reprit sa broderie. Elle entendit bientôt dans l'escalier, puis dans le corridor, le pas rapide et saccadé de son mari. La porte s'ouvrit, il entra. Il avait l'air sombre. Il lui jeta du seuil un regard scrutateur; ce regard était celui d'un homme qui souffre d'une colère rentrée, qui n'attend que l'occasion pour la décharger sur quelque chose ou sur quelqu'un.

— Eh bien! lui dit-elle, cet incendie...

Cette question n'était pas celle qu'il avait prévue.

— Ce n'est pas la peine d'en parler, répondit-il sèchement. Une baraque qui a flambé. Elle ne renfermait

que des porcs, qui en seront quittes pour sentir un peu le roussi.

— On dirait, fit-elle en riant, que vous leur en voulez de ne pas s'être laissé griller?

— Moi! pourquoi donc? Vous savez que je veux du bien à toute la création.

Il commença d'arpenter le salon, les mains derrière le dos, regardant Marguerite de côté. Si peu qu'on aime les questions, on les préfère à certains silences, rien n'étant plus désagréable que de se trouver en présence de quelqu'un qui ne dit mot et qui assurément n'en pense pas moins. — On étouffe ici ! s'écria-t-il au bout d'un moment. Vous avez la rage de faire des feux d'enfer; je ne sais pas comment vous pouvez y tenir.

Il ouvrit la fenêtre à deux battants. Marguerite s'approcha de la cheminée, écarta deux bûches qui commençaient à s'allumer, et ne put s'empêcher de faire *in petto* la réflexion que son feu était fort modeste, et qu'un homme contrarié trouve toujours à quoi se prendre. Elle se rassit, se remit à broder. S'arrêtant devant elle M. d'Ornis lui dit : — Que faites-vous donc là?

— Vous le voyez, je brode.

— Vous avez tort de broder si tard, vous y perdrez vos yeux.

— Affaire d'habitude ; je vous assure que je ne les fatigue pas.

— Et moi, je vous certifie que rien n'est plus insupportable pour un homme qu'un tête-à-tête avec une femme qui brode.

— Oh ! dit-elle gaîment, voilà un argument qui me touche. Et, posant sa broderie, elle s'enfonça dans son

fauteuil et se croisa les bras. — Voyons, avez-vous quelque chose à me dire?

Il haussa légèrement les épaules, fit encore un tour de chambre. Quand sa promenade l'eut ramené en face de Marguerite, la voyant résolue à ne le point interroger, il prit le parti de rompre lui-même la glace. — S'il vous plaît, où avez-vous pêché votre femme de chambre? lui demanda-t-il.

— Dans le lac de Genève. C'est une mienne payse, qui a passé plusieurs années à Paris, une brave fille très-adroite de ses doigts.

— Ne vous en déplaise, c'est une sotte pécore.

— Une pécore! Qu'avez-vous à lui reprocher?

— Ses stupides terreurs, ses histoires à dormir debout. N'avait-elle pas pris M. Bertrand pour un détrousseur de grands chemins? Peu s'en est fallu qu'elle n'ameutât tout le village par ses cris. Cet homme a-t-il donc l'air d'un malandrin? Lui avait-il mis le poignard sur la gorge? Vous feriez bien de renvoyer votre payse au fond de son lac.

— Permettez cependant. Elle a la tête un peu vive, et je lui en fais la guerre; mais tout n'est pas rêverie dans son fait. Votre M. Bertrand a une façon de se présenter chez les gens... Je serais désolée, je vous l'avoue, qu'il eût embrassé votre femme.

— Êtes-vous bien sûre qu'il voulût vous embrasser? Il a vu que vous aviez peur, et s'est amusé... Sa plaisanterie était de très-mauvais goût, si vous le voulez...

— Oh! je le veux très-fort, dit-elle.

— Il n'arrive jamais rien aux femmes qui n'ont pas peur, reprit-il brutalement. Si la comtesse d'Ornis ne se comportait pas quelquefois comme une petite fille,

personne ne s'aviserait de prendre des familiarités avec elle.

Si grande que fût sa mansuétude, cette observation la choqua. — Excusez, dit-elle, cette pauvre Marguerite. Si j'avais pu deviner que cet homme était de vos amis...

Il fit un haut-le-corps : — Lui, mon ami! Avez-vous l'intention de me fâcher?

— Point du tout, mais vous avez pour lui des trésors d'indulgence...

— Vous regrettez que je ne l'aie pas tué comme un chien, parce qu'il avait bu une demi-bouteille de trop?

— Dieu m'en garde! je voudrais seulement que vos indulgences s'étendissent à tout le monde, et en particulier à mon humble personne. — Puis, reprenant sa belle humeur, elle ajouta de cet air bon enfant dont la grâce était irrésistible : — Voyons, dites-moi bien vite qui est ce M. Bertrand, et que cela finisse !

Il eut quelque satisfaction de l'avoir amenée à l'interroger, et il parut s'humaniser un peu. — Je savais bien que vous mouriez d'envie de me questionner! s'écria-t-il. Oh! les femmes! toujours curieuses de misères!... M. Bertrand est l'un des plus beaux produits de ce pays. Après avoir tâté de tous les métiers, cet enfant d'Ornis est en passe de faire fortune. D'abord simple gardeur de moutons, puis porte-balle, puis garde-vente, puis courtier d'assurances, puis gourmet-piqueur d'entrepôts, il s'est lassé de déguster les vins des autres, et a juré de ne plus boire que les siens. Il ne tient pas toujours parole, comme vous voyez. En fin de compte, il s'est fait marchand de bric-à-brac, et depuis quelques années il a levé boutique à Lyon. De temps à autre, il vient faire une tournée

dans nos châteaux bourguignons, où il trouve toujours quelque chose à brocanter. Mes greniers sont pleins de vieux meubles, d'antiquailles qui prennent une place inutile, et dont je suis bien aise de me débarrasser. Vous voyez que cet homme appartient à la classe des animaux utiles, et que votre chambrière est une pécore.

Dans le moment, Marguerite s'accommoda de cette explication qui lui parut suffisante. — Pourquoi, reprit-elle, n'avez-vous jamais promené dans vos greniers la fille de mon père? Vous savez que les vieux meubles et moi, nous avons du goût les uns pour les autres.

— Bah! dit-il, vous ne trouveriez là-haut que de la friperie, des sofas dépenaillés, des tables boiteuses, des fauteuils manchots et des bibelots qui n'auraient point de valeur pour vous, et dont mon brocanteur sait tirer parti, sans compter qu'il me les paye.

— Oh! bien, permettez-moi d'enchérir sur M. Bertrand. Si Marguerite Mirion a la passion des vieilleries, la comtesse d'Ornis a le culte des souvenirs de famille.

— Ne soyez pas plus royaliste que le roi, répliqua-t-il d'un ton bref.

Elle s'approcha de lui et lui tendit sa joue, qu'il effleura du bout de ses lèvres. A son tour, elle le baisa sur le front. Son baiser n'eut pas la vertu de dissiper le sombre nuage qui couvrait ce front soucieux.

A peine Marguerite eut-elle posé la tête sur son chevet, que, se prenant à repenser aux explications de son mari, elle y découvrit des invraisemblances qui la troublèrent. Elle le connaissait assez pour savoir qu'il tenait à ses reliques de famille, et qu'il était dans son caractère de brûler plutôt un vieux

bahut que de le vendre à un brocanteur. A supposer qu'il eût conclu quelques marchés lucratifs avec M. Bertrand, cela suffisait-il pour expliquer l'espèce de pouvoir mystérieux que ce grotesque personnage exerçait sur lui, les égards que M. d'Ornis témoignait à un homme qu'il paraissait mépriser, et pourquoi il avait pâli et reculé de deux pas en le reconnaissant? Elle se rappelait aussi les paroles du marchand de bric-à-brac : — Cette maison est un peu à moi... Ce collier de corail, je n'aurais qu'à dire un mot, on me le donnerait. — De tels propos sont étranges même dans la bouche d'un homme aviné. Et cette exclamation de M. d'Ornis qu'avait recueillie Fanny : — Vous me permettrez de vous dire que vous êtes un drôle ! — est-il naturel d'interpeller de la sorte un animal utile qu'on reverra dans huit jours pour débattre avec lui le prix d'une crédence?

A force de tourner et retourner sa tête sur l'oreiller, Marguerite finit par s'endormir. Vers deux heures, elle se réveilla en sursaut. Elle avait cru voir son mari s'approcher de son chevet, puis, se penchant sur elle, la regarder fixement, et tout à coup lever ses deux poings fermés en poussant un soupir déchirant. Elle s'élança hors de son lit et se surprit à crier : — Qu'est-ce donc? que me voulez-vous? — Son cri la réveilla tout à fait. Il n'y avait personne dans sa chambre, et autour d'elle tout était tranquille. Cependant, en prêtant l'oreille, elle crut entendre marcher dans la chambre de son mari, qui était séparée de la sienne par un degré de trois marches et un petit palier. Elle entr'ouvrit discrètement sa porte, et s'aperçut qu'il y avait encore de la lumière chez M. d'Ornis. Elle ne s'était pas trompée, il était debout, il allait et venait. Quelques instants après, il jeta un

profond soupir, presque aussi effrayant que celui qu'elle avait entendu dans son rêve. Craignant qu'il ne se trouvât mal, elle s'élança pour lui porter secours. Elle avait déjà la main sur le loquet, le courage lui faillit. Elle resta là plusieurs minutes, immobile, retenant son souffle ; enfin elle demanda d'une voix sourde : Roger, êtes-vous souffrant? — Il est à croire qu'il ne l'entendit point, car il ne répondit pas. Bientôt il souffla sa bougie, se remit au lit. Marguerite regagna le sien, mais elle ne put se rendormir. Toutes les cinq minutes, elle se dressait sur son séant, et écoutait. La nuit lui faisait peur, il lui tardait que l'aube parût. Le soleil était son grand ami, il l'avait toujours consolée de tout. Elle n'avait jamais eu de chagrin qui eût résisté aux grâces de l'aurore, au premier sourire d'un beau jour.

Dès que la nuit commença de s'éclaircir, elle se leva, ouvrit sa fenêtre, respira la fraîcheur un peu âpre d'une matinée de novembre; puis elle se recoucha, et dormit deux ou trois heures. Quand elle se réveilla, elle chercha ses terreurs et ne les retrouva plus.

VIII

Ce jour-là, Marguerite ne vit guère son mari. Il s'était mis en chasse de bonne heure sans lui demander de l'accompagner. Il ne revint que le soir pour se mettre à table. Il y apporta un front sévère, des sourcils orageux. Après le dîner, il alla fumer deux ou trois cigares dans le parc; puis il entra dans le petit salon où se tenait sa femme, échangea quelques propos oiseux avec elle, et s'en alla se coucher. Il en fit

autant le jour suivant. Le surlendemain, il lui annonça qu'une affaire pressante l'appelait à Paris, et, sans lui dire de quelle affaire il s'agissait ni combien de temps durerait son absence, il partit pour aller prendre le chemin de fer à Blaisy-Bas.

Marguerite employa de son mieux ses jours de solitude. Elle fit quelques promenades, passa chaque après-midi une ou deux heures auprès d'une vieille paralytique qui l'intéressait, partagea le reste de son temps entre sa broderie et une partition nouvelle, qu'elle déchiffra d'un bout à l'autre.

Elle était un matin à son piano quand on lui annonça la visite de la comtesse douairière d'Ornis. Elle regretta que sa belle-mère prît pour la venir voir le temps où son mari était absent. Mieux valait cependant la recevoir que de prétexter une migraine; Mme d'Ornis n'était pas disposée à croire aux migraines de sa bru. Marguerite commanda qu'on la fît entrer dans le grand salon du rez-de-chaussée, où elle ne tarda pas à la rejoindre. — Qu'ai-je appris, ma toute belle? lui dit Mme d'Ornis en lui tendant la main. Vous voilà veuve! Comment vous êtes-vous résignée à laisser partir votre berger? Vous avez dû pleurer toutes les larmes de votre corps.

— M. d'Ornis avait une affaire à Paris, lui répondit tranquillement Marguerite.

— Le vilain mot! Depuis quand les bergers ont-ils des affaires? Je croyais que c'était chose inconnue en Arcadie. A votre place, je me serais piquée d'honneur, opposée mordicus à ce départ. Songez-y bien, quand un mari aussi amoureux que le vôtre en vient à découvrir qu'une affaire l'appelle à cinquante lieues de la jupe de sa femme, cette découverte fait date dans le mariage.

— Ma jupe et moi, nous sommes raisonnables, repartit Marguerite, notre berger nous reviendra.

— Et peut-on savoir ce qu'il est allé faire à Paris?

— Il avait probablement à causer avec son banquier.

— Probablement? Vous n'en êtes pas sûre? Je passe de surprise en surprise; je m'imaginais qu'il vous disait tout.

— Oui, tout ce que je tiens à savoir.

— Bravo, ma chère! reprit Mme d'Ornis. Vous avez la foi. Ce n'est pas celle qui sauve; mais elle ne laisse pas d'avoir son utilité. Elle sert à ne pas se mettre martel en tête. Au surplus, à quoi cela vous avancerait-il de questionner Roger? Rien n'est plus bête qu'une question. Dans le temps où nous vivions ensemble, où il était à moi, il lui arrivait souvent de découvrir un matin, en se faisant la barbe, qu'il avait une affaire pressante à Lyon, à Dijon ou même à Paris. Je lui disais : Quelle est donc cette affaire? Dans le commencement, il se mettait en frais d'invention; plus tard il a pris le parti de me répondre tout crûment : — Je m'ennuie, et j'essaye de me désennuyer... Les temps sont bien changés, on ne s'ennuie plus ici.

— Aimez-vous la musique, madame? interrompit Marguerite. J'ai là-haut une partition que je serais heureuse de vous jouer.

— Je n'ai jamais aimé que le plain-chant. Gardez, ma chère, vos triples croches pour les amateurs... A propos, ajouta-t-elle, il n'est bruit dans nos cantons que d'une scène qui se serait passée dans un cabinet de bain...

— Vous oubliez, madame, lui dit Marguerite en riant, que rien n'est plus bête qu'une question.

— Si ce n'est un conseil, répliqua-t-elle, et pourtant je veux vous en donner un. Les bêtises sont de mon âge, les sottises sont du vôtre, et je tiens à vous dire que vous en feriez une en attirant ici M. Bertrand.

— Moi, l'attirer ici! Je crois que la façon dont je l'ai reçu...

— Sans doute. Je sais tout. Vous avez des domestiques bavards, et je n'ignore point que ce rustre s'est émancipé jusqu'à vouloir... Cette historiette a égayé tous les châteaux à la ronde. Ce n'est pas qu'ils soient méchants, ces châteaux; mais ils s'ennuient, et quand ils peuvent dauber sur le prochain...

— Quel conseil avez-vous à me donner? interrompit de nouveau Marguerite avec un peu de hauteur. Craignez-vous que je n'encourage les familiarités de M. Bertrand?

— Parlons sérieusement. Je me suis déjà permis un jour de vous représenter... Je vous le répète, il est de votre devoir de surveiller votre mari, de résister dans l'occasion à ses fantaisies. Je ne sais ce qui lui prend; il semble que depuis quelque temps il ait juré de vendre pièce à pièce son héritage. D'où lui viennent ces besoins pressants de faire argent de tout? L'an dernier, il a cédé à M. du Rozan une noue et un bouquet de bois, répondant à toutes mes remontrances par ce beau mot : — Qui a l'argent a les coquilles! — Mais la plus sotte de ses fantaisies est M. Bertrand. Cet homme a été éconduit de partout; il n'est reçu qu'ici. Sous mon ministère, il y est venu deux fois. J'ai si bien manœuvré qu'il est reparti sans rien emporter. Pensez-y, ma belle, si l'on voyait sortir de cette maison un fourgon rempli de vieux meubles armoriés et de portraits de famille, cela ferait un effet déplorable, et notez que c'est à vous qu'on s'en prendrait. On vous

accuserait d'ignorer certaines convenances, certains respects...

— Qu'on n'apprend pas, dit Marguerite, dans la boutique d'un menuisier. Comme on les calomnie, ces pauvres menuisiers!

— Je ne leur veux point de mal. Il y a place pour tout le monde sous le soleil; mais il me semble que vous êtes engagée d'honneur... Parmi ces portraits de famille que convoite M. Bertrand, il en est qui ont du mérite. Voici encore une des bizarreries de Roger. Autrefois il aimait à s'entourer de ces portraits, il les avait pendus aux murs de son cabinet de travail. Le vent a sauté, et dans le dérangement d'esprit que lui a causé la mort de Raoux, il a tout fait porter au grenier, me donnant pour raison que ces cadres qui le regardaient lui étaient insupportables. Je recommande surtout à vos bons soins un pastel de Latour, grand comme la main, qui représente une grand'tante de Roger, une d'Épinac, à vingt-cinq ans, en robe de bal, une rose dans ses cheveux, — des cheveux délicieux, blonds cendrés comme les vôtres, ma belle. La pauvre femme eut des aventures. Son mari, qui avait commencé par l'adorer, finit par la battre. Ce sont des choses qui arrivent. Un jour elle partit avec un amant, et quel amant! Un clerc de notaire... Dieu fasse paix à son âme! Quand elle eut assez de son saute-ruisseau, elle entra en religion; elle est morte en odeur de sainteté. C'est une merveille de peinture que ce portrait. Figurez-vous un teint frais comme une rose, un cou de cygne, une petite bouche qui fait la moue, et des yeux bruns ravissants, un peu comme les vôtres aussi, — mais sournois, très-sournois. En y regardant bien, on aperçoit au fond le clerc de notaire. Il serait désolant que ce bijou tombât dans les pattes du sieur

Bertrand. Faites bonne garde, je vous prie. Vous devriez adresser à Roger de sérieuses représentations...

— A quoi tient-il, madame, que vous ne les fassiez vous-même?

— Je ne suis plus rien ici, je ne me mêle plus de rien. Vous avez succédé à mes droits, il est juste que vous héritiez des charges... Ah çà! vous fait-il donc peur, votre berger? Ma chère, je crois aux proverbes : qui ménage le loup, le loup le mangera.

A ces mots, ramenant sur ses épaules son châle de cachemire, elle se leva et serra de nouveau la main de sa bru en lui disant : — Vous devriez profiter de l'absence de votre mari pour venir dîner chez moi sans façons; nous causerions. On pourrait vous offrir une omelette au lard, puisque vous les aimez, en y mêlant quelque assaisonnement.

— C'est de l'assaisonnement que je me défie, lui répondit Marguerite en souriant.

— Viendrez-vous, oui ou non?

— Je préfère attendre le retour de M. d'Ornis.

La douairière se mit à rire d'un petit rire méchant qui découvrit toutes ses dents blanches et pointues : — Tranchez le mot, vous n'osez pas venir dîner chez moi sans en avoir demandé la permission à votre tyran. Décidément ce méchant homme vous fait peur.

Marguerite la reconduisit jusqu'à la grille : — Oh! toi, vois-tu, lui disait-elle tout bas en la regardant s'éloigner, tu n'es pas bonne, et je renonce à t'aimer jamais!

Elle remonta chez elle, rouvrit sa partition, la joua jusqu'au bout. En fermant son piano, elle se souvint d'une vieille Genevoise, esprit aigre et hargneux, laquelle n'allait jamais chez les gens que pour leur décocher des traits amers ou leur rapporter quelque

bruit désobligeant qui courait sur leur compte. L'oncle Benjamin, qui l'avait en aversion, du plus loin qu'il voyait venir cette mégère, s'écriait : — Au large! voici la bête à chagrins... Et il lui ressouvint d'un autre mot de l'oncle Benjamin, d'une réponse qu'il lui faisait quand elle était petite et qu'elle l'interrogeait sur des choses qu'elle ne pouvait comprendre. — Va, va, Margot, lui disait-il, lorsque tu seras grande, tu verras qu'il y a bien des choses dans un chosier. — Qu'est-ce qu'un chosier, mon oncle? demandait-elle. — Eh! parbleu, c'est l'endroit où le bon Dieu met les choses. Il y a le grand chosier, qui est le monde, et il y a les petits chosiers, comme par exemple une tête de jeune fille, et tout cela est plus compliqué qu'on ne pense. — Ah! oui, se dit-elle, tout cela est plus compliqué qu'on ne pense.

Elle essaya de broder; mais elle éprouvait une irritation nerveuse. Il lui semblait qu'un insecte venimeux l'avait piquée de son dard. Elle voulut prendre un bain d'air. Elle mit sur sa tête sa toque de feutre gris ornée d'une aigrette rouge, sur ses épaules son mantelet de velours bordé de fourrure, et sortit pour faire le tour du parc. En traversant le grand salon, elle vit passer son image dans la glace et s'arrêta un instant pour la regarder. — Vraiment, se prit-elle à dire, c'est une assez belle personne. Je doute qu'à trois lieues à la ronde on puisse trouver de plus beaux cheveux. Le malheur est qu'elle a dans *son petit chosier* l'idée d'un certain bonheur bourgeois qui n'habite pas ici. Les plafonds sont trop hauts...

La minute d'après, elle descendit le perron, s'en alla jusqu'au fond du parc, brassant de ses pieds les feuilles mortes qui jonchaient les allées et dont le bruissement sec résonnait mélancoliquement à son oreille.

Elle se lassa de cette musique, gagna un banc au pied de la statue sans nez. Elle considéra longtemps le château et sa massive architecture. — Décidément c'est une immensité, pensait-elle, et pour la première fois elle se demanda si ce n'était point une méprise du sort qui l'y avait amenée... Il fallait un nid à la fauvette, se dit-elle, non une aire de vautour. Je tiens si peu de place et ce manoir est si grand que je sens autour de moi comme un grand vide que je ne peux remplir. Passe encore, poursuivit-elle, si à dix ans on m'avait avertie et qu'on m'eût initiée aux goûts, aux sentiments de mon futur état! Dans le monde bourgeois où j'ai grandi, il y a autant de petites passions et de mauvais procédés qu'ailleurs : on s'y fâche, on s'y querelle, on s'y jalouse comme dans tous les châteaux du monde; mais, bon ou mauvais, on y a le cœur sur la main, on s'y tutoie, les visages y sont transparents, les mots aussi, on y vit trop près les uns des autres pour se faire des mystères. Quand les maris s'en vont, on sait pourquoi, et vient-il des chagrins à leurs femmes, elles ont toujours de l'occupation pour se distraire, leur ménage à conduire, leur tricot, des comptes à revoir. Où est mon ménage? On me prie de ne me mêler de rien; une fois mon dîner commandé, toutes mes heures sont à moi, c'est à ne savoir qu'en faire... Mon grand malheur, ajouta-t-elle, est d'avoir vécu avec des gens qui m'adoraient; c'est un pli que j'ai contracté. Il y a bien dans ce pays quelqu'un qui m'aime; encore n'y paraît-il pas tous les jours. Hors lui, je ne rencontre que des gens qui seraient heureux de me voir faire une folie ou de m'entendre dire une sottise. Le pis est que, s'il m'arrivait de n'être plus aimée par personne, je ne saurais à quoi me prendre, car, voilà qui est grave, la vanité ne me consolera jamais de rien.

Elle se sentait entraînée par un courant d'idées tristes, où sa gaîté s'en allait à la dérive. Elle se leva, se secoua; les bras croisés, elle fit dix fois à pieds joints le tour du socle de la statue, et ramassant dans l'herbe une pomme de pin : C'est un petit enfant pas plus gros que cela qu'il me faudrait, pensa-t-elle. Ces petits êtres-là remplissent le temps. — Puis, sa pomme de pin dans la main, elle se mit à contempler la statue fruste et camarde de Jacques d'Ornis, maréchal de camp et commandeur du Saint-Esprit. En dépit des irréparables outrages qu'avaient infligés à sa figure les autans et les années, sa physionomie martiale et ouverte revint à Marguerite. — Tu as l'air d'un brave homme, lui dit-elle, malgré le nez qui te manque, et il me semble qu'on pourrait s'entendre avec toi. Tu avais vu la cour et les camps, tu savais le monde et la vie ; tu n'avais pas les petites idées, les étroits préjugés de certains cerveaux racornis de ma connaissance. Peut-être, si tu revenais au monde, serais-tu étonné de trouver ici Marguerite Mirion causant familièrement avec ton image et d'apprendre que cette petite bourgeoise est entrée dans ta famille; mais c'est à l'user qu'on connaît l'étoffe. Si jamais elle a le bonheur de te donner un descendant, cet enfant ne sera pas indigne de toi. Elle lui enseignera les généreuses pensées et les généreux mépris, elle lui mettra au cœur une étincelle de ce courage qui nous apprend à nous bien battre contre la vie, et, s'il le faut, à mourir en braves à Nerwinde, car c'est bien à Nerwinde que tu es mort, vieux sourd? ajouta-t-elle en se penchant pour lire l'inscription. En ce moment, elle s'avisa qu'elle tenait toujours dans ses doigts la pomme de pin. Elle l'approcha de ses lèvres, et fermant les yeux, la bouche ouverte, elle la couvrit de baisers, jusqu'à ce que,

riant de sa folie, elle la rejeta bien loin dans le gazon.

Elle reprit le chemin du château. Son entretien avec le maréchal de camp l'avait réconfortée; elle se sentait disposée à mieux espérer d'elle-même et des autres. — C'est singulier pourtant, se dit-elle, je viens de promettre à ce héros de pierre que j'apprendrai à mon fils à mourir en brave, et il y a dix à parier contre un que je n'aurai pas le courage de traiter la question des portraits.

En repensant à ces portraits, il lui vint quelque curiosité de les voir, surtout celui de cette pauvre jeune marquise d'Épinac, que son mari avait battue après l'avoir adorée, et qui s'était enfuie avec un clerc. Cette destinée la scandalisait un peu et la touchait beaucoup; les honnêtes femmes sont ainsi faites qu'un grain de scandale n'a jamais nui à leurs émotions. Elle se hâta de rentrer; mais avant de partir pour son expédition, désirant ne mettre personne dans le secret de ses curiosités, elle envoya le valet de chambre de son mari porter une lettre à la poste et Fanny prendre des nouvelles de la vieille paralytique. Elle ne put s'empêcher de rire elle-même de ses précautions. — On dirait vraiment, pensait-elle, que c'est un crime de monter dans un grenier. Me voilà presque aussi émue que pouvait l'être la femme de Barbe-Bleue quand elle pénétra dans le mystérieux cabinet.

Dès qu'elle fut seule, elle monta au second étage, suivit le corridor dans toute sa longueur, et, trouvant sur sa gauche un escalier en bois, elle le gravit rapidement, arriva devant une grande porte en chêne sculpté, qui lui parut avoir un air rébarbatif, l'une de ces portes qui n'aiment pas qu'on les dérange et qui prient les gens de passer leur chemin. Elle ne laissa pas de l'ouvrir, non sans peine; elle dut s'aider de ses deux

mains pour faire tourner la clé dans la serrure. En roulant sur ses gonds, la porte fit entendre un sourd grincement qui ressemblait à une plainte, à une protestation. Son maître l'avait formée, elle n'aimait pas les curieux.

Ce grenier, qui prenait jour par deux grandes lucarnes, n'avait rien de lugubre ni de sinistre. C'était un grenier bien tenu, pas trop poudreux. Les meubles de rebut qui le remplissaient étaient rangés en bon ordre comme des files de soldats ; on pouvait aisément les passer en revue. Marguerite, qui avait l'œil exercé en ces matières, s'assura bien vite que dans ce vieux mobilier il n'y avait aucun objet de prix, rien qui méritât d'être disputé aux griffes de M. Bertrand. Elle passa aux portraits, qui étaient appuyés contre la muraille ; elle était bien aise de faire la connaissance de sa famille d'adoption. Tous ces d'Ornis avaient été taillés sur le même patron, tous noirauds, maigres et secs, les lèvres minces et serrées, le nez crochu, l'œil étincelant, le sourcil dur et sévère. — Quelle collection d'oiseaux de nuit ! pensa Marguerite ; ces fronts caverneux ont l'air de magasins à secrets. — Elle fut heureuse de découvrir au fond d'une caisse enveloppée d'une bâche l'adorable figure de la marquise d'Épinac. Elle se récria cette fois de plaisir et d'admiration. Le pastel était un bijou ; Mme d'Ornis ne l'avait pas surfait. L'expression des yeux était étrange ; Marguerite n'y aperçut point le clerc de notaire ; elle crut y découvrir un léger nuage de tristesse, un malheur vaguement pressenti, un mystère de mélancolie et d'attente. Elle s'assit sur le rebord de la caisse pour contempler plus à son aise ce portrait, qui exerçait sur elle une sorte de fascination ; elle n'en pouvait détacher ses regards. — Il est certain, se disait-elle, que je lui ressemble

un peu. Les cheveux, le cou... Ah! par exemple, la bouche est plus petite ; impossible de rire avec la bouche que voilà. En peinture, cela fait mieux ; mais dans l'habitude de la vie... Cette d'Épinac était une Marguerite Mirion triste. Ses yeux voyaient trop loin, devinaient les malheurs. Mieux vaut avoir l'esprit plus court et la bouche plus grande.

Elle se mit à rire, comme pour montrer au portrait comment on s'y prenait. Le retentissement de son rire dans le grenier lui fit peur. Il lui sembla que ce grenier se scandalisait de sa gaîté. — Où donc est le scandale? dit-elle. — Et avisant tous les d'Ornis qui la regardaient : — Ce sont ces gens-là qui ne veulent pas qu'on s'amuse. — Elle les retourna aussitôt contre la muraille. Cela fait, elle se disposait à enfouir Mme d'Épinac dans sa caisse ; mais elle ne put se séparer de sa nouvelle amie. Elle prononça qu'il serait odieux de laisser tomber cette charmante marquise dans les mains crochues de M. Bertrand , qu'elle aurait le courage de plaider sa cause, qu'en attendant elle voulait la mettre en sûreté et s'en faire une compagnie dans ses heures de solitude.

Elle emporta chez elle le portrait sans accident, et le regarda de nouveau à plusieurs reprises. Le soir, en se déshabillant, elle le posa sur sa toilette, et quand elle fut au lit, elle le prit dans ses deux mains, se mit à causer avec lui, à lui faire conter son histoire. — Ainsi, lui disait-elle, il a commencé par t'adorer, et puis il t'a battue ! Pourquoi donc? Tu n'étais pas coquette, et il n'était pas jaloux. Peut-être l'as-tu contrarié ; tu as eu le tort d'écouter ta belle-mère. Il faut toujours se défier de ces esprits pointus... Et un jour, n'y pouvant plus tenir, tu es partie avec ton clerc. Il était charmant, joli comme un Cupidon? Bah ! si char-

mants que soient les clercs de notaire, on a vu bien vite le bout de leur esprit et de leur cœur... Puis tu t'es réconciliée avec le bon Dieu en entrant dans un couvent. Il paraît que c'est un charme qu'un béguin de religieuse ; cela endort les souvenirs. Voilà une ressource que je n'aurais pas, sous peine d'abjurer. Je serais condamnée à me ressouvenir et à me repentir pendant vingt ans, ou à me tuer. Vingt années de repentir! Je crois vraiment que je me tuerais.

Elle s'assoupit peu à peu sans lâcher le portrait. A son réveil, son premier regard fut pour lui. Sautant à bas de son lit, elle s'empressa de serrer la marquise dans un tiroir. Elle achevait sa toilette quand elle entendit dans l'escalier une voix et un pas bien connus, et Roger entra dans sa chambre.

— Il ne s'est rien passé pendant mon absence ? lui demanda-t-il.

— Rien. Nous ne sommes pas dans le pays des événements. Et ce grand Paris?...

— Il est toujours à sa place... Vous n'avez point reçu de visite?

— Point du tout... Ah! si, une seule. Votre mère est venue me voir.

— Qu'avait-elle à vous dire?

— Elle venait me prier à dîner, je lui ai répondu que je préférais attendre votre retour.

— Vous êtes une femme... une femme... pleine de bonnes intentions. — A ces mots, il l'embrassa sur le front.

Elle le voyait en si belle humeur qu'elle résolut de lui parler des portraits. Une lettre de son père qu'on lui remit en ce moment la fit changer d'idée. Cette lettre, qui avait été retardée par une erreur de la poste, lui annonçait que l'oncle Benjamin avait eu un

coup de sang, qu'il avait peine à se rétablir, que les médecins étaient inquiets, que lui-même sentait la gravité de son état et témoignait un vif désir de revoir sa filleule. Marguerite montra la lettre à son mari et lui demanda l'autorisation d'aller passer trois jours à Genève. — Cela tombe fort mal, lui dit-il. J'avais formé le projet de vous emmener dès demain courir avec moi le Morvan.

Comme elle insistait, il finit par lui dire avec une dureté qui la peina : — Soit, j'y consens, et je pardonne à votre parrain, mais à la condition qu'il n'en réchappe pas.

Le train direct de Paris à Genève passait à Beaune dans la nuit. Il fut arrêté que Marguerite partirait pour Beaune aussitôt après le dîner, et la voiture fut commandée pour huit heures. Son mari paraissait très-contrarié; elle ne voulut point lui parler des portraits : lui déplaire deux fois en un jour, c'était trop. Qu'allait-elle faire de Mme d'Épinac? Le pastel avait un cadre de prix, guilloché, enrichi de grenats aux quatre coins. Marguerite craignit que, si M. Bertrand revenait en son absence et qu'on cherchât le portrait sans le trouver, on ne s'en prît à quelque domestique qui se serait laissé tenter par les grenats. Elle se promit de reporter Mme d'Épinac dans sa caisse. Dans l'après-midi cependant, comme elle faisait un tour de parc avec M. d'Ornis, elle fut vingt fois sur le point de lui confesser son expédition de la veille, sa trouvaille, le prix qu'elle y attachait. Elle s'embarqua dans un exorde; mais elle ne réussit pas à débarquer, et quoique du haut de son socle le héros de Nerwinde semblât la regarder et lui rappeler ses magnanimes déclarations, le courage lui manqua. Elle quitta M. d'Ornis sous prétexte qu'elle avait des préparatifs

à terminer, et après être remontée dans sa chambre, elle grimpa furtivement au grenier pour y faire restitution.

Elle trouva la porte toute grande ouverte, s'avisa en entrant qu'un domestique était venu le matin pour aérer et donner un coup d'époussette. Elle en conclut qu'il y avait péril en la demeure, qu'apparemment M. d'Ornis attendait son brocanteur dans la journée. Bien qu'elle eût hâte de se retirer, elle perdit quelque temps à tout remettre en ordre dans la caisse, de manière que personne ne pût se douter qu'une curiosité indiscrète y avait fureté. Elle replaça ensuite la bâche comme elle était. En se redressant, elle se heurta la tête; elle y porta la main et s'aperçut qu'elle avait perdu un nœud de rubans lilas qui ornait ses cheveux. Elle le chercha longtemps, ne le trouva point, et finit par se persuader qu'il était tombé dans le parc, au milieu d'un fourré que son mari lui avait fait traverser.

Elle se disposait à battre en retraite, et déjà elle avait atteint le premier palier, quand elle entendit à l'étage inférieur un bruit de pas et de voix. Elle prêta l'oreille; les pas et les voix se rapprochaient. Elle reconnut bientôt celle de M. d'Ornis, et l'instant d'après l'accent caverneux du brocanteur. — Me voilà prise, pensa-t-elle. Cédant à un mouvement d'effroi, elle remonta lestement les marches qu'elle venait de descendre. A l'entrée du grenier, elle s'arrêta, prit le temps de réfléchir, se reprocha son trouble, sa puérile frayeur : — Je suis folle. Quoi de plus simple que de lui expliquer?... Oui; mais c'est tantôt, dans le parc, que j'aurais dû m'expliquer. Je l'ai quitté en prétextant mes préparatifs de départ; je lui ai fait un demi-mensonge, et il n'y a pas pour lui de demi-mensonges.

Il est si défiant! Il me soupçonnera de je ne sais quelles noires intentions, sans compter qu'il n'est pas maître de son premier mouvement. Il se fâchera, me rudoiera, et cela par-devant témoin. On saura dans tout le voisinage qu'il ne me traite pas toujours avec tout le respect imaginable. Cela mettra aux anges Mme d'Ornis...

Les pas et les voix s'étaient encore rapprochés. Marguerite traversa rapidement le grenier, se réfugia dans un petit galetas sombre, séparé du grand par une mince cloison dont les ais bâillaient, laissant entre eux de grands jours. Il y avait au fond de ce réduit un vieux fauteuil, abrité derrière une commode. Avant de se blottir dans ce fauteuil, Marguerite se consulta de nouveau. — Si l'on me découvrait ici, ce serait grave. Eh bien! qu'ils me découvrent! Je ferai bonne contenance, je conviendrai de tout, que Mme d'Épinac m'est chère, que je n'entends pas qu'on me l'enlève, que je suis prête à doubler la mise, qu'elle appartient de droit au plus offrant. C'est ainsi qu'elle se pardonnait sa frayeur présente en considération du brillant courage qu'elle déploierait plus tard. Voilà comment sont faites les consciences. Dès qu'elles se prennent à raisonner, les plus honnêtes trouvent des expédients. Le fait est que Marguerite avait peur, et quand on a peur et qu'on rencontre un fauteuil remparé d'une commode, c'est bientôt fait de se mettre dedans, de s'y tapir, d'y demeurer coi, advienne que pourra.

A peine était-elle en lieu de sûreté que M. d'Ornis parut sur le seuil du grenier, suivi de M. Bertrand, qui respirait avec effort. Après avoir refermé la porte, Roger promena autour de lui un regard farouche, comme pour s'assurer qu'il n'y avait nulle part des oreilles et des yeux cachés. Ce regard n'arriva point

jusqu'au fond du petit galetas, où il faisait nuit comme dans un four. Quant au marchand de bric-à-brac, il se laissa tomber lourdement dans le coin d'un canapé dont il fit gémir les ressorts usés. — Ouf! vous m'avez essoufflé, monsieur le comte, dit-il d'un ton paterne. Ce n'était guère la peine de grimper si haut. A quoi bon ce luxe de précautions? Nous aurions été plus commodément dans votre cabinet... Pour ce qui est de toute cette friperie, je vous en ai dit l'an dernier mon avis. Il n'y a dans tous vos greniers rien qui vaille, hormis quelques cadres et un ou deux portraits. Vous y tenez, ce sont des reliques, et vous savez si je respecte les sentiments de famille... Cependant, si vous vous ravisez, je consens à vous acheter mille francs la permission de trier ici tout ce qui pourrait me convenir. Ce serait un billet de mille francs à déduire sur notre petit compte et que vous passeriez à votre avoir.

Il se leva, se mit à fureter de çà, de là, comme pour faire une prisée, clignant de l'œil, gonflant ses abajoues, haussant les épaules, avec des hochements de tête dédaigneux. Il poussa jusqu'à l'entrée du réduit; déjà il avançait le pied et les épaules pour y pénétrer quand M. d'Ornis, qui l'avait suivi, le saisit brusquement par le bras et lui fit signe de se rasseoir. — Soit! n'en parlons plus, dit-il en tournant le dos au galetas. On est comte ou on ne l'est pas, et quand on l'est, on tient à ses aïeux, à toutes les souquenilles de ses aïeux, on ne sacrifie pas ses souvenirs à l'avantage d'un bon marché; je vous comprends, tout maquignon que je vous semble. Bien que j'aie commencé par faire dans ce monde le métier de pied poudreux, je respecte l'aristocratie, moi, et je trouve fort bien qu'il y ait une classe qui représente les beaux sentiments. Je vous

demande un peu ce que deviendrait la société sans les beaux sentiments...

Il se rassit, et bientôt il allongea ses jambes crottées sur le canapé. M. d'Ornis restait debout devant lui, adossé contre un buffet, le toisant sans sonner mot de la tête aux pieds. — Croyez-vous que je ne devine pas à quoi vous pensez? reprit M. Bertrand avec un rire goguenard. Vous cherchez à calculer mes chances de vie. Vous vous dites : Voilà un épais gaillard qui a le teint rougeaud, le cou gros et court; il a sûrement une complexion apoplectique, et il se pourrait bien faire qu'un heureux accident me débarrassât de lui au premier jour... Mon Dieu, je ne demande pas mieux que de vous être agréable. Toutefois il ne faut pas se fier aux apparences. Mon père était bâti tout comme moi; il est mort à quatre-vingt-deux ans, et j'en ai cinquante-trois. Vous voyez qu'il y a de la marge... A propos, où est l'argent?

M. d'Ornis se décida enfin à desserrer les dents. — Quel argent? dit-il d'un ton bref. Vos demandes sont ridicules; je ne les prends pas au sérieux.

— Vous auriez tort. Vous me connaissez; je suis un homme sérieux, toujours sérieux.

— Et peut-on savoir, monsieur Bertrand, ce que vous faites de vos écus? On assure que votre commerce va bien...

— N'en croyez rien. Les temps sont durs, les occasions sont rares, et la pratique devient de jour en jour plus défiante. La défiance, voyez-vous, est le mal du siècle, la désolation des bonshommes de mon espèce. Et par exemple les tableaux! C'est le diable aujourd'hui de vendre un tableau. L'amateur fait le malin, il vous dit : Cette petite machine-là? Plus souvent! c'est une copie... Croiriez-vous que j'avais acheté l'an passé dix

Pérugins, là, tout un lot, et, je vous prie, tout ce qu'il y a de plus vrai, vrai comme ma parole d'honneur. Ils me sont restés pour compte. On ne coupe plus aujourd'hui dans les Pérugins

— Dites plutôt, répliqua M. d'Ornis avec une expression de suprême mépris, que vous menez la vie à grandes guides, que vous vous amusez, que vous entretenez des filles...

— Et quand j'entretiendrais des filles, repartit l'autre en levant le nez. Les femmes ne sont-elles pas la consolation de la vie? Mais, mille tonnerres! où en trouver d'aussi jolies que la vôtre?... Non, je ne donne pas dans la bagatelle, moi. Mon idée est d'employer mes petites économies à acheter des maisons. Il y en a une, à la Guillotière, que je reluque, que je couche en joue depuis longtemps. Il me manque trente mille francs pour faire le prix, je viens vous les demander. C'est simple comme bonjour.

M. d'Ornis se frappa le front. — Vous avez donc juré de me ruiner? Cinquante mille francs la première fois, quarante mille l'an dernier, trente mille aujourd'hui...

— Eh bien! cela fait cent vingt mille, et vous avez de votre chef six cent mille francs au moins. Vous voyez que vous n'êtes pas encore près de vos pièces... Et puis le beau-père! J'ai pris mes petites informations : on m'a écrit de Genève qu'il est deux fois millionnaire, ce monsieur.

— Je vous ai fait l'honneur de vous montrer mon contrat de mariage. Vous savez comme moi que ma femme ne m'a point apporté de dot. Son père lui a donné trois cent mille francs à titre de bien paraphernal... Ces trois cent mille francs, je n'en ai ni la jouissance ni l'administration.

— C'est donc un ladre que ce beau-père? répondit

M. Bertrand avec une sincère indignation. Il est plus dur à la détente qu'un vieux juif!... Il me semble pourtant que, vu l'insigne honneur que vous lui faisiez... Margoton est devenue comtesse. Ces bonnes fortunes-là se payent gros d'ordinaire. Monsieur le comte, n'y aurait-il pas moyen de traire cette vache à lait, de faire chanter cette belle voix de baryton ?

Marguerite ne perdait pas un mot de cet entretien. Les dernières paroles qu'elle venait d'entendre lui serrèrent le cœur. Elle se rappelait avec quelle insistance son mari avait refusé la dot que voulait lui donner son père. Ce qu'elle avait pris pour un raffinement de sa délicatesse était un calcul de sa prudence. Contre quel péril se défendait cette prudence? Qui était cet impérieux emprunteur qui ne sollicitait pas, mais réclamait, qui ne demandait pas, mais commandait? Où prenait-il le droit d'avoir le verbe si haut? Ce joueur possédait dans son jeu la carte qui gagne les parties, l'atout vainqueur. Quelle était cette carte? N'allait-il pas tout à l'heure la jeter sur table? Marguerite frémissait, se disant : Que vais-je voir? que vais-je entendre? quel est ce secret? Elle sentait que tout son avenir était en question, que sa destinée était comme suspendue aux lèvres épaisses et brutales de ce butor, qui contraignait à l'écouter le plus fier des hommes, et se permettait de lui dire : — Margoton est devenue comtesse, — sans qu'un soufflet lui fît ravaler sa phrase. La pauvre femme aurait voulu s'enfuir ; mais, si la frayeur l'avait retenue jusqu'alors dans son fauteuil, elle s'y sentait maintenant clouée, en dépit d'elle-même, par une indicible et fiévreuse curiosité.

— Impudent drôle que vous êtes! s'écria M. d'Ornis après un silence en serrant les poings. Comment ai-je

pu consentir dans une heure de lâcheté et de folie?... Mais il était convenu qu'une somme payée une fois pour toutes m'acquitterait à jamais envers vous. Vous êtes un voleur, monsieur Bertrand! un voleur, vous m'entendez? Je suis bien aise de vous cracher votre nom à la figure.

— Un voleur! répliqua le marchand de bric-à-brac sans s'émouvoir. Où prenez-vous donc cela? Oh! que nenni. Nous avons des principes, nous autres; nous ne croyons pas que tout nous soit permis, nous savons très-bien ce qu'autorisent les règles de notre petit commerce et ce qu'elles nous défendent... Là, ne vous fâchez point, vous n'êtes pas raisonnable; on vous les rendra un jour, vos écus. Et que parlez-vous d'une heure de folie? Ce que vous fîtes dans ce moment-là était fort sensé; moyennant rançon, vous avez sauvé, quoi donc? la tête du comte d'Ornis. Si la vie sans l'argent est peu de chose, l'argent sans la vie n'est rien du tout. Allons, est ce qu'on chicane ainsi son sauveur, et un sauveur aussi gentil que moi, qui a non-seulement des principes, mais des procédés? Vraiment vos ingratitudes m'affligent. Je sais que mon visage et mes visites ne vous agréent point. En trois ans, je suis venu vous voir trois fois; il me semble que j'y mets de la discrétion. Et notez que cette année, par un sentiment de délicatesse, je me suis dit: Laissons-le jouir en paix des douceurs de sa lune de miel, et, puisque mon nez de perroquet lui est antipathique, puisse le bon Dieu le lui faire oublier pendant trois mois! Mais enfin je ne peux pas m'empêcher d'exister, je ne peux pas pour vous obliger me supprimer tout à fait. Je suis un cauchemar intermittent, c'est toujours cela de gagné... Eh! morbleu, si j'étais à votre place, je serais en-

chanté de voir ce drôle, ce voleur qu'on appelle M. Bertrand, me donner de temps à autre signe de vie. Pourquoi viens-je ici ? Pour vous demander de l'argent. Sacrebleu ! si je n'aimais par l'argent, M. le comte d'Ornis pourrirait aujourd'hui sous terre. Voulez-vous savoir ce que vous rapportent les espèces que vous m'avancez? Elles sont bien placées, celles-là ; elles vous servent à endormir mes remords, car vous avez beau dire, on a sa petite conscience tout comme un autre ; mais on a aussi ses faiblesses, et porte bien graissée ne chante pas... Ah ! dame, vous n'avez pas l'air de me croire, et je vous jure pourtant qu'il y a des nuits où je dors mal, des nuits où je vois se dresser à côté de mon lit la figure pâle de l'homme qui... de l'homme que...

M. d'Ornis ne le laissa pas achever ; il tira précipitamment de sa poche un portefeuille, et le lança avec violence à la face du brocanteur.

— A la bonne heure ! s'écria celui-ci ; quand on me soufflette avec des billets de banque, j'excuse la vivacité du geste en faveur de l'intention, pourvu toutefois que le compte y soit.

Il ouvrit le portefeuille, en tira une liasse de billets, qu'il se mit à compter ; puis il fit le geste d'un homme qui plonge une plume dans une écritoire, et dessinant des lettres avec son index : — Moi, soussigné, dit-il, je reconnais avoir emprunté à M. le comte d'Ornis cent vingt mille francs à lui remboursables dans le plus bref délai.

Et il empocha les billets.

— Où est mon reçu ? il me faut un reçu ! s'écria M. d'Ornis.

— Ramassez-le dans le vent. Quelle bêtise ! est-ce que j'ai l'habitude de vous donner des quittances ? De

marchand à marchand, il n'y a que la main. Monsieur le comte, vous ne pouvez pas vous vanter d'avoir une ligne de mon écriture, tandis que nous avons de la vôtre !

M. d'Ornis eut un nouvel accès de fureur. Il marcha vers M. Bertrand tête baissée, serrant les dents et les poings : — Ce papier, rendez-moi ce papier!........ Combien vous faut-il? cinquante mille francs? cent mille?

— Serviteur! repartit M. Bertrand en se levant. Un jour ou l'autre, je ne dis pas... Cent mille francs! mais vos pattes de mouche n'ont pas de prix fixe. Que le bonhomme de Genève vienne à crever demain et que vous héritiez du magot, il vaudra bien son petit million, cet amour de papier!

M. d'Ornis ne se connut plus. Il poussa un cri de rage et fit un mouvement pour se précipiter sur le brocanteur; mais celui-ci, s'emparant prestement de son rotin, rompit la semelle et se mit en garde, bâton levé. — Croyez-vous qu'on me prenne sans vert? s'écria-t-il; nous vous savons violent, monsieur le comte. Je vous le demande un peu, de quoi vous servent ces simagrées? Quand vous me fouilleriez des pieds à la tête, le trouveriez-vous dans mes poches, votre petit papier? Je n'expose pas ainsi mes trésors.

M. d'Ornis avait repris possession de lui-même. Montrant la porte au marchand de bric-à-brac : — Sortez, misérable! lui cria-t-il. Si vous aviez l'audace de reparaître chez moi, je vous jure qu'on vous y recevrait à coups de trique ou de fusil.

A ce mot, le flegme jovial de M. Bertrand se démentit. Se carrant sur ses pieds d'éléphant, le visage cramoisi, les yeux écarquillés : — Et moi, je vous jure, répliqua-t-il d'une voix tonnante, que je revien-

drai ici toutes les fois que cela me plaira, et que vos gens et vous-même...

M. d'Ornis l'interrompit par un geste. Il avait entendu quelqu'un monter l'escalier. C'était Jérôme, son valet de chambre, qui venait lui annoncer que le marquis du Rozan était en bas et demandait à lui parler.

— Ainsi, monsieur le comte, vous n'en voulez rien rabattre? fit M. Bertrand en changeant de ton. Foi d'honnête homme, vos portraits ne valent pas ça.. C'est votre dernier mot?... Sur ce pied-là, pas moyen de s'entendre. A l'avenir nous changerons de rôle. Je serai le vendeur, vous serez l'acheteur. Vous m'avez confessé que vous aviez la passion des Pérugins. J'en ai une dizaine... Des Pérugins premier numéro. On vous apportera cela, et sans être sorcier, je gage que vous garderez toute la cargaison. Dame! quand on aime les Pérugins!...

Il se mit à descendre l'escalier. M. d'Ornis le suivit et se contenta de pousser derrière lui la porte du grenier.. Marguerite sortit de sa cachette, regagna son appartement sans prendre aucune précaution, tant elle était éperdue. Heureusement elle devait partir le soir même pour Genève. Il lui tardait de monter en voiture, mais auparavant elle devait dîner en tête-à-tête avec son mari. Ce tête-à-tête l'épouvantait. Saurait-elle se rendre maîtresse de son visage, empêcher ses yeux de parler, sa pâleur de la trahir? Elle tremblait comme la feuille en descendant à la salle à manger. M. d'Ornis lui fit dire qu'il avait la migraine, qu'il ne dînerait pas. Elle respira plus librement; mais pouvait-elle se mettre en route sans lui faire ses adieux? A huit heures précises, elle frappait à sa porte. — Qui est là? que me veut-on? cria-t-il d'une voix stridente.

— C'est moi... Je pars.

— Où donc allez-vous?... Ah! j'oubliais...

Il entr'ouvrit sa porte. Marguerite avait eu soin de baisser son voile. — Bon voyage, reprit-il d'un ton amer, et rapportez-moi bien vite vos gaîtés d'alouette, car vous êtes gaie, vous, Dieu vous bénisse!

— Vous souffrez beaucoup? demanda-t-elle timidement.

— Oui, beaucoup, ici et là, répondit-il en portant son doigt sur son front et sur son cœur.

Durant tout le trajet, de huit heures du soir à onze heures du matin, Marguerite n'eut qu'une seule occupation, une seule pensée; elle repassait dans son esprit tous les détails de la scène du grenier et se demandait : — De qui suis-je la femme?

Elle était à ce point absorbée dans ses sombres rêveries qu'à son arrivée dans la gare de Genève, lorsqu'un employé lui cria : — Genève! tout le monde descend! — elle eut un tressaillement et se dit à elle-même : — Genève! Je suis donc à Genève? Qu'y suis-je venue faire? Ah! oui, mon parrain est malade ou peut-être mort. Que m'importe? Cet accident ne prendra pas sur mes gaîtés d'alouette, car je suis gaie, moi, Dieu me bénisse! et fière autant qu'heureuse, comme il convient à la femme du comte d'Ornis.

IX

L'oncle Benjamin n'était point mort. Une crise favorable s'était déclarée, et, pour employer le langage mythologique qu'il affectionnait, l'avait fait revenir à toutes jambes des bords du sombre Achéron. On l'a-

vait écrit l'avant-veille à Marguerite; la lettre n'était pas arrivée à temps pour l'empêcher de partir.

Si maison fut jamais en fête, ce fut Mon-Plaisir dans ce jour de bienheureuse mémoire. Un petit paysan qui gardait ses vaches dans un pré voisin aperçut le premier la comtesse d'Ornis. Il donna l'éveil ; la nouvelle courut comme un éclair, les humains la communiquèrent aux bêtes, chiens, chevaux et volailles, et de la cuisine au salon, du grenier à la cave, de la basse-cour à l'écurie, tous les cœurs entrèrent en danse. A peine eut-elle mis pied à terre, Marguerite fut entourée, interrogée, haranguée, caressée, chiffonnée de dix côtés à la fois. Dans ce grand tourbillon d'embrassades et de discours, il lui semblait qu'il y avait cent portes à Mon-Plaisir, et que de chacune de ces portes sortait, les bras ouverts, un père, une mère, une tante, une cousine. C'était à ne savoir où se mettre.

Quand elle eut satisfait de son mieux à toutes ces curiosités, à toutes ces joies, à toutes ces tendresses essoufflées, sa mère, impatiente de la posséder tout entière, lui jeta ses bras autour de la taille, et l'entraîna ou, pour mieux dire, l'emporta dans sa chambre, dont elle poussa le verrou; puis elle lui ôta son chapeau, la fit asseoir dans un fauteuil, s'agenouilla sur un coussin à ses pieds, lui prit les deux mains, la mangea des yeux. — Eh bien! ma chérie, tu es heureuse? lui dit-elle avec transport.

— Très-heureuse, maman, répondit Marguerite en essayant de respirer.

Là dessus, Mme Mirion lui parla pendant deux heures d'horloge sans désemparer. — Mon Dieu! que tu es jolie! lui disait-elle; je crois que tu as encore embelli. Pourtant tu es un peu pâlotte, tu as les yeux battus.

C'est la faute du chemin de fer. Tantôt il n'y paraîtra plus. Et tu es heureuse, n'est-ce pas? Il t'adore? Dire que c'est moi qui ai fait ce mariage! Il y a toujours avec vous des si et des mais. Conviens que toi-même tu n'en voulais pas, que j'ai dû te forcer la main. Quel dommage qu'il ne t'ait pas accompagnée! On se moque de moi, on prétend que j'en suis amoureuse. Cet imbécile de Benjamin, avec ses prophéties à la Nostradamus... A l'entendre, nous t'envoyions à l'abattoir. Mon Dieu! je suis bien aise qu'il en réchappe. Seulement je n'étais pas inquiète; les gens désagréables se tirent toujours d'affaire. Je suis sûre que tout te semble bien petit par ici, et les plafonds trop bas. Que veux-tu, ma blonde châtelaine? nous n'avons pas de château, nous autres. Et ton lac! parle-moi de cet amour de lac. Ce n'est qu'un étang? Bah! prie ton mari de t'en faire un autre. Un homme qui t'adore n'en est pas à te refuser un lac. Tes lettres, vois-tu, sont bien gentilles; mais elles ne disent rien. Tu nous écris : — Le temps est beau; je me porte bien, je vous aime bien. — Il faut deviner le reste. Ce que j'ai deviné, c'est que ta belle-mère est aux petits soins avec toi, qu'elle te prodigue les chatteries, que vous volez de fête en fête, de gala en gala. C'est un plat que j'ai servi tout chaud, l'autre jour encore, à Mme Patet. Tu sais comme ces gens-là faisaient le gros dos pour avoir marié leur Émilie à un marchand de nouveautés, qui a des écus, je ne dis pas. Quand ils ont appris notre mariage à nous, ils en ont fait une maladie, et il m'est revenu qu'ils allaient partout disant : Ces Mirion sont des intrigants qui décrochent les étoiles, il leur en cuira. Eh bien! j'ai rencontré avant-hier cette pimbêche avec ses trois filles, qui ont des rousseurs au visage, et je me suis donné l'agrément de lui ré-

péter que tu étais la plus heureuse des femmes, que ton mari était à deux genoux devant toi, que tu avais tous les jours que Dieu fait une baronne à déjeuner, deux ou trois duchesses à dîner. Elle en est devenue jaune comme un coing; mais à propos ce n'est pas tout, cela. Il y a une chose que je meurs d'envie de te demander... Vraiment, pas encore? Moi, il m'était venu un beau matin une bête de passion pour les zestes d'orange. Les zestes ne te disent rien?... Oh! dépêche-toi, je t'en prie, car il m'en faut quatre, quatre petits d'Ornis. Nous leur ferons ordonner l'air de la Suisse par un de vos médecins bourguignons, et chaque année, pendant trois mois, je les ferai danser tous les quatre à la fois sur mes genoux.

M. Mirion n'était pas moins content que sa femme mais sa joie ne bavardait pas. Il se contentait de regarder Marguerite entre les deux yeux et de s'écrier, en faisant sauter sa tabatière dans ses mains : La voilà donc, cette chère grande fille! La cousine Grillet la contemplait humblement, dévotement et silencieusement, comme un chien de sacristie contemple un évêque. Mlle Baillet l'interrogeait sur les us et coutumes de la Bourgogne, et concluait de ses réponses qu'il ne manquait que deux choses à la félicité des Bourguignons, un ordre équestre et une grande-duchesse douairière. Quant à l'oncle Benjamin, qui ne quittait pas son fauteuil, lorsqu'il la vit entrer dans sa chambre, il lui cria : — Margot, ton parrain a contemplé de près la barque de Caron; mais le nocher du sombre empire n'a pas voulu de moi, il m'a prié de repasser, et j'en suis, ma foi, bien aise, puisque je te vois heureuse et contente. Tout va donc bien, là-bas? Ces d'Ornis ne font pas trop les fendants? Ton mari est gentil avec toi? Allons, allons, cette affaire a

mieux tourné que ne le méritait ton insupportable mère. Elle n'a que son gendre à la bouche, elle nous en régale à journée faite, avec des roulements d'yeux et de voix que le diable emporte! On dirait, ma parole, qu'Ornis s'écrit avec trois *r* et quatre *s*. A-t-elle le bonheur agaçant et filandreux! Sauve qui peut.

Mme Mirion ne savait qu'inventer pour faire montre de sa fille et de sa joie. Elle n'était pas de ces avares qui couvent de l'œil leurs trésors et n'ont garde de les étaler en public; elle aurait voulu mettre tout l'univers de part dans les fêtes de son cœur et de ses yeux. Il lui vint deux idées. L'une, dont elle se garda le secret, fut de louer une vitrine dans la rue la plus fréquentée de Genève, et d'y exposer pendant vingt-quatre heures la comtesse d'Ornis. L'autre fut de donner un grand dîner de trente couverts, suivi d'un festival avec accompagnement de musique, d'illuminations et de feux du Bengale, car c'est toujours là qu'elle en revenait. Marguerite eut beaucoup de peine à l'en faire démordre; elle lui représenta qu'elle n'avait que trois jours à passer à Mon-Plaisir, qu'on n'improvise pas les festivals, que les clarinettes sont très-affairées, qu'il est prudent de les engager d'avance, qu'au surplus elle n'avait pas apporté de toilettes, et qu'elle préférait à tous les Patet du monde sa chambre de jeune fille, ses jardinières vides et ses rosiers défleuris. Elle ne put toutefois se dispenser d'accompagner sa mère à la ville, où Mme Mirion inventait des prétextes pour lui faire arpenter les rues des heures durant, en promenant autour d'elle des yeux émérillonnés qui disaient : — C'est elle, la voilà! Sonnez, clairons!

Bien que le festival lui fût épargné, Marguerite ne trouva point le repos à Mon-Plaisir pendant les deux

journées qu'elle y passa. C'est une rude fatigue que d'être en proie à une idée fixe et de s'observer sans cesse pour ne se point trahir, de surveiller ses gestes, ses paroles, de se faire un visage de commande, et quand les larmes sont là, qu'on les sent venir, de dérouter toutes les indiscrétions par le perpétuel mensonge d'un faux sourire qu'on s'efforce de clouer sur ses lèvres, et qui n'attend qu'une minute de distraction pour s'envoler. Mme Mirion disait à sa fille : — Voyons, décris-nous par le menu ton salon, tes meubles, tes tapisseries. — Et tout en faisant l'inventaire de son salon Marguerite voyait un grenier où deux hommes causaient. L'oncle Benjamin, qui avait le goût des bavardages, lui demandait : — Que dit la chronique d'Ornis? — Et tout en lui répondant qu'Ornis était un canton modèle où fleurissaient toutes les vertus, où tous les maris étaient fidèles et toutes les femmes irréprochables, elle se disait : — Quel est donc ce mystère? quelle est cette horrible dette que cent vingt mille francs ne suffisent pas à payer? — On lui demandait encore si son mari ne projetait point quelque voyage, s'il ne lui ferait point voir Paris et l'Italie. Elle répondait qu'Ornis est un lieu si charmant qu'on n'y forme point de projets, et au même instant elle pensait : — Ah! si, j'en ai un : je lui dirai que j'étais là, que j'ai vu, que j'ai entendu, que je ne dors plus, que je ne vis plus, qu'il doit tout m'avouer, que j'entends savoir de quel homme je suis la femme!

La veille de son départ, elle reçut la visite du pasteur protestant de la paroisse, qui l'avait préparée à sa première communion et l'avait mariée. Quoique ce digne ecclésiastique n'eût point de confessionnal dans son église, il se plaisait à confesser ses ouailles, goût

qui lui était commun avec nombre de ses confrères. Il questionna longuement Marguerite, s'informa si elle avait trouvé dans le mariage tout ce qu'elle attendait et dans son mari l'homme de ses rêves, si elle n'avait point fait quelque fâcheuse expérience, essuyé quelque pénible déception, et lui offrit obligeamment ses consolations et ses conseils; — il avait apporté sa trousse avec lui. Elle opposa un visage impénétrable à ses curiosités, éluda ses questions, déclina ses offres de service avec une dignité polie dont il fut un peu mortifié. Catholiques ou protestants, tous les gens d'église aiment qu'on recoure à leurs onguents.

En la quittant, il lui dit d'un ton pincé : — Les personnes de votre caractère se croient au-dessus des tentations. C'est une illusion dangereuse.

— Quel est mon caractère? lui demanda-t-elle en souriant.

— Certaines âmes, reprit-il, cachent sous des dehors tranquilles et froids des passions assez vives...

— Des passions, monsieur le pasteur! je ne m'en connais point J'ai peu d'imagination, peu de volonté; je suis incapable d'un grand mouvement de colère, incapable aussi de haïr violemment ou d'aimer follement quoi que ce soit.

— Il ne faut pas se fier aux apparences. Quand vous étiez ma catéchumène, je vous traitais d'eau dormante, et j'ai vu souvent que les eaux dormantes qui viennent à s'agiter sont terribles dans leurs orages. Il est toujours bon de veiller sur soi.

— Et de se confesser à son pasteur, ajouta mentalement Marguerite en le reconduisant jusqu'à la porte. Ma langue est nouée, pensait-elle, et je ne connais personne qui puisse m'aider à porter le poids que j'ai sur le cœur.

Elle passa la nuit suivante à batailler contre ses pensées. Suspendue entre le sommeil et la veille, s'assoupissant par intervalles et tout à coup rouvrant ses yeux effarés, pleins de fantômes, elle était aux prises à la fois avec les réalités et avec de sombres visions, où s'entremêlaient ses souvenirs, ses pressentiments, ses terreurs, des barbes rousses, des chevaux anglais, de petites bouches de marquises qui n'avaient jamais souri, des hommes pâles qui cherchaient quelque chose ou quelqu'un, des yeux morts qui se rouvraient la nuit pour épouvanter les vivants. Elle finit par faire un songe plus net que ces cauchemars confus, et dont la scène se passait dans un grenier. Elle se voyait blottie dans un fauteuil où elle pensait être bien cachée; peu à peu le dossier de ce fauteuil devenait transparent, et une voix terrible criait : Elle a mon secret, j'aurai sa vie !

Elle se mit sur son séant, fouilla au plus profond de son cœur pour y chercher son courage; elle l'avait dépensé tout entier les jours précédents en mensonges et en sourires, il n'en restait rien, le sac était vide. Dans quelques heures, elle allait retourner à Ornis. Que s'y passerait-il? Aurait-elle l'audace de parler ou la force de se taire et de dissimuler? Tout lui semblait redoutable ou impossible. Nul conseil, point de recours. Elle se trouvait seule au monde, seule avec son secret; ce tête-à-tête l'épouvantait. Ornis lui apparaissait comme une caverne, son avenir comme un lieu sinistre et inhabitable.

A peine l'aube blanchissait-elle à l'horizon, que Marguerite se leva. Après s'être habillée à la hâte et encapuchonnée d'un vieux châle, elle sortit, espérant que la fraîcheur du matin la remettrait; mais cette fois l'aurore ne la sut point consoler. Ni la terre, ni le

ciel, ni la rosée, ni les coqs battant de l'aile sur leur perchoir, ni les yeux gris du matin, comme parle le poète, ne trouvèrent rien à lui dire. Elle traversa le jardin, marcha droit devant elle, ne voyant que le triste brouillard de ses rêves, n'écoutant que sa pensée, qui lui parlait à voix basse comme quelqu'un qui a peur. Arrivée au milieu du bois, les forces lui faillirent, elle se laissa tomber sur un banc, posa ses coudes sur ses genoux, son visage dans ses mains, et se prit à pleurer à chaudes larmes. Elle était loin de se douter qu'un homme l'avait suivie, qu'un homme la regardait, et que cet homme était Joseph Noirel.

Joseph était demeuré fidèle à son dessein. Depuis le départ de Marguerite, il amassait sou par sou le pécule qui devait lui servir à passer en Amérique, à mettre la mer entre ses souvenirs et lui. Il soupirait après le jour où, nouveau débarqué sur le quai de New-York, il y secouerait la poussière du vieux monde et les cendres de sa folie morte. Il travaillait d'arrache-pied ; on n'avait de ce côté aucun reproche à lui adresser. Il était à ses pièces et veillait d'habitude fort avant dans la nuit pour terminer l'ouvrage du jour. Il avait obtenu de M. Mirion la permission de manger chez le traiteur et de coucher à l'atelier aussi souvent que cela lui plaisait. Il lui arrivait quelquefois d'être huit jours sans paraître à Mon-Plaisir. M. Mirion n'osait plus s'en plaindre ; il savait qu'à la première remontrance Joseph lui mettrait le marché à la main.

Le soir de son arrivée, Marguerite, étonnée de ne pas voir Joseph à table, s'était informée de lui. — Ne me parle pas de ce garçon ! lui avait dit Mme Mirion. Il s'est tout à fait gâté. Bon sang ne peut mentir, il finira comme son père. Nous ne le voyons plus, la société des

honnêtes gens n'est pas de son goût. Je gagerais qu'il s'est mis à boire, à courir la pretentaine. Ce garnement a un caillou à l'endroit du cœur. Croirais-tu que depuis ton départ il n'a pas demandé une seule fois de tes nouvelles, et qu'un jour que je lisais devant lui à haute voix l'une de tes lettres, il a pris la porte en ricanant!

— Tu en veux trop à ce garçon, Marianne, avait répliqué M. Mirion. Il ne s'amuse pas, il se tue de travail. Je conviens qu'il a l'humeur brusque, atrabilaire, qu'il lit de mauvais livres, qu'il tourne au socialiste, au boute-feu, et qu'il n'y a plus moyen de causer avec lui. Patientons, cela lui passera comme une petite vérole volante.

— Ne pourrait-on pas le prévenir, avait dit Marguerite, que je serais fâchée de repartir sans l'avoir vu?

— Ce sera une raison de plus pour qu'il tire au large, avait répondu sa mère.

En apprenant de M. Mirion l'arrivée imprévue de Marguerite, Joseph avait éprouvé une violente émotion, un mouvement de rage contre la destinée, qui, en le condamnant à revoir l'ennemie de son repos, semblait se plaire à rouvrir sa blessure et lui défendait de guérir. Il résolut de ne la point approcher, se tint parole pendant deux jours. Le soir du troisième, sa résolution faiblit; son désir fut plus fort que tous les raisonnements de sa sagesse. Ses yeux voulaient voir ces cheveux et ce sourire, ses oreilles voulaient entendre cette voix. Il se rendit nuitamment à Mon-Plaisir, se glissa secrètement dans sa chambre. Il passa la nuit, comme jadis, étendu de son long sur le plancher, la fièvre au cœur, la tête en feu. Comme jadis encore, il lui semblait par intervalles que le plancher

devenait transparent, et ses yeux fermés contemplaient d'autres yeux qui le regardaient sans colère, des cheveux dénoués où il promenait ses mains, des épaules nues où s'égarait sa bouche; trompé par ce rêve, son cœur dolent lui devenait un lieu de délices.

A la pointe du jour, il entendit Marguerite remuer dans sa chambre, puis ouvrir sa porte, descendre l'escalier. Il se mit aux aguets, la vit traverser le jardin. Il sortit aussitôt, et la suivit sans qu'elle se retournât au bruit de ses pas, tant elle était absorbée dans ce triste conseil qu'elle tenait avec sa pensée. S'étant assuré qu'elle se dirigeait du côté de la saulaie, il prit une traverse, la gagna de vitesse, et alla s'embusquer dans un saule creux. C'était le même lieu où, trois mois auparavant, elle l'avait rejoint et surpris dans un accès de désespoir; elle souriait alors. Il la vit s'arrêter, il la vit s'asseoir, mettre son visage dans ses mains, et, grand Dieu! il la vit pleurer. Oui, vraiment, elle pleurait; c'était plus que des larmes, c'était des sanglots convulsifs dont tout son corps frissonnait. Un transport de joie féroce s'empara de lui, et lui mit des éclairs dans les yeux, une ivresse d'espérance dans le cœur. Son vœu avait donc été exaucé! C'était le malheur qu'elle avait trouvé là-bas, à Ornis! Le malheur supprime les distances et rétablit les égalités, le malheur ne méprise rien ni personne, il se saisit avidement de la première main qui lui est tendue, il a toutes les condescendances et toutes les patiences, il écoute tout, se prête à tout, il a besoin des consolations et des dévoûments des petits de la terre. Joseph se sentit pour un instant réconcilié avec le gouvernement du monde; il lui parut qu'il venait de se passer quelque chose dans le ciel, que l'aveugle fortune y avait été détrônée par une clairvoyante justice, la-

quelle avait décrété que désormais chacun aurait son tour, et qu'il y aurait des jours de bonheur et de soleil pour les opprimés. C'est ainsi qu'ouvriers ou bourgeois nous transportons dans le ciel les événements de notre cœur, et que notre passion, satisfaite ou trompée, décide de notre philosophie. Le cœur de l'homme est le berceau où naissent tous les dieux.

Joseph n'hésita pas une seconde. Il sortit de son embuscade, se dirigea vers le banc à pas de loup ; l'instant d'après, en relevant la tête, Marguerite l'aperçut debout devant elle. D'abord elle fut confuse, épouvantée d'avoir été surprise pleurant : l'âme a ses nudités, que profane un regard. Et puis cet homme qui voyait couler ses larmes n'allait-il pas lui en demander le secret? Ce secret, elle n'en pouvait disposer; c'était aussi le secret d'un autre. Elle considérait Joseph avec des yeux troubles, presque colères, cherchant dans sa tête une réponse à la question qu'elle attendait, se demandant avec angoisse de quelle invention banale elle pouvait bien s'aviser pour éconduire ses curiosités. Tout à coup un souvenir disparu rentra dans une case vide de son cerveau. Elle se rappela qu'à l'endroit même où elle se trouvait, Joseph lui avait dit : — Je souhaite qu'un jour vous ayez besoin d'un homme qui soit prêt à mourir pour vous. Non, elle ne rêvait pas, c'étaient bien là les paroles qu'il avait prononcées ! Elle regarda autour d'elle comme pour prendre à témoin le gazon, les saules, le gravier de l'allée; tous avaient entendu, ils se souvenaient tous. Alors elle releva de nouveau la tête, et arrêta sur le visage de Joseph un regard perçant, qu'il eut peine à soutenir ; ce regard le traversait de part en part, fouillait dans son cœur. Marguerite se disait : On le calomnie, il y a sur ce front la marque d'une nature noble. Ce garçon

n'est ni un débauché ni un ingrat; c'est une fierté avec laquelle on ne sait pas s'y prendre, qu'on effarouche par des hauteurs ou des maladresses.

Après l'avoir longtemps regardé, elle en vint à cette conclusion, que cet ouvrier, que ce fils d'un mendiant mort à l'hôpital était la seule âme qu'elle eût rencontrée depuis trois jours, et soudain un désir impétueux, irrésistible, s'empara d'elle, le désir de partager son secret avec cette âme, comme on rompt un morceau de pain avec un compagnon de route en lui disant : Mangeons ensemble. Il lui semblait que ce partage serait pour elle un immense soulagement, que le poids sous lequel elle se sentait plier en serait allégé de moitié, que dorénavant elle aurait la force de reprendre son chemin, de marcher dans les cailloux tranchants et dans les ronces de sa vie.

Cependant elle balançait encore à parler. Il ouvrit le premier la bouche, et ce fut pour lui dire : — Vous souvenez-vous qu'ici même, il y a bientôt trois mois...

— Vous m'avez souhaité des malheurs, interrompit-elle avec une douceur triste. Votre prière a été entendue ; soyez content.

— Je ne le serai, répondit-il vivement, que si vous m'offrez une occasion de me dévouer pour vous. Je vous ai dit que si jamais vous aviez besoin d'un homme qui vous appartînt corps et âme... Disposez de moi. Je suis bien peu de chose ; mais je suis à vous.

Elle attacha sur lui ses yeux candides : — Cette amitié dévouée que vous m'offrez, comment ai-je pu vous l'inspirer?

Il rougit et pâlit; ses lèvres frémissaient. — Faut-il vous le répéter? tout ce que je suis, je le dois à votre famille. Ma dette me pèse, j'ai juré de l'acquitter. Que voulez-vous? je suis un orgueilleux, on n'est libre que

lorsqu'on ne doit plus rien à personne; mais c'est en vos mains que je voudrais faire mon payement. Vous ne ressemblez pas à tout le monde. Ne m'avez-vous pas dit que j'étais pour vous presque un frère?

— Cependant il y a trois jours que je suis arrivée, et je vous vois en ce moment pour la première fois.

— Je craignais que vous n'eussiez oublié... C'est si tôt fait d'oublier! Mieux vaut ne pas revoir les gens qu'on aime que de les trouver changés.

Et il ajouta : — Puis-je vous rendre quelque service?

Elle n'hésita plus : — Écoutez-moi... Je vais vous révéler un secret...

Puis s'interrompant : — Mais vous allez d'abord me jurer la discrétion la plus absolue! s'écria-t-elle avec emportement. Vous allez me jurer que ce que je vais vous dire, vous n'en répéterez jamais un mot à personne, vous m'entendez, à personne...

Il éprouva un frémissement de plaisir. Il y aurait désormais quelque chose entre elle et lui, un secret qui leur appartiendrait en commun, et dont tout l'univers serait exclu. Ce secret allait unir et marier leurs âmes. — Je le jure, dit-il d'une voix forte.

— Cela ne me suffit pas, reprit-elle. J'exige de vous un serment, un serment solennel. Jurez par ce que vous aimez le mieux au monde... Et tenez, l'orgueil chez un homme tel que vous, c'est de l'honneur. Jurez par cet orgueil qui vous est si cher.

— Je jure par mon orgueil, dit-il, et je jure aussi par l'horreur, par le mépris que j'aurais pour moi-même, si je venais à manquer à ma parole.

Elle lui tendit la main. — Et je jure encore, poursuivit-il, par cette main que je tiens dans la mienne, et à laquelle je n'oserais plus toucher le jour où j'aurais un parjure sur la conscience.

— Bien, répondit-elle. Asseyez-vous là, près de moi. Je parlerai...

Et dès qu'il se fut assis, elle lui conta la scène du grenier; mais elle en adoucit singulièrement les couleurs, ne lui dit rien des conjectures effrayantes qu'elle avait formées. Chose étrange, à mesure qu'elle parlait, elle voyait elle-même sa situation d'un autre œil, ses épouvantes se dissipaient, la douceur de verser son secret dans un cœur dévoué agissait comme un baume sur son propre cœur, et le rouvrait aux consolations de l'espérance.

— Vous connaissez mon malheur, dit-elle en finissant. J'ai découvert que M. d'Ornis se trouve dans l'humiliante dépendance d'un homme auquel il a souscrit une sorte de blanc-seing, et qui en profite pour l'exploiter indignement. Sa liberté, son honneur, sa fortune, le repos de sa vie, tout est compromis par ce fatal engagement, et son repos est aussi le mien. Que s'est-il passé? Quel service lui a rendu jadis cet impudent exploiteur pour surprendre ainsi sa bonne foi? Je soupçonne qu'il a été au Mexique comme soldat ou comme fournisseur, qu'il y a rencontré le comte, que dans les hasards d'une campagne il a trouvé l'occasion de lui sauver la vie. M. d'Ornis est un homme d'humeur vive, emportée, il dépend de ses impressions. Dans le premier transport de sa reconnaissance, il aura consenti à tout, signé tout ce qu'on voulait. Je pourrais, je devrais l'interroger; je ne m'en sens pas le courage. Il est défiant, ombrageux, il se cabre au moindre mot. Il ne peut souffrir qu'on entre dans son passé; il n'entend partager avec moi que le présent et l'avenir. Quel avenir, hélas! si je ne réussis pas à le délivrer de cet usurier, son mauvais génie et le mien! L'homme qui parviendrait à découvrir le mot de l'é-

nigme, à savoir qui est ce Bertrand, à me venir en aide pour arracher M. d'Ornis à ces mains effrontées qui le tiennent à leur merci, l'homme, l'ami qui ferait cela sauverait la paix, la dignité de ma vie, il acquerrait des titres éternels à ma reconnaissance... Mais ne suis-je pas folle ? Je demande l'impossible, et n'ai-je pas tort de le demander ? Ne suis-je pas coupable de vous révéler... Quel est donc ce besoin de parler qui m'est venu? Vous aviez vu mes pleurs, vos yeux me questionnaient. Je suis si malheureuse que je n'ai plus la force de mentir; mais j'ai foi dans votre parole, dans votre serment. Vous m'avez juré que vous sauriez vous taire.

Joseph était ivre de bonheur. Il lui était prouvé que Marguerite avait de l'amitié pour son mari, mais d'amour, point. L'amour est audacieux, il ose interroger; l'amour est jaloux de ses secrets, avare de ses confidences, et n'admet pas de tiers entre ce qu'il aime et lui. — Je vous ai juré, s'écria-t-il, que vous pouviez disposer de moi, que je vous appartenais, que je vous avais choisie dans la famille de mes bienfaiteurs comme la personne qu'il plaît à mon orgueil d'avouer pour sa créancière. Oui , vous avez une créance sur moi, et cette créance est bonne, j'y ferai honneur... Avant quinze jours, ce marchand de bric-à-brac de Lyon sera devenu mon patron, et je saurai bien le forcer à me conter ses affaires... Mais savoir n'est rien; il faudrait le désarmer, détruire ce dangereux papier qui lui donne pouvoir sur les autres. Quand je devrais risquer ma vie...

— Risquer votre vie ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Je ne l'entends pas ainsi. Vous allez me promettre que vous ne ferez rien sans me consulter.

— N'ayez crainte, il n'y a de dangers que pour les

demi-courages, — reprit-il fièrement. Et il ajouta, le front illuminé d'une allégresse superbe : — Puisque vous avez foi dans mes serments, j'en veux prêter encore un. Je vous jure par l'horrible galetas qui m'a vu naître, par toutes les portes où j'allais quêtant des aumônes et ramassant des insultes, par toutes les mauvaises pensées qui m'ont souillé l'esprit, par toutes les mauvaises actions que j'ai rêvées, par l'hôpital et le grabat où j'ai vu mourir mon père, je vous jure par tout cela qu'un jour je vous apporterai ce papier en vous disant : L'un vaut l'autre, nous voilà quittes!

— Dieu vous entende, vous bénisse et vous récompense! lui dit-elle en lui serrant les deux mains avec effusion.

Il fixa sur elle des yeux étranges : — Pourquoi Dieu me récompenserait-il? Je n'aurai fait que mon devoir. Si vous pensez être en reste avec moi, ce n'est pas à Dieu que je demanderai mon salaire, c'est à vous.

Et comme elle l'interrogeait du regard, il sentit que ses yeux parlaient trop. Il eut la force de commander à sa passion ; puis, se levant : — Oh! cela ne vous coûtera pas un liard. En retour de ce que j'aurai fait, je vous prierai de m'écouter, de me laisser vous dire tout ce que j'ai là, dans la tête, dans l'esprit... Une heure de patience, voilà tout! Si je suis malade d'orgueil, je suis fou d'ambition. Depuis quelques mois je rêve de m'en aller en Amérique. Ce vieux monde m'ennuie à mourir. Il m'est venu, voyez-vous, certaines idées bien particulières; je n'oserais m'en confesser à personne... On vous a conté peut-être que je bois. C'est faux, je n'ai bu qu'une fois dans ma vie. Ce sont mes idées qui me grisent. Je voudrais vous en parler un jour ; vous aurez peut-être quelque bon conseil à me donner. Vous me promettez, n'est-ce pas? que le

jour où je vous aurai livré ce papier, il me sera permis de tout vous dire, et qu'après m'avoir entendu, quoi qu'il vous semble de ma folie, vous me répondrez sans colère et sans mépris.

— Parlez dès maintenant, lui dit-elle; je vous écoute.

— Je n'oserais, s'écria-t-il. J'entends vous prouver d'abord que je suis bon à autre chose qu'à dresser une planche avec un rabot.

Il est rare que sur deux tête-à-tête il n'y en ait pas un de dérangé. Quelques semaines auparavant, Mme Mirion avait failli troubler une première conférence de Joseph et de sa fille. Cette fois elle interrompit leur entretien par un cri d'étonnement et peut-être d'indignation. Elle était montée dans la chambre de Marguerite, et, ne l'ayant pas trouvée, s'était mise à sa recherche. Elle fut stupéfaite et peu charmée de l'apercevoir assise sur un banc et causant familièrement avec l'ingrat. La comtesse d'Ornis dérogeait.

— Que fais-tu là, chère comtesse? lui cria-t-elle de loin. On t'attend pour le déjeuner.

Marguerite s'empressa de rejoindre sa mère, sans prendre le temps de faire ses adieux à Joseph. Si au moment d'enfiler une contre-allée elle eût retourné la tête, elle l'aurait surpris dans une attitude et dans une occupation qui lui auraient donné à réfléchir. Après avoir fait mine de s'éloigner, il était revenu en hâte sur ses pas, s'était laissé tomber à genoux sur le gazon, à l'endroit où, tout en causant, Marguerite avait foui du bout de son pied la terre humide. Il ramassa un peu de cette terre dans le creux de ses deux mains, la pressa sur sa bouche, s'en barbouilla les lèvres, et je crois en vérité qu'il en mangea. Après ce festin, il partit en courant pour l'atelier, où il étonna tout le jour ses camarades par le feu de son regard, par sa

gaîté fébrile et loquace, par ses fredons et ses vocalises. Depuis bien des mois, il n'avait pas chanté.

Cependant Mme Mirion avait dit à sa fille d'un ton de reproche : — Qu'est-ce donc, ma belle? Et que penserait ton mari, s'il te voyait en propos avec un ouvrier de ton père, qui au surplus n'est pas bien dans mes papiers?

— Vous le jugez mal, répondit Marguerite avec une vivacité inaccoutumée; il vaut mieux que vous ne dites.

— Quand il n'aurait pas tous les vices dont je le soupçonne, reprit Mme Mirion, il reste que c'est un vilain ingrat.

— Je crains que vous ne sachiez pas le prendre; vous l'assommez du récit de vos bienfaits.

Mme Mirion répliqua aigrement, et pour la première fois bouda sa fille pendant cinq minutes; mais ce fut tout. Fâcheries d'amoureux ne durent guère.

Marguerite était combattue par deux sentiments contraires. Tantôt elle s'étonnait de ce qu'elle avait fait, de la hardiesse de cœur et de parole qui lui était venue tout à coup et de la témérité de ses confidences. — Mon secret s'est échappé, se disait-elle. C'est irréparable, je ne puis le reprendre. — Tantôt elle éprouvait une sorte de magique apaisement à la pensée qu'elle avait partagé son malheur avec quelqu'un, qu'une âme était entrée dans ses peines, s'était liée à la sienne par un serment, lui avait promis assistance et secours. Elle revoyait en imagination la figure de Joseph, ses traits peu réguliers, mais expressifs, la propreté sévère de sa tenue, ses mains fines, quoique durcies et hâlées par le travail, ses joues décolorées et creuses, ses yeux gris qui avaient dans leur clarté du mystère et de l'inquiétude, la pâleur de son sou-

rire, et ses abondants cheveux châtains, plats et mêlés, qui lui tombaient jusqu'au milieu du front avec une sorte de grâce farouche. — Il est plutôt laid que beau, pensait-elle; mais son visage a du caractère, et ses yeux sont parlants. Ils expriment tour à tour la résolution, l'audace, l'opiniâtreté, le défi, le rêve, une sauvagerie en guerre avec la vie et le monde, et qui a juré d'avoir le dernier mot. On dirait souvent, à le regarder, une mauvaise tête folle, pleine de songes et de colères; — puis tout à coup l'expression s'adoucit, il lui vient dans les prunelles des bouffées de tendresse, et l'on reconnaît une âme capable d'aimer et de se donner. Ce garçon a la candeur de ses défauts. Il parle à pleine bouche de son orgueil, de son ambition, de sa dette qui lui pèse, de ce vieux monde qui l'ennuie, de ses châteaux en Amérique : c'est une âme sincère. Non, je n'ai pas mal placé ma confiance.

Durant toute la matinée, elle eut des distractions dont son père s'avisa et se plaignit. — Tu n'es plus ici, Margot, lui disait-il; te voilà déjà retournée à Ornis. Le diable emporte les femmes qui adorent trop leur mari !

A trois heures de l'après-midi, on la reconduisit en famille à la gare. On l'embrassa de nouveau, on la réembrassa. Comme le train se mettait en mouvement, se penchant à la portière, elle aperçut, accoudé sur le parapet de la voie, un ouvrier en blouse grise qui souleva sa casquette et l'agita en l'air. Elle le salua elle-même de la main; puis, s'enfonçant dans un coin du wagon, elle ferma les yeux et dormit à poings fermés pendant cinq ou six heures. Elle en avait grand besoin après trois nuits d'insomnie.

X

Que nos pensées sont changeantes! Pour avoir aperçu en sortant de la gare de Genève une casquette qu'une main agitait en l'air, Marguerite Mirion, comtesse d'Ornis, avait goûté six heures de profond et bienfaisant sommeil. A peine se fut-elle réveillée, il se fit dans son esprit une révolution subite. Elle se reprocha comme une faute irréparable l'imprudence qu'elle avait commise; elle en prévoyait les suites, qui l'effrayaient. — Il n'y a de sûr dans ce monde que le courage, se disait-elle, et de tous les partis à prendre le plus sage est toujours celui qui coûte le plus. Mon devoir était de confesser à Róger mon indiscrétion involontaire. Je n'ai pas osé. Désormais me voilà condamnée au silence. Si je lui avouais aujourd'hui qu'un hasard m'a rendue témoin de cette horrible scène du grenier, son premier mot serait : Vous venez de passer trois jours à Genève; jurez-moi que vous n'y avez parlé à personne de ce que vous aviez vu et entendu. Que lui répondrais-je? Ma seule ressource serait de mentir... — Elle s'interrogea pour savoir si elle était capable ou non de ce mensonge. Il lui sembla que c'était une montagne à soulever, que cette montagne retomberait sur elle et l'écraserait. Ce n'était pas une Chimène que Marguerite Mirion, et si plus tard elle montra quelque énergie de volonté, ce fut l'effet des circonstances qui forcent notre nature et nous rendent souvent méconnaissables à nous-mêmes; mais cette âme faible était droite et sincère, la vérité était en quelque sorte son air natal, le seul qu'elle pût respirer sans souffrir.

Elle arriva comme son mari venait de partir pour la chasse. — M. le comte ne sera pas longtemps dehors, car il était bien impatient de revoir madame, lui dit Fanny en la coiffant. Il ne tenait plus en place. Il craignait, je pense, que madame ne s'éternisât à Genève; quand il a reçu hier votre dépêche, qui l'a rassuré, il avait déjà bouclé sa valise pour aller vous chercher.

— Ne lui est-il point venu de visite pendant ces trois jours?

— La vieille comtesse a dîné avant-hier avec lui. On s'est tout à fait rapatrié, et si madame me permet de lui raconter...

— C'est bon, dit Marguerite; tes histoires sont trop longues.

Décidément, pensait-elle, Mme d'Ornis se fait un système de ne venir ici que lorsqu'un de nous est absent.

Quel ne fut pas son étonnement quand elle aperçut pendu à la muraille du petit salon, dans l'endroit le plus en vue, le portrait de la marquise d'Épinac! Comment ce portrait se trouvait-il là? Cette question et la réponse qu'elle y fit l'inquiétèrent. M. d'Ornis ne parut qu'à la nuit. Il salua courtoisement sa femme, s'informa de sa santé, de celle de son parrain; mais il avait un air singulier, l'air d'un homme qui a quelque chose à dire et qui attend son moment. Il ne causa guère à table. Après le dîner, il fuma un cigare dans le parc, puis il rejoignit Marguerite dans son salon.

— Vous ne me remerciez pas de la surprise que je vous ai faite, dit-il en lui montrant le pastel. Cette peinture est charmante.

— Charmante en effet, répondit-elle en dissimulant de son mieux son émotion.

— Je veux vous expliquer qui était cette jolie blonde, qui en vérité vous ressemble un peu.

Au regard qu'il lui lança, elle comprit qu'il mettait sa bonne foi à l'épreuve. — Je connais cette histoire, dit-elle ; votre mère me l'a contée.

— Vous a-t-elle dit comment la malheureuse s'était brouillée avec son mari? Par des indiscrétions. Elle ne savait pas distinguer le tien du mien. Ma mère a prétendu que ce portrait vous ferait plaisir; je suis allé le chercher au grenier. Regardez-le donc de plus près.

— Ce n'est pas la première fois que je le vois, répondit courageusement Marguerite, et ses lèvres ébauchèrent un sourire.

— Vraiment? s'écria-t-il d'un ton sarcastique. Il ajouta : Quand vous rôdez dans les greniers, n'y laissez pas traîner vos rubans.

A ces mots, il tira de sa poche et posa sur la table le nœud lilas que Marguerite croyait avoir perdu dans le parc. Il fit deux ou trois tours de chambre; il avait peur de ce qu'il allait dire. Enfin, se jetant dans un fauteuil : — M'apprendrez-vous quel jour, à quelle heure?...

Elle sentit sa pensée tournoyer dans sa tête, comme emportée par un tourbillon, et il lui sembla qu'un inconnu, prenant sa place et parlant dans le vide, répondait pour elle : — C'est le hasard qui a tout fait. J'étais là; j'ai tout entendu.

Puis, la conscience de ce qu'elle faisait lui revenant, elle courut se jeter à ses pieds, et, d'une voix entrecoupée, les yeux pleins de larmes, elle lui conta ce qui s'était passé. Quand elle releva la tête, la figure de M. d'Ornis l'effraya. Elle sentit que quelque chose d'irréparable venait de s'accomplir en lui, qu'il ne l'aimait plus, qu'il ne pourrait plus l'aimer, que son cœur, qui s'était un instant entr'ouvert, venait de se

refermer soudain, que ce cœur était un tombeau où elle croyait lire cette inscription : Ci-gît une amitié qui a vécu trois mois.

Il la repoussa durement. Il lui cria : — Le hasard! est-ce qu'à mon âge on croit au hasard et aux histoires de femmes?... Ce que vous avez fait, je l'appellerai par son nom. Cela s'appelle de l'espionnage domestique.

Marguerite eut un frisson, le cœur lui bondit. — Trouvez-vous vraiment, lui demanda-t-elle avec un sourire navrant, que j'aie la figure d'un espion?

Il lui saisit les deux poignets, et, la forçant de se relever, il l'entraîna devant le portrait de Mme d'Épinac : — Vous vous ressemblez, s'écria-t-il, comme deux sœurs. Cette sainte est bien digne de devenir votre patronne.

Il lui serrait si fortement les poignets qu'elle laissa échapper un gémissement. Il lâcha prise, retomba dans son fauteuil, où il demeura quelque temps immobile, le sourcil frémissant. Tout à coup il partit d'un éclat de rire. C'était la première fois qu'elle l'entendait rire. — Eh bien! qu'est-ce que tout cela? reprit-il. De quoi s'agit-il après tout? C'était bien la peine de monter dans un grenier, de vous y tapir dans l'ombre, retenant votre souffle, immobile comme une araignée à l'affût... A l'affût de quoi, je vous prie? Est-ce que j'ai des secrets, moi? Vous en êtes pour vos frais d'espionnage... Oh! je tiens à mon mot, madame. Qu'avez-vous découvert de si rare dans ce grenier? Deux hommes qui causaient et se fâchaient... Certes j'avais mes raisons pour me fâcher. Je ne me fâche jamais qu'à bon escient. Ce Bertrand... ce Bertrand est un drôle... Ce Bertrand...

Il s'interrompit. Ses lèvres tremblantes ne pou-

vaient trouver le mot qu'elles cherchaient. — Ce Bertrand, poursuivit-il, est un infâme usurier. Maudit soit le jour où mon imprévoyance m'a fait tomber dans ses griffes ! Que voulez-vous? j'étais un grand étourdi; joueur, dissipateur, j'avais tous les vices. Mon enfance avait été si triste ! Je tenais à me rattraper. C'est lui qui me rattrape aujourd'hui. J'avais besoin d'argent, il m'en a prêté au vingt pour cent. Il faut payer... Voilà ce que c'est, madame, que d'épouser un libertin.

Elle vint se rasseoir à ses genoux, les joues inondées de larmes. — Vous n'êtes pas un libertin, lui dit-elle, pas plus que je ne suis une espionne. Je mérite votre confiance, toute votre confiance, je saurai vous le prouver. J'ai du cœur et je vous aime, bien que vous ayez l'air d'en douter. Vous me voyez à vos genoux ; je vous en supplie, ne me cachez rien. Faut-il de l'argent, beaucoup d'argent pour en finir avec cet homme? Je n'ai pas un liard qui ne soit à vous. Parlez, de grâce ! Je suis sûre que vous ne m'apprendrez rien, que j'ai tout deviné, que ce Bertrand vous sauva la vie, qu'il abusa de votre reconnaissance pour vous faire signer des promesses impossibles à tenir. C'était au Mexique, n'est-ce pas? Quel est cet orgueil mal placé qui vous empêche de me confesser la vérité?... Ah ! dites-moi tout, qu'on allait vous tuer, qu'il s'est trouvé là, qu'il a détourné le coup, qu'il a tué l'assassin...

La figure de M. d'Ornis redevint terrible. Il s'écria d'une voix éclatante : — De quel assassin parlez-vous? — Le visage défait, le front livide, il la regardait avec des yeux hagards. Elle crut qu'il allait se trouver mal. Il revint bientôt à lui, tordit sa moustache entre ses doigts, se mordit les lèvres jusqu'au sang, avec fu-

reur, c'était un châtiment qu'il leur infligeait; puis, se levant et traversant la chambre, il tira violemment un cordon de sonnette qui lui resta dans la main. — Fanny parut. Mme d'Ornis est souffrante, lui dit-il. Vite un flacon de sels ! — Fanny rentra l'instant d'après, apportant le flacon; elle offrit ses soins à Marguerite, qui les refusa et la renvoya.

M. d'Ornis s'était donné le temps de se remettre. Ce fut d'un ton posé, d'une voix dure et tranchante comme l'acier qu'il dit à sa femme : — Respirez donc ces sels; vous en avez besoin, vous me paraissez hors de vous. Êtes-vous sujette aux vapeurs, aux visions cornues? Vous m'inquiétez beaucoup. Il paraît que mon brocanteur, mon usurier a le triste privilége de vous brouiller la cervelle. Tantôt vous le prenez pour un brigand, et vous l'enfermez sous clef dans un cabinet de bain. Tantôt vous le travestissez en héros de mélodrame, vous bâtissez à son sujet des histoires fantastiques. Il me sauve la vie, il pourfend un Mexicain qui me tenait à la gorge!... Il n'y a de vrai dans tout cela qu'un mémoire d'apothicaire qu'il faudra bien que je paye, coûte que coûte, mais de mes deniers, de mes propres deniers, car je ne suis pas comme vous, je distingue le tien du mien... Ce qui ne m'empêche pas d'être un fier imbécile. Voyez plutôt comme je me suis sottement trompé ! Quand le hasard me fit vous rencontrer à Genève, — c'était cette fois un vrai hasard, — je crus découvrir en vous la femme qui me convenait. Je me dis : C'est une Genevoise, et Genève est la terre classique du sens commun ; c'est une bourgeoise, et par le temps qui court les bourgeoises sont mieux élevées que les marquises ; c'est Marguerite Mirion, qui, devenant comtesse d'Ornis, me saura gré de cette métamorphose et m'en témoignera sa reconnaissance en

s'accommodant à mon humeur et à mes goûts ; enfin c'est une protestante, et qui épouse une protestante a cet avantage inappréciable d'avoir une femme qui ne se croit pas tenue de se raconter à un homme en robe noire, elle, sa conscience, ses péchés, son mari et toute sa maison. Or il s'est trouvé que cette Genevoise est une hallucinée, que cette bourgeoise est plus indiscrète que la marquise d'Épinac, que Marguerite Mirion ne se pique point de faire honneur à ses obligations, et que cette protestante... Ah ! j'espère du moins avoir contentement sur cet article. Grâce à Dieu, vous n'avez point de confesseur, madame ? Dites-le-moi bien haut, vous n'avez point de confesseur ?

Il la regardait. Il la vit rougir et se troubler. Il lui cria : — Vous n'avez pu vous tenir de parler. Il y a quelqu'un à Genève à qui vous avez conté vos visions.

Elle ne disait mot. Il marcha sur elle les poings levés ; elle crut revoir l'horrible rêve qui, une nuit, l'avait réveillée en sursaut. Elle pencha sa tête sur ses genoux et cacha ses yeux dans ses mains. — Quoi ! vous avez eu l'infamie !... reprit-il. Nommez-moi votre confesseur. Je veux le connaître, je veux lui parler. Je sais comme on parle à ces gens-là.

Elle avait redressé la tête. Il attendit un moment une réponse qui ne vint point. Il lui prit de nouveau les deux mains, les serra dans les siennes comme s'il eût voulu les broyer. Elle se taisait toujours. — M'entendez-vous ? continua-t-il ; je veux savoir ce nom, le nom de ce recéleur de secrets volés.

Elle leva sur lui ses grands yeux humides ; si doux et si suppliant qu'en fût le regard, ces yeux annonçaient une volonté, le ferme vouloir de ne point se laisser réduire aux derniers abaissements.

— Mon Dieu! je suis bien simple de vous demander le nom de votre confesseur. Vous en avez peut-être dix, vingt. Je veux parier qu'à peine arrivée à Mon-Plaisir vous avez convoqué dans le salon le grand conseil de famille, tout ce que vous avez d'oncles, de tantes, de cousins, de cousines, et que vous m'avez servi là tout vif en pâture à cette basse-cour affamée.

Elle se décida enfin à répondre. — Je n'ai parlé de vous, dit-elle tristement, qu'à un ami dévoué, sûr et discret, et il ne m'est pas échappé un mot qui fût contraire à l'estime, à l'affection que je vous porte et que vous mettez en ce moment à une rude épreuve. Il m'a vue pleurer, il m'a interrogée. Je lui ai confessé que j'étais triste, parce que je craignais que vous n'eussiez vous-même quelque grand chagrin... Je réparerai ma faute, qui d'ailleurs ne saurait avoir aucune conséquence... Je vous promets qu'à l'avenir... Ne vous prouvé-je pas en ce moment que je sais me taire?

La colère de M. d'Ornis s'était rallumée. — Encore un coup, qui est cet homme? répétait-il en frappant du pied. Est-ce un jésuite protestant? est-ce quelque soupirant de bas étage que m'a sacrifié la vanité de vos parents, et que vous dédommagez par des confidences?

Debout, les bras croisés, il attachait sur elle un regard d'une effrayante fixité, et de temps en temps il lui disait avec rage : — J'attends ; je veux connaître cet homme. — Quand il se fut assuré qu'il n'aurait pas raison de son silence : — A votre aise, madame! s'écria-t-il. J'aviserai. — Et à ces mots il sortit du salon.

A peine eut-il refermé la porte, Marguerite fondit en larmes. Quand elle se fut un peu remise, sa conscience lui parla; elles eurent ensemble une longue conver-

sation. — Tu es bien malheureuse, lui disait cette honnête conscience; mais aussi n'est-ce pas ta faute, âme faible et pusillanime? Te voilà donc hors de combat pour avoir rencontré un jour une situation et un caractère difficiles! — - Plût à Dieu qu'il ne s'agît que de cela! lui répondait-elle. Mes yeux peuvent-ils oublier ce qu'ils ont vu, mes oreilles ce qu'elles ont entendu? Que n'a-t-il menti tout à l'heure avec assez d'art pour me persuader! — A quoi bon se perdre en rêves, en conjectures? lui répliquait sa conscience. Un jour la lumière se fera, et peut-être rougiras-tu de tes folles imaginations, de tes vaines terreurs. En attendant, il faut expier et réparer tes indiscrétions. — Me voilà prête à tout supporter, reprenait Marguerite. Tu me promets, n'est-ce pas? qu'à force de patience et de soumission je toucherai ce cœur dur, que je l'obligerai de me voir telle que je suis et de me revenir. — Sa conscience lui promettait tout. C'était une très-jeune conscience fraîchement éclose, d'une entière bonne foi, laquelle, n'ayant pas eu le temps de se retourner dans le monde, se plaisait à croire que tôt ou tard la vertu y trouve sa récompense, que toutes les Geneviéves de Brabant y sont nourries par des biches, et que tous les Golos y sont pendus.

La première chose que fit Marguerite fut d'écrire la lettre suivante :

« Mon cher Joseph, votre amie d'enfance est une vraie folle, qui se monte la tête à propos de rien, qui pleure sans savoir pourquoi et parle à tort et à travers. Sa seule excuse est qu'elle n'a pas encore vingt et un ans. J'ai eu l'explication du fameux mystère. M. d'Ornis m'a tout conté, et je suis confuse comme une linotte qui a pris au sérieux un épouvantail de

chènevière. L'affaire se réduit à un créancier hargneux, qui a le vilain défaut de boire et de dire des sottises quand il est en pointe de vin. Un peu de patience, on le payera, et nous serons à jamais délivrés de ses importunités. Je vous prie donc d'oublier mes sottes rêveries et de renoncer au voyage que vous vous proposiez de faire pour m'obliger et qui serait parfaitement inutile. Me voilà résolue à devenir une personne sensée, qui n'aura plus peur de son ombre et du vent. Je me sens déjà toute changée; ce qui ne changera point, c'est mon amitié pour vous, c'est ma vive gratitude pour le dévoûment que vous m'avez témoigné. Quand je retournerai à Genève, nous parlerons de vous, de vos projets, de vos ambitions, de votre orgueil, qui tout à la fois me plaît et me déplaît, de vos châteaux en Amérique que je voudrais vous aider à bâtir. Adieu. Oubliez mes déraisons, mais n'oubliez pas la personne déraisonnable qui signe : votre affectionnée

« MARGUERITE. »

Elle s'était interrompue plus d'une fois en écrivant; au moindre bruit qu'elle entendait, elle posait sa plume et cachait son papier. Pour plus de sûreté, elle mit sa lettre dans une double enveloppe et adressa le pli à la logeuse chez qui demeurait la mère de Joseph. Le lendemain matin, elle se tint aux aguets derrière son rideau, et prit le moment où la fille du concierge du château passait sous sa fenêtre pour lui faire signe et lui jeter sa missive, en la priant de la porter sans retard à la poste.

Quelques heures après, elle eut un premier étonnement, qui devait être suivi de beaucoup d'autres. Elle avait passé la matinée dans son petit salon, brodant

un peu, réfléchissant beaucoup, sans autre compagnie que la marquise d'Épinac, qui la regardait du haut de sa muraille. Marguerite contemplait cette petite bouche triste qui n'avait jamais ri, qui lui contait des chagrins, des déceptions, des brouilleries, des coups de tête ou de cœur, les longues pénitences d'une carmélite; puis elle se disait : — Que pourrais-je bien faire pour obtenir mon pardon? — Elle cherchait et ne trouvait rien. Du temps et de la patience, des longueurs infinies de patience et de temps, c'était le seul remède que lui suggérât sa raison. Que ne pouvait-elle du moins se distraire, oublier? Elle lorgnait du coin de l'œil son piano, qu'elle n'aurait eu garde d'ouvrir. Il y avait dans son âme comme un silence que toute musique eût effarouché. Il lui semblait que dans ce piano muet et clos était enfermée sa gaîté; elle croyait l'entendre bourdonner vaguement parmi les cordes du clavier comme une mouche emprisonnée dans une boîte. — Je ne t'ouvrirai, lui disait-elle, que lorsqu'il m'aura pardonné. Puissé-je ce jour-là te retrouver vivante!

Midi venait de sonner. Elle se disposait à descendre dans la salle à manger, et le cœur lui battait à la pensée de revoir son mari. Sa femme de chambre entra, et la regardant d'un air singulier : — C'est donc vrai, madame? lui demanda-t-elle.

— Quoi donc?

— Que madame est souffrante et veut déjeuner chez elle.

— Qui te l'a dit?

— Monsieur le comte.

— En ce cas, ce doit être vrai, dit-elle avec un sourire forcé. — Elle ajouta : — En effet, je me sens indisposée, et je ferai mieux de garder la chambre.

Elle passa toute l'après-midi entièrement seule. Elle

se disait : Il s'est avisé de cet expédient pour rester quelques jours sans me voir. Cela vaut mieux pour lui comme pour moi; mais, grâce à Dieu, je me porte bien; je ne suis pas une malade imaginaire, je suis malade dans l'imagination des autres.

A sept heures, Fanny lui apporta son dîner. Elle avait un air de circonstance, marchait sur la pointe des pieds, parlait bas. Ce qui lui parut rassurant, c'est que Marguerite dîna d'assez bon appétit. Un estomac de vingt ans ne se rend pas aux premiers assauts que lui livre le chagrin.

Une heure plus tard, Marguerite eut une autre surprise qui lui causa la plus vive émotion. Elle vit entrer chez elle M. d'Ornis. Elle se leva pour aller au-devant de lui; il la salua sans mot dire et lui fit signe de se rasseoir. Il s'assit lui-même, tira de sa poche un numéro de l'*Union*, le déplia, le lut de la première ligne à la dernière. Elle lui adressa deux ou trois questions; il n'eut pas l'air d'entendre. Quand il eut achevé sa lecture, il replia son journal, le remit dans sa poche et sortit.

Le second jour se passa comme le premier, le troisième comme le second. Le quatrième, en se regardant au miroir, Marguerite fut frappée de sa pâleur, de ses joues défaites. Sans parler des inquiétudes, des tristesses qui travaillaient nuit et jour son esprit, le régime de clôture et de silence auquel on la soumettait était trop contraire à sa nature d'alouette pour qu'elle le pût supporter longtemps sans pâlir. Son appétit s'en allait; elle éprouvait par instants des tressaillements, des soubresauts nerveux. La veille au soir, pendant que, muet et impassible, M. d'Ornis apprenait par cœur sa gazette, elle avait dû cesser de broder parce que ses larmes tombaient à fil sur son

tambour. Après son départ, elle était demeurée pendant une heure comme hébétée, écoutant le tic-tac de la pendule et croyant entendre le bruit effaré de sa pensée, qui allait et venait comme une navette dans sa tête vide.

Vers la fin de la matinée, elle jeta un manteau sur ses épaules, en ramena le capuchon sur sa tête, descendit dans le parc et suivit l'allée qui conduisait à l'étang. Elle fut étonnée, en tournant la tête, de s'apercevoir qu'elle était suivie par Jérôme, le valet de chambre de M. d'Ornis. Il s'arrêtait quand elle s'arrêtait, marchait quand elle marchait, réglant son pas sur le sien. C'était une triste et froide journée de décembre. Un épais brouillard s'exhalait de l'étang, et les saules qui l'environnaient étaient tout chargés de frimas. Marguerite s'avança sur la berge. Ses vingt ans, qui ne demandaient qu'à se laisser amuser, prirent quelque plaisir à contempler ces saules poudrés à blanc; déjetés et tortus, ils se couchaient sur la mare et semblaient chercher avec effort leur image dans ce miroir trouble qui reflétait vaguement leur grimace et leur perruque. Elle s'approcha de l'un des saules, et, se penchant, elle le secoua fortement, le dépouilla de son givre, qui tombait en grésillant sur son capuchon et dans l'eau. Tout à coup elle sentit que quelqu'un la tirait par sa robe. Elle se retourna vivement, et se trouva en présence de Jérôme, qui la regardait avec effroi. — Ah! madame m'a fait peur, lui dit-il d'un ton de reproche, en la tirant à lui d'une main respectueuse, mais ferme.

— De quoi donc aviez-vous peur? Lâchez ma robe, vous allez la déchirer.

Il ne lâcha prise qu'après l'avoir forcée à descendre de la berge. — Oui, madame m'a fait une belle peur!

répéta-t-il en poussant un soupir de soulagement, comme s'il venait d'opérer un sauvetage.

— Vous avez craint que le pied ne me manquât?

— Non; mais il paraît que madame n'est pas tout à fait dans son assiette, et que sauf le respect que je lui dois...

— Ah! vous avez cru que je voulais me noyer? s'écria-t-elle avec un rire saccadé. Rassurez-vous, je tiens à la vie, je tiens beaucoup à la vie.

Elle se remit en marche, et, fidèle à sa consigne, Jérôme recommença de la suivre après lui avoir laissé prendre un peu d'avance. Elle s'arrêta en passant devant la statue du commandeur. Elle le regardait d'un œil d'angoisse, et semblait lui dire : — Puisque tu me veux du bien, donne-moi un conseil. — Le commandeur, qui avait été jadis un homme de main dans les hasards des batailles, avait l'air fort empêché à lui répondre; le cas nouveau qu'on lui proposait lui paraissait louche, il ne savait ce qu'on peut dire à une jeune femme qui a des chagrins domestiques.

Marguerite n'était pas au bout de ses étonnements. Le lendemain, on lui annonça la visite du médecin d'Ornis, M. Crotet, petit vieillard à lunettes, brusque de ton, rustique de manières, saugrenu, décousu, nasillant et bredouillant, ignorance habillée d'apophthegmes, tête creuse et vide qui en fait de poudre n'avait jamais inventé que celle de perlimpinpin. Le bonhomme avait pris pied dans le pays par le patronage de la comtesse d'Ornis; il était à sa dévotion, ne voyait que par ses yeux, ne jurait que par son nom. — Eh bien! madame, cela ne va donc pas? dit-il à Marguerite d'un ton familier. Eh! eh! il ne faut pas vous décourager. Ne sommes-nous pas là pour rhabiller les machines qui clochent? Il me revient que

vous ne vouliez pas me recevoir. Prenez-y garde, madame la comtesse, la haine du médecin est le plus grave des symptômes. Voyons cette langue, tâtons ce pouls!... Un peu dur et capricant. Ce n'est pas la mort d'un homme, ni même d'une femme. Les jeunes femmes, c'est très-fragile; mais cela se remonte aussi vite que cela se démonte. Et puis nous sommes, dit-on, fille unique; nous avons été gâtée, très-gâtée. A la première contrariété, l'imagination se monte comme une soupe au lait. Il faut écumer la marmite.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, lui repartit Marguerite avec une douceur qui lui coûtait.

— Sans compter, reprit-il, que les brusques changements de fortune prédisposent aux affections mélancoliques. Bonheur ou malheur, toutes les surprises détraquent la machine. Il est bien entendu que depuis 89 tous les métiers se valent; il n'en est pas moins vrai qu'il y a des aventures qui étonnent. Eh! eh! s'endormir un soir sous un établi de menuisier et le lendemain matin se réveiller dans un château!...

— Ne serait-il point resté de copeaux dans mes cheveux? dit Marguerite en froissant sa chevelure dans ses mains avec un mouvement de sourde colère.

— Calmez-vous, madame la comtesse, s'écria-t-il en faisant un bond sur sa chaise. Où les prenez-vous donc, ces copeaux? Regardez-vous plutôt dans la glace; vous y verrez les plus beaux cheveux du monde, mais point de copeaux, pas plus que dans mon œil. Quand il vous vient à l'esprit de ces petites idées-là, il faut leur fermer la porte au nez. Qui s'abandonne est perdu. Que diable! jeunesse revient de loin.

Là-dessus, il lui fit subir un long interrogatoire, qui se résumait tout entier dans la question que lui avait adressée sa mère : les zestes d'orange ne te disent-ils

rien? Marguerite lui répondit avec une douceur angélique. Il insistait, s'obstinait; le bonhomme tenait à ses idées : c'est l'ordinaire des gens qui en ont peu. Il dut cependant se rendre. Il lui fit ensuite d'autres questions, auxquelles Marguerite ne répondit pas.

Tout à coup son visage s'éclaira, comme si un trait de lumière divine venait de lui traverser l'esprit et lui sortait par les yeux et les lunettes. — Je tiens le nœud de l'affaire, dit-il en faisant pirouetter sa tabatière dans sa main. Vous avez éprouvé, comtesse, une grande frayeur dans un de ces jours où les jeunes femmes doivent se préserver soigneusement de toute émotion... Il y avait eu d'abord l'incendie; puis ce vilain Bertrand est arrivé, vous l'avez pris pour un brigand. Huit jours plus tard, il reparaît devant vous à l'improviste. C'en est assez pour produire la lypémanie. Consultez les maîtres de l'art, ils vous diront tous que les lypémaniaques sont d'une susceptibilité très-irritable, que tout fait sur eux une vive impression, que les événements les plus ordinaires leur paraissent des phénomènes nouveaux et singuliers, inventés tout exprès pour leur nuire... Eh! eh! comtesse, racontez-moi donc un peu ce que vous avez cru voir et entendre dans ce grenier.

Elle frissonna des pieds à la tête. — Ne me parlez pas de ce grenier, s'écria-t-elle avec colère.

Il hocha le menton d'un air satisfait. — Quand je vous disais que j'avais trouvé le nœud! reprit-il; on a sa petite judiciaire. Tout doux, tout doux, madame la comtesse! On ne vous parlera plus de ce grenier. Ah çà! n'allez pas vous croire plus malade que vous ne l'êtes. Qu'est-ce qu'une hallucination? Une perception fausse. On croit entendre, on croit voir; mais, grâce à Dieu, on raisonne, on réagit. Le point est de

se dire : Je n'ai pas vu, je n'ai pas entendu. Et puis, quand reviennent les idées noires, on ne va pas se promener au bord d'un étang.

— Le mal n'est pas grand, interrompit-elle; on m'a repêchée, et me voilà.

— Ne plaisantons pas. Les lypémaniaques doivent éviter les étangs. Comtesse, tout ceci ne sera rien. Je veux que dans deux mois il n'y paraisse plus. Nous allons vous faire suivre un bon petit régime. Le repos, la solitude, le silence... C'est souverain pour rasseoir des esprits troublés... De temps à autre, quelques promenades pour renouveler les idées ; avec cela, une nourriture rafraîchissante. Point de mets épicés, point de farineux non plus. Du veau, du poulet et des fruits!... Ma belle malade, je reviendrai vous voir dans quelques jours, et j'entends vous retrouver le sourire aux lèvres, les roses aux joues.

Il se leva et lui tendit la main. Elle le salua sans décroiser ses bras. Au bout de huit jours, il revint. Cette fois, elle le reçut mal, se retrancha dans un silence inexpugnable; il ne put forcer cette bastille, et se retira en secouant mélancoliquement la tête et répétant : — Eh! eh! la haine du médecin, mauvais symptôme!

Quelques heures plus tard, Mme d'Ornis se présentait chez Marguerite. Si habile que fût la vieille comtesse à composer son visage, le fond de son âme se trahissait par le pétillement de son regard; son bonheur s'échappait. Une minute auparavant, elle avait répondu au marquis du Rozan, qui lui demandait des nouvelles de sa bru : — Ah! mon cher marquis, est-il rien de plus triste qu'une cervelle de vingt ans qui déménage?

— Pauvre petite! dit-elle en embrassant Margue-

rite; que vous est-il arrivé? Vous savez, ma mignonne, que je ne vous aime guère, et pourtant je suis désolée... Vrai, je souhaite de tout mon cœur que vous guérissiez bien vite. Je n'aime pas à voir souffrir la jeunesse. Quoi donc, ma belle? Après un si beau début!... Tout vous souriait, vous aviez vent en poupe, un mari qui vous adorait, qui était à vos genoux, à qui vous teniez lieu de tout. D'où vous est venu cet accès de noire mélancolie?... Ne vous formalisez pas de ma question; elle ne m'est inspirée que par l'intérêt que je vous porte. Ne serait-on point sujet aux vapeurs dans votre famille?

Marguerite rassembla toutes ses forces et réussit à répondre assez gaîment : — Rassurez-vous, madame; les Mirion ont la tête solidement plantée sur leurs épaules... — Et balançant la sienne dans tous les sens : — Voyez plutôt! ne voilà-t-il pas un cou bien attaché? Mon Dieu! ajouta-t-elle, M. d'Ornis m'aime trop et s'inquiète trop de ma santé.

— Je voudrais vous croire. Cependant M. Crotet affirme...

— C'est un âne bâté que votre M. Crotet, interrompit Marguerite. Il m'a traitée de lypémaniaque, vilain mot que je ne comprends pas, mais qui ne me revient point. Ce bonhomme ne s'aperçoit pas quand on se moque de lui. Il vous a conté, je gage...

— Eh! oui, dit Mme d'Ornis; cette histoire de copeaux...

— Ils sont de sa fabrique. Ce n'est pas que je méprise les copeaux. Ils me rappellent de chers souvenirs, et si jamais j'en trouve dans mes cheveux, je les baiserai à pleines lèvres.

Marguerite avait prononcé ces derniers mots avec un peu d'exaltation; elle vit glisser sur les lèvres

minces de sa belle-mère un sourire de satisfaction maligne. Elle reprit aussitôt son sang-froid, et Mme d'Ornis dut reconnaître que sa bru ne déraisonnait que par accès. L'entretien se prolongea pendant une heure. A défaut de plaisir, Marguerite en retira quelque instruction. Elle s'était demandé plus d'une fois si Mme d'Ornis possédait le secret de son fils. Elle put se convaincre du contraire. Mme d'Ornis pensait que, sur la foi de ses conseils, Marguerite avait adressé à son mari quelques représentations, qu'il les avait mal prises, qu'on s'était disputé, que sa bru avait inventé un prétexte pour aller passer trois jours à Genève, qu'à son retour il y avait eu entre les époux de nouvelles explications, que la pauvre tête de Marguerite n'avait pu résister à de si vives contrariétés, que par une lubie d'enfant gâté elle s'était constituée malade, et qu'elle était en train de le devenir sérieusement. Elle se flattait qu'un raccommodement deviendrait de jour en jour plus difficile. Elle avait trop pratiqué son fils pour ne pas savoir qu'il était à la fois très-personnel et très-entier, qu'à proprement parler il n'aimait que lui, ne tenait à ses affections que pour l'agrément qu'il pouvait s'en promettre : y trouvait-il du décompte, il ne pardonnait pas aux gens sa déception. Tout au plus leur faisait-il la grâce de les oublier; mais on n'oublie pas sa femme, c'est plutôt fait de la détester.

Une seule chose inquiétait Mme d'Ornis, c'était la beauté de Marguerite. Elle aurait voulu persuader à la malade de s'éloigner pour un temps, d'aller demander sa guérison à l'air natal. Elle lui fit quelques insinuations dans ce sens, lui représenta qu'en sa qualité d'homme bien portant Roger n'admettait pas qu'on se portât mal, qu'au surplus les distractions et le chan-

gement d'air sont des remèdes efficaces contre la mélancolie, et que Genève devait compter dans sa faculté des praticiens bien supérieurs en lumières à M. Crotet. Marguerite fit la sourde oreille, et Mme d'Ornis dut battre en retraite, se réservant de revenir à la charge en temps et lieu. — Je vous remercie, madame, du tendre intérêt que vous me témoignez, lui dit Marguerite en la reconduisant jusqu'au haut de l'escalier. Si M. Crotet ne s'en mêle, avant trois semaines Roger aura retrouvé son compagnon de courses et de chasse.

En attendant, M. d'Ornis chassait tout seul de l'aube à la nuit, et quand il avait quelque chose à dire, c'est à son chien qu'il le disait. Les bois entendaient; mais ils sont discrets. Le matin, avant de partir, il s'informait de la santé de sa femme; à son retour, il demandait encore de ses nouvelles; puis il dînait, faisait un tour de parc, montait auprès de Marguerite, dépliait sa gazette, aussi muet, aussi fourni de sourcils que le premier soir, ne détachant ses yeux de sa lecture que pour les promener en cercle autour de lui. Il y avait dans ce regard giratoire une rapidité et une brusquerie farouches qui faisaient frissonner Marguerite.

Un soir, se sentant à bout de forces et de patience, elle résolut de faire une tentative pour en finir avec une insupportable situation. Posant sa broderie sur ses genoux : — Roger, dit-elle, nous ne pouvons vivre plus longtemps ainsi. Il me semble que je fais un mauvais rêve... Je préfère vos colères à vos silences. Dites-moi ce qu'il vous plaira; mais parlez-moi.

Il s'enfonça plus profondément dans son fauteuil et continua de lire. Elle s'approcha de lui : — Dites-moi du moins vos intentions. Est-ce une épreuve que vous me faites subir? Je m'en suis vaillamment tirée. Qu'en pensez-vous?

Il colla ses yeux sur son journal et y enterra son visage. — Je n'ose exprimer ce que j'ai dans l'esprit, reprit-elle d'une voix tremblante. Convenez qu'il vous est venu ici même, il y a trois semaines, une horrible pensée. Vous vous êtes dit : Elle a découvert la moitié de mon secret, elle n'aura pas de repos qu'elle ne sache le reste, et un jour elle le saura ; n'a-t-elle pas le génie de l'espionnage domestique?... Comme elle est sans cœur et qu'elle n'est pas plus maîtresse de sa langue que de ses yeux, elle ne pourra se tenir de parler, de porter témoignage contre moi. Infirmons d'avance ce témoignage en la faisant passer pour une femme à vapeurs, pour un cerveau dérangé... Si jamais elle m'accuse, je dirai aux imbéciles qui seraient tentés de la croire : Interrogez le docteur Crotet, interrogez ma mère, mes gens et mon portier ; tous vous affirmeront que cette femme est folle... Roger, si c'est là votre pensée...

Il avait éprouvé un tressaillement, son journal avait tremblé dans ses mains ; mais il ne cessa pas de lire.

— Regardez-moi donc! poursuivit-elle; regardez-moi jusque dans le fond des yeux. Vous ne me connaissez plus? C'est pourtant moi. c'est bien moi.

Elle essaya de lui arracher son journal des mains; elle n'y put réussir.

— Ah! mon Dieu! reprit-elle, vous vous imaginez que j'ai un confesseur à Genève. Cet ami d'enfance qui m'a vue pleurer, Roger, voulez-vous que je vous répète mot pour mot tout ce que je lui ai dit, et la lettre que je lui ai écrite l'autre jour? Si cette lettre ne vous suffit pas, vous m'en dicterez une autre.

Il leva les yeux et arrêta sur elle un regard fixe et dur; puis il se remit à lire.

— Faut-il que je vous apprenne qui je suis? s'écria-

t-elle encore en se tordant les mains. Si dans ce moment vous me confessiez... Oui, si par impossible il y avait un crime dans votre vie et que vous m'en fissiez l'aveu, je ferais taire ma conscience, je ne songerais qu'à l'aveu, et j'oublierais la faute... Je ne dis pas assez. Il me semble que je vous en aimerais davantage. Votre confiance m'inspirerait pour vous une tendresse sans nom, mêlée de joie, de douleur et d'épouvante. Vous et votre crime, vous seriez à moi, à moi sans réserve et sans partage. Vous m'auriez donné votre âme tout entière, c'est mon cœur tout entier qui vous en répondrait, et ce cœur se briserait avant de laisser échapper votre secret.

Elle éclata en sanglots. Il laissa tomber son journal, la contempla un instant, et ce cœur dur parut s'amollir ; mais l'orgueil et la défiance eurent bientôt raison de ce fugitif attendrissement. Elle s'élança pour se jeter à son cou. Il se dressa brusquement sur ses pieds et la repoussa avec tant de violence qu'il la fit tomber à la renverse. Dans sa chute, sa tête porta contre l'angle de la cheminée; le sang jaillit. Ses yeux s'étaient fermés, elle les rouvrit avec effort. Elle crut le voir se pencher sur elle, regarder sa blessure et son sang d'un air de pitié et d'effroi. Elle lui sourit; tout son cœur était dans ce sourire. Ses paupières devinrent pesantes comme du plomb ; cependant sa pensée remuait encore dans sa tête. Elle se disait comme dans un songe : — C'est le moment fatal dont dépend tout mon avenir ; s'il me prend dans ses bras et qu'il me dise son secret, je lui appartiens pour la vie. — Elle parvint à rouvrir de nouveau les yeux, elle souleva sa tête, ses lèvres ébauchèrent encore un pâle sourire, et dans ce sourire elle lui offrait encore son cœur, un cœur avide de se donner, amoureux de sa servitude.

Il n'agréa pas cette offrande. Étendant le bras et le doigt vers cette bouche entr'ouverte qui s'efforçait de venir à lui, il murmura : Voilà l'éternel mensonge ! — Il la regardait fixement ; il y avait de la nuit dans ce regard et comme un nuage de tempête, et de ce nuage elle crut voir jaillir un éclair d'implacable haine. Alors elle sentit que c'en était fait ; elle poussa un faible cri, et perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, il était deux heures du matin. Elle considéra longtemps les rideaux de son lit, ornés d'un semis de fleurs sur fond blanc ; ses yeux rassemblaient ces fleurs et en faisaient des bouquets. Tout en se livrant à ce travail, elle cherchait à rappeler sa mémoire, qui s'était enfuie ; enfin elle la retrouva. Elle se mit sur son séant, promena ses yeux autour d'elle. M. Crotet lui apparut, assis à son chevet. — Docteur, dit-elle, demandez-lui plutôt ; j'ai souri. — Puis toute sa raison lui revint. On la questionna ; elle répondit par de pieux mensonges.

— Ainsi il vous a pris tout à coup une défaillance? lui demandait-on.

— C'est cela: J'ai voulu traverser la chambre, les jambes m'ont manqué, et je suis tombée si maladroitement... On ne s'avise jamais de tout, docteur. On évite les étangs et on rencontre une cheminée. Vous allez croire que j'ai voulu me tuer.

Tout à coup elle aperçut au fond de la chambre M. d'Ornis, à demi étendu sur un canapé, ses mains allongées sur ses genoux. Elle jeta un cri, détourna aussitôt la tête et la cacha sous ses couvertures, comme un enfant qui a peur.

De ce moment jusqu'au soir, elle ne vit et n'ouït plus rien. Elle avait une fièvre brûlante accompagnée de délire. Elle se prenait à dire par intervalles : —

Oh! la pauvre petite! on ne la croira pas. — Ou bien encore : — Otez-lui sa gazètte! déchirez cette gazette!

Au coucher du soleil, il se fit un jour dans sa tête, elle recouvra pendant quelques minutes l'usage de ses sens. Elle entendit sa femme de chambre dire à Mme d'Ornis : M. le comte est revenu de la chasse. L'instant d'après, elle le vit paraître, botté et guêtré. Le docteur, qui l'accompagnait, lui répétait : La haine du médecin! Voyez un peu où cela conduit. — Ces quatre personnages formèrent un groupe au milieu de la chambre et s'entretinrent longtemps à voix basse. Marguerite entendit chuchoter le mot de fièvre cérébrale, et bientôt elle comprit qu'on agitait une question, une grave question, à savoir, s'il était nécessaire de lui raser la tête. Fanny faisait des gestes suppliants. M. Crotet disait : Ce serait pourtant dommage. Roger opinait du bonnet; mais Mme d'Ornis semblait réclamer avec vivacité cette salutaire exécution. Marguerite pensa : elle a raison, une Marguerite sans cheveux ne sera plus une rivale dangereuse. Elle se dressa de nouveau sur son séant et s'écria : — Prenez-les; ils ne me servent plus de rien. — Elle retomba sur son oreiller, et sa pensée rentra dans la nuit. Cependant on ne les lui prit pas, ses cheveux. Elle se trompait, ils devaient encore lui servir.

XI

Peu de jours après son entretien avec Marguerite, Joseph Noirel, ayant mis ses affaires en ordre, s'était rendu auprès de M. Mirion, et d'un ton posé, qui an-

nonçait une irrévocable résolution, il lui avait fait part de son projet d'aller courir le monde. A ce discours, M. Mirion commença par se frotter les yeux, comme un homme qui veut s'assurer s'il veille ou s'il dort; puis d'un air gausseur il pria Joseph de lui répéter sa petite histoire, puis il lui demanda s'il avait bien toute sa raison, et, forcé de reconnaître que Joseph parlait de sang-froid, il essaya d'argumenter. Quand il se fut bien convaincu que des ambitions malsaines avaient germé dans cette tête chaude, il se fâcha et se donna le plaisir de dégonfler son cœur. Il s'était aperçu depuis longtemps, s'écria-t-il, que Joseph s'était laissé gâter l'esprit, déranger la cervelle par de mauvaises lectures et de mauvaises doctrines, qu'il avait perdu tous ses principes et tous ses respects, qu'il nourrissait dans son âme la haine de toutes les institutions sociales et le mépris de ces sages distinctions qui assurent le bonheur des Etats, et sans lesquelles il n'y a plus ni morale, ni religion, ni Dieu, ni diable, ni rien du tout. M. Mirion n'avait pas absolument tort; mais sa manière d'avoir raison n'était pas heureuse, et dans ce monde la forme emporte le fond. Joseph s'étant permis de sourire, il entra en fureur et lui déclara qu'il rompait tout commerce avec lui, que Joseph Noirel resterait dans les annales de l'humanité et en particulier de l'ébénisterie comme un exemple de la plus noire ingratitude, que les ingrats et les aventuriers finissent sur la paille, et la peste l'eût étouffé s'il avait manqué de lui rappeler celle où son père était mort, après quoi il entama la longue énumération de tous les bienfaits dont il l'avait comblé. Rien ne fut omis, ni les douze chemises en toile demi-fine qu'on lui avait données le jour de sa première communion, ni les gâteries culinaires par lesquelles on fêtait régulièrement

la Saint-Joseph; en tête figuraient les célèbres beignets à la crème de Mme Mirion. Ce fut la dernière fois que Joseph les mangea, ces beignets, et il en garda une indigestion jusqu'à la fin de ses jours.

Il écouta toutes ces antiennes, dont il connaissait l'air et la chanson, avec un visage impassible, parfois sardonique. Il répondit tranquillement qu'il n'ignorait rien et se souviendrait de tout, qu'il lui semblait au demeurant que de son côté il n'avait plaint à son patron ni ses heures ni ses peines. Il ajouta qu'il se proposait de rester à l'atelier jusqu'au jour où M. Mirion lui aurait trouvé un remplaçant. M. Mirion n'était pas seulement désolé de perdre un habile ouvrier, qui était devenu son factotum ; sa vanité souffrait à la pensée que ce n'était pas lui qui renvoyait Joseph, que c'était Joseph qui le quittait. Il fut charmé que l'ingrat lui fournît le moyen de sauver sa dignité en renversant les rôles : — Sortez d'ici, s'écria-t-il, et que je ne vous revoie de ma vie! C'est moi qui vous chasse.

Joseph ne se le fit pas dire deux fois. Quelques heures plus tard, il allait chercher ses nippes à Mon-Plaisir. Il essaya de voir Mme Mirion pour lui faire ses adieux et ses remercîments. Elle lui refusa sa porte. La tante Amarante et Mlle Grillet s'associèrent aux indignations des deux époux. Durant le dîner et toute la soirée, il ne fut parlé que de l ingrat et de sa monstrueuse perversité de cœur. Seul l'oncle Benjamin, qui avec la santé avait recouvré son humeur batailleuse, plaida les circonstances atténuantes.

Quand Joseph, à la veille de partir pour Lyon, alla prendre congé de sa mère, la logeuse lui remit la lettre de Marguerite, qui d'abord le consterna. Toutefois en la relisant il ne tarda pas à se rassurer. Il lui parut que cette rétractation ne signifiait rien, que Mar-

guerite avait eu après coup un remords, qu'elle s'était reproché l'indiscrétion de ses confidences, que peut-être aussi se défiait-elle de son confident. — Elle craint, pensait-il, que je ne sois tenté d'abuser de sa reconnaissance. — Il s'arrêta quelque temps sur cette réflexion, qui lui faisait battre le cœur. Si on se gardait de lui, c'est qu'apparemment il était quelqu'un. Quoi qu'il en fût, il avait résolu d'éclaircir le mystère, d'en avoir le cœur net. Il ne répondit pas à Marguerite, il partit.

De Genève à Lyon, il ne conversa qu'avec ses pensées; elles lui donnaient de l'occupation. Il avait lu quelques vieux romans de chevalerie; il lui passait par la tête des visions de paladins se mettant en campagne pour mériter l'amour de leur dame et la gloire de porter ses couleurs. Pour la première fois il lui arrivait quelque chose, sa vie était grosse d'un événement, il se trouvait aux prises avec l'émotion d'une aventure. Il regardait ses mains, ces infatigables et obscures travailleuses que tous les soins qu'il en prenait n'avaient pu préserver du hâle et des durillons. — Il s'agit bien de cela, mes filles! leur disait-il. Vous voilà chargées de débrouiller l'écheveau d'une ténébreuse intrigue. — Jusqu'alors ces deux mains avaient travaillé le chêne et le poirier, elles allaient travailler des âmes; dans leurs jours de gloire, elles avaient façonné des oves et des rinceaux, elles allaient fabriquer des tragédies, des passions, des joies et des douleurs, des sourires et des larmes, elles se trouvaient transformées en ouvrières du destin, et dans son naïf orgueil Joseph se sentait un peu destin lui-même. Il se prit à faire claquer ses doigts, à les secouer en l'air; il croyait y voir suspendues des marionnettes qui dansaient et qui riaient ou pleuraient à son gré.

Son âme était en proie à des sentiments contradictoires. Quand son orgueil se taisait, il ne lui souvenait plus que de Marguerite en larmes ; il rentrait subitement dans son rôle de confident et d'ami, et, se tâtant le cœur, il se sentait capable des plus nobles dévoûments, de l'héroïque silence des grands sacrifices. L'instant d'après il s'abandonnait de nouveau à la fièvre des désirs et des espérances : son avenir, prenant figure devant lui, évoquait sous ses yeux de telles félicités, qu'il en avait le frisson et des bourdonnements dans les tempes. Son orgueil, qui ne dormait jamais longtemps, se faisant de fête, ajoutait à ces visions d'autres mirages où se complaisaient ses rancunes et ses haines. S'il réussissait, quel scandale, quel chagrin cuisant ne causerait pas son triomphe à la vanité béate de ces bourgeois qu'il détestait ! Ils y verraient un symptôme des temps, et tous les Mirion du monde se signeraient d'horreur. Vraiment ils n'auraient pas tort ; car ce triomphe, lui semblait-il, serait un exemple, un événement public qui ferait date, la revanche des exploités sur les exploiteurs, des méprisés sur les mépriseurs, un grand coup de pioche frappé dans les assises vermoulues de la vieille société, le signal du nivellement universel. S'il était possible qu'un jour Marguerite Mirion, devenue comtesse d'Ornis, se donnât à Joseph Noirel, une telle aventure ferait luire sur le monde étonné l'aurore d'un âge nouveau. Telles étaient les chimères que caressait, les voluptés que savourait d'avance cette âme possédée à la fois de Marguerite et des Gracques, et qui joignait de sombres imaginations aux songes couleur de rose de son amour. Ce n'était pas une âme vulgaire, elle appartenait à la noble famille : les grandes actions, les sublimes obéissances la tentaient; mais il y avait en elle comme

une lie amère qui corrompait sa vertu. Elle avait des griefs contre la fortune et les hommes, elle croyait avoir subi des injustices, essuyé des mépris; elle avait juré de faire expier aux autres le malheur de sa naissance et les défaites de son ambition, et ses rancunes mêlant quelque chose de funeste à ses meilleurs sentiments, ses tendresses ressemblaient à des colères, ses rêves de bonheur à des vengeances.

Si Marguerite avait pu lire dans les pensées de son sauveur, elle eût été prise d'épouvante. Elle avait livré son secret et sa vie à un homme que Dieu et le diable se disputaient. A qui resterait la victoire? Capable de mouvements généreux, mais incapable de scrupules, ce cœur d'ouvrier avait l'âpreté de désir, les tournoiements sauvages, les soudainetés, les audaces et le cri d'un oiseau de proie.

M. Bertrand était un jour dans son magasin, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, quand un jeune ouvrier parut sur le seuil de la porte, vêtu d'une vareuse, sac au dos, un bâton à la main. Le marchand de bric-à-brac ne daigna pas prêter à l'arrivant la moindre attention. Il était en conférence avec une pratique dont il s'efforçait en vain de surprendre la bonne foi, ce qui lui donnait beaucoup d'humeur. M. Bertrand se flattait pourtant d'être consommé dans l'art d'*allumer le pékin*, c'était son mot. Sa méthode était de produire d'abord à l'amateur tout le rebut de son magasin, des barbouillages d'écolier, des croûtes. Après l'avoir tenu longtemps sur ces horreurs et lui en avoir assassiné les yeux, passant du mauvais au médiocre, il lui montrait quelque toile apocryphe ou douteuse, vingt fois regrattée et repeinte, qu'il qualifiait d'œuvre de maître et baptisait des noms les plus pompeux. Il estimait qu'après avoir vécu quelque temps

avec les nègres on est disposé à prendre les mulâtres pour des blancs. Si l'amateur était un malin et que sa judiciaire résistât à cette double épreuve, M. Bertrand recourait à son grand expédient, à ce qu'il appelait la peinture en caisse. — C'est tout? lui demandait le quidam. Vous n'avez pas autre chose? — C'est tout, répondait l'habile homme, et il me semble que c'est suffisant. Monsieur est bien dégoûté! Quant à mon Pérugin et à mon Rembrandt, je n'ai l'habitude de les montrer que dans les grandes occasions. — L'acheteur, qui se piquait d'être une grande occasion, insistait pour les voir. M. Bertrand se faisait tirer l'oreille; enfin, par pure condescendance, il emmenait son homme dans un réduit fermé d'une grosse porte en plein chêne, soigneusement verrouillée et cadenassée. Ce sanctuaire, où régnait un demi-jour mystérieux, contenait une ou deux caisses auxquelles, avant de s'en approcher, M Bertrand adressait toujours un profond salut. Son expérience lui avait appris qu'un Rembrandt allume moins l'amateur qu'une caisse hermétiquement close dans laquelle il pourrait y avoir un Rembrandt. Les siennes ne renfermaient que des copies plus ou moins habiles. Solennel comme un prélat qui officie, déclouant, déballant le chef-d'œuvre d'une main pieuse, avec des précautions sans fin, il devenait lyrique, il lui prenait des attrendrissements, des extases, il avait des larmes dans la voix et quelquefois dans les yeux. Puis mêlant le grave au doux et les narrations aux cantiques, il contait la nativité et l'histoire du chef-d'œuvre, ses fortunes diverses, ses pérégrinations, les galeries dont il avait été le plus bel ornement, les ventes princières où il avait figuré, les ruses que lui-même avait employées pour l'acquérir, et comme quoi, par exemple, l'ayant découvert à Rome dans un

grenier, il avait eu mille peines à lui faire passer la frontière, le saint-père s'étant obstiné à revendiquer ce trésor pour le Vatican et à ne pas souffrir qu'on en dépouillât ses Etats.

Le jour où Joseph fit sa première apparition dans le magasin de M. Bertrand, le pékin ne s'était pas laissé allumer. Il est juste d'ajouter que ce pékin était un Belge, et qu'au dire de M. Bertrand le Belge est un animal raisonneur et incombustible. L'enfant de l'Escaut n'avait mordu ni au médiocre ni au mauvais, ni à la porte cadenassée ni à la caisse en sapin. Silencieux et narquois, il avait tout vu, tout entendu sans presque desserrer les dents ; il n'avait pu cependant s'empêcher de sourire plus d'une fois, et pour dissimuler ce sourire il avait promené sur ses lèvres la pomme d'or de sa badine, que M. Bertrand lui eût volontiers cassée sur les épaules. Après avoir repassé de l'arrière-magasin dans la boutique, il se mit à examiner un coffre gothique en bois sculpté. — En voilà un qui n'a pas son pareil à l'hôtel de Cluny ! s'écria M. Bertrand. Il est d'une superbe conservation. On n'y a pas retouché. Vous le voyez tel qu'il est sorti des mains de l'ouvrier. — Le Belge ne répondit pas. Il se contenta de porter successivement son index sur deux figurines sculptées qui se faisaient pendant ; l'une était antique, l'autre moderne, et il n'y paraissait que trop. Là-dessus il salua et sortit.

Le marchand de bric-à-brac était sincèrement indigné, il envoyait la Belgique à tous les diables. C'était lui faire tort que de ne pas donner dans ses panneaux, sans compter que les grandes voleries ne le dégoûtaient point des petites. Le lendemain du jour où il avait pêché une truite de trente mille francs dans l'étang d'Ornis, il ne pouvait se consoler de manquer

une tanche ou un goujon. Il pratiquait la morale de Socrate, lequel recommandait à ses disciples de ne rien mépriser.

Sa mauvaise humeur cherchait à qui s'en prendre; ce fut sur Joseph que creva le nuage. L'apercevant soudain : — Qu'est-ce que tu fais donc là, lui cria-t-il, planté sur tes deux pieds comme un idoine et les bras ballants? Est-ce que tu demandes l'aumône? Tu as bien trouvé ton homme! Passe ton chemin, et va-t'en voir dans la rue si j'y suis.

Cette algarade ne déconcerta point Joseph. — Notre bourgeois, répondit-il, j'étais venu voir si vous n'auriez pas besoin d'un ouvrier menuisier bien affûté, vaillant au travail et sachant tout ce qui concerne son état.

— Va-t'en au diable avec ta menuiserie! lui cria l'autre. Qu'ai-je à faire d'un fainéant de ton espèce? Çà, qu'on déguerpisse au plus vite!

— Permettez, reprit Joseph; j'ai couru Lyon tout le jour sans y trouver d'ouvrage, et je n'en peux plus.

A ces mots, posant son havre-sac à terre, il s'étala sans plus de façons dans un fauteuil qui lui tendait les bras. — Quel sans-gêne! fit M. Bertrand. Ma parole d'honneur! il est étonnant, ce sautereau. — Et courant à lui : — Leste! haut le pied! — Comme il se disposait à le prendre par les épaules, il lui souvint d'avoir vu quelque part ce petit châtain. — Ton effronté visage ne m'est pas inconnu, lui dit-il. Où donc ai-je eu l'avantage d'apercevoir monsieur? — Et il se mit à fouiller dans les replis de sa riche mémoire, qui était un de ces endroits sombres où l'on ne se promène pas longtemps sans faire de mauvaises rencontres. Il commençait de passer en revue tous les drilles de sa connaissance, quand Joseph lui venant en aide :

— Eh! parbleu! lui dit-il, nous nous sommes rencontrés dans la cour du château d'Ornis... à preuve que j'ai failli m'y laisser dévorer par votre chien.

— Il ne t'aurait pas digéré. Il est accoutumé à de meilleurs morceaux. Et que faisais-tu dans ce château?

— J'étais allé en Bourgogne acheter des bois pour mon patron; tout en cheminant, je regardais le pays.

— Et tu t'es si bien amusé sur les grandes routes que ton patron t'a jeté à la porte. En voici une autre qui te regarde; ne la fais pas languir.

Ainsi parlant, il ouvrit toute grande la porte de la boutique; mais il ne prit point Joseph par les épaules. Il se rappelait que dans la cour du château d'Ornis le sautereau l'avait regardé sous le nez d'un air froidement résolu qui lui avait fait baisser le ton. Familier avec tout le monde, grossier avec ses inférieurs, M. Bertrand ne levait jamais la main que sur les inoffensifs et les endurants. Il évitait de se commettre avec les autres.

Joseph se redressa, ramassa son havre-sac, le remit en soupirant sur son dos. Au lieu de s'en aller, se plantant les bras croisés devant le coffre sculpté qu'avait examiné le Belge, il le considéra un instant.
— Il avait diablement raison, votre quidam de tantôt, s'écria-t-il. Ce coffre a été restauré à rebours du bon sens. Quel est donc l'imbécile qui a rapetassé ces petites colonnes torses? Et, je vous prie, regardez un peu ces deux figures de moines qui chantent matines... Tenez, voici l'original et voici la copie, et l'une ressemble à l'autre comme un navet à une orange.

Les gens sûrs d'eux-mêmes imposaient à M. Bertrand. L'aplomb ne lui manquait pas à lui-même; mais il l'avait acquis à force d'étude et s'en servait pour

déguiser ses ignorances. Lorsqu'il le trouvait chez les autres à l'état naturel ou naïf, il concevait une haute opinion de leur mérite. Ce timide qui payait d'audace ne respectait dans le monde que les insolents. L'exclamation de Joseph lui fit dresser l'oreille. — Que chantes-tu là? Te connaîtrais-tu par hasard à ces petites machines? Qu'on s'en aille bien vite débiter ses voliges et dégauchir ses planches!

— Je veux être pendu, lui répliqua fièrement Joseph, s'il me faut plus d'une heure pour vous ébaucher une tête de moinillon tonsuré chantant matines... Vous jurerez qu'il n'a fait autre chose de sa vie, et que la brute de restaurateur qui vous a estropié ce joli meuble n'est qu'un bousilleur et un gâcheur de charpentier.

Ce fut au tour du grand allumeur de s'allumer. — Assez causé, cria-t-il à Joseph. Voici une bille de bois de poirier, voici des outils. Je te prends au mot. Si tu accouches de ton moinillon, je te garde à souper; mais, si tu n'es qu'un hâbleur, vous me ferez le plaisir de défiler la parade au pas accéléré, toi, ton sac et tes forfanteries.

Au bout de deux heures, Joseph avait à peu près terminé sa tête de moine, qui était l'exacte répétition du modèle. Il en avait reproduit la physionomie et les détails, la tension des veines du cou, le gonflement des joues, les fossettes du menton, le froncement des sourcils, tout l'air de tête d'un chanteur d'antiennes qui s'évertue. M. Bertrand ouvrit de grands yeux, et lui tirant l'oreille : — Voilà qui n'est pas trop mal, lui dit-il; tu souperas avec moi.

Il le conduisit dans son appartement, où le couvert était mis, et le fit asseoir en face de lui. Le festin ne fut pas merveilleux; M. Bertrand ne se ruinait pas en cuisine, il plaçait ailleurs ses rentes. On arrosa le

brouet d'un petit vin paillet qui, malgré son air d'innocence, ne laissait pas de donner dans la tête. Joseph en but beaucoup ; quand une idée le tenait, il eût lampé tout un quartaut de Condrieu sans compromettre la lucidité de son esprit. M. Bertrand essaya de le faire causer ; le jeune homme lui conta ce qu'il voulut.

Entre la poire et le fromage : — Tu es un malin, lui dit le marchand de bric-à-brac, et je vois qu'il y a moyen de faire de toi quelque chose. Les coudes sur la table et le cœur sur la main, dis-moi un peu ce que te payait ton ex-patron.

— Mon ex-patron était un ladre, repartit Joseph, qui n'a jamais voulu m'augmenter et me payait ric-à-ric. Je l'ai planté là pour trouver mieux.

Là-dessus il éleva des prétentions si exorbitantes qu'elles firent sauter M. Bertrand au plancher. On disputa longtemps ; Joseph ne voulait rien céder et affectait une âpreté au gain qui révoltait la rigide moralité de M. Bertrand. On finit pourtant par s'entendre. Le marchand de bric-à-brac était le propriétaire de la bicoque dont son magasin occupait le rez-de-chaussée. Il louait le premier étage, habitait le second ; au-dessus étaient deux soupentes médiocrement logeables. Il fut convenu qu'il donnerait à Joseph la table et le gîte, moyennant quoi celui-ci se contenta d'un salaire raisonnable.

Le marché conclu, Joseph, fort satisfait de sa journée et d'avoir réussi à s'installer au cœur de la place ennemie, s'en alla prendre possession de sa soupente. Elle n'était pas belle, il y gelait à pierre fendre, et à peine s'y pouvait-on retourner. Elle lui parut charmante, et il n'eut garde de regretter sa confortable mansarde de Mon-Plaisir. — De la prudence et de sa-

ges lenteurs, se dit-il en soufflant sur ses doigts ; c'est ainsi qu'on arrive. — La dernière chose qu'il revit en pensée avant de s'endormir fut cette passerelle où il avait rencontré pour la première fois M. Bertrand, lequel, appuyé sur la balustrade, le regard perdu dans l'espace, s'était pris à murmurer : — Tais-toi, mon vieux, ce qui est fait est fait ! — Oui, ce qui est fait est fait, pensait Joseph, à moins qu'on ne le défasse. — Puis, ayant posé le bout de ses doigts sur ses lèvres, il jeta dans les profondeurs de la nuit un baiser qui sut y trouver son chemin.

Peu de temps suffit à l'adroit garçon pour se gagner la confiance et les bonnes grâces de son nouveau patron. M. Bertrand était ravi de son ardeur au travail. Dans un intérêt d'épargne sordide, il n'avait jamais employé que des ouvriers au rabais ; il avait maintenant à son service, sans le payer davantage, le roi des Josons, — c'est le petit nom d'amitié qu'il lui donna. Joseph raccommodait avec une patiente et ingénieuse industrie les meubles de hasard dont ses greniers étaient pleins, et qui la plupart ne lui avaient guère coûté que les frais de transport, tant il excellait dans l'art du troc et du brocantage. Joseph pansait d'une main délicate et légère les blessures de ces estropiés ; il n'avait pas seulement des doigts, il avait du goût, du style, le génie de la restauration. Jusqu'alors M. Bertrand avait chargé de ce travail un maître ébéniste avec lequel il avait passé un marché, et qui, prétendait-il, le surfaisait indignement. Il confia les ouvrages les plus délicats à Joseph, et le premier bahut que celui-ci remit sur pied fut acheté dans la journée et payé deux fois son prix. C'est dans l'enthousiasme de cette vente que M. Bertrand le proclama le roi des Josons.

Son ouvrier lui paraissait un gentil garçon. Il était discret, commode à vivre, rond de manières, se tenait à sa place, se prêtait aux familiarités de son patron, écoutait ses histoires, souriait à ses facéties. Quand M. Bertrand avait eu quelque contrariété et qu'il était d'une humeur de dogue, Joseph trouvait moyen de le rasséréner. Il lui disait à peu près comme certain personnage de comédie : — Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié que, pour faire fortune dans le monde, il ne faut avoir ni honneur ni humeur. — M. Bertrand ne lui trouvait qu'un défaut, il lui reprochait d'être à cheval sur son droit. Un jour qu'il avait imaginé de lui faire sous je ne sais quel prétexte une retenue sur son salaire, Joseph lui mit brutalement le marché à la main. Une autre fois, sur un simple mot de remontrance au sujet d'un outil qu'il avait égaré, il avait grimpé en trois sauts à sa soupente, remballé ses hardes dans son sac, et fait mine de déloger sans tambour ni trompette. Il était déjà dans la rue lorsque M. Bertrand, courant après lui, l'avait rattrapé par sa blouse, amadoué et ramené. Un ministre d'Etat disait récemment à un jeune prince en partance pour aller prendre possession d'un trône vacant : — N'ayez pas l'air de vous soucier des Espagnols, ils tiendront à vous, si vous ne tenez pas à eux. — Joseph n'avaitpas eu besoin d'étudier la diplomatie pour la savoir, et l'Espagne le retenait par sa blouse.

Les premiers jours, il avait fait ses repas à l'atelier. Peu à peu M. Bertrand prit l'habitude de l'inviter à sa table, et d'ordinaire, après dîner, ils passaient la soirée ensemble. Au dessert, le vin paillet y aidant, le brocanteur devenait expansif. Il contait à son ouvrier certaines pratiques de son métier, ou le mettait au fait de ses spéculations commerciales et financières,

lesquelles consistaient à acheter des masures à vil prix, à les réparer ou à les reconstruire avec un art et des économies de moyens qui lui étaient propres, et à les revendre au comptant avec un gros bénéfice. Il développait aussi à Joseph ses rêves d'avenir, qu'il lui tardait de réaliser. Il projetait de passer la mer, de s'établir dans un pays à esclaves et de s'y faire planteur. Le paradis de ses songes se composait de quelques centaines de noirs, de négresses et de négrillons qui seraient à lui. Il se voyait déjà gouvernant cette racaille crépue, le fouet dans une main, le mouchoir dans l'autre. Il était impatient d'entrer en possession; pour hâter cet heureux moment, il vivait de régime, ménageait les bouts de chandelle, s'imposait des privations dont il s'accommodait gaîment en se repaissant d'avance des délices de sa future existence de nabab.

Si M. Bertrand était content de son ouvrier, Joseph n'était pas moins content de son patron. Il l'étudiait curieusement et tranquillement, et tirait ses conclusions. Il eut bientôt constaté que ce personnage n'appartenait point à la classe des coquins héroïques. Sa figure de polichinelle n'était pas trompeuse; il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un grand scélérat, c'était tout au plus le roi des drôles. A défaut de scrupules, il avait des inquiétudes. Sa rare et bruyante impudence lui servait à couvrir les indécisions d'une volonté qui n'était pas bien sûre de ce qu'elle pouvait oser et qui craignait les accidents; ce fer avait des pailles qui l'exposaient à de subites cassures. Quiconque avait la faiblesse de s'incliner devant son effronterie était mené par elle tambour battant; lui prêtait-on le collet, elle s'assouplissait.. Un jour, en présence de Joseph, il eut une vive altercation avec un entrepreneur

qui était venu lui réclamer un solde de payement. Il essaya d'abord de l'éconduire par de misérables arguties. L'autre devenant pressant, il le traita de haut en bas, tenta de l'intimider ; mais il avait affaire à un solide compagnon, qui à son tour s'emporta, le menaçant de la justice. A ce mot, M. Bertrand fila doux. De cet incident et de quelques autres, Joseph inféra que son patron n'était redoutable que pour ceux qui avaient de sérieuses raisons de le redouter. Si le comte d'Ornis subissait cette humiliante tyrannie, c'est qu'apparemment il avait de grands embarras de conscience.

Joseph fit une autre observation. Bien qu'il puisse sembler bizarre de comparer un Bertrand à une fleur, le gros homme avait une ressemblance avec ces charmants liserons bleus et blancs qu'on a surnommés des belles-de-jour, et dont les corolles, s'épanouissant au lever du soleil, se referment dès qu'il a disparu de l'horizon. Comme les belles-de-jour, la gaîté de M. Bertrand s'épanouissait au matin, et à moins que quelque accroc survenu dans ses affaires ne lui mît martel en tête, jusqu'au soir sa grasse et plantureuse sottise abondait en lazzis. A l'approche de la nuit, il se faisait un changement soudain, un nuage se répandait sur son front, il devenait inquiet, nerveux, s'il est permis de parler des nerfs d'un polichinelle. Il recourait alors à la bouteille pour ranimer ses esprits abattus, et il lui fallait à tout prix de la société. Avant l'arrivée de Joseph, il passait d'ordinaire ses soirées à l'estaminet ou dans un petit théâtre; depuis que sa bonne étoile avait amené sous son toit le roi des Josons, l'ayant pris en goût, il n'avait plus besoin d'aller chercher hors de chez lui des distractions et de la compagnie. Après dîner, ils allumaient leurs pipes et

jouaient ensemble d'interminables parties de domino. Il semblait en revanche qu'il éprouvât le besoin de clore et d'isoler son sommeil. A onze heures, il renvoyait Joseph dans sa soupente ; la cuisinière se retirait dans sa mansarde, un garçon de magasin couchait au rez-de-chaussée ; lui-même s'enfermait à double tour dans son appartement, qui se composait de quatre pièces. Il y dormait seul, sous la garde d'une veilleuse qui brûlait toute la nuit et du grand danois accroupi au pied de son lit.

La soupente de Joseph était située juste au-dessus de la chambre à coucher de M. Bertrand, et les plafonds n'étaient pas épais. Joseph, qui depuis quelques mois ne dormait plus que d'un œil, avait cru entendre au milieu de la nuit des bruits étranges dans la chambre de son patron. Il avait prêté l'oreille , il l'avait même collée au plancher ; on sait qu'il était coutumier du fait. Il n'était monté jusqu'à lui que le sourd murmure d'une voix grondante ou geignante, un craquement de solives ébranlées par un pas lourd, et parfois un jappement du danois, qui faisait peut-être de mauvais rêves et les contait à la lune. Il lui paraissait que son nouveau patron avait le sommeil intermittent et agité. — Ce n'est pas l'indigestion, pensait-il, qui lui procure ces insomnies. Aurait-il, lui aussi, des embarras de conscience ? J'ai déjà découvert qu'il a des nerfs ; si par-dessus le marché il a une conscience, voilà un polichinelle bien perfectionné.

Un soir, M. Bertrand avertit son ouvrier que le lendemain, au point du jour, un important rendez-vous d'affaires l'appelait à l'autre bout de Lyon ; craignant de rester endormi, il lui remit un passe-partout en le priant de venir frapper à sa porte au coup de quatre heures. Il en était quatre et demie quand Joseph s'é-

veilla. Il se hâta de s'habiller et de descendre chez son patron. Il venait de franchir le vestibule quand un grognement rauque frappa son oreille. Il appliqua son œil à la serrure, aperçut à la clarté de la veilleuse M. Bertrand, qui s'était laissé glisser à bas de son lit et qui, les yeux fermés, gesticulait et semblait se débattre contre un songe. Bientôt il prononça d'un ton mystérieux ces mêmes paroles qu'avait déjà entendues Joseph : Tais toi, mon vieux, tais-toi! — Joseph se tint coi, dans l'espérance d'en apprendre davantage; mais ce fut tout. M. Bertrand était rentré dans le silence ; par intervalles, il remuait les lèvres sans proférer aucun mot. Enfin Joseph frappa trois coups à la porte. Le danois aboya, et son maître, se réveillant brusquement, s'élança d'un bond dans son lit, qui gémit sous cette lourde masse.

— Qui est là ? que me veut-on ? cria-t-il d'une voix courroucée.

Joseph entra : — J'étais venu vous réveiller, comme vous m'en avez prié hier au soir.

— Ah ! c'est toi, garçon! reprit M. Bertrand d'un ton radouci. Pardonne-moi si je te reçois mal ; mais tu es venu me déranger au milieu du rêve le plus agréable... Il me semblait que j'étais couché à l'ombre d'un micocoulier, et que j'avais près de moi deux charmantes négresses, dont l'une m'éventait avec une queue de paon, tandis que l'autre me chatouillait délicatement la plante des pieds.

— Désolé d'avoir effarouché vos négresses! lui repartit Joseph. J'aurais plutôt cru que vous faisiez un mauvais rêve, car vous parliez et vous disiez...

— Qu'est-ce que je disais? demanda M. Bertrand, dont le visage s'altéra.

— Vous avez dit comme cela : Tais-toi, mon vieux !

— En vérité ?... Voilà ce que c'est. Un vieux nègre est venu se plaindre à moi qu'on l'avait fouetté jusqu'au sang pour une peccadille qu'il n'avait pas commise, et je l'ai envoyé promener... Aussi de quoi se plaignait-il, cet animal? Quelques coups de fouet de plus ou de moins, ce n'est pas la mort d'un homme. Mon Dieu, qu'on est bête de parler en dormant! Est-ce que cela t'arrive quelquefois ?

— Je ne rêve jamais, répondit-il. Ce n'est pas dans mes moyens, ni les négresses non plus.

A ces mots, il se retira. De ce jour, M. Bertrand ne le pria plus de venir le réveiller le matin.

Joseph Noirel savait se tenir. Il resta deux mois chez M. Bertrand sans lui adresser une question, sans lui témoigner la moindre curiosité de ses affaires. Il paraissait uniquement occupé de son travail et de gagner de l'argent. Au bout de ces deux mois, il réclama une augmentation de salaire. Le marchand de bric-à-brac poussa les hauts cris, essaya de lui payer cette augmentation en monnaie de singe, c'est-à-dire en promesses et en belles paroles. Joseph menaça de lever le pied, si on ne lui donnait contentement; son patron en passa par tout ce qu'il voulut, et cette discussion ne fit qu'accroître la confiance que Noirel avait su lui inspirer.

Cependant Joseph avait souvent, même après boire, des silences, des mélancolies qui étonnaient le brocanteur, lequel lui dit un soir : — Qu'est-ce qui te prend, garçon ? Tu as le vin triste aujourd'hui. — A quoi Joseph répondit en se secouant : — Ce n'est rien. — Et, comme pour lui donner le change, il affecta une gaîté bruyante, qui n'était pas dans ses habitudes. Une autre fois il s'était laissé surprendre sa tête dans ses mains, plongé dans une rêverie sans fond ni rive.

— Assurément tu as des chagrins, lui avait dit M. Bertrand; fais-moi tes confidences. — Qui n'a pas ses chagrins? avait répliqué Joseph. Les miens ne valent pas la peine qu'on en parle. — M. Bertrand, intrigué, lui en reparla. Il aimait à s'instruire des affaires des autres : on peut tirer de tout quelque profit. Joseph ne se prêtait pas à ses curiosités; il se retranchait dans des réponses évasives.

Un dimanche, comme M. Bertrand développait pour la centième fois à son ouvrier les félicités qu'il se promettait de goûter au Brésil, Joseph l'interrompit en s'écriant : — A votre aise; mais le bonheur pour moi n'est pas le Brésil.

— Qu'est-ce donc, blanc-bec? lui demanda M. Bertrand.

— Eh! tenez, ce serait le plaisir de la vengeance, répondit-il d'une voix sombre.

— La vengeance! et de qui voudrais-tu te venger?

Noirel se mordit les lèvres, comme s'il avait eu regret au mot qui lui était échappé : — De personne, dit-il, est-ce que je hais quelqu'un, moi? Il arrive à tout le monde de lâcher des sottises.

La curiosité de M. Bertrand se piqua au jeu; à plusieurs reprises, il essaya de dérober à Joseph son secret. Le dimanche suivant, il le fit boire plus que d'habitude, et quand ils eurent mis à sec deux bouteilles, il lui livra un assaut direct : — Pourquoi fais-tu le mystérieux? lui dit-il; n'est-il pas agréable de se conter entre amis ses petites affaires? Explique-moi ce qui te pèse sur le cœur, grand sournois! Si tu as un ennemi dont tu veuilles te venger, on pourra te donner un conseil, et qui sait? peut-être un coup de main.

Joseph se fit longtemps prier. Forcé dans ses retranchements, il commença une histoire où la vérité

coudoyait la fiction. Il conta qu'il avait été recueilli dans son enfance par un maître menuisier de Genève, que son bienfaiteur avait eu sans doute bien des bontés pour lui, mais s'était plu à les lui faire payer par des hauteurs, que pour son malheur il était tombé amoureux de la fille de la maison, — que, la voyant recherchée par un grand parti, il avait eu la sottise de déclarer sa passion, et qu'il avait été éconduit avec le dernier mépris et finalement mis à la porte comme un chien.

— Comment s'appelle-t-il, ton ex-patron? lui demanda M. Bertrand.

— N'avez-vous pas vu son nom sur mon livret?

— Je ne sais trop. Il me semble qu'il y avait un pâté d'encre sur ce nom.

— Quel autre serait-ce que M. Mirion?

M. Bertrand tressaillit. — Mirion!.. attends un peu, j'ai entendu parler de ce monsieur... Ta Dulcinée est aujourd'hui la comtesse d'Ornis?

— La comtesse de tout ce qu'il vous plaira, repartit Joseph d'un air morose. Quand vous m'avez rencontré à Ornis, je ne m'y trouvais point par hasard, comme je vous l'ai fait accroire. Ces imbéciles m'avaient envoyé là-bas pour prendre langue; ils voulaient s'assurer que le prétendant était un vrai comte... Pensez-y donc, un vrai comte! Il eût été tout blanc de lèpre qu'ils lui auraient donné Margot.

— Ah! oui... qu'en pensait-elle, cette Margot?

— C'est une espèce de sainte nitouche... Cela se donne l'air de vouloir tout ce qu'on veut; mais elle jubilait intérieurement, et malgré elle son bonheur lui sortait par les yeux. — Il asséna un grand coup de poing sur la table. — Ah! si je les tenais, tous ces parvenus! s'écria-t-il. Avec quelle insolence ils m'ont

traité ! Ils ont marché sur moi, ils m'ont écrasé sous leur talon comme un ver de terre.

Et, se livrant à son imagination, il fit à M. Bertrand un long détail de toutes les misères, de tous les affronts qu'il avait endurés. — Dame, mon garçon, lui dit l'autre, tu visais trop haut ! Je l'ai aperçue un jour, à l'une des fenêtres de son château, cette Margoton, comtesse d'Ornis. Elle est jolie à manger... Et le magot ! parlons un peu du magot ! J'ai ouï dire que ces gens-là sont millionnaires.

— Trois fois millionnaires, interrompit Joseph ; mais je vous jure que je me souciais de leur argent comme d'un fétu. J'étais sottement amoureux. C'est Margot que je voulais, quand elle ne m'aurait apporté que son bonnet de nuit et ses pantoufles...

— Et ses espérances, ce n'était pas une chose à perdre en chemin, interrompit à son tour M. Bertrand. Tu es un futé, petit !

Joseph prit un air piqué. — Je suis bien bête de vous avoir conté tout cela, répliqua-t-il d'un ton colère. Vous êtes un bourgeois, vous aussi, monsieur Bertrand, et les bourgeois s'entendent tous ainsi que larrons en foire... tous ligués contre nous et nous regardant comme du fumier. Allons, ce qui est dit est dit ; mais je veux être pendu si jamais... Bouche cousue n'avale pas de mouches.

— Calme-toi, lui repartit M. Bertrand en lui appliquant une tape sur le dos. Je suis un bon enfant, moi. Pour te le prouver, je vais te signer un billet par lequel je m'engage à te donner ma fille en mariage avec cent mille écus de dot. Ah ! par exemple, tu auras l'obligeance d'attendre qu'elle soit née, cette demoiselle...

Il rit aux larmes de sa plaisanterie et du dépit de

Joseph, puis il lui proposa de jouer une partie de domino; mais ce soir-là il joua mal, il avait des distractions dont Joseph fut frappé.

Pendant plusieurs jours, il parut préoccupé. Noirel n'eut pas l'air de s'en apercevoir et se garda de lui reparler de Marguerite. Ce fut M. Bertrand qui remit le sujet sur le tapis. Un soir, après avoir arpenté longtemps la salle à manger en fredonnant une ritournelle de vaudeville, il s'arrêta devant son ouvrier, et lui posant la main sur l'épaule : — Sais-tu bien, lui dit-il, qu il ne tiendrait qu'à toi de te venger de tes Mirion?

— Laissez-moi tranquille, lui répondit Joseph d'un ton maussade. Vous m'avez plaisanté l'autre soir, c'est assez d'une fois.

— Je te répète que, si tu veux te venger de tes bienfaiteurs, tu n'as qu'à le dire. On pourrait t'en fournir les moyens.

Et comme Joseph le regardait d'un air interdit : — Réponds d'abord à mes questions. Ces gens-là sont des richards et des glorieux. A quoi tiennent-ils le plus, à leur argent ou à leur vanité?

— A leur vanité, haut la main.

— Cependant on m'a conté qu'ils avaient eu la ladrerie de ne point donner de dot à leur fille.

— Vous n'y êtes pas. Ils ne demandaient qu'à se dépouiller, tant ce mariage leur tenait au cœur; mais il paraît que M. d'Ornis est un homme à beaux sentiments. Il a tout refusé pour bien prouver qu'il ne faisait pas un mariage d'argent.

M. Bertrand eut un soubresaut. — Quoi! c'est lui qui a refusé! Et dans un mouvement de candide indignation, il s'écria : — Le misérable!

— Qu'est-ce à dire? demanda Joseph.

— C'est à moi d'interroger, reprit l'autre avec hau-

teur. — A ces mots, pour calmer sa colère, il avala un grand verre de vin, puis il continua : — Dans quels termes sont-ils avec leur gendre?

— Ils font gloire de lui et lui parlent à genoux comme au Père éternel.

— Si demain il leur demandait la moitié d'un million, la lui donneraient-ils?

— Oh! oh! comme vous y allez! La veille de la cérémonie, libre à lui de leur prendre jusqu'à leur dernière chemise; aujourd'hui m'est avis qu'on l'enverrait promener.

— Et si Margot se mêlait de les demander, ces cent mille écus?

— Ceci est bien différent. On lui donnerait le million tout entier. Avec ses airs de n'y pas toucher, elle les mène tous à la baguette et les ferait passer, s'il lui plaisait, par le chas d'un aiguille. C'est le vrai berger de ce troupeau.

Le visage de M. Bertrand s'illumina. Il s'assit dans une berceuse et s'y balança en tambourinant de ses dix doigts une marche guerrière sur son front; puis, se redressant : — Dis-moi, petit, êtes-vous brouillés, Margot et toi?

— Pourquoi donc cela? Elle ne soupçonne pas, je pense, que j'ai eu l'effronterie... C'est à sa mère que je me suis déclaré, et sa mère ne lui a rien redit... Est-ce qu'on redit ces choses-là? C'est plus tôt fait de jeter le pauvre diable à la rue, et l'on n'a garde de révéler à Margot qu'un chenapan, un rien du tout, un Joseph... Voilà que je rentre en colère. Jouons au domino, je vous en prie, monsieur Bertrand.

Il tirait les dominos de leur boîte. M. Bertrand lui arrêta le bras : — Dans le cas où tu te présenterais à Ornis sous un prétexte quelconque, tu y serais reçu?

— Bien ou mal, je ne sais; mais s'il n'y avait que moi pour passer dans les chemins qui conduisent à Ornis, l'herbe ne serait pas longue à y pousser, et quand on me donnerait dix mille francs...

— Encore un coup, tu es un futé! interrompit M. Bertrand. Si on te donnait dix mille francs, tu t'en irais de ton pied gaillard à Ornis et jusque dans la caverne du diable!... Et comme Joseph se levait en faisant un geste d'humeur : — Mon Dieu! que tu es sot! Aie l'obligeance de te rasseoir et de m'écouter... Suppose, ajouta-t-il d'un ton mystérieux, qu'un quidam se présente auprès de Margot et lui dise à l'oreille : Madame la comtesse, votre beau mari, dont vous êtes si fière, a sur la conscience une petite drôlerie dont personne, grâce à Dieu, n'a eu vent, et qui pourrait bien, si elle venait à être connue, lui attirer de sérieux désagréments...

Joseph bondit sur sa chaise. — Que dites-vous là? s'écria-t-il. Aurait-il commis quelque faux en écritures, ce comte d'Ornis, ou forcé un coffre-fort?

— Cela ne te regarde pas, répliqua M. Bertrand, c'est mon secret. Réfléchis seulement sur le cas que je te propose. Que répondrait notre poulette à ce quidam?

— Ne vous y trompez pas, ce ne sont point des gobe-mouches que les Mirion, et celle-ci a une tête d'enfer, qui raisonne, qui ne croit rien que sur bonnes preuves...

— Suppose, poursuivit M. Bertrand, qu'il ait des preuves en main, le quidam.

— Oh! bien, elle en demandera de concluantes et sans réplique, de celles qui se laissent voir et toucher...

M. Bertrand se pencha vers lui, et le saisissant par

les deux oreilles, qu'il secoua vigoureusement : — Des preuves qui se laissent voir et toucher?... Si j'en avais, moi qui te parle, qu'en penserais-tu?

Joseph resta un instant muet d'émerveillement. Enfin, sortant de son extase : — Je penserais, s'écria-t-il, qu'en ce cas l'affaire est superbe et que je demande à être de part!

M. Bertrand éclata de rire : — Voyez un peu cet innocent qui n'a jamais aimé que sa mie au gué! Ne lui parlez pas d'argent; cela lui fait lever le cœur... Eh! garçon, si on te venge, qu'as-tu à réclamer? Jouons au domino, monsieur Joson!

— Un instant, reprit Joseph, en lui arrêtant le bras à son tour. Ce n'est pas que je sois intéressé; mais une vengeance qui rapporte, que diable! c'est un de ces plats... on en mangerait sans avoir faim... Et faisant claquer ses doigts comme des castagnettes : — Ah! vous voulez faire chanter ces Mirion? J'en suis; mais je n'entends pas garder les manteaux.

— Rassure-toi, benêt. Quiconque met la main à la pâte, il lui en reste quelque chose aux doigts. On te fera ta part, grosse ou petite, selon la taille du gâteau.

Et posant ses coudes sur la table : — Ecoute-moi. Tu partiras au premier jour pour Ornis; tu te présenteras à ta belle en alléguant... Voici l'affaire : tu seras venu la prier de plaider ta cause auprès de ton ancien patron. On t'a chassé, tu as le mal du pays; tu voudrais rentrer en grâce. Si elle fait accueil à ta demande, tu lui témoigneras ta reconnaissance en l'avertissant d'un danger; si elle te renvoie bien loin, tu prendras la mouche, et tu lui diras qu'il ne tiendrait qu'à toi de te venger. De toutes manières, tu lui révéleras que ton nouveau patron, le sieur Bertrand, marchand de bric-à-brac et d'autres choses, est le détenteur d'un papier

compromettant pour le comte d'Ornis, que ledit Bertrand est un homme dangereux dont il est bon de se défier, qu'au demeurant son petit papier est probablement à vendre, que le tout est d'en faire le prix. Tu inventeras une histoire à ton gré pour lui expliquer comment tu sais tout cela; surtout tu auras soin de lui donner à entendre qu'elle serait perdue, si son mari venait à se douter... Diable! il serait homme à la tuer. Tu lui recommanderas en conséquence le plus grand secret... Bref, tu es un bélître, si tu ne m'apportes à ton retour la nouvelle que la dame m'attend tel jour, à telle heure, en tel lieu, pour m'interroger tête à tête et me marchander mes pattes de mouche.

A mesure que M. Bertrand lui développait son plan de campagne, Joseph, qui d'abord avait pris feu, affectait de devenir plus soucieux, plus hésitant. Il abondait en difficultés, en objections, représentant à son patron que leur commune entreprise lui semblait hasardeuse, qu'il craignait de mal s'acquitter de sa mission, que selon toute apparence on ne le recevrait pas à Ornis ou qu'on ne le croirait pas, et que dès les premiers mots, sans lui laisser le temps de s'expliquer, on le chasserait outrageusement. M. Bertrand prit de l'humeur, le traita de pleutre. — Pourquoi m'envoyer là-bas? lui demandait Joseph. Que n'écrivez-vous?

— Je n'écris jamais, répliquait-il. Je n'ai jamais aimé que l'écriture des autres.

Le lendemain, Joseph continua le même jeu. Plus il se refroidissait, plus M. Bertrand s'échauffait. — Ne vous fâchez pas, finit-il par dire au brocanteur. Puisque vous le voulez, on essayera; mais je ne réponds de rien. Vous verrez que vous avez affaire à forte partie.

Le surlendemain, il se mit en route pour Ornis.

XII

On dit : Fort comme un Turc; on devrait dire : Fort comme la jeunesse aux prises avec la maladie et le malheur. On la croit perdue; ses médecins l'ont condamnée, ses amis, si elle en a, portent déjà son deuil. Elle ne laisse pas d'en appeler; elle se défend avec une douceur opiniâtre contre les étreintes de l'impitoyable ennemi qui l'enlace et la dévore; plus souple que l'osier ou qu'une branche de vigne, elle lasse sa fureur par ses molles et patientes résistances. Elle a si peu vécu! Elle porte au cœur le désir et le rêve des lendemains qui lui sont dus; elle les embrasse de ses regards et de ses espérances. — Attendez-moi, leur crie-t-elle; me voilà! — Et, prise d'un repentir ou d'une pitié, la mort s'éloigne furtivement.

Marguerite fut pendant plusieurs jours à l'extrémité. M. Crotet avait prononcé l'arrêt fatal, quand son état s'améliora comme par miracle; les symptômes les plus alarmants disparurent, les yeux, un instant paralysés, reprirent tout leur jeu, la fièvre se ralentit. Au bout de trois semaines, elle entra en convalescence; l'appétit et les forces lui revinrent, et huit jours plus tard elle était sur pied. Sans doute ce n'était plus tout à fait la Marguerite d'autrefois. Elle semblait avoir perdu à jamais l'éclat de ses couleurs, la vivacité de ses mouvements, la légèreté de son pas, la rapidité charmante de son regard et cette espèce de rire qu'elle avait naguère au fond des yeux. Ce qui avait le plus changé en elle, c'était sa voix pleine, étoffée, moelleuse, qui modulait la phrase et dont la fraîcheur rap-

pelait le chant du loriot dans les bois, quand, ivre de printemps, il leur raconte sa folie. Cette voix s'était assourdie, voilée, comme tendue d'un crêpe; n'ayant plus que des choses tristes à dire, de quoi lui auraient servi ses notes claires et sonores? Comme son parler, toute la personne de Marguerite s'était imprégnée d'une grâce languissante; mais sa beauté lui était restée. Ce n'était pas une destruction, c'était une métamorphose. La douleur avait touché de son sceptre ce front jeune et riant, à qui les heures étaient jusqu'alors si légères; elle y avait laissé une ombre ineffaçable et la pesanteur d'un souvenir. Ce qui n'empêchait pas M. Crotet d'admirer l'étonnante rapidité avec laquelle sa malade reprenait, — et il était admirable en effet qu'elle eût résisté non-seulement à la maladie, mais au médecin, lequel l'avait traitée à la diable, lui administrant des remèdes de cheval. — Je n'ai jamais vu personne, ma chère comtesse, lui disait-il, se tirer ainsi d'une méningite. — Il l'avait prise en affection pour toutes les sangsues qu'il lui avait appliquées. Ce sont là les considérations qui déterminent les amitiés des médecins.

Marguerite avait recouvré, en entrant en convalescence, toute la lucidité de son esprit et de sa mémoire. Elle se rappelait nettement le passé; mais elle le voyait, pour ainsi dire, à distance, dans un lointain. Il lui semblait que sa maladie avait duré fort longtemps, que des années entières s'étaient écoulées depuis le jour où, rapportant un pastel dans un grenier, elle avait assisté à un entretien qui lui avait glacé le sang dans les veines. Ses souvenirs étaient précis; mais, ses impressions s'étant amorties, elle se demandait si son imagination n'avait pas eu quelque part dans ses épouvantes et ses désespoirs.

Elle se disait : — Ne pensons plus à tout cela que

je n'aie repris toutes mes forces et toute ma raison. — Quand on sort d'une fièvre cérébrale, il faut refaire l'apprentissage de la vie. Elle rapprenait bravement à se servir de ses mains, de ses pieds et de sa tête; elle s'y appliquait comme un écolier studieux qui soigne ses devoirs. Le temps ne lui manquait pas; ses journées lui appartenaient tout entières. Tous les trois jours, elle voyait son mari pendant trois minutes, et tirait de lui trois paroles. Cela lui paraissait plus que suffisant, tant elle redoutait les émotions. Elle voyait quelquefois aussi sa belle-mère, dont elle n'avait pas à se plaindre. Mme d'Ornis la traitait comme un enfant malade auquel on sait gré de toutes les sottises qu'il ne dit pas, de toutes celles qu'il ne fait point. C'était miracle, semblait-il, qu'elle réussît à coudre ensemble deux idées et deux mots, qu'elle daignât avoir parfois le sens commun. Sa femme de chambre était de cet avis. Marguerite ne tarda pas à découvrir que cette fille avait changé pendant sa maladie, qu'elle cherchait à la faire causer, qu'elle était d'intelligence avec l'ennemi. Une autre chose la contrista. Un matin, comme elle faisait le tour du parc, le fils du concierge se mit à crier à sa sœur, qui tripotait dans la neige : — As-tu bientôt fini, grande folle? — Sa mère lui mit brusquement la main sur la bouche en jetant à Marguerite un regard d'excuses; elle se souvenait qu'il n'est pas permis de parler de corde dans la maison d'un pendu.

Le courage de Marguerite avait ses hauts et ses bas. Par moments, elle croyait découvrir en elle un fonds inépuisable de patience et de résignation; elle se sentait de force à lasser le malheur. A d'autres heures, la vie lui pesait si lourdement sur les épaules, que son âme s'affaissait sur elle-même : il s'y faisait comme un

écroulement. Marguerite ne s'abandonnait point : elle travaillait à réparer cette ruine.

Sa seule distraction était de se promener en voiture. Depuis quelques années, M. d'Ornis n'avait plus de chevaux, il en louait dans le besoin. Elle lui témoigna le désir d'en acheter une paire de ses propres deniers ; il y consentit sans difficulté. Le marquis du Rozan lui céda deux bons trotteurs, qui inquiétaient la marquise par leurs vivacités. Elle adopta pour son cocher un vieux bonhomme qui avait été jadis postillon de diligence. M. d'Ornis exigea seulement que Jérôme, son valet de chambre, l'accompagnât toujours dans ses promenades ; sa consigne portait qu'il ne devait jamais la perdre des yeux.

Cependant il arriva qu'un jour, vers la mi-février, Jérôme se trouva empêché. Marguerite ne l'attendit point ; elle ordonna à son vieux postillon de toucher, et se fit conduire assez loin sur la route d'Arnay-le-Duc, jusqu'au pied d'un tertre rocheux qui commandait une belle échappée de vue. Descendant de voiture, elle grimpa par un raidillon au sommet du tertre. Quand un mur de clôture l'eut dérobée au regard de son cocher, croisant ses bras sur sa poitrine, elle contempla le paysage qui se déployait sous ses yeux. La neige était tombée en abondance les jours précédents, et avait recouvert la plaine d'un épais linceul, que soulevaient faiblement par endroits les ondulations du terrain. Sur cette blancheur se dessinaient de longues files de peupliers à la hampe grêle et ténue, quelques touffes d'osiers jaunâtres, de vieux chênes rabougris, couverts de leurs feuilles sèches, qui faisaient des taches rouges, des bouquets d'ormes ou de hêtres dont le noir squelette et les branches dénudées prenaient des attitudes tragiques, des fouillis de broussailles hé-

rissées, tout émues encore de leurs longues disputes avec le vent, et qui révélaient leurs colères par des gestes farouches; çà et là quelques sapins solitaires, succombant sous leurs années, regardaient la neige avec des yeux tristes. Les collines qui s'enfuyaient à l'horizon étaient à demi noyées dans une brume grisâtre et stagnante. L'air était tranquille, nul bruit; rien ne remuait ni sur le sol, ni dans les branches des arbres. Cette plaine et tout ce qu'elle contenait semblaient comme figés dans l'immobilité et le silence. Sur ce lugubre paysage pesait l'ennui d'un ciel hâve, blême, couleur de plomb, qui regardait vaguement on ne sait quoi et bâillait.

Marguerite était dans un de ses jours d'accablement, et la scène qu'elle avait devant elle n'était pas propre à la réconforter. Sa tristesse causait tout bas avec la mélancolie des choses, avec ces champs glacés où rien ne se passait, aveo ces bois dépouillés qui n'espéraient et n'attendaient rien, avec cette terre et ce ciel en proie aux frimas et qui ne croyaient plus au printemps. Son cœur grelottait comme cette plaine, son avenir lui apparaissait terne et gris comme ces horizons fumeux. Un instant il se fit une éclaircie dans la brume, la nuée s'entr'ouvrit, et un pâle soleil se montra. Il y eut comme un étonnement dans la vallée, elle ne reconnaissait pas cet étranger; lui-même se sentit de trop et disparut. Tel un passant qui s'est mis en chemin pour chercher quelqu'un et qui s'est trompé de porte; des yeux inconnus l'interrogent, il s'aperçoit de sa méprise et s'éloigne à la hâte.

Qu'il est changé! pensa Marguerite, je ne lui avais jamais vu ce visage morne et blafard. Il a fait une maladie comme moi; comme moi, il a perdu ses cou-

leurs. Au temps jadis, nous aimions à nous regarder l'un l'autre, et je ne sais qui de nous deux était le plus gai. Oh! notre antique amitié, qu'êtes-vous devenue?... Et pourtant, continua-t-elle, quand j'ai vu que la mort ne voulait pas de moi, je l'en ai remerciée. Étrange fureur de vivre! La vie a-t-elle quelque prix sans le bonheur? Ou bien croirais-je encore au bonheur? Je croyais, je ne crois plus. Que j'étais candide alors! que tout me semblait facile! J'étais si jeune! Quel âge ai-je donc aujourd'hui?

Elle s'assit sur le rebord d'une pierre dont elle épousseta la neige avec son mouchoir. Elle pencha la tête, ferma les yeux. Il lui parut qu'il y avait en elle un printemps surpris et défleuri par les gelées; son âme était jonchée de désirs trompés, d'espérances déçues, de rameaux flétris et de bouquets morts. — Si j'avais un enfant, dit-elle en relevant la tête, je lui apprendrais que la vie est un piége.

Comme elle se disposait à redescendre et à rejoindre son cocher et ses chevaux, qui commençaient peut-être à s'inquiéter, elle jeta un dernier regard dans la vallée. De l'endroit où elle se trouvait, Marguerite découvrait à sa gauche le prolongement de la route, qui, après s'être infléchie, s'abaissait en lacets jusqu'à un ruisseau, au-delà duquel on la voyait courir en ligne droite. Au milieu d'un de ces lacets, Marguerite avisa un point noir dans la neige. Ce point changeait de place, il marchait, il se rapprochait. Elle le regardait avec intérêt; c'était le seul être vivant que renfermât cette solitude, il y faisait événement.

Tout à coup une inexplicable émotion s'empara d'elle. L'idée lui vint que ce piéton qui gravissait la côte ne lui était pas inconnu, qu'elle savait son nom et qu'il savait le sien, qu'en cet instant même il pen-

sait à elle, qu'il la cherchait, qu'il l'appelait, qu'il lui apportait quelque chose. Il disparut à l'un des tournants du chemin; elle ne voulut pas s'en aller avant de l'avoir revu. Enveloppée et calfeutrée dans ses impénétrables fourrures, elle ne sentait pas le froid. Ses pieds seuls commençaient à s'engourdir; elle piétina sur place pour les réchauffer. L'homme reparut. Elle poussa un cri, comme les Israélites en voyant pleuvoir la manne dans leur désert. Elle ne s'était pas trompée, — ce passant savait sa vie, son histoire, son nom, il aimait à le prononcer. C'était un témoin de sa jeunesse, il avait vu fleurir cette plante, il avait entendu chanter cet oiseau, il pouvait certifier qu'une certaine Marguerite Mirion avait été jadis aimée, heureuse, — et, à vrai dire, ce passant qui en savait si long ne passait pas, il était venu tout exprès pour la chercher, et il lui apportait bien quelque chose, car sous sa blouse grise, sous son veston de laine, il y avait un cœur tout plein d'elle, une âme qui lui appartenait, qui lui avait juré obéissance et dévoûment. Dans le premier transport de sa joie, elle jeta autour d'elle un regard de triomphe, comme si elle eût dit aux arbres, aux rochers, à la neige, au brouillard : Je suis plus riche que je ne pensais; si vous n'avez jamais vu d'âme, en voici une qui vient et qui est à moi. Qu'elle soit la bienvenue!... Puis elle agita son mouchoir avec autant d'empressement qu'en peut mettre un navire en détresse à multiplier ses signaux à la vue d'un sauveteur qui s'approche. Joseph l'aperçut, souleva sa casquette, força le pas, et bientôt, quittant la route pour grimper jusqu'à elle en droiture, elle le vit sauter de pierre en pierre, enjamber les buissons, traverser des fourrés, courir, bondir sur la neige. Il n'était plus qu'à vingt pas, quand il s'arrêta essoufflé, prêt

à défaillir d'émotion. Il reprit sa course. Elle lui tendit les deux mains, qu'il saisit avidement et pressa dans les siennes, en attachant sur elle des yeux où elle ne sut lire que les curiosités respectueuses d'une amitié tendre et dévouée, et peut-être en ce moment ne disaient-ils pas autre chose. Elle but son regard comme un naufragé qui sent encore à ses lèvres l'amertume des vagues et les affres de la mort boit le premier verre de vin que la charité présente à sa soif.

Ce transport de joie fut court. Ses souvenirs, engourdis par la maladie, venaient de se réveiller dans toute leur force. En revoyant l'homme qui avait reçu ses confidences, elle avait revu le passé, et, secouant sa torpeur, son âme s'était dressée en sursaut. Depuis qu'elle était revenue de mort à vie, elle avait tâché de se persuader que son malheur se réduisait au chagrin de n'être pas aimée. — Avant que Joseph eût ouvert la bouche, elle comprit qu'il lui rapportait toutes ses terreurs d'autrefois.

Elle le regardait avec inquiétude ; il la regardait avec étonnement. Il la trouvait transformée et ne reconnaissait plus celle que deux ans auparavant il avait portée au travers d'un champ labouré. Sa pâleur, le feu sombre de son regard, ses traits amincis et effilés, son visage que la maladie avait travaillé et dont l'éclat avait fait place à une langueur touchante, à un charme pénétrant, déroutaient ses souvenirs. Qu'était devenue Marguerite Mirion? Quand il l'eut considérée quelques instants, il prononça en lui-même qu'il ne l'aimait pas moins, mais qu'il l'aimait autrement. Il éprouvait un attendrissement douloureux, il aurait voulu s'asseoir à ses pieds et pleurer ; il se sentait capable en ce moment de risquer sa vie pour elle sans lui rien demander. — Que s'est-il passé? lui dit-il. Vous avez été malade?

— Hélas! oui, mon pauvre Joseph, terriblement malade, lui répondit-elle en essayant de sourire. J'en ai réchappé par miracle, et vous me voyez tout étonnée de vivre, ne sachant trop si je dois en rire ou en pleurer. Cependant la vie a du bon, puisque tôt ou tard on revoit ses amis.

A ces mots, elle lui tendit de nouveau la main. — Mais vous-même, reprit-elle, par quel hasard?... Je vous avais écrit il y a deux mois; vous avez reçu ma lettre?

— Pardonnez-moi, répondit-il. Je vous ai désobéi, et c'est une bonne idée qui m'est venue là, car ce chiffon de papier dont vous m'aviez parlé, il existe; le crochet du chiffonnier l'a ramassé... Il est tombé, je vous le jure, en de vilaines mains. Heureusement ce sont des mains qui s'ouvrent quand elles voient quelque part de l'or à prendre.

Elle froissa fiévreusement entre ses doigts les rubans de son chapeau. — Dites-moi bien vite tout ce que vous savez, répliqua-t-elle d'une voix frémissante.

Il lui conta brièvement son histoire, qu'elle écouta en le regardant avec des yeux hagards. Elle l'interrompait par des exclamations : — Ah! vraiment?... vous croyez?... c'était donc bien vrai?

Il finit par lui dire : — Après y avoir réfléchi, je crois que vous ferez bien de voir cet homme. Il est indigne de vous approcher, de vous parler... Que voulez-vous? la nécessité... Au surplus il ne faut pas avoir peur de lui; c'est un lâche. Et puis je ne serai pas loin, car pour rien au monde je ne consentirais... Il sera bon de m'écrire un mot que je puisse lui montrer, qui me fournisse un prétexte pour l'accompagner. Il est défiant. Il importe que cette lettre soit adroitement tournée... De votre côté, vous affecterez de ne

rien croire que sur preuves, de n'admettre que les évidences qui crèvent les yeux. Il faudra le mettre au pied du mur, l'obliger à produire son petit papier, et que vous sachiez enfin ce qu'il y a dedans... Peut-être, quoi qu'il en dise, ne s'agit-il que de fadaises. En ce cas, il s'en retournera d'ici avec sa courte honte.

Pendant que Joseph parlait, Marguerite était en proie à de cruelles incertitudes. Son premier mouvement fut de repousser loin d'elle cette coupe qu'on portait à ses lèvres. Que savait-elle s'il n'y avait pas au fond l'un de ces poisons qui tuent? Cependant elle se disait aussi : — Ma situation présente est un supplice auquel je ne pourrais résister longtemps. On m'offre un moyen d'en sortir. Si je parvenais à m'emparer du papier, à rendre à M. d'Ornis sa dignité, son repos perdu, je le forcerais d'abjurer ses monstrueux soupçons et de reconnaître qui je suis. Il a traité mes lèvres de menteuses ; il en croirait du moins mon action. Je ne lui demanderais pas de m'aimer, cela ne se peut ; mais la grandeur du service l'obligerait à compter avec moi, à me faire une vie possible et supportable.

Elle prit son parti, et aux derniers mots que lui dit Joseph elle répondit d'une voix saccadée : — Vous avez raison. Je vous écrirai... Et puis je demanderai des preuves ; vous jugez bien que je ne puis m'en passer... Il me faut des preuves !... Ah ! ces preuves...

Une voix cria derrière elle : — Les preuves de quoi ?

Elle se retourna vivement et aperçut M. d'Ornis, qui, ses mains dans ses poches, la regardait d'un air menaçant.

Pendant que sa femme se promenait en voiture, il était allé, selon sa coutume, courir à pied la campagne,

son fusil en bandoulière. Comme il traversait un pré, apercevant de loin la calèche arrêtée sur la route, et, curieux de savoir ce que signifiait cette halte, il s'était détourné de son chemin. Le cocher venait de lui apprendre que madame avait mis pied à terre, que, ne la voyant pas revenir, l'inquiétude l'avait pris, mais qu'il n'avait osé quitter ses chevaux, n'étant passé personne à qui il pût en confier la garde. Aussitôt M. d'Ornis avait gravi le tertre en trois sauts, et au bout du troisième il avait ouï ces mots : Il me faut des preuves !

— Des preuves de quoi ? répéta-t-il en promenant son regard de Marguerite à Joseph et de Joseph à Marguerite.

Elle recouvra sur-le-champ son sang-froid, et pour la première fois de sa vie elle mentit hardiment. C'est qu'il ne l'aimait pas et qu'elle ne pouvait plus l'aimer.

— Voici un brave ouvrier, lui dit-elle du ton le plus calme, qui a passé douze ans chez nous. (Elle accentua ce *nous*.) On vient de le renvoyer pour une faute qu'il assure n'avoir pas commise. Il est intelligent, honnête, n'a pas d'autre défaut que de ne pas savoir toujours gouverner sa langue. Il est venu me solliciter de plaider sa cause ; je lui ai promis que j'écrirais à mon père, que je le prierais de me fournir la preuve que ce garçon a mérité son renvoi. Il me faut des preuves. Ne trouvez-vous pas, Roger, qu'il ne faut rien décider que preuves en main ?

Sur la foi de son expérience, M. d'Ornis la jugeait incapable de mentir. Il la crut à peu près, ce qui ne l'empêcha pas de toiser Joseph d'un œil malveillant et hautain. — Comment vous appelez-vous ? lui dit-il brusquement.

— Joseph Noirel, répondit l'ouvrier après avoir hésité s'il répondrait.

— Seigneur Joseph, si vous avez fait tout exprès le voyage d'Ornis pour venir demander une consultation à ma femme, elle vous coûtera un peu cher et ne vous rapportera rien.

L'apparition subite de M. d'Ornis avait remué le cœur de Joseph de fond en comble. Il n'était plus l'homme de tout à l'heure, sa passion s'était soudain rallumée; il entendait au fond de son cœur des désirs et des colères qui criaient, comme crient dans leur nid des aiglons et des hiboux qui demandent à manger. Sa première idée, qui en vérité était médiocrement raisonnable, fut de se jeter sur Marguerite et de l'emporter dans ses bras, en s'écriant : Qui oserait bien me la reprendre? — Heureusement elle le regardait, et ce regard le fit rentrer en lui-même. Il répondit à M. d'Ornis : — J'avais espéré que Mme la comtesse... — Il lui fut impossible d'achever sa phrase ; il ne pouvait prendre sur lui de parler à cet homme.

— On a toujours tort d'espérer, reprit M. d'Ornis en s'approchant de lui, et de ne pas se découvrir en parlant à un supérieur. — Et d'un revers de main il lui fit voler en l'air sa casquette, qu'il envoya tomber à dix pas de là.

Joseph devint pâle comme la neige, et il ne s'en fallut guère qu'il ne s'élançât tête baissée sur M. d'Ornis. A grand'peine il réussit à se posséder. Ses lèvres tremblaient, il frottait l'une contre l'autre ses mains crispées; il disait à son orgueil : — Tais-toi, ton heure n'est pas venue. — Marguerite avait couru après la casquette; elle la ramassa, la secoua, et, la présentant à Joseph, elle lui dit : — C'est toujours une supériorité

que de ne pas se fâcher. Comptez sur moi. J'écrirai demain à mon père.

Tout à l'heure elle avait menti à son mari; en cet instant, pour la première fois, elle le bravait. Elle s'étonnait elle-même de son audace, du changement que sa destinée commençait d'opérer dans son caractère. M. d'Ornis, lui aussi, paraissait étonné. Deux minutes après, Marguerite remontait en voiture; avant de fermer la portière, elle fit signe à son mari qu'il y avait une place à côté d'elle.

— Je préfère marcher, répondit-il. Et s'adressant au cocher : — A l'avenir, lui dit-il sèchement, quand Jérôme ne sera pas libre, vous n'attellerez pas.

Il laissa la voiture s'éloigner, puis il gravit de nouveau le tertre pour s'assurer que Joseph était parti. L'homme à la casquette avait déjà détalé jusqu'à la route; il en suivait les contours, marchant à grands pas et entonnant à pleine tête une chanson guerrière, qu'il interrompait par des accents rauques, aigus, pareils à des cris de geai ou d'épervier. Ce chant et ces cris respiraient une joie sauvage, une espérance furieuse, la haine, la rage, la confusion d'une âme en tumulte qui ne pouvait se reconnaître dans son désordre.

XIII

Joseph Noirel se présenta devant son patron, le visage allongé, l'oreille basse, en homme qui rapport de fâcheuses nouvelles. Il raconta qu'il avait obtenu difficilement de la comtesse Marguerite la faveur d'une audience, et qu'à peine en était-il venu au point de la

question, elle s'était indignée, lui avait donné le choix de sortir au plus vite par la porte ou par la fenêtre. — Tu es un sot, lui dit M. Bertrand, tu n'as pas su t'y prendre. C'est égal, il ne faut pas désespérer sitôt. Les jeunes femmes ont l'humeur vive; elles s'indignent, s'effarouchent, ne veulent rien entendre, après quoi elles réfléchissent, s'apprivoisent et demandent à causer. Je crains seulement que celle-ci ne conte l'affaire à son mari, auquel cas je te mets tout sur le dos, je te traite d'espion, d'intrigant, et je te chasse sans miséricorde.

— Je me doutais bien, lui repartit son ouvrier avec humeur, que c'était là tout ce que j'avais à gagner.

Une semaine se passa, pendant laquelle il ne fut plus parlé de rien. Le huitième jour, à l'heure du souper, le facteur remit une lettre à Joseph. Il l'ouvrit à la hâte, et son visage trahit quelque émotion. M. Bertrand lui arracha le papier des mains sans cérémonie; heureusement c'était une lettre ostensible. Elle était conçue en ces termes :

« J'ai écrit pour solliciter votre grâce. On m'a répondu que votre conduite était injustifiable, sans vouloir m'expliquer de quoi il s'agit. Vous vous êtes fermé à jamais une maison que vous devez regretter; on y y avait eu pour vous des bontés que vous avez mal reconnues. J'en suis fâchée. La reconnaissance est encore le meilleur des calculs, et mon père a raison : les ingrats finissent sur la paille. Si vous êtes à court d'argent, adressez-vous à moi. Je ne demande pas mieux que de vous venir en aide. Cependant il me semble qu'un ouvrier aussi habile que vous l'êtes doit trouver facilement à se tirer d'affaire sans recourir à des moyens indignes, sans tremper dans de honteuses manœuvres. Puis-je qualifier autrement la commission

dont vous aviez consenti à vous charger? Pour qui donc me prend votre nouveau patron, qu'il me juge si prompte à m'émouvoir? Il pense apparemment que toutes les jeunes femmes sont crédules et jalouses. Vous auriez pu l'assurer que les personnes de ma famille n'ont pas l'esprit inquiet, que leur habitude est de ne croire que ce qu'elles voient. Je rougirais d'avoir pu me souvenir pendant un quart d'heure de la petite infamie qu'il vous avait prié de me glisser dans l'oreille, et je serai heureuse de le lui dire à lui-même, si jamais il passe à Ornis. Peut-être aimera-t-il mieux m'écrire; en ce cas, je l'engagerais à contrefaire son écriture, qui doit être connue dans cette maison. »

— Seigneur Dieu! s'écria M. Bertrand en repliant la lettre, que les femmes sont un bizarre mélange de finesse et de bêtise! En voici une qui est femme de précautions. Elle a eu soin d'expédier sa lettre d'Arnay-le-Duc, comme le prouve le timbre; elle ne l'a pas signée, et probablement a-t-elle déguisé son écriture, ce qui me fait plaisir, car j'en conclus qu'elle a peur de son mari et ne lui dira rien. En revanche, cette personne si avisée a la simplicité d'espérer que je m'en vais lui écrire. Pour qui me prend-elle à son tour? Règle générale : ceux qui écrivent sont des imbéciles. Ajoutez que madame n'est pas crédule et ne s'inquiète jamais, qu'elle rougirait de se souvenir plus d'un quart d'heure de certaines petites infamies, et il se trouve qu'il lui en souvient encore au bout de huit jours. C'est une innocente que ta Margot; on la mangerait à la croque-au-sel, et tu l'as allumée d'un mot. Dieu m'envoie beaucoup de chalands de ce caractère!... Ce qui est désagréable, c'est qu'elle me laisse la peine de tout combiner, l'heure et le lieu du ren-

dez-vous. Comment faire? Je suis connu à Ornis comme le loup blanc.

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'y renvoyer! repartit Joseph avec un geste d'effroi. On y est reçu comme un chien, et nous avons notre petite fierté.

— Combien la vends-tu? lui répliqua son patron d'un air narquois. Petit, tu as d'heureuses dispositions; mais tu as grand besoin qu'on se charge de te débourrer.

Il s'écoula encore une semaine. M. Bertrand espérait et attendait une nouvelle lettre de Marguerite. Ne voyant rien venir, il perdit patience et voulut lui faire écrire par Joseph, qui s'y refusa en lui répétant son aphorisme : ceux qui écrivent sont des imbéciles.

— Qu'as-tu à risquer? lui dit M. Bertrand.

— Certaines petites manœuvres, répliqua-t-il, sont des cas prévus par la loi. Vous voulez me faire tirer les marrons du feu A vous la châtaigne, à moi les gendarmes.

— Que tu es bête avec tes gendarmes! Dis plutôt que tu as peur des nasardes.

— Je n'ai peur de rien, répondit Joseph; mais je n'aime pas à faire le métier de dupe.

M. Bertrand lui battit froid toute la soirée, et Joseph n'eut pas l'air de s'en soucier. Un seul point le préoccupait : comment déciderait-il son patron à l'emmener avec lui à Ornis? M. Bertrand agitait le cas dans sa tête et ne savait trop à quoi se résoudre. On a beau ne pas se méfier, on ne se fie tout à fait qu'à soi-même. Au moment où Joseph se disposait à remonter dans sa soupente, il le pria de descendre chez lui le lendemain matin vers cinq heures. — Nous aurons peut-être à causer, lui dit-il.

Il était encore nuit close quand Joseph, qui n'avait guère dormi, entendit M. Bertrand remuer dans sa chambre, sortir de son appartement et bientôt y rentrer. A quatre heures et demie, il descendit, et, entrant brusquement dans la chambre à coucher de son patron, il le surprit occupé de ses préparatifs de départ. Une grande armoire en fer scellée dans la muraille et munie de cachettes et d'une serrure Fichet perfectionnée était entr'ouverte; il y avait sur une table un gros portefeuille en cuir qui fermait à clé. M. Bertrand fit disparaître le portefeuille dans la poche de son habit, qu'il boutonna précipitamment.

— Entre-t-on ainsi chez les gens? s'écria-t-il d'un ton bourru. Que viens-tu faire ici? Il n'est pas cinq heures.

— Est-ce que je vous dérange? lui dit Joseph. Si vous voulez que je vous aide dans vos préparatifs...

— Quels préparatifs?

— Vous avez l'air d'un homme qui part; ce n'est pas difficile à voir... Eh bien! là, franchement, monsieur Bertrand, vous feriez mieux de n'y pas aller.

— De ne pas aller où, inutile faiseur d'embarras?

— Mon Dieu! ce que je vous en dis, c'est pour l'acquit de ma conscience, car vous sentez qu'après tout cela m'est bien égal. Votre peau est à vous, et vous en pouvez disposer à votre guise; cependant, si j'étais à votre place, je craindrais les surprises. Je ne sais trop ce qu'il peut y avoir dans ce gros portefeuille que vous venez de fourrer dans votre poche, et je n'ai cure de le savoir : ce ne sont pas mes affaires; mais voyez-vous, la comtesse Marguerite est une fine mouche, et cette nuit il m'est venu un soupçon... Que diriez-vous si elle avait mis son mari dans le secret et si lui-même avait dicté la lettre de l'autre jour? Dame! il faut tout prévoir. Êtes-vous bien sûr qu'on ne vous

attire pas dans un traquenard? Vous arrivez là-bas, on vous assigne un rendez-vous, et tout à coup surgissent trois grands laquais embusqués qui vous happent au collet, vous fouillent, vous dévalisent... Le renard comptait manger la poule, et c'est la poule qui prend le renard... Croyez-moi, monsieur Bertrand, n'y allez pas !

M. Bertrand devint soucieux ; il s'assit à califourchon sur une chaise et posa ses coudes sur le dossier. — Il n'y a rien dans mon portefeuille, répondit-il après un silence, que des mémoires acquittés et deux ou trois billets de banque.

L'air n'était pas d'accord avec la chanson, et Joseph savait ce qu'il voulait savoir. — Oh ! bien, reprit-il nonchalemment, si vous n'avez pas autre chose en portefeuille, qu'iriez-vous faire à Ornis?... Margot est une Mirion, et jamais les Mirion n'ont acheté chat en poche.

M. Bertrand regarda quelque temps ses ongles sans sonner mot. Le fantôme des trois grands laquais évoqués par Joseph le rendait rêveur. Cependant plus il réfléchissait, plus la supposition de son ouvrier lui paraissait invraisemblable. La lettre de Marguerite excluait l'idée d'un complot ; il l'avait gardée dans son secrétaire, il l'en tira et la relut. — Tu as la rage de chercher midi à quatorze heures, dit-il à Joseph. Quand on veut attirer les gens dans une ratière, on l'amorce. Relis cette lettre. Ne comprends-tu pas que Margot a tout à la fois envie et peur de me voir ? Elle aimerait mieux que je prisse le parti d'écrire. Donc tu es un peureux, et tu t'amuses mal à propos à m'inquiéter.

Joseph répliqua, ergota, mais finit par passer condamnation. — Voici ma conclusion, lui dit M. Ber-

trand en se levant : qui ne risque rien n'a rien; seulement, pour plus de sûreté, je t'emmène, tu me serviras de courrier et d'éclaireur.

— Grand merci ! s'écria Joseph en faisant mine de gagner la porte. Ornis n'est point un lieu qui me revienne, et nous avons, nous autres, l'humeur casanière.

M. Bertrand lui barra le passage, le ramena de force au milieu de la chambre. — Voilà, ma parole, un singulier compagnon. S'agit-il de prendre, il est toujours prêt, et des deux mains encore; on ne vit jamais pareil appétit; mais ne lui demandez pas de se remuer. Monsieur vous alléguera sa petite fierté qui appréhende les rebuffades, sa petite conscience qui a peur des gendarmes, et ses longues oreilles qui fuient les aventures; il craint toujours de les y laisser. Sacrebleu! tu aimes les sinécures, toi, et que le bien te vienne en dormant!... Écoute, garçon, ta fierté, ta conscience, tes oreilles, je t'achète le tout en bloc. Combien t'en faut-il?

Joseph le regarda dans les yeux comme pour s'assurer qu'il était dans son sérieux. — Deux mille francs, dit-il d'une voix émue, et je suis votre homme.

M. Bertrand fit un geste d'épouvante : — As-tu perdu la tête? Deux mille francs! Où les prendrais-je?

— Vous espérez que l'affaire vous en rapportera cinq cent mille, repartit Joseph.

— Cinq cent mille liards... et encore serais-je heureux si je les tenais. Tu ne connais pas ton siècle, les pattes de mouche sont en baisse et l'honneur aussi; on ne les rachète plus qu'au prix marchand. D'ailleurs tu t'exagères l'importance de mon petit papier. Je le surfaisais l'autre jour; pure vanité de collectionneur! Sans doute Margot sera bien aise de me le reprendre;

mais que je lui demande un sou de trop, elle me priera d'aller m'assurer s'il y a des lettres de change dans la lune. Et puis sais-tu ce qui arrivera? Elle se mettra peut-être à pleurnicher, et j'ai le cœur tendre. Je me connais : quand je vois pleurer une femme, c'est plus fort que moi, je m'attendris. . Tu verras que je lui donnerai pour un merci mon petit papier.

Les attendrissements de M. Bertrand ! Si une pieuvre avait parlé à Joseph de ses accès de sensibilité, il l'en aurait crue plus aisément. Il tint bon. La discussion fut vive; le brocanteur dut se rendre, et bien qu'il n'aimât pas à écrire, il consentit à signer un billet ainsi conçu : — « M. Bertrand s'engage à payer la somme de deux mille francs à son ouvrier Joseph Noirel, quand celui-ci se sera fidèlement acquitté du travail dont il s'est chargé. » — Joseph feignit de ne trouver rien à redire à la forme et à la rédaction de ce billet, que son patron lui présenta en disant : — Es-tu content? Tu faisais la petite bouche parce qu'on te taillait les morceaux trop courts. En voici un qui pourrait bien te donner une indigestion.

Il ne prit que le temps de donner quelques instructions à ses garçons de magasin, et on s'achemina vers la gare de Vaise. A six heures et demie le train s'ébranla, à dix heures nos voyageurs arrivaient à Beaune. Ils montèrent dans une voiture fermée, qui les transporta grand train jusqu'au Rousset, hameau situé à vingt minutes d Ornis. M. Bertrand descendit à l'auberge, où il se mit en devoir de dîner. — Leste, en route, dit-il à Joseph. Mon principe est de mener les affaires tambour battant.

Joseph partit comme un trait et atteignit bientôt les premières maisons d'Ornis, qu'il évita de traverser. Il gagna par un détour le petit bois où trois ans aupa-

ravant avait été assassiné le marquis de Raoux. Il y rôda quelque temps, l'œil aux aguets, dans l'espérance que Marguerite paraîtrait peut-être dans le parc, et qu'il pourrait se glisser auprès d'elle sans être vu. Il attendit en vain. Le soir approchait; il avait neigé à gros flocons la nuit et le jour précédents, et, le ciel s'étant découvert, le froid était vif; les allées du parc n'avaient pas encore été déblayées, il était peu probable que Marguerite fût d'humeur à s'y promener. Joseph retourna sur ses pas; il n'avait d'autre parti à prendre que d'entrer dans le château et d'y entrer par la porte.

Malheureusement cette porte avait un portier, lequel, au moment où Joseph arrivait en vue de la grille, s'avança sur le seuil de sa loge. Avisant dans la cour Jérôme qui balayait la neige du perron : Est-il vrai, lui cria-t-il, que M. le comte ne reviendra pas dîner?

— Il dîne chez le marquis du Rozan, répondit l'autre; il ne rentrera pas avant onze heures ou minuit.

Cette nouvelle causa un sensible plaisir à Joseph, dont le front s'éclaircit. — Tiens! reprit le vieux concierge en humant une prise de tabac, M. le comte est donc au mieux avec le marquis?

— Il lui vend son moulin. Ils passeront l'acte ce soir.

— Son moulin! Vous verrez que l'an prochain il vendra son parc. Qu'est-ce qui lui prend, mon Dieu!

Le brave homme resta un instant pensif, le front bas, aussi sombre qu'Hamlet quand il s'écriait : « Le temps est sorti des gonds. » Comme il regagnait sa loge, il se rencontra nez à nez avec Joseph, qui venait franchir la grille. — Où allez-vous? que voulez-vou lui cria-t-il.

— M. le comte d'Ornis est-il chez lui? demanda J seph.

— Il est sorti. Si vous avez à lui parler, repassez demain.

— Oh! demain... C'est aujourd'hui que je voudrais le voir. Et Mme la comtesse, est elle sortie?

— Croyez-vous que Mme la comtesse reçoive ainsi le premier venu?

— Je ne suis pas le premier venu; elle me connaît bien. Elle m'a promis que, si jamais je me trouvais dans l'embarras...

— On ne reçoit pas les mendiants ici. Allez-vous-en.

— Vous êtes bien dur au pauvre monde! reprit Joseph. Madame est meilleure que vous. Avant de me renvoyer, prévenez-la que je demande à la voir.

Parlant ainsi, de pas en pas, malgré les résistances du concierge, il s'était avancé jusqu'au milieu de la cour.

— Comment vous appelez-vous? reprit le concierge.

— Joseph Noirel.

— Voilà qui se trouve bien. M. le comte m'a dit, il y a huit jours, que, si un nommé Joseph Noirel se présentait ici, je devais lui fermer ma porte au nez. Gagne au pied, mon garçon.

— Attendez donc, je connais cet oiseau-là, fit Jérôme en s'approchant son balai à la main. Parbleu! oui. Il était venu un jour rôder dans le parc, à telles enseignes qu'en traversant la cour il a rencontré M. Bertrand, dont le grand danois lui a chatouillé le gras des jambes. Il paraît que les chiens ne l'aiment pas. Détachons Diane, et nous verrons beau jeu.

— Racailles que vous êtes! s'écria Joseph à pleine tête dans l'espoir que les éclats de sa voix attireraient Marguerite à sa fenêtre; je vous mets tous au défi, vous, votre balai et vos chiens.

Il avait l'air si résolu que le concierge et Jérôme hésitèrent à commencer l'attaque. Ils s'encourageaient l'un l'autre du regard, chacun d'eux laissant à son compère l'honneur de donner l'assaut. Tout à coup un claquement de fouet retentit sous le passage voûté qui conduisait à la grille, et une voix cria : La porte! — On y va, répondit le concierge, qui se précipita pour ouvrir.

L'instant d'après, la voiture roulait dans la cour; elle contenait la comtesse douairière, qui avait emprunté les chevaux de sa bru pour aller faire une visite dans le voisinage. Quelque mouche les avait piqués; au lieu de s'arrêter devant le perron, ils le dépassèrent, et le cocher eut grand'peine à les faire reculer; ils piaffaient, se cabraient. Mme d'Ornis, qui s'inquiétait facilement, poussa un cri d'effroi et pencha la tête à la portière.

Sur ces entrefaites, Marguerite, qui avait entendu le bruit de la querelle, parut au haut du perron. En arrivant sous la marquise, elle aperçut Joseph; de surprise et d'émotion, elle rougit jusqu'au blanc des yeux. Mme d'Ornis s'avisa de son trouble; faisant signe à Jérôme d'approcher : — Qui est cet homme? lui demanda-t-elle. La douairière n'avait pas eu le temps d'achever sa question, que Joseph, gravissant les dix marches du perron et mettant chapeau bas : — Madame la comtesse se rappelle-t-elle la promesse qu'elle a bien voulu me faire? dit-il à haute voix à Marguerite. — Il ajouta tout bas, d'un ton bref, en remuant à peine les lèvres : — L'homme est ici; où et quand voulez-vous le voir?

Marguerite frissonna. Elle détourna les yeux et contempla pendant deux ou trois secondes le soleil qui allait disparaître de l'horizon, un vrai soleil d'hiver,

sans rayons, aux contours cernés, pareil à un énorme pain à cacheter et rouge comme du sang; puis, se retournant vers Joseph, elle murmura entre ses dents :
— Ce soir, à neuf heures, dans l'orangerie.

— Si vous aviez besoin de moi, lui dit Joseph sur le même ton, vous frapperiez des mains... Et maintenant, chassez-moi et fâchez-vous.

Au même instant Mme d'Ornis, qui venait de mettre pied à terre, s'écria en regardant fixement sa bru :
— Eh bien ! ma belle, de quoi s'agit-il ? — Elle n'avait rien entendu, mais ce qu'elle voyait l'intriguait.

— Il s'agit, madame, repartit Marguerite, d'un garçon peu sensé qui s'est dégoûté de son bonheur et qui s'en repent. — Et s'adressant à Joseph : — Je vous répète qu'après les informations que j'ai reçues, je ne peux, je ne veux rien faire pour vous. Vous avez des bras et des jambes ; travaillez, tirez-vous d'affaire.

— Cependant, madame,... répondit Joseph.

— Il n'y a pas de cependant, interrompit-elle en élevant la voix. J'en suis pour ce que j'ai dit.

Joseph la salua jusqu'à terre avec une humilité ironique et insolente. — Je remercie madame la comtesse, dit-il, de toutes les bontés qu'elle a pour moi. — Et à ces mots, pirouettant sur ses talons, il partit à grands pas, pendant que Mme d'Ornis disait à sa bru :
— Vous êtes bien dure, ma mie.

— Vous trouvez, madame ?

— Je me laisse prendre à la figure ; celle de ce garçon est intéressante.

— Cette figure exprimait tout à l'heure une rare insolence, répliqua froidement Marguerite, et cela dit, elle regagna son appartement.

Avant de retourner auprès de son patron, Joseph s'arrêta quelques minutes sur l'esplanade qui précé-

dait la grille du château, et il promena de tous les côtés ses regards pour découvrir l'orangerie qui était le lieu du rendez-vous. Il l'aperçut à l'un des coins d'un jardin potager enclos de murs, qui occupait le fond d'un fossé et formait un angle saillant devant l'une des faces du château, à l'opposite du parc. Il lui parut qu'on y pouvait pénétrer sans trop de difficulté par l'escalade des murs; dégradés, écrêtés, ils offraient des brèches praticables. Adossée à l'un de ces murs, l'orangerie était une ancienne serre chinoise, qui ne renfermait plus que deux ou trois orangers en caisse languissants et malingres. A quelques pas de là s'ouvrait, abritée par un petit porche en tambour, une porte rustique, laquelle communiquait par un escalier à vis avec l'appartement de Marguerite, dont les fenêtres donnaient sur ce triste jardin. On ne le cultivait plus depuis quelques années, et il n'était pas besoin de le garder, n'offrant rien qui pût tenter les maraudeurs. Joseph en fit le tour extérieur quand la nuit fut tombée, et s'assura qu'une des brèches était facile à enjamber. Ayant achevé cette reconnaissance, il repartit pour le Rousset, où il trouva M. Bertrand aux prises avec une bouteille de vin de Volney qui le mettait en gaieté. C'était son habitude de boire quelques rasades avant de courir une aventure.

A huit heures et demie, le patron et son ouvrier arrivaient en vue du château d'Ornis. Ils quittèrent la route, en gravirent le talus, traversèrent une pelouse plantée de tilleuls; au bout de la pelouse, ils trouvèrent la brèche que Joseph avait jugée praticable. La lune brillait d'un vif éclat dans le ciel entièrement découvert et faisait étinceler la neige du jardin, durcie par le froid. Heureusement les branches maîtresses et les rameaux entrelacés des tilleuls découpaient dans

cette blancheur un lacis d'ombre qui protégeait contre le regard la brèche et l'orangerie. — Il est bien convenu, dit M. Bertrand à son ouvrier, que tu resteras ici, que tu feras bonne garde, et que, si tu aperçois quelque chose de suspect, tu pousseras un holement de chouette.

— C'est entendu, lui répondit Joseph.

— A vrai dire, après ce que tu m'as conté, je ne crains plus rien. Il me paraît démontré que notre jeune comtesse n'a mis personne dans son secret. Crois-tu encore par hasard à ces trois laquais dont tu me faisais fête ce matin ?

— M. d'Ornis n'en a qu'un, qui est une mazette ; mais qu'ils y viennent, les trois laquais ! Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, je me sens de force à massacrer dix hommes.

— Ne dis pas de sottises, reprit M. Bertrand. Ton premier devoir est de ne massacrer personne. Si contre toute attente il survenait tout à l'heure quelque fâcheux, tu tiendrais le trouble-fête en respect pour me donner le temps de déguerpir ; tu te débattrais pour la forme et tu te laisserais pincer. On ne trouverait sur toi ni armes ni rien ; tu leur ferais une histoire, tu leur dirais que tu es amoureux de Margot, que tu étais venu rôder au pied de sa tourelle, que tu aurais bien voulu grimper jusqu'à sa fenêtre pour apercevoir le bout de sa cornette. On ne coffre pas les gens pour si peu ; tu en seras quitte pour quelques bourrades, et, dès que tu seras de retour à Lyon, je mettrai sur tes blessures certain onguent très-onctueux qui te guérira comme par enchantement. Tu sais ce que je veux dire ?

— Bien, bien, repartit Joseph ; seulement lorsque vous serez dans l'orangerie, ne faites pas trop durer

la conversation. Le froid est perçant, et je n'ai pas de pelisse comme vous.

— Es-tu frileux ! N'as-tu pas ta gourde et tes espérances pour te tenir au chaud ?

Neuf heures sonnèrent à l'horloge du château. — Voilà l'heure du berger, dit M. Bertrand, et comme Joseph pressait un papier sur ses lèvres : — Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Je baise le billet que vous m'avez signé ce matin, répondit Joseph.

— Il est étonnant, pensa M. Bertrand, qu'un jocrisse pareil raccommode si bien les bahuts. — Et, se laissant couler le long de la brèche, il gagna l'entrée de la serre, où il s'introduisit à pas de loup et dont ses yeux fouillèrent le mystérieux clair-obscur.

Dix minutes se passèrent. Joseph attendait, le cœur ému, retenant son souffle, le regard attaché sur le petit porche. Enfin il crut ouïr le faible grincement d'un gond, et il vit une ombre encapuchonnée glisser entre les piliers de l'auvent. Elle parut hésiter avant de se hasarder dans un carré de neige où la lune donnait ; puis elle s'avança en courant, s'arrêta de nouveau, reprit sa course et disparut dans l'orangerie. Aussitôt Joseph quitta son poste d'observation. Il descendit dans le jardin et s'achemina sur la pointe des pieds le long de l'étroit couloir qui régnait entre la serre et la muraille. S'étant dirigé avec les plus grandes précautions vers une encoignure d'où partait un vague murmure de voix, il s'embusqua et s'accroupit derrière une claie qui était restée accrochée au vitrage et qui le masquait. Il ne pouvait rien voir ; mais un carreau brisé lui permettait d'entendre.

En apercevant M. Bertrand dans la serre, Margue-

rite avait tremblé de tout son corps. Le brocanteur la salua d'un air respectueux, presque galant. — Vous êtes émue, madame la comtesse, lui dit-il ; ne craignez rien.

Elle se redressa : — De quoi donc aurais-je peur ? Vous avez un marché à me proposer. Quel est-il ?

— N'intervertissons pas les rôles, reprit-il. Vous m'avez témoigné le désir de me voir, et un désir exprimé par une bouche si charmante m'est sacré. Je n'ai rien à vous proposer ; mais vous avez, je crois, quelque chose à me demander.

Elle l'écrasa d'un regard de mépris. — Faites-moi grâce de vos subtilités, répondit-elle d'une voix sourde, mais ferme. Vous avez eu soin de me faire dire que vous possédiez un papier compromettant pour M. d'Ornis, et vous avez pensé que j'attacherais peut-être quelque prix à ce papier, que je serais disposée à vous l'acheter. Il faut d'abord que je sache ce qu'il vaut. Hâtez-vous de me l'apprendre. Je serais désolée de rester ici deux secondes de plus que cela n'est strictement nécessaire dans votre intérêt et dans le mien.

— Vous êtes bien pressée, madame. Ce papier, je dois vous expliquer d'abord comment il se trouve en ma possession. C'est une sûreté dont je me suis nanti, et tant qu'il sera dans mes mains, il ne sera dangereux pour personne.

— Mon Dieu ! interrompit-elle, à quoi perdez-vous votre temps et le mien ?

— C'est que je désire vous faire comprendre... Nous sommes tous mortels. Si demain j'étais pris d'un coup de sang, et qu'on découvrît ce maudit chiffon dans mon bureau, ah ! madame la comtesse, cette découverte aurait des conséquences terribles pour M. d'Or-

nis et pour vous. Vous m'entendez, je ne tiens pas à m'en défaire ; mais je pense à l'avenir. Qui me répond que mes héritiers seront aussi scrupuleux que moi ?

— Ce serait trop leur demander, dit-elle avec une impatience croissante. Que de phrases ! Convenez que vous vous moquez de moi, et que votre papier ne vaut pas deux liards.

Elle se sentait un peu rassurée par les circonlocutions et l'air embarrassé de M. Bertrand. Elle oubliait que c'est un égal embarras ne n'avoir rien à dire ou d'avoir trop à dire. Comme elle faisait un pas du côté de la porte, il étendit le bras pour la retenir. — Ne me touchez point ! s'écria-t-elle en secouant la manche de son mantelet pour en effacer l'empreinte de ce bras et de cette main.

M. Bertrand était sujet à des colères ; si les mépris le touchaient peu, il ne pouvait admettre qu'on vilipendât sa marchandise, et dans ce cas-ci il avait quelque raison de s'indigner : les pattes de mouche qu'il avait en poche étaient plus authentiques que ses Pérugins. — Mon petit papier vaut deux liards ! s'écria-t-il en roulant des yeux terribles... Apprenez, madame, qu'il y a trois ans j'avais besoin de cinquante mille francs ; j'avais une échéance ; ma caisse était vide. Je me dis : Allons trouver M. le comte d'Ornis ; il m'avancera la somme, tout ou partie. Il me connaît, il sait que le placement est sûr, et que celui qui nous a fabriqués, nous autres, n'a pas plaint l'étoffe....... M. d'Ornis s'était levé ce jour-là sous une fâcheuse étoile. Il me refusa tout net, madame, et en vérité il y mit peu de formes. Quelques heures plus tard, il me les offrait à genoux, ces cinquante mille francs, et il me suppliait de les accepter... Madame la comtesse,

dans quelques instants vous m'offrirez non pas cinquante mille, mais quatre cent mille francs de mon petit papier.

Elle haussa les épaules, et, croisant les bras, elle attendit. Bien qu'elle s'en cachât, elle avait un peu perdu de son assurance ; l'inquiétude la gagnait. — Il faut que je vous raconte ce qui s'était passé, reprit-il, et pourquoi votre mari se ravisa. Très-mortifié de son refus, je tournai mes pas ailleurs. Je trouvai partout porte close, je me morfondis. Il n'y a rien de tel que de noyer ses soucis ; à la nuit, j'entrai au cabaret. Il était onze heures et demie quand j'enfilai, pour revenir à Ornis, une traverse où l'on ne passe guère. La lune éclairait. J'étais au milieu du petit bois.... Vous le connaissez, ce petit bois qui sert de bordure à votre parc... Tout à coup j'entends un cri, suivi d'un bruit sourd. Le cri ressemblait au cri d'un oiseau de nuit ; mais le bruit ressemblait au bruit d'un corps qui s'affaisse et qui tombe..... Je double le pas, j'aperçois au milieu de la passerelle que vous savez deux hommes couchés l'un sur l'autre. Celui qui était dessous était mort ; l'autre se tenait collé à lui, front contre front, et regardait avec épouvante ce qu'il avait fait. Il tenait encore dans sa main droite le manche d'un couteau de chasse ; on ne voyait plus la lame, et pour cause... Je crus d'abord qu'il était mort, lui aussi, tant il était immobile. Je m'approchai de lui, je lui pris le bras. Il se redressa, comme si ses jambes avaient fait ressort, et il bondit sur ses pieds ; puis il me regarda, il avait les yeux d'un braque ou d'un fou... Il tenait toujours son couteau, qu'il leva en l'air, et je dois dire ceci, madame, il chercha très-sérieusement à s'en percer le cœur ; mais j'étais là, je parvins à lui arracher son arme, dont il me fit en se

débattant une estafilade à la main... Quand on veut se tuer, madame, il faut y réussir du premier coup ; autrement on réfléchit, on raisonne, on se décide à vivre. Voilà ce qui arriva précisément à l'homme dont je vous parle. Vingt minutes plus tard, il m'avait emmené chez lui. A vrai dire, celui qui avait emmené l'autre, c'était moi ; ses jambes ployaient comme des roseaux. Personne ne nous vit entrer. Il avait l'habitude de boire et de jouer avec un ami jusqu'au petit jour dans un cabinet qui avait une sortie de plain-pied sur le parc, et passé onze heures tous ses gens s'allaient coucher... A ce propos, je vous dirai que l'homme qu'il venait de tuer, c'était cet ami... Donc il m'offrit, me supplia d'accepter les cinquante mille francs qu'il m'avait refusés le matin. De mon côté, notez le point, je le priai avec quelque instance de me délivrer un petit certificat qui me garantît contre les erreurs de la justice. Elle est si sujette à caution, la justice ! On m'avait vu, en sortant du cabaret, prendre le chemin du bois, et rappelez-vous cette estafilade que j'avais attrapée à la main. Il en faut moins pour perdre un innocent ; la vertu attire le malheur comme le miel attire les mouches... Madame, ce fut à son corps défendant que le fou qui venait d'en tuer un autre me délivra le billet que je lui demandais. Et voyez un peu quel bonhomme je suis ! Si la justice m'avait imputé le meurtre, je crois qu'au hasard de ma vie je n'aurais pu me résoudre à faire usage de mon certificat ; mais un si grand combat de conscience me fut épargné. Il se trouva qu'un rôdeur de nuit, une façon de boh-mien, vint à passer dans le bois une heure ou de[u]x après le crime. Cet imbécile détroussa le cadavre qu[i] était resté sur la passerelle, lui prit sa montre, ses bi-joux et son argent. Ceci, madame la comtesse, est u[n]

accident très-fâcheux ; car dès le lendemain le pauvre diable...

La parole expira sur ses lèvres. Il avait fait son récit, tourné vers la muraille et comme s'il eût parlé à la cantonade ; enfin la curiosité lui était venue de savoir quel effet produisait son histoire. Il se retourna vers Marguerite et recula d'un pas. Il lui parut que ce qu'il avait devant lui, ce n'était pas une femme, que c'était un visage de marbre, une statue en pierre, et cette statue était d'autant plus étrange qu'elle avait deux grands yeux fixes dont le regard semblait sortir d'un abîme et revoir le monde avec étonnement, comme après une longue absence. Marguerite avait éprouvé un frisson d'horreur ; pareille à une houle grossissante, cette horreur avait monté de son cœur à son cerveau, et sa tête s'était perdue. Ses oreilles écoutaient, ne laissaient rien échapper ; mais son âme épouvantée s'était enfuie, elle ne la pouvait faire revenir. Et soudain elle se trouva transportée à Mon-Plaisir. C'était le matin, le printemps chantait au fond d'un bois ; elle se promenait parmi ses rosiers, et sa tante Amarante lui disait : — Baisse-toi, petite, que je mette cette rose dans tes cheveux. — Une voix l'appela ; elle leva la tête, et l'oncle Benjamin lui cria de sa fenêtre : — Oh ! la belle fille, et heureuse autant que belle ! — Taisez-vous, lui répondit-elle, vous ne savez pas tout. — A ces mots, elle découvrit qu'elle n'était pas à Mon-Plaisir, qu'on l'avait enfermée dans une caverne humide et sombre, dont le silence lugubre était interrompu par le suintement d'une eau noire qui ruisselait de la voûte et lui tombait goutte à goutte dans l'oreille. Alors, M. Bertrand ayant cessé de parler, elle se réveilla brusquement, elle s'aperçut que c'était la nuit, qu'il y avait devant elle un jardin

plein de neige qu'éclairait la lune, qu'elle se trouvait dans une serre, qu'elle n'y était pas seule, qu'un homme lui parlait, et que cet homme venait de lui apprendre que le comte d'Ornis était un assassin.

Elle rabattit violemment son capuchon sur ses épaules, et, promenant ses ongles dans ses cheveux :

— Vous mentez ! s'écria-t-elle. Vous êtes un infâme imposteur ! Il n'y a pas un mot de vérité dans ce que vous dites. Vous imaginez-vous par hasard que je vous croie ? Mon Dieu ! que vos inventions sont maladroites ! Ne savez-vous donc pas que le marquis de Raoux était le plus cher camarade, la meilleure amitié du comte d'Ornis ?

— Que s'était-il passé entre eux? reprit M. Bertrand. Je n'en sais rien. Je suis un homme discret, je n'ai pas questionné M. d'Ornis ; mais que vous semble maintenant de mon petit papier, madame la comtesse ? Pour le ravoir votre mari donnerait son bras droit; qu'il le reçoive de votre belle main, il sera votre très-humble esclave pendant le reste de vos jours, vous le mènerez à la baguette.

— Ah! oui, ce papier! s'écria-t-elle. Vous parliez tantôt d'un papier. Est-ce qu'il existe, ce papier? Vous ne pourriez pas me le montrer... Je vous mets au défi de me le montrer... Vous avez peur de moi, vous savez que je me connais en écritures.

Et changeant de voix et de visage, du ton plaintif, caressant, d'un enfant qui mendie un joujou : — Il faut que je le voie. Vous ne pouvez me refuser de le voir. Je me sens mourir... Je vous en supplie, montrez-le-moi.

— Dites-moi d'abord combien vous l'estimez, répondit-il d'un air triomphant.

— Que sais-je? un million, toute une fortune ;...

mais vous savez bien qu'il n'est pas de sa main. Montrez-le-moi, ou je dirai partout que c'est un faux, et que vous êtes un faussaire.

En parlant ainsi, elle se cramponnait au vêtement et au bras de cet homme dont elle avait fui le contact comme une souillure. Elle n'avait plus qu'une idée, qu'une passion, le besoin de voir et de savoir, une fièvre de curiosité, le désir haletant d'acquérir l'horrible certitude de son malheur.

Il lui prit les deux mains dans sa main droite, qui les serrait comme un étau, et l'entraîna vers un vitrage où pénétrait un rayon de lune. Elle le laissa faire, elle l'aurait suivi au bout du monde. Sans lâcher prise, se baissant, il plongea sa main gauche dans l'intérieur d'une de ses bottes à l'écuyère, et d'une pochette pratiquée dans la doublure de la tige il tira un papier qu'il leva en l'air. Elle avançait la tête, et ses yeux dévoraient le papier. Il le déplia d'un coup de pouce; elle lut ces mots d'une écriture mal assurée : « C'est moi qui, dans la nuit du 26 février 1867, ai tué le marquis de Raoux. — ROGER, comte d'Ornis. »

En ce moment, M. Bertrand crut entendre le long d'une des faces latérales de l'orangerie un frôlement qui lui parut suspect. Il tressaillit, abandonna les mains de Marguerite, serra précipitamment le billet dans sa cachette, puis il sonda du regard le fond obscur de la serre, prêtant l'oreille, la main droite fourrée dans la poche de sa pelisse, taquinant de son pouce le chien d'un pistolet dont il s'était muni à tout événement. Il se rassura bientôt. — C'était une fausse alerte, madame, murmura-t-il.

Il s'aperçut qu'il parlait dans le vide; Marguerite avait disparu comme un fantôme. Il l'attendit quelques minutes. — Ce qu'on ne dit pas, on l'écrit, pensa-

nis et pour vous. Vous m'entendez, je ne tiens pas à m'en défaire ; mais je pense à l'avenir. Qui me répond que mes héritiers seront aussi scrupuleux que moi ?

— Ce serait trop leur demander, dit-elle avec une impatience croissante. Que de phrases ! Convenez que vous vous moquez de moi, et que votre papier ne vaut pas deux liards.

Elle se sentait un peu rassurée par les circonlocutions et l'air embarrassé de M. Bertrand. Elle oubliait que c'est un égal embarras ne n'avoir rien à dire ou d'avoir trop à dire. Comme elle faisait un pas du côté de la porte, il étendit le bras pour la retenir. — Ne me touchez point ! s'écria-t-elle en secouant la manche de son mantelet pour en effacer l'empreinte de ce bras et de cette main.

M. Bertrand était sujet à des colères ; si les mépris le touchaient peu, il ne pouvait admettre qu'on vilipendât sa marchandise, et dans ce cas-ci il avait quelque raison de s'indigner : les pattes de mouche qu'il avait en poche étaient plus authentiques que ses Pérugins. — Mon petit papier vaut deux liards ! s'écria-t-il en roulant des yeux terribles... Apprenez, madame, qu'il y a trois ans j'avais besoin de cinquante mille francs ; j'avais une échéance ; ma caisse était vide. Je me dis : Allons trouver M. le comte d'Ornis ; il m'avancera la somme, tout ou partie. Il me connaît, il sait que le placement est sûr, et que celui qui nous a fabriqués, nous autres, n'a pas plaint l'étoffe....... M. d'Ornis s'était levé ce jour-là sous une fâcheuse étoile. Il me refusa tout net, madame, et en vérité il y mit peu de formes. Quelques heures plus tard, il me les offrait à genoux, ces cinquante mille francs, et il me suppliait de les accepter... Madame la comtesse,

dans quelques instants vous m'offrirez non pas cinquante mille, mais quatre cent mille francs de mon petit papier.

Elle haussa les épaules, et, croisant les bras, elle attendit. Bien qu'elle s'en cachât, elle avait un peu perdu de son assurance ; l'inquiétude la gagnait. — Il faut que je vous raconte ce qui s'était passé, reprit-il, et pourquoi votre mari se ravisa. Très-mortifié de son refus, je tournai mes pas ailleurs. Je trouvai partout porte close, je me morfondis. Il n'y a rien de tel que de noyer ses soucis ; à la nuit, j'entrai au cabaret. Il était onze heures et demie quand j'enfilai, pour revenir à Ornis, une traverse où l'on ne passe guère. La lune éclairait. J'étais au milieu du petit bois.... Vous le connaissez, ce petit bois qui sert de bordure à votre parc... Tout à coup j'entends un cri, suivi d'un bruit sourd. Le cri ressemblait au cri d'un oiseau de nuit ; mais le bruit ressemblait au bruit d'un corps qui s'affaisse et qui tombe..... Je double le pas, j'aperçois au milieu de la passerelle que vous savez deux hommes couchés l'un sur l'autre. Celui qui était dessous était mort ; l'autre se tenait collé à lui, front contre front, et regardait avec épouvante ce qu'il avait fait. Il tenait encore dans sa main droite le manche d'un couteau de chasse ; on ne voyait plus la lame, et pour cause... Je crus d'abord qu'il était mort, lui aussi, tant il était immobile. Je m'approchai de lui, je lui pris le bras. Il se redressa, comme si ses jambes avaient fait ressort, et il bondit sur ses pieds ; puis il me regarda, il avait les yeux d'un braque ou d'un fou... Il tenait toujours son couteau, qu'il leva en l'air, et je dois dire ceci, madame, il chercha très-sérieusement à s'en percer le cœur ; mais j'étais là, je parvins à lui arracher son arme, dont il me fit en se

débattant une estafilade à la main... Quand on veut se tuer, madame, il faut y réussir du premier coup; autrement on réfléchit, on raisonne, on se décide à vivre. Voilà ce qui arriva précisément à l'homme dont je vous parle. Vingt minutes plus tard, il m'avait emmené chez lui. A vrai dire, celui qui avait emmené l'autre, c'était moi; ses jambes ployaient comme des roseaux. Personne ne nous vit entrer. Il avait l'habitude de boire et de jouer avec un ami jusqu'au petit jour dans un cabinet qui avait une sortie de plain-pied sur le parc, et passé onze heures tous ses gens s'allaient coucher... A ce propos, je vous dirai que l'homme qu'il venait de tuer, c'était cet ami... Donc il m'offrit, me supplia d'accepter les cinquante mille francs qu'il m'avait refusés le matin. De mon côté, notez le point, je le priai avec quelque instance de me délivrer un petit certificat qui me garantît contre les erreurs de la justice. Elle est si sujette à caution, la justice! On m'avait vu, en sortant du cabaret, prendre le chemin du bois, et rappelez-vous cette estafilade que j'avais attrapée à la main. Il en faut moins pour perdre un innocent; la vertu attire le malheur comme le miel attire les mouches... Madame, ce fut à son corps défendant que le fou qui venait d'en tuer un autre me délivra le billet que je lui demandais. Et voyez un peu quel bonhomme je suis! Si la justice m'avait imputé le meurtre, je crois qu'au hasard de ma vie je n'aurais pu me résoudre à faire usage de mon certificat; mais un si grand combat de conscience me fut épargné. Il se trouva qu'un rôdeur de nuit, une façon de bohémien, vint à passer dans le bois une heure ou deux après le crime. Cet imbécile détroussa le cadavre qui était resté sur la passerelle, lui prit sa montre, ses bijoux et son argent. Ceci, madame la comtesse, est un

accident très-fâcheux ; car dès le lendemain le pauvre diable...

La parole expira sur ses lèvres. Il avait fait son récit, tourné vers la muraille et comme s'il eût parlé à la cantonade ; enfin la curiosité lui était venue de savoir quel effet produisait son histoire. Il se retourna vers Marguerite et recula d'un pas. Il lui parut que ce qu'il avait devant lui, ce n'était pas une femme, que c'était un visage de marbre, une statue en pierre, et cette statue était d'autant plus étrange qu'elle avait deux grands yeux fixes dont le regard semblait sortir d'un abîme et revoir le monde avec étonnement, comme après une longue absence. Marguerite avait éprouvé un frisson d'horreur ; pareille à une houle grossissante, cette horreur avait monté de son cœur à son cerveau, et sa tête s'était perdue. Ses oreilles écoutaient, ne laissaient rien échapper ; mais son âme épouvantée s'était enfuie, elle ne la pouvait faire revenir. Et soudain elle se trouva transportée à Mon-Plaisir. C'était le matin, le printemps chantait au fond d'un bois ; elle se promenait parmi ses rosiers, et sa tante Amarante lui disait : — Baisse-toi, petite, que je mette cette rose dans tes cheveux. — Une voix l'appela ; elle leva la tête, et l'oncle Benjamin lui cria de sa fenêtre : — Oh ! la belle fille, et heureuse autant que belle ! — Taisez-vous, lui répondit-elle, vous ne savez pas tout. — A ces mots, elle découvrit qu'elle n'était pas à Mon-Plaisir, qu'on l'avait enfermée dans une caverne humide et sombre, dont le silence lugubre était interrompu par le suintement d'une eau noire qui ruisselait de la voûte et lui tombait goutte à goutte dans l'oreille. Alors, M. Bertrand ayant cessé de parler, elle se réveilla brusquement, elle s'aperçut que c'était la nuit, qu'il y avait devant elle un jardin

plein de neige qu'éclairait la lune, qu'elle se trouvait dans une serre, qu'elle n'y était pas seule, qu'un homme lui parlait, et que cet homme venait de lui apprendre que le comte d'Ornis était un assassin.

Elle rabattit violemment son capuchon sur ses épaules, et, promenant ses ongles dans ses cheveux :

— Vous mentez ! s'écria-t-elle. Vous êtes un infâme imposteur ! Il n'y a pas un mot de vérité dans ce que vous dites. Vous imaginez-vous par hasard que je vous croie ? Mon Dieu ! que vos inventions sont maladroites ! Ne savez-vous donc pas que le marquis de Raoux était le plus cher camarade, la meilleure amitié du comte d'Ornis ?

— Que s'était-il passé entre eux ? reprit M. Bertrand. Je n'en sais rien. Je suis un homme discret, je n'ai pas questionné M. d'Ornis ; mais que vous semble maintenant de mon petit papier, madame la comtesse ? Pour le ravoir votre mari donnerait son bras droit ; qu'il le reçoive de votre belle main, il sera votre très-humble esclave pendant le reste de vos jours, vous le mènerez à la baguette.

— Ah ! oui, ce papier ! s'écria-t-elle. Vous parliez tantôt d'un papier. Est-ce qu'il existe, ce papier ? Vous ne pourriez pas me le montrer... Je vous mets au défi de me le montrer... Vous avez peur de moi, vous savez que je me connais en écritures.

Et changeant de voix et de visage, du ton plaintif, caressant, d'un enfant qui mendie un joujou : — Il faut que je le voie. Vous ne pouvez me refuser de le voir. Je me sens mourir... Je vous en supplie, montrez-le-moi.

— Dites-moi d'abord combien vous l'estimez, répondit-il d'un air triomphant.

— Que sais-je ? un million, toute une fortune ;...

mais vous savez bien qu'il n'est pas de sa main. Montrez-le-moi, ou je dirai partout que c'est un faux, et que vous êtes un faussaire.

En parlant ainsi, elle se cramponnait au vêtement et au bras de cet homme dont elle avait fui le contact comme une souillure. Elle n'avait plus qu'une idée, qu'une passion, le besoin de voir et de savoir, une fièvre de curiosité, le désir haletant d'acquérir l'horrible certitude de son malheur.

Il lui prit les deux mains dans sa main droite, qui les serrait comme un étau, et l'entraîna vers un vitrage où pénétrait un rayon de lune. Elle le laissa faire, elle l'aurait suivi au bout du monde. Sans lâcher prise, se baissant, il plongea sa main gauche dans l'intérieur d'une de ses bottes à l'écuyère, et d'une pochette pratiquée dans la doublure de la tige il tira un papier qu'il leva en l'air. Elle avançait la tête, et ses yeux dévoraient le papier. Il le déplia d'un coup de pouce; elle lut ces mots d'une écriture mal assurée : « C'est moi qui, dans la nuit du 26 février 1867, ai tué le marquis de Raoux. — Roger, comte d'Ornis. »

En ce moment, M. Bertrand crut entendre le long d'une des faces latérales de l'orangerie un frôlement qui lui parut suspect. Il tressaillit, abandonna les mains de Marguerite, serra précipitamment le billet dans sa cachette, puis il sonda du regard le fond obscur de la serre, prêtant l'oreille, la main droite fourrée dans la poche de sa pelisse, taquinant de son pouce le chien d'un pistolet dont il s'était muni à tout événement. Il se rassura bientôt. — C'était une fausse alerte, madame, murmura-t-il.

Il s'aperçut qu'il parlait dans le vide; Marguerite avait disparu comme un fantôme. Il l'attendit quelques minutes. — Ce qu'on ne dit pas, on l'écrit, pensa-

t-il. Il paraît qu'elle aime mieux écrire. — Et, sortant de la serre avec précaution, il se dirigea vers la brèche, où il retrouva, debout et immobile comme un homme qui fait le guet, le roi des Josons, lequel lui tendit le bras pour l'aider à gravir la muraille. Quand il fut en haut : — Garçon, dit-il, passe-moi ta gourde, j'ai la langue sèche. — Il vida d'un trait la gourde jusqu'aux trois quarts. — Çà, détalons, ajouta-t-il. Je connais une traverse qui nous fera gagner une demi-heure, et nous ne courrons pas le risque de rencontrer le comte d'Ornis revenant de chez son marquis.

XIV

Dix minutes plus tard, le maître et l'ouvrier cheminaient le long d'un sentier montant qui serpentait au milieu d'un taillis. On n'y pouvait passer deux de front ; le maître marchait devant en gesticulant avec son bâton, Joseph le suivait en sifflant. Si le brocanteur avait pu deviner ce que signifiait ce sifflement, il eût été moins tranquille ; mais il était à mille lieues de se douter des pensées que roulait dans sa tête le prétendu Jocrisse qui l'accompagnait.

Ils marchèrent quelque temps sans mot dire. Ce fut Joseph qui rompit le silence. — Eh bien! patron, êtes-vous content de votre petite conversation de tantôt? demanda-t-il. Marguerite Mirion chantera-t-elle? Dame! elle a une si jolie voix!

— Pourquoi veux-tu renouveler mes douleurs? lui répondit M. Bertrand du même ton qu'Énée répondait aux questions de la reine de Carthage. Tu vois en ma

personne un homme volé et, qui pis est, un homme qui s'est volé lui-même.

— Qu'est-ce à dire, monsieur Bertrand? Margot aurait-elle refusé de vous croire?

— Hélas! mon garçon, je t'avais prévenu que j'avais le cœur tendre; ma sensibilité m'a joué un mauvais tour. Quand j'ai vu pleurer cette pauvre femme, je me suis sottement attendri, et je lui ai donné mon petit papier gratis, sans rien demander.

— A d'autres! répliqua Joseph. Est-ce que je crois à vos larmes de crocodile?

— Que te dirais-je? Je ne sais pas si les crocodiles pleurent; mais cela m'est arrivé quelquefois, là, à l'improviste... de vraies averses! Et comme il est dit dans je ne sais quel opéra :

> Le ciel fait un présent bien cher, bien dangereux,
> Quand il donne un cœur trop sensible.

J'étais venu pour faire une bonne affaire, je n'ai fait qu'une bonne action. Au diable cette Margot et ses beaux yeux!

— Ma foi! cela vous regarde, reprit Joseph, et pourvu que je touche mes deux mille francs...

M. Bertrand s'arrêta court. — Plaisantes-tu? lui dit-il. Si je n'ai rien, tu n'auras rien. Où il n'y a rien, le diable perd ses droits.

— Je ne l'entends pas ainsi, répliqua Joseph en haussant le ton. Vous m'avez promis deux mille francs; il n'y a pas d'attendrissement qui tienne, vous me les donnerez.

— Je les prendrai donc dans ma poche? Et pourquoi cela? Parce que monsieur a passé une demi-heure près d'un vieux mur à contempler la lune. Tu n'as donc pas de poésie dans l'âme, galopin? C'est plutôt

toi qui m'en redois pour la petite fête que je t'ai procurée.

— Grâce à Dieu, vous m'avez signé un billet, s'écria Joseph.

— Parlons-en de ton billet! Je me suis engagé par écrit à compter deux mille francs à Joseph Noirel quand il se sera acquitté du travail dont je l'ai chargé. Quel est donc ce travail, s'il te plaît? Le billet n'en dit rien. Je te condamne à me réparer tout d'une haleine cent bahuts et cinquante crédences, et nous verrons ensuite à te payer.

Joseph cherchait une querelle; il n'avait pas eu de peine à la trouver. — Je vais vous apprendre qu'on ne se joue pas de moi, s'écria-t-il en brandissant son bâton.

M. Bertrand le considéra d'un air goguenard et compatissant; il comparait en lui-même sa plantureuse corpulence à la maigreur et aux épaules fluettes du jeune homme. — Voyez un peu ce gringalet! dit-il. Pauvre Joson que tu es! je ne ferais de toi qu'une bouchée.

Et par manière de plaisanterie il se fendit et lui allongea une estocade; mais d'un coup de revers Joseph le désarma et fit voler sa canne dans un fourré. — Le luron a du poignet, pensa M. Bertrand surpris de sa mésaventure.

Aussitôt, de l'air paterne d'un hippopotame qui a trouvé à qui parler et qui remet la partie à des temps meilleurs : — Va me ramasser ma canne, fils, lui dit-il. Tu as un mauvais caractère. Tu me vois tout marri de m'être laissé flibuster mes pattes de mouche par deux beaux yeux en larmes, et, au lieu de me plaindre, tu m'injuries. Crois-tu que je veuille te faire tort? Nous reprendrons cet entretien à Lyon, et je te jure que tu auras contentement.

Après un instant d'hésitation, Joseph ramassa la canne et la lui rendit. Sa victoire avait été trop facile; il ne pouvait la poursuivre. Ils se remirent en marche sans échanger un mot de plus, et bientôt ils atteignirent la crête de la colline, où le bois s'interrompait pour faire place à un grand pâtis rocailleux, hérissé par endroits de buissons rabougris qui projetaient des ombres noires sur la neige. Au milieu se dressait une croix en pierre. L'endroit était solitaire, sauvage; nulle habitation dans un rayon de deux kilomètres. A quelque distance, perché au sommet d'une butte, un moulin à vent, depuis longtemps délaissé de son meunier, détachait sur le ciel ses grands bras immobiles, qui montraient quelque chose à l'horizon ou peut-être se plaignaient aux étoiles de leur oisiveté et de leur ennui. Derrière le moulin, on voyait fuir des croupes onduleuses de coteaux où la lune répandait ses clartés vagues et son silence.

En arrivant au pied de la croix, M. Bertrand, qui avait monté vite, fit une halte pour reprendre haleine. Il passa son mouchoir sur son front pour en tamponner la moiteur. S'il eût retourné la tête, il aurait été effrayé du regard qu'attachait sur lui son ouvrier. Ce regard était sinistre comme cette lande désolée, farouche comme le geste de ce moulin qui causait tout bas avec les étoiles. Une brise glacée courut dans l'air. Les broussailles s'émurent, frémirent et laissèrent tomber quelques-unes de ces paroles mystérieuses que le vent fait dire à la nuit. Il est des instants où les choses s'animent; elles regardent, elles écoutent. Ces témoins endormis se réveillent; ils aperçoivent l'homme, et leur tranquillité contemple avec stupeur cette étrange créature qui leur ressemble si peu, qui a des passions et des volontés, qui change de place et d'idées.

Joseph leva les yeux sur la croix, et il crut la voir tressaillir; il jeta un coup d'œil au moulin, il lui sembla que ce moulin était quelqu'un, et que ce quelqu'un se demandait ce que Joseph Noirel allait faire. Le moulin, la croix, le vent, les broussailles, les étoiles, la lune, tous ces spectateurs comptaient sur lui pour leur fournir un spectacle. Tel était bien son dessein; mais il cherchait son commencement, et il ne pouvait le trouver. Le hasard lui vint en aide et lui servit de souffleur. Les meilleures occasions sont celles que nous offre la fortune sans nous consulter.

Après s'être essuyé le front, M. Bertrand interrogea des yeux son chemin. — C'est par ici, dit-il, — et il recommença de marcher. Le sentier vague, à peine tracé, qu'il avait à suivre, courait le long d'une crête et formait une étroite chaussée entre deux talus. A quelques pas au delà de la croix, il était obstrué par un baliveau abattu et gisant; à gauche s'ouvrait une sorte de fondrière produite par le fendillement et l'affaissement du sol. Peut-être M. Bertrand avait-il livré un trop violent assaut à la gourde de Joseph, et ses jambes avaient elles perdu leur solidité ordinaire. Son pied s'embarrassa dans une des branches du baliveau; glissant sur le verglas, il tomba étendu tout de son long dans la crevasse. Heureusement elle n'était pas profonde, et le lit de neige qui le reçut amortit sa chute; mais, sa tête ayant porté contre une racine déchaussée, le choc l'étourdit. Il en était quitte à bon compte : ni luxation, ni foulure, ni déboîtement d'aucun os, ni lésion d'aucun genre; hormis une égratignure au visage, il était arrivé au fond du fossé sain de corps, sinon d'esprit.

Il perdit entièrement connaissance durant quelques minutes; en se réveillant, sa surprise fut grande. La

première chose qui s'offrit à son regard fut la lune, qui était droit au-dessus de lui. Tournant les yeux, il aperçut le sommet de la croix, qui lui parut avoir un air singulier; les ayant ensuite portés à gauche, il entrevit les ailes du moulin, qui semblaient se hausser et faire effort pour le regarder. Il contempla de nouveau la lune; ce visage pâle exprimait, lui aussi, une sorte de curiosité narquoise, et il en conclut qu'il se passait quelque chose. Comédie ou tragédie, il ne savait, mais peut-être en était-il le héros

Ses idées commencèrent à s'éclaircir et ses souvenirs à se débrouiller. — Ah! oui, pensa t-il, j'ai butté contre un arbre, et je suis tombé dans un creux, où je suis encore; mais, quand je suis tombé, je n'étais pas seul. Où donc est ce Joseph?... Alors il l'aperçut ce Joseph, qui était assis au bord de la crevasse, les bras croisés, les pieds ballants, et qui le considérait fixement, d'un air impassible, comme il eût considéré une souche d'arbre ou une pierre.

— Que fais-tu donc là? lui cria-t-il. Que ne m'aides-tu à me relever?

Joseph ne bougea pas, ne souffla mot. C'était à croire qu'il était devenu sourd et muet. — A qui en a-t-il? pensa M. Bertrand, — et, Joseph refusant de lui donner un coup de main, il essaya de se relever tout seul. Il voulut remuer ses jambes et n'y réussit point; il s'avisa qu'elles étaient solidement liées ensemble par une corde qui étreignait la cheville de ses pieds. Il voulut remuer ses bras, il constata qu'il avait des menottes aux deux poignets. Il crut rêver; mais le fait était patent, et il commença de deviner ce que regardait la lune, ce qui lui donnait cet air d'ironique curiosité.

Cependant de minute en minute ses esprits lui re-

venaient, à quoi aidait la neige que la chaleur de son corps amollissait et fondait autour de lui, et qui, en dépit de sa pelisse et de son collet relevé sur ses oreilles, commençait à pénétrer dans son cou, à dégoutter le long de son dos. Cette sensation désagréable, mais utile, lui rendit par degrés la faculté de raisonner sur les causes et les effets, et il jugea que la raison suffisante de l'étrange situation où il se trouvait pouvait bien être ce Joseph qui ne disait mot et le regardait. Il se rappela que ledit Joseph avait emporté de Lyon, dans ses poches, un paquet de cordes, alléguant qu'il y avait beaucoup de murs à Ornis, et que pour escalader un mur rien n'est plus utile qu'une corde. Elles peuvent servir aussi à empêcher un homme tombé à terre de se relever. Ce Joseph n'avait pas les mains gourdes, il possédait au contraire une merveilleuse dextérité de doigts, et M. Bertrand en inféra fort judicieusement que quelques minutes avaient pu lui suffire pour le mettre dans l'état où il se voyait. A quelle fin? Il n'avait pas encore l'esprit assez lucide pour le comprendre, et son premier mouvement de colère fut non contre Joseph, mais contre l'arbre qui l'avait fait choir et qui était la cause première de son aventure. — Sacré baliveau! murmura-t-il entre ses dents, — après quoi il resta quelques instants sans souffler. Une idée lui était venue. Si l'on peut faire un nœud, on peut aussi le défaire; il tenta de s'en assurer. Son espérance fut courte : ses deux mains étaient emmitouflées de gants fourrés, que Joseph n'avait eu garde de lui ôter, et ses deux gants étaient solidement boutonnés. Il regarda tristement ses doigts empêchés et captifs, qui ne lui pouvaient rendre aucun service. — Maudit baliveau! murmura-t-il pour la seconde fois. — Il ajouta : — Que veut donc ce Joseph? — Et trois

ou quatre suppositions diverses se croisèrent dans son esprit.

Un gros rire lui vint aux lèvres. — Ah çà ! quelle plaisanterie est-ce là? cria-t-il à Joseph.

— Une plaisanterie! répondit gravement celui-ci. Je ne trouve pas cela plaisant du tout.

— Tu as enfin retrouvé ta voix? Daigneras-tu m'apprendre...

— Taisez-vous, répliqua Joseph, vous voyez bien que je suis occupé. — Il tenait en effet dans ses mains un portefeuille dont il paraissait visiter les poches avec une extrême attention. M. Bertrand reconnut son portefeuille et ouvrit de grands yeux. — Aurais-tu l'intention de me voler ?

— Pas le moins du monde, repartit Joseph. Il y a là dedans deux billets de banque de deux cents francs dont je n'aurais garde de vous priver. Je ne suis pas un volereau, moi; j'aime à faire grand... Je cherchais dans les poches de ce maroquin les pattes de mouche que vous savez. Il paraît qu'une fois dans votre vie vous n'avez pas menti, et que c'est bien Margot qui les a...

Il jeta le portefeuille dans la crevasse avec colère, puis, s'élançant d'un bond, il le ramassa, et le remit dans la poche de M. Bertrand. Le bonheur est une chose bien relative; M. Bertrand prouva qu'un homme garrotté est encore capable d'être heureux. Un éclair de joie brilla dans ses yeux en voyant le dépit de Joseph. Les pattes de mouche étaient sauvées.

— Quand je te le disais, s'écria-t-il d'un ton de belle humeur, que je ne pouvais résister à l'empire de deux beaux yeux ! Je suis un niais, j'en conviens; conviens de ton côté que tu es un curieux et un indiscret. Après cela, nous nous embrasserons; mais dépêche-toi de défaire ces maudits nœuds, je grelotte.

— Plaignez-vous! lui répondit Joseph. Vous êtes abrité contre le vent.

Et, regagnant le bord de la fondrière, il s'y assit de nouveau. Sa figure n'exprimait plus la colère ; elle était calme et sinistre. Cette fois M. Bertrand prit peur.

— Cette plaisanterie n'a-t-elle pas assez duré? lui dit-il. Qu'attends-tu? que veux-tu de moi?

— Vous êtes un assassin! lui cria Joseph d'une voix terrible, et l'homme que vous avez tué a trouvé ce soir un vengeur!

— Tu es fou ! balbutia le brocanteur.

— Silence! c'est moi qui parle ici... Tantôt, pendant que vous causiez dans cette orangerie, une curiosité m'est venue, je suis allé appliquer ma joue contre un carreau brisé. Par malheur, dans la crainte d'être surpris, je ne suis pas resté jusqu'à la fin; mais j'ai entendu certain récit qui est entré par cette oreille et n'est pas sorti par l'autre... Vous êtes un assassin. Votre conscience vous le dit quelquefois la nuit, tout bas, comme une peureuse qu'elle est. Il était temps qu'on vous le dît tout haut.

— Est-ce moi par hasard qui ai tué le marquis de Raoux ?

— Quand vous l'auriez tué, il ne m'importerait guère. Que me font tous les comtes et les marquis de la terre? Qu'ils s'entre-tuent comme des loups!... Mais vous avez tué par votre silence ou par votre témoignage un mendiant, un vagabond, un va-nu-pieds, dont le seul tort était d'avoir passé la nuit près d'un crime et de ne pas s'être enfui à toutes jambes. J'en suis fâché, j'ai l'humeur bizarre, et ce petit accident m'intéresse. C'est que, voyez-vous, les vagabonds, les va-nu-pieds sont de ma race et de ma parenté, et que j'ai l'esprit de famille... Je vengerai cet innocent.

— Un innocent! objecta encore M. Bertrand d'une voix étranglée par la peur. Il avait dévalisé le cadavre.

— Mon père, dans son temps, s'écria Joseph, s'il eût rencontré un mort au fond d'un bois, lui aurait peut-être volé sa montre. Vous voyez bien que l'homme dont je parle est un peu mon parent. — Et allongeant le bras : — Comme la lune est pâle! Elle ressemble à une tête coupée.

M. Bertrand ferma les yeux. La lune lui faisait peur presque autant que Joseph. Il était clair qu'elle savait tout, et son silence était plus effrayant que toutes les paroles.

— Sérieusement, que veux-tu faire? murmura-t-il.

— Une chose bien simple, parbleu! répondit Joseph du plus grand sang-froid; je veux vous enterrer sous la neige.

Il s'en était accumulé une grande masse autour de la fondrière. Le vent du nord, qui avait soufflé avec force les jours précédents, l'avait balayée dans cette direction; retenue par le talus et par le baliveau qui obstruait la crête, elle s'était entassée et formait une montagne. Joseph retroussa ses deux manches jusqu'au coude, et avec une hâte fiévreuse il se mit à transporter couche par couche cette montagne au bord de la crevasse. La terreur que ressentait M. Bertrand devint de l'épouvante, et, rassemblant toutes ses forces, il poussa un grand cri désespéré qui dut retentir au loin dans les bois, car une chouette lui répondit. — Paix! lui dit Joseph. Vous savez bien que l'endroit est désert, et quand vous crieriez jusqu'à demain, personne ne viendrait. Je travaille, et je n'aime pas qu'on me dérange. Si vous ne vous taisez, je vous bâillonne.

Il se remit à l'ouvrage. M. Bertrand ne s'abandonna point; on lui défendait de crier, il essaya de réfléchir, et de réflexion en réflexion il en vint à se dire : — Cet infernal Joseph, que je voudrais découper en morceaux ou brûler à petit feu, joue en ce moment une comédie dont il ne m'a pas dit le dernier mot. Il n'y a pas d'apparence qu'il veuille se donner le plaisir d'ensevelir un bourgeois sous la neige parce que ce bourgeois est pour quelque chose dans la mort d'un vagabond qu'il n'a jamais vu. Je ne crois pas à ces vengeances vertueuses. Il ne tient qu'à l'argent, et il veut me faire chanter à mon tour. En ce cas, il y a moyen de s'arranger.

— Joseph! cria-t-il, eh! mon bon garçon!... — Et comme Joseph se penchait vers lui : — Dis-moi donc tout de suite que tu veux des espèces. Là, combien te faut-il, et que cela finisse!

Joseph leva les deux mains au ciel, et son visage rayonna comme celui d'un plaideur à qui son avocat annonce qu'il a gagné son procès : — Eh! oui, c'est de l'argent qu'il me faut. Que de temps vous avez mis à faire cette belle découverte!... Mais je suis un bon enfant, moi, et pas exigeant du tout. Il me faut tout simplement les deux mille francs que vous m'avez promis ce matin et refusés ce soir.

— Tu en auras trois mille, dit vivement M. Bertrand.

— Vous êtes trop généreux. Je ne réclame que mon dû; mais je n'en rabats pas un sou, et que diable! vous m'avez rendu méfiant. J'exige des garanties.

— Prends comme à-compte les billets qui sont dans mon portefeuille.

— Pas d'à-compte! Vous affirmeriez demain sur l'honneur que vous m'avez tout donné. Je veux pro-

fiter de vos leçons. Il me faut un billet, meilleur, par exemple, que celui de ce matin,... un petit billet par lequel vous reconnaîtrez avoir trempé dans la mort d'un innocent. Cette fois je serai sûr de vous tenir.

— Quelle extravagance! dit M. Bertrand. Quand je te promets...

— Joli gage que vos promesses! J'entends avoir de votre écriture. Vous n'aimez pas à écrire; tant pis pour vous, vous donnerez de votre écriture à quelqu'un, et ce quelqu'un, c'est moi.

— Jamais! s'écria M. Bertrand.

— Il ne faut jamais dire jamais, répliqua Joseph. Cela porte malheur aux particuliers comme aux hommes d'Etat.

Il se remit à transporter sa montagne. Une muraille blanche, étincelante, aux créneaux menaçants, s'élevait déjà sur la marge de la fondrière; elle grandissait de minute en minute. Par intervalles, Joseph regardait le brocanteur par-dessus cette muraille, et lui disait : — Pensez au Brésil et à votre harem noir! Vous ravisez-vous? Écrivons-nous ce billet? — Jamais! répétait M. Bertrand, dont la voix assourdie s'éteignait dans son gosier. — Tout à coup Joseph abattit sur lui un étage de sa muraille, qui, s'écroulant comme une avalanche, lui recouvrit entièrement les deux jambes.

M. Bertrand se rendit; ses dents claquaient, il sentait un froid mortel circuler dans ses veines, s'approcher par degrés de son cœur, et ce sommeil dont on ne se réveille pas peser sur ses paupières. Il fit un signe de tête et bégaya : J'écrirai. D'un saut Joseph fut auprès de lui, et, lui soulevant la tête, il lui versa dans la bouche le reste de sa gourde. Le cognac est une de ces amitiés qui ne trompent pas; il produisit

un effet magique sur M. Bertrand, qui sentit aussitôt la vie et la chaleur lui revenir.

— Si tu veux que j'écrive, dit-il, délie-moi les mains.

— Votre main droite n'a-t-elle pas assez de jeu? lui répondit l'inexorable Joseph. Je vais seulement vous débarrasser de votre gant. Voici un crayon et du papier. Mon bras gauche vous servira d'appuie-main. Vos doigts sont un peu raides; je veux les dégourdir en les frottant... C'est fait, je dicte. C'est une fameuse chandelle que la lune; il fait jour comme en plein midi.

Et il lui dicta la déclaration que voici : « Dans la nuit du 26 février 1867, j'ai vu le comte d'Ornis assassiner le marquis de Raoux, et je lui ai vendu mon silence, qui a coûté la vie à un innocent. — LOUIS BERTRAND. »

— Tu me rendras ce papier dès que tu auras touché tes deux mille francs? lui répétait le brocanteur en écrivant.

— N'en doutez pas, lui répondait Joseph, ou je le brûlerai sous vos yeux.

Dès qu'il eut serré la déclaration dans son porte-monnaie, tirant son couteau, une seconde lui suffit pour couper les deux cordes. Il poussa la générosité jusqu'à aider le brocanteur à se relever, jusqu'à le hisser hors de la fondrière; puis, s'éloignant de quelques pas et s'adossant contre la croix : — Monsieur Bertrand, s'écria-t-il, faites-moi le plaisir de fouiller dans votre botte, et de vous assurer que votre trésor n'a pas délogé.

M. Bertrand s'empressa de porter la main dans l'intérieur de sa botte; la pochette était vide. Il fit un pas en avant pour se jeter sur Joseph; mais il avait le corps fort enraidi et l'habitude de se défier de son

premier mouvement. Il se contenta de passer sa main dans ses cheveux, et de les saisir à poignées comme s'il eût voulu les arracher.

— Me voilà devenu marchand de pattes de mouche! reprit Joseph avec un geste superbe, et je tiens dans mon gousset la tête d'un comte et celle d'un bourgeois!... Il ajouta : — Voulez-vous me les reprendre, ces deux papiers? Battons-nous. Vous oubliez que vous avez un pistolet dans votre poche. J'ai mon couteau.

M. Bertrand saisit vivement son pistolet, l'arma, et, le doigt sur la détente, ajusta son coup; mais il réfléchit de nouveau, se ravisa, ramena doucement le chien sur le bassinet.

— Si mon couteau vous fait peur, je ne me servirai que de mon bâton! s'écria encore Joseph, transporté d'une joie féroce qui ne se possédait plus.

Le brocanteur le regardait immobile. Il lui sembla que ce petit châtain adossé contre une croix avait six pieds de haut, qu'il était impénétrable aux balles, que la lune le protégeait, et qu'il lui sortait une flamme des yeux. Il fit un geste de rage et de désespoir, serra son pistolet dans sa poche, et s'éloigna d'un pas chancelant.

Joseph le regarda quelque temps marcher et descendre péniblement la pente de la colline; puis il jeta un dernier regard aux broussailles, au moulin à vent, à la croix de pierre, à l'arbre abattu, à la lune; il semblait leur dire : — Quelle fête je vous ai donnée! Après quoi, reprenant le chemin par lequel il était venu, il retourna rapidement du côté d'Ornis.

XV

Si le docteur Crotet avait vu Marguerite sortir de l'orangerie et s'enfuir à travers le jardin, il aurait changé son diagnostic et se fût écrié : — Ce n'est pas une lypémaniaque, c'est une folle. — Il est certain qu'en ce moment Marguerite Mirion, comtesse d'Ornis, n'avait plus sa tête, ou qu'il n'y avait plus dans cette tête qu'un grand tourbillon, une sorte de bourrasque qui tournoyait sur elle-même, emportant tout dans sa ronde; tout dansait, volait, s'entrechoquait comme des feuilles mortes qu'une tempête en gaîté a choisies pour jouet. L'âme de Marguerite était de nouveau partie, et cette absente laissait à son corps le soin de se gouverner. Ce corps sans âme sortit précipitamment de la serre, parce que cette serre était un lieu sinistre qui lui faisait horreur. Il traversa sans l'apercevoir un jardin blanc de neige, parce qu'il avait bien des yeux, mais que ses yeux n'avaient plus de regard. Il ne s'avisa pas du mouvement que fit Joseph pour l'arrêter au passage, parce qu'il ignorait absolument qu'il y eût un Joseph Noirel dans le monde; mais, comme il savait son chemin, il s'élança vers une petite porte, poussa cette porte, la referma derrière lui, gravit un escalier, pénétra dans une chambre à coucher, se laissa tomber comme une masse inerte dans un fauteuil à bras. Là, Marguerite se retrouva; son âme rentra dans son corps, sa pensée dans sa tête, et le regard dans ses yeux.

Le front bas, les mains jointes, elle contempla longtemps sa destinée. C'était un gouffre. Ses yeux y plongeaient jusqu'au fond et en rapportaient l'épouvante.

Elle pouvait dire comme le poète qui visita l'enfer : Je n'étais pas mort, et pourtant je ne vivais plus. Sa caméristo vint frapper à sa porte. Elle lui cria : — Je n'ai pas besoin de toi. — Elle n'aurait voulu à aucun prix lui laisser voir son visage; il lui paraissait que ce visage disait tout, qu'on pouvait lire d'étranges billets sur son front.

Dès que Fanny se fut retirée, elle se leva de son fauteuil et se dit : Je ne puis rester dans cette maison. Son bon sens lui présenta quelques objections; elle les écarta brusquement. Elle avait horreur et elle avait peur, et, quoi qu'on pût lui dire, elle voulait s'en aller. Que répondre à cela? Tout ce que sa raison obtint d'elle fut qu'elle écrivît sur le premier chiffon qui tomba sous sa main quelques lignes au crayon, qu'elle mit sous enveloppe à l'adresse de M. le comte d'Ornis. Ces lignes étaient ainsi conçues : « Je ne suis pas heureuse ici, et je ne vous rends pas heureux. Je vais passer quelques semaines chez mes parents. Je ne vous demande pas votre autorisation, vous me la refuseriez. Je vous écrirai de Genève, et je tâcherai de vous faire comprendre qu'il vaut mieux pour vous et pour moi que nous restions quelque temps sans nous voir. »

Elle déposa le pli sur sa toilette, puis elle prit quelques pièces d'or dans un tiroir de son secrétaire. Son dernier soin fut de rouvrir sa porte, qu'elle avait fermée à clé; elle ne voulait pas que le lendemain on appelât le serrurier pour la forcer. Cela fait, elle appartint tout entière à sa passion. Quelle passion? La fureur de s'en aller, de mettre des lieues et des heures, des plaines et des montagnes entre Marguerite Mirion et le visage qui lui faisait peur.

Comment elle eut la force de sortir du jardin, elle-même ne l'a jamais bien su. Elle tenta deux fois sans

succès l'escalade de la brèche; elle eut le courage, et il lui en coûta, de rentrer dans la serre, d'y chercher un escabeau boiteux qui lui fit la courte échelle. Enfin la voilà dehors. Elle ne prit point la traverse qu'avaient suivie M. Bertrand et Joseph; elle eût craint de s'égarer dans les bois. Au risque de faire quelque fâcheuse rencontre, elle se dirigea par la grande route sur Arnay-le-Duc. Elle marchait depuis dix minutes quand elle vit venir une voiture qu'elle ne reconnut que trop et qui retournait à Ornis. Elle se jeta derrière un arbre, et la voiture passa. Alors elle se mit à courir, bien que la neige fût glissante, ou, pour mieux dire, elle volait, elle se sentait des ailes aux talons et cette facilité magique de se mouvoir que nous avons quelquefois dans nos rêves. Le plus souvent elle ne regardait, elle ne voyait rien que sa pensée et sa peur, qui marchaient devant elle et lui montraient le chemin. Par intervalles, elle se réveillait, parcourait du regard les champs de neige qui l'environnaient, et il lui prenait un frisson; elle avait cru apercevoir dans cette neige de larges flaques de sang. A mi-route, elle avisa deux hommes qui s'arrêtaient pour la suivre des yeux. L'un d'eux dit à l'autre ce mot que le vent lui apporta : — J'ai la berlue, ou c'est la comtesse d'Ornis. — Oh! bien, ce n'est donc pas moi! pensa-t-elle; je ne suis plus que Marguerite Mirion.

Elle atteignit Arnay au coup de minuit. Le train direct de Paris à Genève passait à Beaune entre trois et quatre heures. Elle avait juste le temps d'arriver. Elle s'en alla frapper à la porte d'une auberge où elle était connue pour y être descendue plus d'une fois dans ses promenades avec son mari. L'auberge dormait à poings fermés; elle sonna, cogna à tour de bras. L'aubergiste ouvrit enfin, son bonnet de coton à la main.

— Une voiture! dit-elle. Je payerai ce qu'on voudra; mais il me faut une voiture.

— A cette heure? impossible, répondit-il.

— Je la veux, il me la faut! répéta-t-elle en frappant du pied. Demandez-moi ce qu'il vous plaira.

Ses raisons étaient si sonnantes qu'elles triomphèrent des hésitations de l'aubergiste; il réveilla son monde et donna l'ordre d'atteler. Marguerite surveilla ces préparatifs, appuyée contre un boute-roue. Elle crut s'apercevoir qu'elle était en spectacle, qu'on l'examinait avec attention, que des étonnements et des curiosités rôdaient autour d'elle ou se mettaient aux fenêtres pour la regarder. Elle fit un effort, inventa je ne sais quelle histoire qui accusait la stérilité de son imagination; demandez des fruits à un arbre foudroyé! Ses explications parurent invraisemblables; mais la bouche qui les donnait était de celles qu'on aime à croire; l'accent en était si pur! Et les regards qui accompagnaient cette voix étaient de ceux dont on ne se méfie point; c'étaient les plus honnêtes regards du monde, ce qui n'empêcha pas l'aubergiste de hocher plus d'une fois la tête.

Si M. Bertrand avait eu un instant de bonheur dans sa crevasse, Marguerite sur son boute-roue ressentit un mouvement de joie : ce fut au moment où les chevaux qui devaient l'emporter à Beaune sortirent de leur écurie et firent retentir leurs grelots dans la nuit. Jamais musique n'avait sonné plus délicieusement à son oreille. Cependant elle appréhendait toujours qu'il ne survînt quelque accroc, qu'un trait ne se rompît, qu'un essieu ne cassât, qu'un des chevaux ne tombât sur la place frappé de vertigo. Elle gourmandait la lenteur désespérante du palefrenier qui attelait; il lui paraissait que le nombre de courroies, de boucles et

d'ardillons qui entrent dans un harnais était vraiment extravagant. Que de temps perdu! que de cérémonies! Et qui avait imaginé aussi de bâtir Ornis si près d'Arnay-le-Duc et Beaune si loin?

Elle ne se rassura un peu que lorsqu'elle fut montée en voiture et que, le cocher ayant touché, les roues brûlèrent le pavé. — Faites diligence, lui cria-t-elle, ou nous manquerons le train. Il ne vola point son pourboire, il mit ses chevaux sur le flanc. Nonobstant elle s'inquiétait, s'impatientait, s'agitait. Elle mettait à tout instant sa tête à la portière et promenait ses yeux au loin sur la route; il lui semblait qu'on la poursuivait, qu'un homme ou, pour mieux dire, qu'un crime courait après elle à toutes jambes, essoufflé, haletant, et lui criait : — Tu es à moi, tu m'as épousé! — Alors elle disait au cocher d'une voix pleine d'angoisse : — Plus vite! de grâce, plus vite! — Et il sanglait un grand coup de fouet à ses malheureux percherons, qui n'en pouvaient plus.

C'était un dimanche. Vers trois heures de l'après-midi, la rigueur de la température n'invitant pas à la promenade, les habitants de Mon-Plaisir se trouvaient rassemblés dans le salon bleu. M. Mirion jouait une partie d'échecs avec la timorée Mlle Grillet, qui s'y reprenait à dix fois avant de remuer un pion. — Dame touchée, dame jouée, — lui disait son cousin. Assis à côté d'eux et l'œil sur l'échiquer, l'oncle Benjamin jugeait des coups, ou, partant par la tangente, dissertait à perte de vue sur l'équilibre européen et la question d'Orient. — Benjamin-Pacha, laisse-nous tranquilles avec ton Grand-Turc! s'écriait M. Mirion d'un ton d'impatience. La tante Amarante, plus enrubannée et plus épinglée que jamais, travaillait dans l'embrasure d'une fenêtre à son éternelle broderie. Étalée

dans un fauteuil et le menton relevé, Mme Mirion apprenait par cœur son journal, qu'elle avait pris en vive affection depuis qu'elle y avait lu l'annonce du mariage de sa fille.

On avait reçu, une heure auparavant, la visite de Mme Patet, de cette envieuse qui ne pouvait se consoler de ce qu'une certaine Marguerite était devenue comtesse, et qui s'en allait partout disant : — Ces Mirion sont des intrigants; ils finiront mal. Elle avait ouï parler de la maladie de Marguerite, elle était venue prendre de ses nouvelles. Mme Mirion s'était empressée de lui annoncer que sa chère comtesse était entièrement rétablie; sa belle-mère et son mari l'avaient soignée comme deux anges. — Mon gendre nous écrivait tous les jours, ajouta-t-elle. Et quelles lettres! on ne les peut lire sans pleurer. Dès que Mme Patet fut partie : — La pauvre femme! s'était écriée Mme Mirion, notre bonheur la tuera.

Après avoir achevé sa partie d'échecs, qu'il gagna, M. Mirion retourna son fauteuil du côté de la cheminée, et, les pieds sur les chenets, se mit à contempler silencieusement les flammes bleues qui dansaient sur les bûches. L'oncle Benjamin s'attachait à lui démontrer qu'il avait fait faute sur faute, et qu'en bonne logique il aurait dû perdre. M. Mirion le laissait dire, il était mélancolique depuis quelques semaines, à savoir, depuis que le plus habile et le plus ingrat de ses ouvriers lui avait brusquement faussé compagnie. Ce départ avait été dans sa vie un événement douloureux, presque tragique. Il lui semblait par moments qu'il avait perdu un de ses bras, et il se plaignait que, passé un certain âge, les bras ne repoussent pas. Il rêvait depuis un quart d'heure quand sa femme lui dit : — A quoi penses-tu, Mirion?

— A son Joseph, parbleu! dit l'oncle Benjamin.

— Je le voudrais aux cinq cent mille diables! s'écria M. Mirion.

— C'est en effet tout le bonheur que je lui souhaite, reprit sa femme.

— Tu en parles à ton aise, fit M. Mirion, qui, sur cette matière compliquée, disait blanc et noir dans la même minute. Ce vilain garçon m'était diablement utile, et je n'ai pas encore trouvé son pareil.

— C'était une chose à prévoir, répliqua l'oncle Benjamin d'un ton doctoral, et si l'on avait daigné me consulter...

— Oh! toi, brigadier, tu as toujours raison! dit M. Mirion avec humeur, et il se répandit en plaintes contre les nouveaux ouvriers qu'il avait fait venir de Paris pour remplacer Joseph. L'un faisait plus de copeaux que de besogne; l'autre n'était pas maladroit, mais, que la commande pressât ou non, à peine avait-il travaillé deux jours, il s'en allait courir les cabarets. Bref, ils lui faisaient tous deux avaler des couleuvres, et cela le dégoûtait de son métier, n'étant plus à l'âge des digestions faciles.

Mme Mirion l'écoutait attentivement. Quand il eut fini de parler, s'approchant de lui et rougissant jusqu'au blanc des yeux, comme c'était son ordinaire lorsqu'il lui venait quelque idée audacieuse : — N'as-tu pas assez peiné, Mirion, et assez gagné? lui dit-elle. Lâche le métier. Tu as acquis le droit de vivre de tes rentes.

— Enfin vous avez franchi le pas! s'écria en ricanant son beau-frère. Il y a bien longtemps, belle-sœur, que vous grilliez d'envie de hasarder le paquet. Eh! parbleu, vous avez raison. Votre mari crèvera d'ennui; mais du moins les châteaux de Bourgogne ne pourront

plus dire en voyant passer la comtesse d'Ornis : Monsieur son père tient boutique.

— Je ne sais où vous ramassez toutes les sottises que vous débitez! riposta aigrement Mme Mirion, furieuse d'avoir été devinée, car ces mésaventures sont toujours désagréables aux femmes.

L'oncle Benjamin ouvrait la bouche pour répondre quand le bruit d'un pas précipité se fit entendre dans le vestibule, et la porte, s'ouvrant toute grande, donna passage à la comtesse Marguerite, qui s'élança d'un bond au milieu du salon, avec une flamme aux yeux, les bras étendus en avant. On eût dit un naufragé qui surgit au port. Les cinq personnes qui se trouvaient là commencèrent par pousser un grand cri, après quoi ce fut un feu croisé de questions; puis on se tut, on écouta, et on s'aperçut que Marguerite était bien pâle, et que son regard avait la fièvre.

— Eh! oui, c'est moi, c'est bien moi, disait-elle. Vous avez beau vous étonner, vous n'empêcherez pas que ce ne soit moi.

— Je devine, s'écria Mme Mirion. Ton docteur a jugé que tu avais besoin de changer d'air pour te remettre tout à fait. Ai-je rencontré juste?

— Oui, c'est cela, c'est bien cela.

— Et ton mari?

— Ah! mon mari... Il se porte bien, mon mari.

— Tu nous resteras quelques semaines? Tu as amené avec toi beaucoup de malles?

— Elles se sont égarées en chemin... Je les réclamerai.

Mme Mirion l'attira près d'une fenêtre, et, la regardant en face, lui dit avec un grondement de colère :

— Mon Dieu! comment as-tu fait pour te laisser maigrir à ce point?

— Ce n'est pas tout à fait ma faute, répondit-elle

— Ne la grondez pas, dit la tante Amarante. Elle avait les joues trop pleines; je la trouve plus distinguée et plus belle ainsi.

— Et moi de même, dit la cousine Grillet, docteur idémiste qui était volontiers de l'avis du préopinant.

— Et moi de même, dit l'oncle Benjamin, à qui tout avis paraissait bon, pourvu qu'il ne fût pas celui de sa belle-sœur.

— C'est égal, reprit Mme Mirion, il peut arriver à tout le monde d'être malade; mais on se défend mieux. Quand on le veut bien, on ne maigrit pas.

— Moi, grasse ou maigre, je t'adore! lui dit son père en lui tendant les deux mains. — Se jetant à son cou, elle fondit en larmes. Il la tenait par la taille et lui disait avec surprise : — Qu'est-ce donc, Margot? qu'est-ce donc? — Elle aurait voulu que ces deux bras qui la tenaient et qui tant de fois l'avaient soulevée en l'air toute petite ne se desserrassent jamais; elle aurait voulu ne jamais relever la tête, rester là toujours, ne voyant rien ni personne, et que personne n'osât venir la chercher où elle était, que personne ne se ressouvînt de son nom.

Après avoir bien pleuré, elle se sentit soulagée et plus forte. On attribua sa grande émotion à la faiblesse que lui avait laissée la maladie. On s'assit en cercle autour du feu, on essaya de causer; mais la conversation languissait, tombait. Mme Mirion la première conçut quelque inquiétude, soupçonna qu'il y avait anguille sous roche. Elle se leva en disant à sa fille : — Tu dois être lasse. Va prendre un peu de repos. — Puis elle fit un signe de tête à son mari, qui se leva aussi. Ils sortirent, et Marguerite les suivit dans leur chambre. Mme Mirion en referma vivement la porte,

et, saisissant sa fille par les deux bras, elle lui dit d'une voix vibrante : — Se serait-il passé quelque chose?

— Il s'est passé, répondit-elle, qu'il ne m'aime pas et que je ne l'aime plus, que c'est un enfer pour nous de vivre ensemble, que je ne veux plus retourner auprès de lui. Je ne le veux pas... Non, je ne le veux pas.

Le coup fut terrible pour Mme Mirion. Elle laissa échapper un cri, tomba raide sur le plancher. Elle eut une violente attaque de nerfs; son mari et sa fille eurent grand'peine à la faire revenir. Son premier mot, en reprenant ses esprits, fut : — Grand Dieu! si elle le savait, qu'en dirait Mme Patet!

Elle voulut questionner Marguerite, qui lui répondit : — Nous reprendrons cet entretien quand vous serez plus forte et que moi-même je me serai reposée.

Marguerite monta dans sa chambre de jeune fille, qui était restée telle qu'elle l'avait laissée. Ses meubles, ses potiches, ses colifichets, elle retrouva tout à sa place. Elle prit sur sa table une petite boîte en écaille que lui avait donnée une de ses amies de pension, et une statuette de bronze que son père lui avait rapportée jadis de Paris; tenant la boîte dans sa main droite, la statuette dans sa main gauche, et les pressant toutes les deux sur son cœur, elle s'étendit sur son canapé et s'endormit profondément.

Elle fut réveillée par la cloche du dîner. Elle se sentait plus calme et fit bonne contenance pendant le repas. L'oncle Benjamin était en humeur de rire et de conter. Mme Mirion n'ouvrait pas la bouche. Elle avait les lèvres pincées, le visage boursouflé, des plaques rouges aux deux pommettes; elle regardait de temps en temps sa fille à la dérobée, ce regard était sec et dur.

Quand on fut sorti de table et rentré au salon, quand la tante Amarante, s'asseyant à sa place accoutumée, eut repris son aiguille, quand M. Mirion, pour tromper son chagrin, se fut mis à jouer avec son frère une partie de trictrac, et que Mlle Grillet, ses lunettes sur le nez, eut tiré de son panier à ouvrage, où se lisait le mot *souvenir*, écrit en grosses lettres de soie bleue, la broderie au crochet à laquelle la bonne demoiselle ne travaillait que les dimanches et jours fériés, Marguerite éprouva pour la seconde fois depuis son départ d'Ornis quelque chose qui ressemblait à de la joie. Elle attachait des regards d'attendrissement sur la tapisserie de la tante Amarante; elle écoutait avec délices le bruit que faisaient les dés dans le cornet ou sur le tablier et les coups de poing que frappait sur la table l'oncle Benjamin en s'écriant : Attention! je vais faire mon jan de retour. Il lui semblait qu'après un horrible rêve elle venait de se réveiller, de rentrer dans la réalité des choses. Elle se promettait de ne plus rêver, de ne plus croire si facilement qu'il y avait quelque part un château d'Ornis dont les murailles faisaient froid au cœur, un château hanté par des brocanteurs qui savaient des histoires, dans lequel on se sentait plus solitaire que si on eût été seul, et où l'on passait des nuits blanches, partagé entre d'incurables curiosités et d'inguérissables épouvantes, sans compter qu'à la porte de ce château il y avait un jardin potager plein de neige, et dans un coin de ce jardin une orangerie... Non, tout cela n'était que mensonge. La vérité, c'était ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, cette table de jeu, ces cornets, ces dés, ce parquet découpé en losanges, lesquels, au dire de certain critique, n'étaient pas tout à fait réguliers, cette lampe carcel qui

filait quelquefois, mais qui n'avait jamais éclairé que d'honnêtes visages, ce tabouret où elle venait de poser ses pieds et qui les avait reconnus; la vérité vraie, c'était ces gens qui n'avaient rien sur la conscience, rien à cacher, ce salon dont les habitants aimaient Margot, ne demandaient qu'à se mettre au feu pour elle, à se jeter entre elle et le malheur. Elle fit le tour de la chambre, circulant de chaise en chaise, tirant doucement les cheveux de sa tante, pinçant la joue de sa cousine, chatouillant l'oreille de son parrain, posant la main sur l'épaule de son père et se disant : — Je le savais bien; ce sont de vrais visages, des corps en chair et en os, les autres sont des fantômes. — Elle finit par prendre dans le panier de Mlle Grillet un mouchoir neuf qu'elle se mit à ourler. Par intervalles, elle levait les yeux et regardait avec confiance les quatre murs du salon. Ils disaient : Elle nous est revenue, elle nous appartient, on ne nous la prendra plus; nous la garderons et la défendrons.

Mme Mirion avait passé toute la soirée enfoncée dans une bergère, tournant le dos à sa fille, les yeux à demi fermés, le corps agité de mouvements nerveux. A dix heures sonnantes, toute la compagnie, selon son habitude, plia bagage, et, comme le disait l'oncle Benjamin, chacun regagna sa *chacunière*. Dès que Mme Mirion se trouva seule avec son mari et sa fille, elle se leva impétueusement et d'une voix saccadée qui écorchait l'oreille, elle dit à Marguerite : — Conviens que cela n'est pas sérieux!

— Hélas! pauvre mère, ce n'est que trop sérieux, répondit-elle.

— Impossible.

— Impossible? Je le croyais comme vous; j'ai découvert que l'impossible arrive.

— Mais parle donc, conte-nous tes griefs... Est-ce que par hasard ton mari... Ton mari aurait-il ce qu'on appelle en style de mauvais romans une maîtresse?... Vraiment tu me fais dire des choses!... ajouta-t-elle en se couvrant le visage de son mouchoir pour cacher sa pudibonde rougeur.

— Non, maman. Le comte d'Ornis, à ma connaissance, n'a point de maîtresse. Et plût à Dieu qu'il ne s'agît que de cela! Je vous jure que j'aurais pris mon mal en patience, et que je ne serais pas ici.

— Tu l'entends, Mirion! cria-t-elle à son mari, qui avait posé ses coudes sur ses genoux. Quand je te disais que notre gendre était incapable d'une légèreté, qu'il avait des mœurs irréprochables! Puis, se retournant vers sa fille : — Tu te plains qu'il ne t'aime plus. C'est un propos d'enfant gâté. Mon Dieu! les lunes de miel ne sont pas éternelles... Il ne peut cependant passer sa vie à tes pieds, employer toute la sainte journée à te déclarer sur toutes les notes de la gamme qu'il t'adore!

— Il ne m'a jamais adorée, et je ne m'en suis jamais plainte. J'étais prête à me contenter, en fait d'amour conjugal, d'un pain de seigle ou d'avoine. Quand j'y aurais trouvé, dans ce pain, beaucoup de son et beaucoup de paille, personne n'en aurait rien su, et je l'aurais mangé comme pain de froment tous les jours de ma vie... Mais si l'on me nourrit de poison!... Vous ne voulez pourtant pas que je meure? Vous savez que je ne suis pas exigeante; un peu de respect et d'estime m'aurait suffi. Il me hait, il me méprise, vous dis-je, et Dieu sait pourtant que si l'un de nous a le droit de mépriser l'autre... Oh! de grâce, ne me questionnez pas; j'ai trop à dire, et je ne veux rien dire.

— Encore te prierai-je d'articuler un fait; je n'ai

entendu jusqu'à présent que de grands mots et des phrases creuses, poursuivit Mme Mirion avec une amertume croissante.

— Un fait! Vous voulez des faits?... J'ai été malade, n'est-ce pas? malade à en mourir... Vous dirai-je pourquoi?... Nous avons eu ensemble une scène, lui et moi... Oh! l'horrible scène!... Il m'a poussée si rudement que je suis tombée à la renverse... J'avais du sang dans les yeux, sur les joues, et cependant je le regardais en souriant, je lui tendais la main... La sienne pendait à son côté... Il ne m'a pas relevée.

— Impossible! reprit Mme Mirion. Tu as rêvé, tu n'es pas dans ton bon sens.

— Vous avez raison : je suis folle. C'est lui qui l'affirme; le moyen d'en douter?... Oh! mais, folle à lier... Laissez-lui le temps, il le fera croire à tout le monde... Oui, je suis folle, car j'ai eu le malheur de découvrir... Ayez donc pitié de moi! Ne voyez-vous pas que mon secret doit mourir avec moi?...

Mme Mirion se tordit les bras et s'écria : — Mon Dieu! qu'allons-nous devenir? — Le malheur de sa fille n'était pas ce qui la touchait le plus. Elle lui représenta les méchants propos qu'on tiendrait, tout Genève glosant sur l'aventure, la joie maligne, les noirs sourires des envieux et des jaloux. — Tu veux donc me condamner, ajouta-t-elle, à garder la chambre jusqu'à la fin de mes jours? Je n'oserai plus paraître dans les rues, on me montrerait au doigt... Ah! j'en mourrai. Tu pourras te vanter de m'avoir tuée. — Telle fut sa conclusion. Marguerite la regardait avec stupeur. Elle croyait avoir une mère, — la vanité est une bête féroce.

— Ainsi vous ne me croyez pas? lui dit-elle après un silence.

— Je ne sais pas si je te crois ou si je ne te crois pas; je sais seulement que tu veux notre mort... Et puisqu'il faut parler franc, eh bien! non, je ne te crois pas. Il y a beaucoup d'enfantillage dans tout cela; les jeunes femmes sont sujettes à se monter l'imagination. Tu as eu avec ton mari une petite altercation, et il est possible qu'il ait l'humeur et les mouvements un peu brusques... Qu'est-ce que cela? Tu devrais faire la réflexion que tu lui dois beaucoup. Eh! bon Dieu, le parfait bonheur n'est pas de ce monde; il faut savoir supporter les petites misères de la vie... Que fais-tu de ta religion? C'est se rendre coupable d'ingratitude envers la Providence que de mépriser ses dons parce qu'elle nous les fait acheter par quelques petites contrariétés, et c'est une impiété que de casser son verre parce qu'on a trouvé au fond une goutte d'absinthe. Je te ferai chapitrer par ton pasteur. Je suis sûre que tu ne lis plus ta Bible... Et puis, si ton mari a eu quelque tort, je me porte garant pour lui, il sera le premier à les reconnaître. Laisse-moi faire... Avant huit jours, il viendra lui-même te chercher ici, et il ramènera en triomphe à Ornis la plus heureuse et la plus aimée des femmes.

Marguerite frissonna de la tête aux pieds. — Condamnez-moi à tel supplice qui vous plaira, s'écria-t-elle, à passer le reste de mes jours dans un cachot grillé, mais à le revoir!... oh! je ne veux pas, je ne peux pas...

Mme Mirion ne sourcilla point. Marguerite se tourna vers son père, qui, accablé par son chagrin, ne donnait signe de vie. — Petit père, dit-elle, parle donc, prends mon parti. Tu sais que j'ai l'âme droite et honnête, l'âme que tu m'as donnée... Rappelle-toi : tu m'as dit un jour que je ne t'avais jamais menti. Je

te jure que, si j'ai brisé ma chaîne, c'est qu'il y a des choses qu'on ne supporte pas sans s'avilir. Si tu savais tout... Parle, parle; dis bien haut que tu me crois, que tu me défendras, que tu ne permettras pas à cet homme de venir te reprendre ta fille pour la faire mourir de honte et de désespoir!

A ces mots, M. Mirion l'attira sur son cœur. — Oui, mon enfant, répondit-il, je sais qui tu es, et je te crois. Moi qui me figurais avoir eu quelquefois du chagrin dans ma vie! Je ne me doutais pas de ce que c'était, et ce visage est tout nouveau pour moi... Il n'importe, tu as ma parole, tu peux compter sur ton père. Je livrerai pour toi toutes les batailles que tu voudras... Eh! que le monde nous blâme, nous insulte ou nous raille! Que pèse tout cela dans la balance quand il y a dans l'autre plateau l'honneur et la vie de mon enfant?

— C'est cela, répliqua Mme Mirion en se levant comme une furie. Prends son parti, persuade-lui qu'elle a de justes sujets de haïr son mari, que le comte d'Ornis est un incendiaire ou un meurtrier...

Marguerite eut un tressaillement. Elle pensait en regardant sa mère : — Si je lui disais : Oui, mon mari est un meurtrier, — elle ne laisserait pas de me renvoyer à Ornis et de clouer pour toujours ma main dans cette main, parce que la grande affaire de ce monde est que Mme Patet ne puisse pas gloser!

— Je ne hais point M. d'Ornis, répondit-elle. Je ne demande qu'une chose, c'est de ne plus le voir et de l'oublier... Je lui écrirai. Appuyez-moi seulement, soutenez-moi. Qu'il sache que j'ai l'aveu et le consentement de ma famille, lui-même finira par souscrire à tout et par tout approuver.

— Je n'ai plus de fille! s'écria Mme Mirion en se pré cipitant vers la porte.

— Console-toi, lui dit son mari, que révoltait sa dureté, il te reste du moins un gendre!

XVI

Marguerite avait son père pour elle. Cette réflexion l'avait aidée à s'endormir, et le lendemain lui adoucit son réveil. Le temps s'était mis subitement au dégel; un rayon de soleil presque tiède, glissant entre ses volets, pénétra de bonne heure dans sa chambre, et vint se jouer sur la courte-pointe de son lit. Ce rayon réveilla sa jeunesse, qui était restée dans cette chambre et qui se mit à bourdonner comme une mouche engourdie par le froid que ranime une fausse espérance de printemps. Marguerite causa quelques instants avec ses gaîtés d'autrefois, qui s'efforçaient de la consoler. Il est des âmes qui naissent avec une sorte de vocation pour le bonheur; en vain leur échappe-t-il, ses refus ne peuvent triompher de leurs obstinations : elles comptent sur ses retours et l'attendent.

Désireuse d'éviter un tête-à-tête avec sa mère, Marguerite fit avertir M. Mirion qu'elle l'accompagnerait à la ville. Quand ils furent montés en voiture : — Ta mère m'a livré ce matin de bien rudes assauts, lui dit-il; elle a ouvert le feu avant l'aube.

— Décidément elle ne me croit pas!

— Hélas! non. Elle prétend que le fond de l'affaire, c'est que tu as eu la sottise de tomber malade, de perdre tes couleurs, et que ton mari t'en veut. A l'en-

tendre, il ne s'agit que d'une question d'embonpoint.

— Et vous me croyez toujours, vous?

— Certes!... Je regrette seulement... Il y a des choses qu'en conscience tu ne peux nous dire?

Elle posa la main sur son cœur : — Dût-il m'étouffer, mon secret ne sortira pas de là.

— C'est fâcheux. Ton père te donnera raison, mais les autres te donneront tort, ma pauvre chère comtesse.

— Oh! si tu savais comme je me soucie peu des autres! lui répliqua-t-elle; mais, je t'en supplie, ne m'appelle plus comtesse. Je ne veux plus être que ta fille, je ne suis plus que Marguerite Mirion.

— Tout ceci est bien triste, reprit-il en poussant un profond soupir. Qui pouvait prévoir de tels malheurs? Eh! que n'as-tu épousé un bon petit bourgeois comme ton père... Il n'y a de sûr dans ce monde, vois-tu, que la bourgeoisie et les bourgeois. Nous avons des principes, nous autres; ajoutez-y des rentes, et voilà le bonheur. A vrai dire, les rentes et les principes, l'un ne va guère sans l'autre... Ah! maudit soit le jour où ce comte d'Ornis... Nous avons été des imprudents, nous sommes allés trop vite, et il se trouve que ton oncle Benjamin avait raison, ce dont ta mère enrage. Et Joseph Noirel, lui aussi, était bien inspiré lorsqu'il nous disait à son retour d'Ornis : — Ne vous pressez pas, informez-vous. — Pourquoi faut-il que ce bon conseiller soit un mauvais drôle? S'il avait eu plus de cœur, il aurait insisté, et rien ne serait arrivé; mais il n'a jamais aimé que lui-même, ce joli monsieur. Il est amoureux de son ingratitude. Dieu les bénisse, sa maîtresse et lui!

C'est ainsi que, revenant à ses moutons par une pente fatale, M. Mirion englobait son ouvrier dans ses

griefs contre son gendre. C'est une consolation de mettre tous ses chagrins dans le même sac; cela simplifie le malheur. Marguerite ne releva pas les dernières réflexions de son père. Le nom de Joseph Noirel, survenu inopinément dans la conversation, l'avait rendue rêveuse. Elle n'avait guère songé à lui depuis trente-six heures. — C'est moi qui suis ingrate, se dit-elle, et qui ne pense qu'à moi. Ce cher garçon! quel ami loyal et dévoué! Il a fait tout ce qu'il pouvait. Grâce à lui, j'ai su ce que je désirais savoir, et il ne tient plus qu'à moi de posséder cet exécrable papier, dont je me servirai pour conquérir ma liberté... Ou plutôt j'écrirai à M. d'Ornis : Gardez ma dot, et rachetez-le, ce papier; je ne vous demande qu'une chose en retour, la promesse que vous épargnerez à ma famille le scandale qu'elle redoute plus que ma mort. Nous nous séparerons à l'amiable pour incompatibilité d'humeurs. J'ai confiance en moi, je me sens capable de recommencer à vivre. Il y a encore dans ce monde un soleil et des fleurs!... Mon brave Joseph, c'est à toi que je devrai mon salut. J'aurais déjà dû lui écrire. Il est sans doute de retour à Lyon, où il attend mes ordres... Je sais bien ce que je ferai pour le payer de ses peines. Je le ferai rentrer dans cette maison qu'il a quittée pour moi et par mon ordre. On l'y traitera désormais comme il le mérite, non en subalterne, mais en ami. Mon père est bon et raisonnable; il le mettra de part dans les bénéfices, et tout le monde y trouvera son compte. Ah! que la société se porterait mieux, si grands et petits savaient comprendre leurs intérêts!

Ainsi raisonnait et rêvait Marguerite Mirion, qui cependant avait appris dans son enfance la fable de *Perrette et du pot au lait;* on la lui faisait réciter en robe

rose, debout sur une chaise, tous les dimanches après midi, quand il y avait du monde à Mon-Plaisir. M. Mirion était tombé dans un morne silence; il ruminait ses tristesses.

Comme la voiture venait d'entrer en ville et traversait la Place-Neuve, Marguerite dit à son père : — N'y aurait-il pas moyen de vous rapatrier avec ce pauvre Joseph? Je me chargerais volontiers de lui faire entendre raison.

— Je ne sais que trop aujourd'hui, lui répondit-il, combien cet abominable garçon m'était utile; mais je te jure qu'il ne rentrera chez moi qu'après m'avoir fait sa soumission et demandé pardon à deux genoux.

— Ce sera peut-être difficile à obtenir de sa fierté, répondit-elle.

— Sa fierté! dis plutôt son insolence. C'est un monstre d'orgueil.

Marguerite n'insista pas, se réservant de reprendre plus tard l'entretien.

— Au surplus, ajouta son père, ce chagrin-là n'est qu'une misère à côté de celui que tu nous causes.

— Que je vous cause? dit-elle d'un ton de reproche.

— Pardon, Margot! Je voulais dire : que nous cause notre aimable gendre.

— Ayez bon courage. Il ne s'agit pas, comme le prétend maman, d'une question d'embonpoint; mais vous verrez que tout se réduira en définitive à une question d'argent, et plaie d'argent n'est pas mortelle, n'est-ce pas?

Il la regarda tendrement et lui dit : — Je donnerais volontiers mes deux mains et tout ce qu'il y a dedans pour t'entendre rire comme autrefois.

Marguerite quitta son père pour aller faire quelques emplettes que lui étaient d'un besoin urgent, étant arrivée à Genève sans malle et sans valise. Elle le rejoignit dans son magasin, à la porte duquel la voiture devait venir les prendre. Elle éprouva la plus vive émotion en revoyant ce magasin, qui lui rappelait les plus belles heures de son enfance. En ce temps-là, on n'avait pas encore acheté Mon-Plaisir; on logeait dans un quatrième un peu sombre, et le plus cher amusement de Margot était de descendre en tapinois dans l'atelier, de se tenir plantée devant un établi, de regarder courir le rabot, d'écouter le grincement de la scie qui mordait le bois à belles dents, de recueillir dans ses petites mains roses, qu'elle joignait en forme de coupe, la sciure qui pleuvait et qui les chatouillait en tombant, et de toucher à tout, de tout manier, de tout piétiner, de se rouler dans les copeaux, de passer ses doigts sur les colonnes torses des vieux bahuts, ou de contempler dans de vieilles planches de chêne des nœuds luisants qui ressemblaient à des visages et qui lui racontaient des histoires. Oh! le beau temps, et quelles belles parties de cligne-musette elle avait jouées à la nuit tombante dans ce magasin tout de guingois, plein d'encoignures et de cachettes! Il n'y avait pas un seul de ces recoins qui n'eût entendu son cri ou son rire, ils se souvenaient tous de ses chansons et en ce moment il les redisaient tout bas à cette pauvre Margot qui ne savait plus chanter. Hélas! c'était là aussi que lui était apparu pour la première fois le sombre inconnu qui était devenu son maître. Embusqué derrière un meuble, il avait tout à coup émergé à la lumière et attaché sur sa beauté des regards et des désirs ardents à la proie. Elle n'avait pas su se défendre, elle s'était abandonnée aux hasards

ou aux tyrannies de sa destinée comme l'hirondelle au vent qui l'emporte. Maintenant elle le connaissait, cet inconnu ; elle avait réussi à lire dans ses yeux, où il faisait nuit, et elle avait vu se raviver sur ses mains une tache de sang qui résistait à tous les lavages.

Traversant rapidement le magasin, elle s'en fut chercher son père dans son cabinet, près duquel se trouvait un établi où il travaillait quelquefois encore. Elle profita d'un moment où il lui tournait le dos pour se baisser jusqu'à terre, pour promener ses doigts sur le plancher et les barbouiller de poussière ; puis, passant en revue les grandes et les petites scies, les varlopes, les riflards, les gouges et les feuillerets, elle les porta impétueusement l'un après l'autre à ses lèvres.

— Qu'est-ce donc que cette cérémonie? lui demanda son père qui se retourna comme elle honorait de ses caresses un grand ciseau à chantourner. Prends-y garde; parmi ces outils, il en est qui ont servi à ce malheureux Joseph.

— Il fallait m'avertir plus tôt, répondit-elle en rougissant un peu.

La calèche qui ramenait le père et la fille à Mon-Plaisir entra au coup de midi dans la cour pavée sur laquelle donnaient les fenêtres du salon. Une voiture de louage l'avait précédée et avait laissé dans la neige la trace de ses roues. M. Mirion venait de mettre pied à terre, et il aidait sa fille à descendre quand, prêtant l'oreille : — Que se passe-t-il donc? lui dit-il. On parle et on crie bien fort.

Elle écouta aussi, entendit les éclats d'une voix qu'elle n'osa pas reconnaître. Elle pâlit, fit un mouvement pour s'enfuir. — Viens, lui dit-il en la retenant. Du courage! Je suis avec toi.

Et il l'entraîna plus morte que vive. Lorsqu'il eut

ouvert la porte du salon, elle aperçut à gauche, dans l'embrasure d'une fenêtre, sa tante et sa cousine qui, fort empêchées de leur contenance, regardaient l'une le plafond, l'autre le plancher; à leur droite, son parrain debout près d'une console et rouge comme un coquelicot; plus en avant, la tête enfoncée dans les coussins du canapé, Mme Mirion, laquelle paraissait en proie au plus violent désespoir, et adossé contre la cheminée, sombre, terrible, le regard menaçant, l'homme qu'elle avait juré de ne plus revoir.

En apprenant le départ de sa femme, M. d'Ornis avait eu un accès de colère furieuse, et s'était mis en hâte à sa poursuite. En vain la comtesse douairière, secrètement enchantée de l'aventure, avait-elle fait tous ses efforts pour le retenir; elle ignorait les raisons qu'il avait de ne point aimer sa femme et d'être fermement résolu à ne s'en séparer jamais. Il avait répondu fort brusquement à ses remontrances, et tout à l'heure il était tombé comme une bombe à Mon-Plaisir, au milieu de la famille rassemblée pour le déjeuner. Sans perdre son temps à interroger, à s'enquérir, il avait pris d'emblée l'offensive, comme il convenait à l'audace de son caractère; les étranges accusations qu'il venait d'articuler étaient cause que Mme Mirion, sanglotante et hurlante, avait enfoui son visage dans un coussin.

Elle le releva au bruit que fit la porte en s'ouvrant, et apercevant sa fille, elle lui cria : — Marguerite, est-il vrai que tu aimes... que tu aimes... Ah ! je n'aurai jamais la force de prononcer le nom de cet homme.

Marguerite s'était avancée au milieu de la chambre : elle avait regardé fixement son mari, leurs yeux s'étaient rencontrés comme des fers qui se croisent : —

— Achevez, que voulez-vous dire? demanda-t-elle à sa mère.

— Mais oui, que signifie cette étrange question? s'écria M. Mirion en colère. Monsieur le comte, Marguerite est notre fille, elle n'a jamais aimé que son devoir...

— Et l'un de vos ouvriers qui s'appelle Joseph Noirel! repartit M. d'Ornis en tordant son chapeau entre ses doigts.

Puis se tournant vers Marguerite : — Je ne suis pas un mari commode, madame. Je tiens à garder mon bien, et je suis jaloux... si jaloux que j'ai mis mon orgueil sous mes pieds pour venir vous disputer ici à mon heureux rival... Quel rival! il est de ceux qu'on ne tue pas, mais qu'on bâtonne.

Marguerite ne put répondre un mot. Elle n'en croyait pas ses oreilles; tant d'audace la faisait tomber en confusion. Le remords et l'innocence ont quelquefois la même manière de joindre les mains et de baisser les yeux. M. Mirion observait sa fille avec attention; son silence et son embarras l'épouvantèrent. Il se prit la tête d'un air d'accablement. Ce secret qui étouffait Marguerite, c'était donc cela! Et tantôt ne lui avait-elle pas demandé la grâce de Joseph Noirel en lui disant : Il faut vous rapatrier avec Joseph; je m'y emploierais volontiers! Il poussa un profond gémissement et se laissa tomber dans un fauteuil. — Parlez, madame, reprit M. d'Ornis, qui désormais se sentait maître de la situation. Que signifie ce visage interdit? En coûte-t-il aux femmes de mentir? Niez hardiment que ce jeune homme que je ne nommerai plus, — c'est assez d'une fois, — ait résolu de quitter cette maison au lendemain de votre mariage, parce qu'il ne pouvait plus s'y souffrir, vous absente. Niez que

quelques semaines plus tard vous ayez eu avec lui une conférence secrète et que depuis lors il ait entretenu avec vous une correspondance amoureuse. Niez qu'il soit venu rôder autour d'Ornis dans l'espérance de vous revoir, que je vous aie surpris un jour, vous et lui, causant tête à tête, les pieds dans la neige, et n'ayant vraiment pas l'air de sentir le froid, si vif était le charme de cette conversation, que j'ai eu le malheur de déranger. Niez qu'il soit revenu avant-hier à Ornis, qu'il ait joué une comédie dans le préau pour arriver jusqu'à vous... Ma mère se serait-elle méprise ? Elle déclare l'avoir vu de ses yeux, l'avoir entendu vous parler à l'oreille, et, par une bizarre coïncidence, le même soir la comtesse d'Ornis s'évadait d'un château qu'elle avait pris en dégoût parce que ses mouvements y étaient trop gênés, ses rendez-vous trop surveillés, et qu'elle s'était promis de venir goûter ici la plus chère des libertés, la liberté du cœur... Niez tout, vous dis-je, madame, que vous soyez ici, que vous m'ayez forcé de courir après vous pour sauver votre honneur et le mien, que ce soit vous, que ce soit moi, et qu'en ce moment je vous fasse peur !

A ces mots, comme par l'effet d'un désenchantement, Marguerite retrouva sa voix. Elle s'avança vers M. d'Ornis et lui dit : — Ah ! monsieur, je me flattais de vous connaître, et vous trouvez moyen de m'étonner.

— Marguerite, lui cria sa mère, je le savais bien, il n'y a dans tout ceci, n'est-ce pas ? qu'une méprise, qu'un malentendu... Explique-lui tout ce qui s'est passé ; mais ne lui parle pas sur ce ton. Demande-lui pardon du chagrin que tu lui causes, mets-toi à genoux devant lui.

Elle se redressa de toute sa taille : — A genoux de-

vant lui ! Cela m'est arrivé autrefois ; mais aujourd'hui !... Convenez vous-même, monsieur, que ce serait le monde renversé.

— Puisque tu refuses de parler, je parlerai pour toi ! reprit Mme Mirion, qui s'empara des deux mains de son gendre et les pressa sur ses lèvres dans l'attitude d'une suppliante... De grâce, pardonnez-lui, disait-elle ; je vous jure qu'elle est encore digne de votre amour. Elle a fait un coup de tête ; mais le cœur est bon. Ma fille aimer ce drôle ! Elle ne l'aime pas, vous dis-je ; elle se respecte trop. Si vous saviez dans quels principes nous l'avons élevée ! Elle n'a fait de sa vie une mauvaise lecture, jamais roman n'a pénétré dans cette maison... Il est possible que le malheureux se soit oublié à ce point de devenir amoureux d'elle. Il aura pris je ne sais quel prétexte pour l'approcher ; elle aurait dû l'éconduire, lui montrer du doigt le ruisseau où il est né. Elle est trop bonne, elle craint de faire de la peine aux gens, je l'ai bien souvent réprimandée là-dessus; mais croire qu'elle puisse sentir quelque chose pour un ouvrier dont le père est mort à l'hôpital !... Je vous le répète, elle est innocente. Songez que cette chère enfant a été malade. Elle a encore la fièvre, elle n'a plus toute sa tête ; elle a fait une folie, une vraie folie. Elle vous expliquera toute l'affaire, et vous verrez qu'elle est bien moins coupable que vous ne pensez... Ah ! monsieur le comte, elle sait ce qu'elle vous doit, tout l'honneur que vous lui avez fait en lui permettant de porter votre nom ; elle a le cœur plein de vos bontés pour elle, et hier encore elle nous parlait de vous avec un respect, une affection... Est-ce vrai, ce que je dis là, malheureuse enfant ?...

M. d'Ornis mit fin à ce déluge de paroles en disant :

— Je voudrais vous croire, madame ; mais après tout je ne suis pas un juge bien rigoureux. En attendant les explications qu'elle me doit, je ne demande qu'une chose à votre fille, c'est de repartir à l'instant même avec moi. Vous verrez qu'elle n'y consentira pas.

— Vous la calomniez ! s'écria Mme Mirion. Je voudrais bien voir...

— Retourner à Ornis ! interrompit Marguerite. Y retourner avec lui ! Jamais.

— Vous l'entendez, madame, dit froidement M. d'Ornis.

L'exclamation de Marguerite avait produit sur l'assistance un désastreux effet. Mme Mirion poussa un cri déchirant, et son mari leva le bras en l'air comme pour maudire sa fille. La tante Amarante attachait sur sa nièce des yeux aussi terribles que ceux des vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse* à la vue d'un réprouvé. Mlle Grillet mit sa tête dans son giron et se boucha les oreilles ; sa vertu effarouchée n'en pouvait entendre davantage, On vit alors Marguerite tomber à genoux, le corps frissonnant, les mains tremblantes. Elle disait : — Grâce ! pitié ! Si vous m'aimez, ne me condamnez pas à cet affreux supplice !... Il y a des choses que je ne peux dire. Ah ! vous ne connaissez pas cet homme, il vous trompe... — Et se tournant vers lui : — Monsieur, ayez pitié de moi ! Je ne dirai rien, je vous jure que je ne dirai rien ; mais vous sentez bien que nous ne pouvons plus vivre ensemble... Je tâcherai de vous oublier ; mais, je vous en supplie, que je ne vous revoie plus ! — Et parlant ainsi, s'approchant à genoux de sa mère, elle se cramponnait à sa robe, tâchait de lui prendre les mains ; ces mains inflexibles la repoussaient, et sa tête battait le plancher. — Tu veux notre déshonneur, lui criait

sa mère affolée. N'est-il pas écrit dans l'Évangile : « Malheur à celui par qui arrive le scandale ? » Et son père la repoussait aussi en lui disant : — Tout à l'heure tu as voulu me tromper. Où donc est ce Joseph ? où donc est ce scélérat, que je le tue sous tes yeux ?

Parmi les témoins de cette scène, il s'en trouvait un cependant qui, plus perspicace ou plus désintéressé que les autres, avait vu clair dans le procès et pris parti pour la bonne cause. C'était l'oncle Benjamin, lequel, ne pouvant plus commander à son indignation, se détacha brusquement de la console contre laquelle il était resté appliqué, et, s'avançant de deux pas, s'écria : — En vérité, mon frère, et vous, madame ma belle-sœur, qu'avez-vous fait de votre bon sens et surtout de votre cœur ? Quoi donc ! cette chère enfant, que nous connaissons tous pour un ange de bonté, de pureté et de droiture, ne réussira pas à vous attendrir ? Vous ne voyez pas que, si elle se tait, c'est qu'elle a trop à dire, qu'elle ne pourrait se défendre sans accuser ?... — Et regardant en face M. d'Ornis : — Mangez-moi des yeux, monsieur le comte, vous ne m'empêcherez pas de parler. Je ne suis qu'un humble coureur de cachets, pour vous servir ; mais je n'ai rien sur la conscience. Êtes-vous sûr d'en pouvoir dire autant ? M'est avis que les accusations que vous portez contre cette pauvre petite sont d'indignes calomnies, où l'on reconnaît un homme dont le cas est louche, et qui se hâte de brouiller l'eau de peur qu'on n'en voie le fond. Au surplus, je vous le déclare tout net, votre figure ne m'est jamais revenue, et s'il n'avait tenu qu'à moi, ma filleule ne serait pas aujourd'hui votre femme. Hélas ! on n'a pas voulu m'en croire. Nul n'est prophète dans sa famille, et la vanité n'a point d'oreilles.

— Monsieur Mirion, s'écria le comte d'Ornis avec hauteur, cette maison aurait-elle changé de maître?

M. Mirion bondit comme si son gendre l'avait cinglé d'un coup de fouet; tenant à son frère un langage inaccoutumé : C'en est trop, Benjamin, lui cria-t-il. Qui te demandait ton avis? Nous avons supporté trop longtemps tes incartades. Tais-toi, ou sors d'ici.

— Voilà un mot que je ne me ferai pas dire deux fois, répliqua l'oncle Benjamin. Je sors pour ne plus revenir. — Et il s'élança vers la porte, qu'il referma violemment derrière lui.

Marguerite était restée à genoux. Elle promena une fois encore son regard effaré autour d'elle, et se sentit seule et abandonnée. Il n'y avait là que des yeux qui ne la croyaient pas, des cœurs sourds qui refusaient de l'entendre, des âmes murées où son malheur, qui mendiait aux portes, ne pouvait entrer. Alors il lui vint une tentation, celle de prendre sa revanche et de dire enfin tout ce qu'elle savait. Une lutte terrible s'engagea en elle. Son secret montait en bouillonnant de son âme à ses lèvres ; elle était sur le point de s'écrier : — Cet homme qui m'accuse est un meurtrier, et il a souffert qu'un innocent portât la peine de son crime ! — Mais au moment où le mot fatal allait lui échapper, elle faisait un effort désespéré, et il trouvait devant lui comme une muraille de silence qu'il ne pouvait forcer. Ses lèvres se tordaient, une sueur froide mouillait ses tempes. Trois fois sa bouche s'ouvrit toute grande, et l'on put croire qu'elle allait parler; trois fois elle refoula son secret, qui r tombait lourdement sur son cœur. Et tout à coup, p une victoire héroïque de sa volonté, se dressant s ses pieds, l'œil en feu, passant sa main fiévreuse su ses joues brûlantes, éperdue, hérissée comme un

lionne qui a livré son dernier combat, et qui se sent mourir, elle s'approcha en chancelant du comte d'Ornis et lui cria d'une voix rauque ces mots que personne, excepté lui, ne comprit : — Monsieur, emmenez-moi bien vite d'ici, car il y va de votre vie !

Quelques instants après, elle était en voiture. M. et Mme Mirion se tenaient debout aux deux portières, et par un brusque retour accablaient leur fille de leurs caresses et des effusions de leur reconnaissance. Elle n'avait pas l'air de les voir, de les entendre. Une seule chose l'occupait : blottie dans l'un des coins de la voiture, elle veillait à ce que sa robe n'effleurât pas le genou de M. d'Ornis, qui venait de s'asseoir à sa droite. Le cocher toucha. Alors elle avança la tête, contempla une dernière fois les murs et les toits de cette maison qui avait juré de la défendre et qui lui avait manqué de parole. Ce regard ressemblait à un suprême adieu ; puis elle ferma les yeux, et, la tête basse, s'enfonça dans sa destinée.

Il fallut bien du temps à cette maison, qui n'avait pas su défendre Marguerite Mirion, pour se remettre de son effroi ; on sentait qu'une tempête y avait passé. Si les murs étaient émus, les habitants de la bergerie l'étaient bien davantage. Ce fut Mme Mirion qui la première reprit son assiette. — Il reste là dedans bien du mystère, finit-elle par dire ; cependant il y a pour moi trois choses claires comme le soleil : Joseph est un scélérat ; ma fille est une innocente, mais une imprudente, et son mari nous a prouvé par sa jalousie à quel point il l'adore.

M. Mirion eut plus de peine à recouvrer son sang-froid. Il avait des inquiétudes et des doutes. Dans la soirée, il s'en fut promener sa profonde tristesse sur la terrasse ; une nouvelle émotion l'y attendait. Il n'a-

vait pas fait dix pas qu'il crut voir une ombre apparaître à l'un des angles de la maison et disparaître aussitôt derrière un buisson. Il s'approcha, le cou tendu. L'ombre essaya de s'échapper; contre son attente, une porte charretière sur laquelle elle comptait pour opérer sa retraite se trouva fermée au cadenas. La porte était haute, l'escalade chanceuse. Le rôdeur nocturne fit face à l'ennemi.

— Ah ! c'est toi, misérable ! s'écria M. Mirion.

Après avoir quitté M. Bertrand, Joseph avait regagné Ornis, ses deux papiers dans sa poche. Il avait passé la matinée à rôder dans les alentours du château, où il n'osait se présenter. Point de Marguerite. A midi, pour reprendre des forces, il alla dîner à l'auberge du *Cheval-Blanc ;* il entra dans la salle à boire comme un paysan contait à Mme Guibaud que la nuit précédente la jeune comtesse d'Ornis avait été rencontrée sur la route d'Arnay, se sauvant à bride abattue, et que son mari venait de partir à sa poursuite. Joseph devina ce qui s'était passé, qu'atterrée par la découverte qu'elle avait faite, Marguerite s'était réfugiée auprès de ses parents. Il se remit en route, se rendit à Beaune, et, jugeant que M. d'Ornis prendrait le train direct, par prudence il attendit le train suivant, lequel entra dans la gare de Genève une heure après que les deux époux en étaient repartis. À la nuit tombante, il s'était acheminé vers Mon-Plaisir pour s'assurer si Marguerite y était, impatient de la voir, de lui parler; mais il est des jours malheureux, où les plus habiles se font prendre.

— C'est donc toi, misérable ! répéta M. Mirion avançant le bras pour happer au collet Joseph, qui dégagea et lui dit : — Vous voyez bien que je ne sauve pas.

— Il est donc vrai, poursuivit M. Mirion, que, pour prix de toutes les bontés dont tu as été comblé, tu as osé lever les yeux sur la fille de tes bienfaiteurs? Un Joseph Noirel qui se méconnaît jusqu'à devenir amoureux d'une Marguerite Mirion! Heureusement la Providence a déjoué tes indignes manœuvres. Je ne sais ce que tu avais pu dire à ma fille pour l'irriter contre son mari; tantôt ils se sont vus ici, ils se sont expliqués, et sont repartis réconciliés, la main dans la main... Ah çà! t'imagines-tu que Marguerite puisse éprouver pour toi un sentiment sérieux? Oublies-tu la distance qui est entre vous?... Drôle, que lui as-tu dit? comment as-tu surpris sa bonne foi? quels ténébreux mensonges lui as-tu débités?

Mais tout à coup, saisi d'une violente émotion, changeant de ton et fondant en larmes : — Joseph, mon bon Joseph! s'écria-t-il en lui tendant les deux mains, souviens-toi du passé, souviens-toi de ce que j'ai fait pour toi et de ce que tu as fait pour moi. Je suis si malheureux! Dis-moi tout, et je te pardonnerai tout.

Joseph le regarda un instant en silence, puis, haussant légèrement l'épaule, il lui répliqua durement : — Les secrets de votre fille sont à elle, les miens sont à moi, et je n'ai rien à vous répondre.

Il n'avait pas achevé que M. Mirion, outré d'indignation, lui appliqua un terrible soufflet dont les conséquences devaient être plus terribles encore. Joseph poussa un rugissement et leva son bâton sur la tête du souffleteur; mais il se rendit maître de sa fureur, et comme s'il se fût piqué de prouver que les âmes plébéiennes ont leurs heures de royauté, par un mouvement à la Louis XIV, il laissa retomber son bâton,

l'appuya contre terre, le brisa en deux d'un coup de pied, et en rejeta les tronçons derrière lui.

— Désormais je ne vous dois plus rien ! s'écria-t-il d'une voix sombre

Et sans que M. Mirion, étonné de son action, songeât à lui barrer le passage, il s'enfuit au travers de la terrasse et de la cour, emportant avec lui son soufflet, son amour outragé et son orgueil saignant qui criait vengeance.

XVII

Ce n'était pas un méchant homme que le comte d'Ornis, il n'avait commis de sa vie une cruauté inutile ; mais son caractère offrait un redoutable mélange de passion et de calcul, et bien qu'il soit dans le tempérament de la passion d'avoir des retours subits, d'être généreuse par accès, on ne pouvait citer de lui un seul trait d'imprudente générosité. Il était le plus personnel des hommes. Pourquoi fallait-il que son frère fût né avec un pied bot, et que ce frère, pris en déplaisance par sa mère, eût été constamment sacrifié à son cadet ? C'est une race terrible que les Benjamins. Quand ils ont l'humeur violente, il leur arrive de tuer Raoux, et Raoux mort, ayant un crime à cacher et leur tête à défendre, malheur à Marguerite Mirion si jamais elle cesse d'être un agrément dans leur vie et qu'ils la puissent soupçonner d'être un danger !

Le triomphe de M. d'Ornis était complet. Il ramenait sa prisonnière et il se flattait, non sans raison, qu'elle ne tenterait plus de lui échapper. Où désormais pourrait-elle aller ! Il lui avait fermé les portes

de Mon-Plaisir, il y régnait comme à Ornis. Toutefois il ne laissait pas d'être soucieux. Après avoir vécu pendant quarante-huit heures dans l'émotion d'une tempête, sa pensée s'étant rassise, il avait recouvré la faculté de réfléchir, et ses réflexions l'inquiétaient. Le mot de Marguerite : « emmenez-moi bien vite d'ici, car il y va de votre vie ! » lui tourmentait l'esprit. Avait-elle conçu des soupçons ou acquis des certitudes ? que s'était-il passé entre elle et Joseph ? Il aurait voulu s'en éclaircir sur-le-champ. A plusieurs reprises, chemin faisant, il essaya d'engager un entretien avec sa femme. Elle n'avait pas l'air de l'entendre ni de le voir ; tantôt elle fermait les yeux, et tantôt les laissait vaguer autour d'elle comme des chiens sans maître. — J'espère, lui disait M. d'Ornis, que nous sauverons du moins les apparences ; vous y êtes plus intéressée que moi.

Ce fut en apercevant les toits et les girouettes du château d'Ornis, dont le soleil faisait jaillir des étincelles, que Marguerite sentit toute l'horreur de sa situation et de ce cachot où elle allait être réintégrée. Quand la voiture eut atteint les premières maisons du hameau, elle fit un appel désespéré à son courage. Elle se redressa, se raidit. Elle essuya d'un air impassible les regards curieux ou ironiques que les passants lui jetaient à la dérobée. Elle contempla sans frissonner l'orangerie et le jardin potager, où elle crut reconnaître encore la trace de ses pas dans la neige à moitié fondue. Elle traversa le passage voûté, entendit le retentissement du sabot des chevaux sur les dalles de la cour, et n'accepta l'aide de personne pour descendre de voiture. Ayant mis pied à terre, elle fit un signe de tête à ses gens et courut s'enfermer dans son appartement.

A minuit, brisée de fatigue, elle se disposait à gagner son lit. Elle fit la réflexion que M. d'Ornis était savant dans le choix des lieux et des heures, et qu'il lui convenait peut-être de la surprendre dans son premier sommeil. Elle aurait pu tirer son verrou ; mais son insuccès l'avait dégoûtée des précautions, et d'ailleurs de quoi sert-il d'ajourner l'inévitable? Elle ne quitta pas son fauteuil. Quelques instants plus tard, sa porte s'ouvrit, et M. d'Ornis parut.

Il eut l'air étonné de trouver encore sa femme sur pied, et demeura un moment immobile. Enfin, prenant son parti, il s'approcha d'elle et lui dit tout bas : — M'expliquerez-vous, madame, pourquoi vous vous êtes enfuie de cette maison?

Elle le regarda et lui répondit d'une voix qui ne tremblait point : — J'ai appris que vous êtes le meurtrier du marquis de Raoux.

Il chancela, comme frappé d'une balle au cœur. Il serait tombé, si sa main n'eût rencontré le dossier d'une chaise auquel il se retint. Son visage était livide, ses traits s'étaient décomposés. Il crut voir la chambre tourner deux ou trois fois autour de lui, emportant Marguerite dans son mouvement, et il lui sembla que dans chaque coin de cette chambre il y avait une femme assise qui lui criait : Voici le meurtrier du marquis de Raoux ! Il se prit à dire : — Au nom du ciel, parlez plus bas ! — Son vertige s'étant dissipé, il s'aperçut qu'il n'y avait qu'une femme, et que cette femme était la sienne. Il leva le bras d'un air menaçant. Le désespoir ne craint rien. Marguerite le regarda d'un œil tranquille, et ce regard lui rendit peu près sa raison.

Il fit le tour de la chambre, ouvrant et refermant toutes les portes avec précaution, pour s'assurer qu

personne ne les avait entendus; puis il revint s'asseoir, et son premier mot fut : — Je vous plains, madame, car vous comprenez qu'après cela, nous ne pouvons plus nous quitter.

Il y eut un silence de quelques minutes. — Parlez, reprit-il; qui s'est chargé de vous instruire? Vous parlerez, poursuivit-il d'une voix sourde. Voici l'heure des explications. Il faut que nous nous épargnions l'un à l'autre dans notre commun malheur la peine d'avoir encore quelque chose à chercher. Voulez-vous que je commence? Il y a trop longtemps que je sens rôder autour de moi vos curiosités. Je savais bien que cela finirait ainsi... Madame n'avez-vous pas de question à m'adresser?

Elle lui fit signe que non. — Vous vous trompez, continua-t-il. Vous mourez d'envie de savoir comment et pourquoi .. Vous n'aurez pas de repos que vous ne le sachiez. J'aime mieux vous le dire tout de suite.

Il s'interrompit pour essuyer son front avec son mouchoir : il suait à grosses gouttes. Baissant encore la voix : — Ce fut à propos d'un cheval. Raoux avait juré de l'avoir; j'enchéris sur lui à son insu, et le cheval fut à moi. De ce jour notre amitié se refroidit. Madame, il me supplia tant que je consentis à jouer avec lui une partie d'échecs dont le cheval serait l'enjeu. Nous étions échauffés par le vin ce soir-là, nous battions la campagne. Depuis lors je n'ai jamais bu que de l'eau rougie, et vous savez aussi que le lendemain j'ai tué le cheval d'un coup de fusil; je ne voulais plus le revoir, ni le monter, ni que personne le montât... Où donc en étais-je? Vous voulez tout savoir, vous saurez tout... Il me dit : — Vous voyez bien que vous êtes échec et mat! — Et il s'en fut au bout de la

chambre prendre un verre d'eau qu'il vida d'un trait; il en avait grand besoin. Quand il revint : — Vous vous trompez, lui dis-je : voilà mon roi en sûreté... Alors il me déclara que j'avais changé de case son cavalier. Je me sentis pâlir, je lui prouvai qu'il se trompait. Il renversa l'échiquier et répéta jusqu'à vingt fois : Vous êtes un tricheur ! Il ajoutait : — Demain, tout le monde apprendra de moi qui vous êtes... Je vous jure que je fus un ange de patience. Je le conjurai de se taire; je lui disais que j'allais faire un malheur. Il continuait de crier : — Demain, cela se saura ! — Ma tête bouillait, je pris un couteau. Il s'enfuit à travers le parc, je l'atteignis au bout de la passerelle... Vous a-t-on dit que j'avais voulu me tuer? Il se trouva là quelqu'un qui m'en empêcha. Quand on ne s'est pas tué, ah ! madame, on défend sa tête; je défendrai la mienne, je la sauverai !...

Il s'interrompit de nouveau, puis d'une voix qui se mourait : — Avez-vous encore une question à me faire?

— Oui, répondit-elle. Je voudrais connaître le nom de l'homme, du vagabond...

Il fit un geste terrible. — Taisez-vous, s'écria-t-il; je ne veux pas que cet homme entre ici... Et par un mouvement machinal, il porta son regard de la porte à la fenêtre comme pour s'assurer qu'elles demeuraient closes; puis il couvrit ses yeux de ses deux mains. Marguerite se mit à sangloter.

— Pleurez, faites votre métier, lui dit-il en se redressant. Les femmes ont la rage de pleurer comm si les larmes avaient jamais rien guéri. Vous ne conr -sez ni le monde ni les hommes. Vous vous imag z que de sang-froid, de propos délibéré, on se dit e laisserai mourir ce vagabond, ce va-nu-pieds. Détr ı-

pez-vous. On se dit chaque soir avant de s'endormir, quand on réussit à dormir : Demain je parlerai. — Et le lendemain on pense à son nom, à son honneur, et on ne parle pas; les jours se passent, la tête tombe. Désormais à quoi bon parler?... Et vous ne savez pas non plus ce que c'est qu'un joueur, ni la fureur qu'ont ces gens-là de gagner la partie. Qu'est-ce donc quand leur vie est l'enjeu?

Il parvint à maîtriser son émotion, et d'un ton sec : — Ne pleurez plus, madame, ajouta-t-il; après tout, cette tête qui est tombée ne valait pas un écu.

Marguerite cessa de pleurer. Elle lui cria : — Assez, monsieur ! de grâce, plus un mot ! — Il lui faisait l'effet d'un monstre. Elle se trompait; ce n'était qu'un enfant gâté qui avait perdu sa conscience dans le grand jeu de la vie.

En ce moment, M. d'Ornis crut entendre du bruit au dehors. Il courut à la croisée qui donnait sur le potager, l'ouvrit, souleva la persienne, regarda, écouta. Il n'aperçut qu'un ciel nuageux et sombre, il n'entendit que le gémissement d'un vent chaud qui soufflait par bouffées et fondait la neige. Il laissa retomber la persienne, ne referma qu'à moitié la fenêtre; il était bien aise de faire entrer un peu d'air dans la chambre, il étouffait. Se rapprochant de sa femme : — C'est à votre tour de vous expliquer, lui dit il. Je me flattais qu'un seul homme possédait mon secret. Celui-là est intéressé à le garder; il s'est fait un revenu de sa discrétion. Est-ce lui ou un autre qui vous a parlé?

Il attendait sa réponse dans une angoisse inexprimable. Il poussa un soupir de soulagement quand elle lui dit : — Rassurez-vous, c'est lui-même.

— Il est venu ici? Vous l'avez vu?

— Vous aviez refusé de m'apprendre qui vous étiez; j'étais résolue à le savoir.

— Convenez, madame, s'écria-t-il, que je vous avais bien jugée.

— Ah! remerciez-moi, répliqua-t-elle. J'ai une bonne nouvelle à vous donner. Certain papier que ce drôle tient de vous est à vendre. Vous avez ma dot; si elle ne suffit pas, vous vous adresserez à mon père. Vous connaissez aujourd'hui Mon-Plaisir et ses habitants; ils sont à votre dévotion. Ah! monsieur, convenez à votre tour que c'est une heureuse chance pour un homme tel que vous d'avoir épousé la fille d'un petit bourgeois!

A ces mots, elle se remit à pleurer; son rôle était au-dessus de ses forces. Il ne s'aperçut pas qu'elle pleurait. Il ne l'avait pas écoutée jusqu'au bout; il savait seulement que certain papier serait bientôt à lui, qu'il le brûlerait, qu'il en jetterait au vent la cendre, où le vent lui-même ne pourrait plus lire son nom, et le passé serait mort, il pourrait tuer ses souvenirs, recommencer à vivre. Tout à coup son visage s'assombrit, et fronçant le sourcil : — Vous m'en imposez, madame. M. Bertrand est défiant. Vous lui avez tendu un piége, vous l'avez circonvenu, et l'agent fidèle qui vous a servi dans cette affaire est sans doute cet ouvrier... Vive Dieu ! madame, possède-t-il aussi mes secrets, celui-là?

— Il ne sait, s'empressa-t-elle de lui répondre, que ce que j'ai pu lui dire quand moi-même je ne sav rien encore. Aurais-je parlé, si j'avais pu deviner cc bien vos secrets sont terribles?

— Si jamais il m'arrive malheur, madame, s'écr t-il avec violence, c'est vous qui m'aurez tué !

Elle joignit les mains : — Je vous réponds de ce jeune homme ; je suis sûre de lui.

— Êtes-vous sûre qu'on puisse l'intimider ? ou faudra-t-il l'acheter ?

— Je sais qu'il est mon ami, le seul que j'aie dans ce monde.

— Je veux croire qu'il n'en est que cela, reprit-il. Dès demain, vous écrirez à ce jeune homme la lettre que je vous dicterai, et vous le ferez venir ici. Vous trouverez le moyen de me débarrasser à jamais de lui. Ingéniez-vous, découvrez quelque expédient. Vous l'enverrez en Amérique ou ailleurs, peu m'importe. L'essentiel est que je ne le revoie jamais, et que jamais nous n'ayons, vous et moi, l'occasion de reparler de lui.

Elle garda un instant le silence, puis elle lui dit : — Soit, je me soumets à tout. Après cela, que ferez-vous de moi ? Il me semble que j'aurais le droit de mettre des conditions à mon obéissance.

— Des conditions ! répliqua-t-il. Oubliez-vous qu'on vous a rencontrée l'autre nuit vous enfuyant toute seule sur une grande route ? Aviez-vous l'air d'une folle ou d'une aventurière ? Je ne sais ce qu'on dit de vous aujourd'hui dans Arnay-le-Duc et dans Ornis ; on y dira demain ce que je voudrai... Croyez moi, soumettez-vous sans conditions. Eh ! mon Dieu, je n'entends pas abuser de ma puissance ; vous serez seulement ma prisonnière, une prisonnière bien gardée... Il ajouta : — Que n'avons-nous un enfant ! Ce serait une garantie pour moi ; il me répondrait de votre silence.

Ce mot parut à Marguerite plus terrible que tout ce qu'elle avait entendu. — Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, hier j'étais dans la maison de mon père, je ne savais

que trop l'avenir qui m'attendait ici, et un mot pouvait me sauver; pourtant je me suis tue.

Il lui répondit avec un sourire amer : — Eh quoi! ne voulez-vous pas que j'admire votre générosité? Si vous vous êtes tue, c'est que j'étais là et que je vous fais peur.

Elle cacha sa tête dans ses mains. Ce qu'elle éprouvait n'était ni de la peur, ni de la colère; c'était cet horrible dégoût de la vie et des hommes que ressent quiconque a de l'âme et s'aperçoit que cela ne lui sert de rien, cette marchandise n'ayant pas cours dans le monde. Quand elle découvrit son visage, son mari était debout devant elle, et ce qu'elle crut lire dans ses yeux la fit tressaillir et frissonner. Elle se leva épouvantée. Il la regarda un instant en silence; enfin, revenant à d'autres pensées, il lui tourna brusquement le dos, et se retira dans son appartement.

Il s'y promena longtemps, plongé dans ses réflexions, faisant le tour de sa nouvelle situation, le bilan de ses craintes et de ses espérances. L'air lui manquait. Vers deux heures, il entr'ouvrit l'un de ses volets, et s'accouda sur le rebord de la fenêtre. Tout à coup un caillou vigoureusement lancé, passant au-dessus de sa tête, vint frapper contre une glace qu'il étoila. M. d'Ornis se pencha et crut apercevoir une ombre qui s'enfuyait à travers le jardin. Ayant refermé son volet, il ramassa le caillou, autour duquel était enroulé un billet qui contenait ces mots :

« Monsieur le comte, je me suis rendu possesseur de la déclaration que vous avez écrite dans la nuit du 26 février 1867. Si demain matin vous n'avez pas quitté Ornis pour n'y revenir qu'à la demande et sous le bon plaisir de votre femme, après-demain le procureur impérial de Beaune recevra ma visite. — JOSEPH NOIREL. »

Pris de stupeur, M. d'Ornis se laissa tomber sur le bras d'un fauteuil; il y était encore au matin. Pareil à un nageur épuisé qui a cru sentir la terre sous ses pieds et que la vague reprend et remporte, à peine avait-il entrevu sa délivrance prochaine, qu'elle lui échappait, et son malheur s'aggravait. Ce redoutable papier qui l'accusait, il s'était flatté un instant de le racheter et de le détruire; il venait de découvrir que ce papier était aux mains d'un homme qui ne se laisserait pas acheter. Que voulait-il, cet homme? Il avait l'air de le savoir trop bien lui-même; apparemment il portait en son cœur un amour et une haine qu'il s'était juré d'assouvir au péril de sa vie. On peut avoir raison d'un Bertrand; on n'a pas raison d'un Joseph, d'un amoureux, d'un fou...

Quand M. d'Ornis eut enfin secoué sa douloureuse torpeur, la première idée qui lui vint fut de courir après Joseph, de le prendre à la gorge et de le tuer. La seconde fut de tuer Marguerite: n'était-ce pas elle qui l'avait plongé dans l'abîme où il se voyait? Il ne s'arrêta pas longtemps à ces résolutions forcenées; la raison l'emporta sur sa rage, et sa prudence eut le dernier mot. Il fit taire son orgueil, se détermina, toute réflexion faite, à partir incontinent pour Paris, non sans esprit de retour ni sans caresser l'espoir d'une prompte et formidable revanche. Le billet de Joseph, qu'il ne cessait de relire, lui semblait respirer une sorte de candeur presque enfantine dans l'insolence; il en augurait favorablement pour le succès de ses desseins.

— Soit, se dit-il, je laisserai le champ libre à ces imprudents, je choisirai mon heure, je les surprendrai, et ils seront à moi.

Il sonna son valet de chambre, lui fit préparer ses malles, l'envoya commander une voiture, régla quel-

ques affaires courantes, écrivit à sa femme deux mots qu'on devait lui remettre après son départ, et à dix heures précises il prenait la route de Blaizy-Bas, station du chemin de fer la plus rapprochée pour qui se rend d'Ornis à Paris.

XVIII

Joseph Noirel était revenu d'une seule traite de Genève à Ornis, où il arriva vers minuit, recru de fatigue, affamé. Dès qu'il eut dévoré un chanteau de pain, se glissant dans le potager, il avait aperçu de la lumière et entendu un bruit confus de voix dans la chambre de Marguerite. Il réussit à grimper sur le toit de l'auvent. Quelques lambeaux de phrases, quelques mots épars ayant frappé son oreille, il avait à peu près deviné le reste. Se laissant couler à terre, il avait ramassé un caillou, attaché un billet à ce caillou, attendu son moment, et sa missive était parvenue à son adresse.

Il était au matin dans le petit bois quand passa sur la route de Blaisy-Bas la voiture qui emmenait le comte d'Ornis. Caché derrière un fourré dont il écarta les branches, il suivit des yeux cette voiture qui lui avait obéi. Il éprouva un transport de joie; son succès dépassait son attente. Il abaissa sur ses mains un regard d'orgueilleuse complaisance; il leur avait promis qu'il leur donnerait des destinées à gouverner, des marionnettes à faire danser : il leur avait tenu parole.

S'étant enfoncé dans le bois, il coupa une bran de frêne dans laquelle il se tailla un bâton pour re placer celui qu'il avait brisé l'avant-veille. De bâton, dont il faisait le moulinet, il saccageait en m

chant les broussailles, abattait sans pitié les branchages qui dépassaient l'alignement et empiétaient sur le chemin. Il allait ainsi chantant, sifflant, laissant derrière lui le sentier jonché de scions et de broutilles. Je ne sais à quoi il pensait, ni ce que représentaient à ses yeux ces exécutions. Peut-être croyait-il voir des têtes au bout de ces rameaux que fauchait son bâton. L'histoire ne dit pas à quoi servit ce carnage, ni si le taillis s'en porta mieux.

Quand sa joie massacrante se fut évaporée et qu'il eut la tête moins chaude, il devint pensif. Il gagna l'endroit le plus écarté du bois, comme s'il avait eu besoin d'environner d'un impénétrable silence le conseil qu'il se disposait à tenir avec lui-même. Ayant avisé une souche couchée à terre, il s'y assit et resta là plus d'une heure, le corps penché en avant, creusant le gazon avec sa canne, tandis que son esprit creusait une pensée. Qu'allait-il faire ? Il n'en savait rien encore, et cependant il avait hâte de le savoir. Il s'interrogeait, délibérait, consultait. Deux jours auparavant, un homme lui avait dit : — Se peut-il bien faire que Joseph Noirel ait osé lever les yeux sur Marguerite Mirion ! — Et cet homme lui avait appliqué un soufflet. Quand il y pensait, le rouge lui montait à la joue, son œil s'allumait, et un serpent le mordait au cœur. Dans le grand débat que soutinrent devant lui son bon et son mauvais génie, l'avocat de l'orgueil et de la vengeance, l'éternel plaideur des mauvaises causes, fit un terrible usage de ce soufflet. Il en parlait avec une désolante éloquence, et malheureusement il parlait à un amoureux. Il est facile à une folie d'en persuader une autre. Cependant, lorsque Joseph se leva pour aller trouver Marguerite, il n'était pas encore bien sûr de ce qu'il ferait.

Il franchit la passerelle, traversa le parc à grands pas, et, sans prendre de précautions, se dirigea droit vers le salon dont jadis la douairière lui avait interdit l'entrée. Au moment où il y pénétrait par une porte, Marguerite entrait par l'autre. Elle jeta un cri en l'apercevant, et courut à lui : — Est-ce vous qui avez fait ce miracle? lui demanda-t-elle.

Marguerite avait passé toute la nuit dans de perpétuelles alertes, s'attendant à voir se rouvrir sa porte. Le matin était venu, et ses craintes, plus cruelles que tout ce qu'elle avait souffert jusqu'alors, ne s'étaient point dissipées. A quoi se résoudre? quel parti prendre? Le projet le plus raisonnable qu'elle avait formé était de s'enfuir, de s'en aller droit devant elle sans savoir où, et, si elle réussissait à trouver le bout du monde, de s'engager comme servante chez un journalier et d'écurer sa vaisselle, à la seule condition que personne ne l'appellerait par son nom. Elle en était là quand on lui remit un billet de M. d'Ornis ainsi conçu : « Je me décide à partir; je vais à Paris. J'en reviendrai lorsque vous m'exprimerez le désir de me revoir. Si vous aviez à m'écrire, adressez vos lettres au Grand-Hôtel. » Elle avait relu dix fois, sans en croire ses yeux, ces deux lignes qui lui annonçaient une délivrance inespérée. Il était dans son caractère de s'abandonner tout entière à l'impression du moment. La bonne nouvelle qu'elle venait de recevoir lui fit oublier pendant quelques heures toutes ses détresses, toutes les sombres misères de sa vie. La pauvre enfant ressemblait à un joueur qui s'est assis devant le tapis vert les poches pleines d'or et de bijoux; il a tout perdu, le voilà ruiné, et il aperçoit en sortant un vieux sou dans la poussière du chemin; il le ramasse, le porte à ses lèvres : ces deux liards lui tiennent lieu de bonheur et d'espérance.

En vérité, Marguerite se sentait désormais capable de l'aimer, ce funeste château où les destins l'avait écrouée avec défense d'en sortir, car elle pourrait aller et venir dans sa prison sans y rencontrer un visage dont elle avait horreur, sans avoir à lui parler, à lui répondre, sans avoir à défendre contre lui ses nuits et ses sommeils.

Au moment où Joseph la vit entrer dans le salon, elle l'étonna par l'éclat de son regard et de ses couleurs, elle lui parut ressuscitée. Pour reprendre, cette fleur qui pliait sous le poids du jour n'avait besoin que d'une goutte de rosée. Elle le fit asseoir, elle le fit causer, sans craindre un instant qu'on les vînt surprendre. Sa liberté lui était rendue; pouvait-elle en faire un meilleur usage? Joseph lui apprit ce qu'il avait dit et fait pendant ces trois jours. Elle éprouva un grand trouble, une profonde émotion en apprenant qu'il savait tout; elle se rassura bien vite en se disant qu'il lui appartenait, qu'elle pouvait compter sur lui comme sur elle-même.

Quand il eut terminé son récit, elle le gronda et le remercia tout à la fois des aventures qu'il avait courues pour elle; puis elle s'écria : — Quel abîme que ma destinée! Celui qui m'aurait prédit, il y a six mois, l'avenir qui m'attendait, avec quel haussement d'épaules je l'aurais écouté! Il me semble que j'étais née pour tout autre chose, pour mener une de ces vies sans événements, qui se composent de jours où l'on peut chanter et de nuits où l'on peut dormir. Dieu mesure, dit-on, le vent à ses brebis. Qui suis-je pour être ainsi battue de la tempête? Je crois qu'il y a un malentendu dans tout ceci, que le bon Dieu m'a prise pour une autre et m'inflige des malheurs qui ne m'étaient pas destinés. Ah! que du moins le monde

ignore à jamais la vérité de cette histoire! Qu'on dise de moi ce qu'on voudra, je ne me défendrai point, et je mourrai sans avoir accusé personne. Je frémirais d'épouvante, si un autre que vous possédait mon secret; mais de vous qu'ai-je à craindre? C'est vous-même qui au besoin me rendriez la force de me taire... Quelques épreuves qui m'attendent encore, ajouta-t-elle, je les supporterai avec plus de courage en pensant à l'ami qui m'a été si secourable et si dévoué. Il aurait guéri tous mes maux, si je n'étais une pauvre incurable. Hélas! il va partir; peut-être rêve-t-il encore de s'en aller en Amérique... Mais j'y pense, vous m'aviez annoncé que le jour où nous nous reverrions, vous auriez des projets à me confier, des conseils à me demander. Je me sens raisonnable aujourd'hui, depuis deux heures j'ai recouvré la faculté de coudre ensemble deux idées. Profitez de l'occasion pour me consulter. Vous avez donc un secret, vous aussi? Puisse-t-il être plus gai que le mien!

L'heure suprême avait sonné. Joseph pâlit. Deux chemins s'ouvraient devant lui. Lequel allait-il prendre? Au bout de l'un de ces chemins, il apercevait les tristesses mornes et les aridités d'un désert; l'autre conduisait à un précipice. Il mit sa main sur ses yeux; comme un président de tribunal, il résuma rapidement en lui-même les discours des deux avocats qu'il avait entendus plaider dans le bois. Son trouble croissait de seconde en seconde. — Ah! je n'aurais pas dû la revoir! pensait-il.

Marguerite le regardait avec étonnement. Elle commençait à s'inquiéter. — C'est donc bien difficile dire? lui demanda-t-elle.

Il releva la tête. — Vous m'avez promis, s'écria-t-il

que, quoi que je pusse vous dire, vous m'écouteriez sans colère.

— Je tiendrai ma promesse, lui répondit-elle. Comment pourrais-je me fâcher contre vous? Cependant, si vous pensez... Oui, peut-être ferez-vous mieux de vous taire...

Il se leva, fit un mouvement pour sortir; puis, retombant sur sa chaise : — Mon secret, le voici! dit-il d'une voix frémissante. Je n'ai jamais eu d'amitié pour vous... J'ai la folie de vous aimer, je vous aime à la folie.

Marguerite se prit la tête dans ses deux mains, et ce fut à son tour de pâlir. — Quel malheur! murmura-t-elle. — Ils demeurèrent quelques instants immobiles; ils n'osaient pas se regarder. Elle répétait : Quel malheur!... Il rouvrit enfin les yeux; ce qu'il vit lui rendit le courage. Les lèvres tremblantes de Marguerite n'exprimaient ni colère, ni mépris; son attitude, sa figure, annonçaient seulement la confusion, le désordre d'une âme surprise par un événement imprévu. Ce visiteur qu'on n'attendait point entre brusquement, et rien n'est prêt pour le recevoir. Qu'en fera-t-on? où va-t-on le loger? On court, on s'agite, on s'effare, et les ordres se croisent avec les contre-ordres.

Joseph ne laissa pas à Marguerite le temps de se remettre de son effarement. D'une voix haletante, il lui conta toute son histoire, les commencements de son amour, comment lui était venue cette maladie, tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il avait rêvé, ses illusions, ses vaines espérances, ce champ labouré qu'il avait traversé en la tenant dans ses bras, cette babouche qu'il avait enfermée dans une armoire, les soirées qu'il passait étendu sur le plancher à causer avec des chi-

mères, ce qu'il avait ressenti en apprenant qu'un autre homme se permettait de l'aimer et que sa beauté allait devenir la proie de ce voleur, ses fureurs, ses désespoirs, la bague brisée, les diamans jetés dans un ruisseau... Elle aurait voulu ne pas l'écouter, et cependant elle l'écoutait. C'était la première fois qu'elle entendait la musique de l'amour, et quand ce musicien ambulant chante aux portes, empêchez, si vous le pouvez, un jeune cœur qui ne l'a jamais entendu de se pencher à la fenêtre. Marguerite ne savait où elle en était. — Je l'écoute sans l'interrompre, se disait-elle. Que se passe-t-il en moi?... Et il lui semblait qu'il y avait en elle un bizarre accouplement, quelque chose de très-vieux et quelque chose de très-jeune, deux âmes, dont l'une avait vécu des siècles en quelques mois, dont l'autre ne faisait que de naître. Sa vieille âme avait été martelée, bossuée par le malheur, qui avait frappé sur elle nuit et jour, sans relâche, comme un forgeron sur son enclume; elle était courbée, voûtée, à moitié percluse, et cette impotente s'étonnait de découvrir à côté d'elle un cœur tout neuf, n'ayant jamais servi faute d'occasion, et qui avait toutes les curiosités, tous les émerveillements de la première heure de la vie. On le réveillait de son sommeil par une sérénade, et d'instinct il avait accouru pour entendre cette harpe qui chantait, qui se plaignait, qui gémissait, mêlant à la douceur de ses accords des sons rauques, des notes aiguës, des cris étranges. — Tu viens trop tard? lui disait-il; je ne suis plus de fête. Que ne m'as-tu réveillé plus tôt?... A plusieurs reprises, Marguerite commença un geste pour arrêter Joseph et le torrent impétueux de ses paroles; mais ce geste s'arrêta lui-même en chemin. Sa conscience lui en faisait des reproches, indignée de ce qu'elle ne s'indignait pas

assez. Elle lui répondait : — A quoi bon? cela va finir, et nous n'y penserons plus.

A peine eut-il cessé de parler, encouragé par sa tolérance et par cet air de rêverie qui était répandu sur son front, Joseph osa se jeter à ses genoux, et, la contemplant avec des yeux égarés, il attira brusquement à lui une boucle de ses cheveux, qu'il pressa sur ses lèvres et couvrit de baisers en s'écriant : — O ma folie! ma folie! — Cette action et ce mot rendirent Marguerite à elle-même. Pareille à l'une de ces princesses des contes bleus qu'avait enchantées un génie et qu'un autre génie désenchante, elle recouvra la raison, la parole et le mouvement. Elle repoussa doucement Joseph, et, debout devant lui, le regardant d'un air de reproche et d'autorité, elle lui fit signe de se relever.

Il obéit, mais il fronçait le sourcil. Elle vit s'amasser au fond de ses yeux un de ces nuages qu'on appelle des grains, et qui, grossissant comme par miracle, annoncent la soudaine explosion d'une tempête. — Je vous ai offensée! s'écria-t-il avec amertume.

— Offensée? répondit-elle. Je vous avais promis de ne point me fâcher; mais je nous plains profondément l'un et l'autre. Je suis vouée à tous les malheurs. J'avais un ami, et je viens de le perdre! il ne me sera plus permis de le voir, de lui parler. Pourquoi naguère ne m'a-t-on pas coupé les cheveux? Vous seriez guéri de votre folie, et j'aurais votre amitié. Ou plutôt que n'avez-vous parlé lorsque j'étais libre encore! Ma mère m'a souvent dit, quand j'étais petite, que je ne savais rien inventer, ni deviner, mais que j'étais docile aux idées des autres. Vous auriez dû vous expliquer, me donner cette idée-là, me montrer le chemin en me disant : C'est possible. Je vous aurais suivi, et peut-

être aurions-nous surmonté tous les obstacles, et je ne serais pas ici, dans cette prison, dans cette solitude. Aujourd'hui je ne suis plus libre. Voudriez-vous donner raison à la calomnie? Quand M. d'Ornis m'accusait et que je lui reprochais de mentir, c'était donc lui qui disait vrai, c'était moi qui mentais? Où est-il maintenant? Nous l'avons chassé de chez lui, et nous profiterions de son absence!... Vraiment ce qui vient de se passer ici ressemble à une trahison, et je suis confuse que les murs de ce salon vous aient vu tout à l'heure, vous aient entendu. Non, Marguerite Mirion n'oubliera jamais qu'elle est devenue par une cruelle fatalité comtesse d'Ornis. Qu'elle les aime ou les haïsse, les absents lui sont sacrés.

Il se méprit sur sa pensée, il s'imagina qu'elle lui rappelait les distances qui étaient entre eux. Sa colère éclata. D'une voix âpre et dure : — Je suis plus fou que je ne croyais, s'écria-t-il. Je m'étais figuré que votre âme ne ressemblait pas à toutes les âmes bourgeoises, et j'ai osé vous apporter ici mon cœur, mes rêves et ma vareuse d'ouvrier. Votre père m'a traité l'autre jour de drôle, de misérable, il m'a donné à entendre que vous me méprisiez autant qu'il me méprise lui-même, et, comme j'avais l'air d'en douter, il m'a souffleté sur une joue; vous venez de souffleter l'autre. Tout est bien; justice a été faite du misérable...

A ces mots, quelques efforts qu'elle pût faire pour l'apaiser et le retenir, il gagna la porte et s'éloigna en courant sans tourner la tête.

Cette scène plongea Marguerite dans un troubl d'esprit, dans un abattement profond. C'en était trop l'homme qui avait épousé sa cause, le seul être vivai. qui lui voulût du bien, venait de rompre avec elle, d(la quitter à jamais, mortellement blessé, l'accusant et

la maudissant. Chacun de ses jours lui apprenait une façon nouvelle de souffrir; il lui semblait qu'il y avait dans sa vie une abondance de malheur qu'elle n'épuiserait jamais, que le sinistre forgeron, multipliant ses coups, ne cesserait de frapper sur l'enclume qu'après l'avoir brisée. Une réflexion qui traversa tout à coup son esprit mit le comble à ses perplexités. Joseph était parti sans lui laisser les dangereux papiers qu'il lui avait apportés. Il les avait gardés dans ses mains que la colère faisait trembler. Quel usage en ferait-il? Elle frémissait en pensant aux funestes conseils que peut donner le désespoir à une âme ulcérée et violente. Elle tâcha de se rassurer en se persuadant que cette âme était loyale, qu'après un emportement passager elle ne tarderait pas à se calmer, et qu'elle entendrait le langage de la raison. — Sans doute il m'écrira, se disait-elle, je lui répondrai, et, tout en m'efforçant de le consoler, de le guérir, je réclamerai ces deux papiers; il ne fera pas difficulté de me les remettre. — Qu'en voulait-elle faire? Elle était résolue à les détruire. De quoi lui pouvait servir cette arme? Elle renonçait à se défendre. Assaillie de tous les vents à la fois, sa pauvre nacelle, désemparée et démâtée, faisant eau de toutes parts, était condamnée à un inévitable naufrage. A quoi bon tirer à la rame? Il ne lui restait plus que de se coucher à fond de cale et de se laisser emporter à la dérive.

Le surlendemain, elle reçut une lettre de Mme d'Ornis. « Qu'avez-vous fait de mon fils, madame? lui écrivait sa belle-mère, et quel inexplicable pouvoir exercez-vous sur lui? Avais-je tort de blâmer son mariage? Dès le premier jour, j'avais prévu les suites de ce coup de tête. Cependant les choses ont marché plus vite que je ne pensais. Je ne comprends rien à ce qui

s'est passé entre vous, et je désire n'y jamais rien comprendre. Ce qui me paraît certain, c'est que mon fils s'exile volontairement de chez lui pour vous laisser le champ libre. Un tel exemple de générosité est unique dans l'histoire des mariages. Désormais la maison vous appartient tout entière; vous y recevez des visites fort singulières et un peu compromettantes; chacun choisit à sa guise son monde et ses amitiés. Je ne savais pas Roger si débonnaire; mais vous faites des miracles. Puisse le château d'Ornis vous être, madame, un séjour agréable! Je suis bien trompée, ou vous finirez par vous y croire chez vous. »

En lisant cette lettre, qu'elle déchira en morceaux, Marguerite avait senti rouler dans ses yeux des larmes d'indignation; elle les sécha par un effort de sa volonté.

— Ne faut-il pas que je me figure que cette maison est à moi? s'écria-t-elle. Si je cessais de le croire, où donc irais-je? — La veille, elle était allée jusqu'au bout du village pour se distraire un peu. Partout sur son passage elle avait entendu des chuchotements; on se poussait le coude en la voyant venir; les petits enfants eux-mêmes, qui mangeaient leur soupe sur le pas des portes, plongeaient leur tête dans leur écuelle à son approche, et la relevaient vivement dès qu'elle avait tourné le dos, pour contempler, bouche béante, ce loup gris, cette grande bête de l'*Apocalypse*. Marguerite avait résolu de ne plus mettre les pieds dans Ornis, de ne se promener que dans son parc. Elle possédait ce parc au même titre qu'un prisonnier possède sa prison, et un malheureux son malheur.

Les chagrins foisonnaient dans son pauvre cœur, petits ou grands, ridicules ou tragiques. Une semaine après le départ de son mari, elle reçut de ses parents une épître de dix pages au moins. Son père lui man-

dait que sa rencontre avec Joseph l'avait rendu malade, qu'il avait gardé le lit pendant huit jours. Il en sortait pour lui reprocher dans les termes les plus vifs son impardonnable imprudence et son inexcusable légèreté. — Il faut absolument, ajoutait-il, que nous ayons le mot de ce mystère. Si tu veux recouvrer notre affection, fais-nous ta confession tout entière, sans rien omettre, sans essayer de pallier ta faute. — Mme Mirion arrivait à la rescousse, et adressait à sa fille un sermon en trois points, où elle lui rappelait ses devoirs envers son mari, ses devoirs envers elle-même, ses devoirs envers sa famille et son pays, lui représentant dans le style de Mme de Sotenville qu'elle était Genevoise, à savoir d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté fût blessée. Le bon Dieu venait le dernier; il n'y perdait rien, on lui avait fait large part. Marguerite ne put supporter jusqu'à la fin cette lecture et ces effroyables lieux communs d'une morale écœurante et d'un catéchisme asphyxiant, qui pleuvaient comme des tuiles sur sa tête, quand elle avait déjà tant de peine à se tenir debout. Désormais Mon-Plaisir valait pour elle Ornis. Comment s'y prendre pour vivre? De quelque côté que se portât son regard, elle n'apercevait partout que des impossibilités, des chemins sans issue et des portes condamnées.

Qu'étaient-ce que ces misères au prix du tourment que lui causaient les lettres de Joseph, lequel, après dix jours de silence, s'était mis à lui écrire tous les soirs! Il avait élu domicile dans un faubourg d'Arnay-le-Duc, où M. Bertrand, heureux d'en être quitte à si bon compte, lui avait expédié sur sa demande son livret et les effets qu'il avait laissés à Lyon. Sourd à tous les propos qui se tenaient autour de lui, Joseph travaillait chez un

charron; son apprentissage avait été court, il savait déjà son nouveau métier. Par malheur il employait une partie de ses nuits à barbouiller du papier, et ces barbouillages faisaient le désespoir de Marguerite. C'étaient des plaintes, des gémissements, des tendresses, des adorations, des suppliques passionnées, interrompues par des objurgations non moins pathétiques, par des ironies, des amertumes, auxquelles se mêlaient des raisonnemens infinis sur ce qu'il appelait la grande injustice sociale, des anathèmes contre l'esprit de caste et les préjugés bourgeois, de lyriques et verbeuses apostrophes au peuple, au prolétaire, à l'ouvrier, à cette éternelle victime, à cet éternel paria. Ces grands mots et ces grandes phrases recouvraient par endroits de petites menaces voilées qui ne laissaient pas d'être claires, et qu'on voyait pointer sous cette rhétorique ampoulée comme des écueils à fleur d'eau.

Marguerite avait le double chagrin de lire ces lettres et d'y répondre; ajoutez la crainte incessante que l'un de ces plis dangereux ne s'égarât ou ne fût intercepté. Elle s'appliquait à calmer, à ramener Joseph par toutes les considérations que lui suggérait son esprit aux abois; réduite aux extrémités comme une ville assiégée et bloquée, elle s'ingéniait, recourait aux expédients. Après avoir fait vainement appel à la sagesse de ce frénétique solliciteur, après lui avoir déclaré cent fois qu'il n'entrait ni dédain ni mépris dans ses refus, qu'il n'y avait point de parias pour elle, et qu'elle l'aimait comme un frère, elle s'adressait à sa générosité : elle le suppliait, l'adjurait, lui demandait grâce. El lui écrivit un matin : « J'ai fait un songe cette nuit. J' tais à Mon-Plaisir, et j'avais seize ans. Vous êtes ent. tout à coup dans mon rêve, et vous avez dit à ma mère : Je l'aime, je la veux pour femme. Elle mit aussitôt m

main dans la vôtre, et vous l'avez embrassée en vous écriant : — Nous vivrons, elle et moi, dans une mansarde, et nous travaillerons, moi du rabot, elle de l'aiguille, car la voilà devenue la femme d'un ouvrier... — Je crus l'entrevoir, cette mansarde, et je ressentis une joie si vive, un tel élargissement de cœur, que je me réveillai et pleurai. » Ce récit et les commentaires qu'elle y ajoutait allaient à fin contraire, comme tout le reste; elle jetait de l'huile sur le feu. Si intelligent, si ouvert que fût l'esprit de Joseph, et bien qu'il eût appris le charronnage au pied levé, il y avait une chose qu'il n'avait jamais pu comprendre : il ne savait pas en vérité ce que c'était qu'un scrupule, et, n'ayant qu'une conscience intermittente, il ne croyait guère à la conscience d'autrui.

La seule pensée de Marguerite, son unique souci, était d'obtenir qu'il lui remît les deux papiers. Son inquiétude croissant de jour en jour, elle les redemandait avec larmes et avec cris ; il n'avait pas l'air d'entendre, jamais un mot de réponse sur cet article. Elle lui écrivit : « Si vous me les rendez, ces papiers, j'attesterai avec serment que je vous aime, et vous pourrez montrer ma lettre à toute la terre. » Il fit encore la sourde oreille. Elle comprit alors que la résolution de ce sourd était irrévocable, qu'elle ne l'en ferait pas démordre, qu'il s'agissait d'un marché, que tous ses reproches et ses supplications se brisaient contre une muraille, et qu'en voulant se sauver elle n'avait réussi qu'à changer de malheur et de servitude.

Un soupçon qui lui était venu rendait ses anxiétés plus poignantes encore. Elle ne pouvait plus douter que sa camériste ne fût à la solde de l'ennemi; cette fille s'était constituée son garde de la manche, toujours aux aguets, s'attachant à ses pas, entrant à l'improviste

dans sa chambre. Tout à coup, comme si elle eût reçu de nouvelles instructions, elle parut se relâcher de sa surveillance et affecta de se tenir à l'écart. Marguerite en inféra qu'on avait pris la détermination de ne plus gêner ses mouvemens, qu'on entendait la laisser libre de commettre une imprudence. Elle interrogea Fanny; ses réponses embarrassées ne l'ayant point satisfaite, elle la chassa incontinent, et prit à son service pour la remplacer la fille de cette vieille paralytique qu'elle avait secourue, et dont la reconnaissance lui était demeurée fidèle. Vers le même temps, elle fit une autre observation. Il y avait au bout du parc un endroit d'où l'on apercevait le chalet de la comtesse douairière. Marguerite remarqua qu'il y avait dans ce chalet deux fenêtres dont les stores étaient presque toujours baissés et les persiennes hermétiquement closes. Quelqu'un se cachait-il derrière ces stores et ces persiennes? Quelle ne fut pas son émotion quand au milieu d'une de ses nuits d'insomnie, ayant entendu un bruit de pas dans le potager et entr'ouvert doucement son volet, elle crut voir se glisser le long de l'orangerie un homme qui avait la taille et la tournure de M. d'Ornis! La veille, Joseph lui avait écrit qu'il s'échappait souvent d'Arnay après son souper, et s'en allait rôder pendant une partie de la nuit sous les murs du château. A la seule supposition que ces deux rôdeurs vinssent à se rencontrer, Marguerite sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle appréhendait tour à tour que l'un ne tuât l'autre d'un coup de pistolet ou de poignard, ou, s'il le manquait, que l'autre, délié de sa parole, ne mît sans retard à exécution ses redoutables menaces. Ces deux alternatives lui faisaient également horreur; la seconde, lui paraissant plus vraisemblable, l'effrayait davantage. Le mot de son mari : « s'il m' -

rive malheur, madame, c'est vous qui m'aurez tué, » s'était gravé dans son oreille ; elle se le répétait vingt fois le jour et la nuit.

De ce moment, elle n'eut plus une heure de repos. Par instants, il lui prenait des frissons de fièvre qui la faisaient trembler comme la feuille. Bientôt elle sentit remuer dans les profondeurs et dans les confusions de son âme une pensée vague, obscure, quelque chose de trouble et d'informe, qui peu à peu se leva et prit figure. Cette pensée ou cette figure lui apparaissait comme une énormité, comme une chimère, comme une chauve-souris monstrueuse. Son cœur désavouait cet enfantement, se récriait, réclamait, et finit par se taire. Dans certaines situations, l'âme s'apprivoise bien vite avec les monstres.

XIX

Quelques jours plus tard, Marguerite reçut de Joseph un pli cacheté qu'elle tourna et retourna entre ses doigts avant d'oser l'ouvrir ; un pressentiment l'avertissait que sa destinée était enfermée dans ce pli. Elle l'ouvrit enfin, elle lut. La missive était courte, elle ne contenait que ces mots :

« Je suis au bout de mes forces et de ma raison, j'ai résolu d'en finir avec la vie. Rien ne me retient plus dans ce monde ; ma mère est morte il y a deux semaines, j'en ai reçu la nouvelle ce matin ; mais je n'entends pas mourir sans m'être vengé, ou plutôt sans avoir vengé cet innocent qu'un criminel a laissé mourir à sa place. Je travaille ici à la tâche ; je serai libre dans quelques jours, et je partirai pour Beaune, où je

verrai qui vous savez. Je suis dans mon droit; si j'en crois mes yeux, la promesse tacite qu'on m'avait faite a été impudemment violée. Il est possible qu'on vous ait demandé votre consentement, on ne s'est pas soucié d'avoir le mien. Ainsi justice sera faite avant que je me tue. Ma résolution est prise, n'essayez pas de m'en faire changer ; autant vaudrait pour vous raisonner avec une pierre. Et cependant, si vous aviez voulu... mais vous ne voulez pas. Je ne suis plus qu'un juge et un bourreau. »

Marguerite se promena quelques instants dans sa chambre, cette lettre à la main; puis elle s'assit, le front appuyé sur le rebord de son lit. Elle demeura deux heures dans cette attitude, immobile à ce point qu'on aurait pu douter qu'elle respirât encore. Elle tenait une suprême délibération avec elle-même. Elle regardait l'une après l'autre ces portes condamnées qui fermaient à sa vie toute issue, elle grattait timidement à ces serrures inexorables qui refusaient de lui livrer passage. La mort seule était possible; mais pouvait-elle quitter ce monde en y laissant derrière elle les deux papiers ? ne fallait-il pas qu'à tout prix elle les emportât dans son tombeau ? Sa nouvelle caméristе entra deux fois chez elle pendant qu'elle était plongée dans cette méditation, et deux fois s'approcha pour lui parler sans que Marguerite la vît ni l'entendît. Ce silence et cette immobilité frappèrent de terreur cette brave fille, qui se retira sur la pointe des pieds, aussi émue que si elle venait de voir une morte.

Au bout de deux heures, Marguerite se releva, et courant à son secrétaire, elle traça rapidement la réponse que voici :

« Moi aussi, j'ai ma folie, et il faudra que la vôtr compte avec elle. J'ai pris mon parti; comme vous, j

veux en finir avec la vie. Voici ce que je vous propose : vous renoncerez à vous venger, j'irai passer un jour avec vous dans tel endroit que je vous indiquerai, et le soir de ce même jour nous mourrons ensemble. Acceptez-vous ? »

Elle parcourut des yeux ce qu'elle venait d'écrire, et, prise d'un rire convulsif, elle s'écria : — Voici la chauve-souris ! — Cette lettre demeura une demi-journée sur sa table. D'heure en heure, elle la relisait, se demandant si c'était bien elle, si c'était Marguerite Mirion qui avait écrit ces quatre lignes. Là-dessus, elle se racontait à elle-même, point par point, toute sa vie pour arriver à se convaincre que la personne qui s'était assise à cette table et avait plongé sa plume dans cette écritoire était la même qui jadis, joyeuse et jaseuse comme un pinson, contait à une parfaite amie ses innocents secrets de pensionnaire, et qui plus tard, pendant trois ans, avait rempli de son rire une maison de campagne appelée Mon-Plaisir. Si invraisemblable que cela parût, il y avait identité entre ces deux personnes. — Que voulez-vous ? disait-elle à demi-voix. On est à la merci des événements, et les événements enfantent des monstres, et le malheur est un horrible engrenage ; qu'il vous tienne seulement par le bout du doigt, il aura bientôt fait de vous prendre les deux bras et la tête. De qui donc est-ce la faute ? On est une bonne fille, on ne demande qu'à bien faire, on a toutes les bonnes intentions, on ignore que les bonnes intentions sont des fléaux ou des piéges ; un jour, dans la meilleure pensée du monde, on commet une imprudence, et il se trouve que cette imprudence vous conduit aux abîmes. Alors on s'en tire comme on peut, on finit par écrire des lettres, on les envoie, et il y a des facteurs qui les portent sans se douter que ce

qu'ils tiennent dans leur main et ce qu'ils font payer quatre sous, c'est l'honneur et la vie de Margot... — Telle était son histoire ; c'est ainsi qu'elle avait commencé, c'est ainsi qu'elle finissait, et tout cela s'enchaînait, tout cela ne pouvait être autrement. Cette lettre était la solution nécessaire, l'inévitable dénoûment de la tragédie. Elle la fit partir dans l'après-midi.

Le lendemain, elle reçut la réponse, qui portait ceci : « Oui, oui, mille fois oui Mourir avec vous, quelle fête ! »

A son tour, elle répondit aussitôt : « J'ai votre parole, et vous avez la mienne. Je vous demande quatre ou cinq jours pour prendre les dispositions nécessaires, et je vous écrirai ensuite pour vous donner rendez-vous ; mais vous vous engagez à ne pas quitter Arnay pendant ces cinq jours et à ne pas m'écrire. Si vous manquiez à cet engagement, tout serait rompu. »

Pourquoi demander ce délai? C'est qu'apparemment elle avait vingt et un ans, et qu'à cet âge on a la divine bêtise de l'espérance, qu'on s'obstine à croire à l'imprévu, aux miracles du hasard, à l'événement sauveur qui demain peut-être entrera par la porte ou la fenêtre ; pour lui donner le temps d'arriver, on pousse les jours avec l'épaule. Marguerite employa utilement ce délai de grâce qu'elle n'avait pu se refuser. Peu avant de tomber malade, pour occuper ses longues heures de solitude, elle avait formé le projet d'envoyer à la fille du fermier de son père un habillement complet à la mode de Bourgogne, lequel se composait d'un bonnet de tulle froncé par derrière et garni d'une ruche, d'un fichu en foulard ponceau, d'un collier de jais auquel pendait une croix d'argent, d'une robe courte en reps noir à pleine main, d'une paire de bas

chinés et de souliers à boucles. Elle avait déjà bâti le bonnet, taillé le corsage et la jupe; mais la fièvre cérébrale ayant donné contre-ordre, ce vêtement ébauché avait été remisé au fond d'une armoire. Marguerite l'en retira, et s'occupa de le terminer en l'ajustant à sa taille. C'est à quoi elle travaillait tout le jour.

Une nouvelle alerte la fit se hâter. Elle avait acquis cette finesse maladive de l'ouïe que donnent l'inquiétude et la peur. Une nuit elle crut entendre de nouveau marcher dans le jardin, et cette fois, la lune éclairant, elle reconnut distinctement M. d'Ornis, qui se dirigeait vers l'orangerie, où il demeura embusqué pendant deux heures. Elle se leva de grand matin, rangea ses armoires, brûla des lettres, des papiers ; puis elle resta longtemps accroupie dans un coin de sa chambre, la tête posée sur ses genoux. Elle causait tout bas avec quelqu'un; elle lui disait : — Toi qui sais tout, tu me pardonnes, n'est-ce pas? tu sais que je fais ce que je peux, et que je ne puis faire autre chose. J'ai cherché, je n'ai rien trouvé. Quelle vie que la mienne! Tu connais mes jours et mes nuits, mes chagrins, mes repentirs et mes épouvantes. Tu sais que je ne puis rester ici et que je ne puis aller ailleurs. Pourtant ceci n'est rien. Cet homme dont je suis la femme, et qui pourrait m'accuser de l'avoir tué et me dire : Mon sang est sur toi!... voilà la chose terrible! Ah! oui, j'ai commis une faute, une grande faute; j'aurais dû garder pour moi mes inquiétudes et mon malheur. J'ai eu le tort de croire à l'amitié. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris qu'il ne faut croire à rien ni à personne, et que tout ici-bas n'est que mensonge? Maintenant il faut que j'expie. Si autre chose est possible, dis-le-moi tout de suite, en cet instant même; avant une heure, il serait trop tard. Tu m'écoutes;

n'est-ce pas? Je suis sûre que tu m'écoutes, bien que je te parle tout bas; ceci est un secret entre toi et moi, et personne ne doit nous entendre. Si tu ne réponds pas, je parlerai tout haut; mais il me semble que ma plainte est un cri qui va te chercher au bout du monde. Tu sais, toi qui sais tout, que, dans le temps où j'étais heureuse, les mendiants que je rencontrais avaient à peine besoin de remuer les lèvres, je les comprenais à demi-mot. — Elle s'interrompait pour sangloter, et l'instant d'après elle recommençait à causer avec l'éternel silence.

Elle finit par sentir que cette porte, la dernière à laquelle elle frappait, refusait aussi de se laisser ouvrir, que celui à qui elle parlait ne répondait ni par oui ni par non, qu'il entendait la laisser libre en se réservant de la juger. Alors elle prit son parti, s'assit devant sa table à écrire, et il lui parut que sa plume courait d'elle-même sur le papier, que ses doigts et sa volonté n'y étaient pour rien.

« Voici le moment. La fantaisie m'est venue de mourir près de Genève, dans un village situé sur le penchant d'un coteau d'où l'on aperçoit Mon-Plaisir. Nous y fîmes, il y a trois ans, une promenade dont vous étiez. C'était un dimanche de Pâques fleuries. Je vous aidais par intervalles à porter le panier aux provisions. Vous passiez votre bâton au travers des deux anses de ce grand panier couvert; je tenais un des bouts, vous teniez l'autre. Le bâton cassa; mais il n'arriva rien au panier. J'ai la tête perdue, je ne puis retrouver le nom de ce village; sûrement il vous est présent à l'esprit. Allez m'y attendre dès ce jour. Vous me verrez arriver après-demain matin par une jolie route qui fait des zigzags et qui traverse certain hameau... Je n'ai plus de mémoire. Attendez, le hameau

s'appelle Perly-Certoux. Ce nom m'est revenu, mais pas l'autre. »

Sans laisser à sa plume le temps de sécher, elle écrivit la seconde lettre que voici :

« Monsieur, je pars pour Genève. Soyez sans inquiétude, je n'y parlerai de vous à personne, je n'y verrai personne autre qu'un homme qui m'a promis de me tuer et de se tuer ensuite. Quand vous lirez ces lignes, vous n'aurez plus de femme et plus d'ennemi, et, sans qu'il vous en ait rien coûté, le papier que vous savez sera détruit, réduit en cendres. Je vous en fais le serment; croyez-moi une fois dans votre vie. »

Elle cacheta ces deux billets; puis ayant sonné sa femme de chambre, dont elle était sûre, elle lui confia les deux plis et lui enjoignit de faire partir le premier sur-le-champ et d'attendre jusqu'au lendemain soir pour remettre l'autre à Mme d'Ornis. Elle lui dit ensuite qu'elle s'en allait à Paris, qu'elle serait quelque temps absente, et lui fit faire sa malle, lui indiquant article par article ce qu'elle y devait serrer. Après cela, elle l'embrassa et lui glissa dans la main une boîte qui contenait un billet de mille francs, en la priant de ne l'ouvrir qu'après son départ. Il lui semblait ne pouvoir trop payer cette fidélité de la dernière heure.

Vers le milieu de la matinée, elle était en voiture sur la route de Blaizy-Bas. Son cocher pencha la tête pour lui demander où elle désirait qu'il arrêtât. — A Blaizy-Bas.

— Madame va donc à Paris?

— Ne vous l'avais-je pas dit? répondit-elle.

Quand elle fut arrivée, elle lui commanda de repartir dès que ses chevaux auraient mangé l'avoine. Pendant qu'ils dévoraient leur picotin, le museau enfoncé

dans l'auge, il lui vint une idée singulière : elle les baisa tendrement l'un et l'autre sur une étoile blanche qu'ils portaient au front. Ces chevaux étaient à elle et ne lui avaient jamais causé le plus petit chagrin ; un tel miracle demandait sa récompense. Puis elle entra dans l'auberge de la station, s'y fit donner une chambre, et en attendant le train Paris-Lyon, elle défit sa malle, en retira le bonnet de tulle, le fichu rouge, la robe courte de reps, les bas chinés, les souliers à boucles. Elle fut quelque temps à faire sa toilette, qui lui plaisait. Aussitôt qu'elle eut passé autour de son cour le collier de jais et la croix d'argent, elle enferma dans sa malle les vêtements qu'elle venait de poser, et, s'enveloppant d'une grande cape, elle se mit en devoir de gagner la salle d'attente. Les gens de l'auberge qui la virent passer ouvrirent des yeux ébahis ; elle les laissa s'étonner, elle n'en était plus à un étonnement près.

Le soir, elle était à Lyon ; elle n'en repartit que le lendemain dans l'après-midi. Il est probable que ce qu'elle apercevait au bout de son voyage lui faisait peur, et que par une dernière résistance de la nature elle cherchait à gagner quelques minutes. Ne fallait-il pas d'ailleurs laisser le temps d'arriver à ce maréchal des logis, à ce maître des cérémonies que la mort avait choisi et envoyait devant elle dans un village pour lui préparer une fête? Marguerite atteignit Genève vers minuit; elle descendit dans l'hôtel le plus proche de la gare.

Au point du jour, elle écrivit à son parrain une lettre par laquelle, sans lui rien raconter, sans accuser personne, elle lui annonçait sa suprême résolution et le priait d'aller chercher son corps le lendemain dans le village de Confignon ; ce nom avait fini par lui

revenir en mémoire. Elle le remerciait d'avoir été le seul qui crût en son innocence; elle le suppliait de demeurer persuadé qu'en dépit des apparences contraires elle était plus à plaindre qu'à blâmer, et que la détermination qu'elle avait prise lui était commandée par d'effroyables fatalités. Dans une apostille, faisant allusion à l'un des mots favoris du bonhomme : « La vie, ajoutait-elle, est un grand chosier où il y a plus de choses que ne croient les jeunes filles. Ce que j'y ai trouvé m'a donné l'horreur de vivre. Heureusement ce grand sac est troué par le fond, et on peut s'en aller quand on veut. »

Elle glissa cette lettre dans sa poche, puis elle consigna son bagage entre les mains du maître d'hôtel, en lui annonçant qu'elle l'enverrait chercher au premier jour. Cela fait, elle prit un fiacre et se mit en route. Sa route passait devant Mon-Plaisir, qui semblait encore endormi. Elle se fit arrêter à l'entrée du chemin de Perly-Certoux, et paya son cocher, qui a témoigné plus tard qu'il lui avait trouvé en ce moment un air singulier. Elle s'embrouillait dans son compte, confondait l'or avec l'argent, les pièces de dix sous avec les pièces de cinq francs. Elle finit par s'impatienter, et donna au fiacre tout ce qu'elle avait dans la main.

Le chemin qu'elle suivit est bordé de haies vives et de chênes. Après avoir tournoyé quelque temps, il s'abaisse par une pente douce vers un pont de pierre jeté sur un ruisseau qui s'appelle l'Aire. En arrivant au pont, on a devant soi un village suspendu au flanc d'un coteau et entouré de noyers; à droite et à gauche, on voit courir le ruisseau, qui promène son eau verte parmi des cailloux, des trembles et des saules. Marguerite n'aperçut ni le village ni la rivière ; elle vit

seulement Joseph, arrêté sur le pont. C'était son destin qui l'attendait là; elle n'essaya pas de s'enfuir, elle marcha droit à lui. Joseph la regardait venir avec quelque surprise, ayant peine à la reconnaître sous un déguisement qui l'affligeait. Sans doute ce bonnet de tulle et cette robe courte ne nuisaient point à sa beauté; mais ce n'était pas tout à fait la Marguerite qu'il espérait, celle qu'il voyait en rêve et qu'il avait juré de posséder. Toutefois son déplaisir s'évanouit bientôt; il avait dans la tête des pensées plus sérieuses.

Il se laissa tomber à genoux au milieu du pont et s'écria d'une voix qui semblait sortir de ses entrailles :

— Votre père avait raison, je suis un misérable. Écrasez-moi sous vos pieds. Je vous ai proposé un marché infâme, et j'ai usé de violence pour vous extorquer votre consentement. Voici les deux papiers, faites-en ce qu'il vous plaira. Je vous rends votre liberté. »

A ce mot, elle secoua la tête, et un sourire amer plissa ses lèvres. Dorénavant quelle liberté lui restait-il ? Celle de choisir sa mort. Elle préférait le couteau, et se proposait de s'en expliquer en toute franchise. En attendant, elle saisit avidement les papiers, et, priant Joseph de lui donner une allumette, elle jeta dans l'air deux chiffons enflammés, dont le vent livra la cendre au ruisseau. Accoudée sur le parapet, elle contemplait cet évanouissement. Après cela, elle pouvait mourir, elle avait réparé sa faute; le reste ne la regardait plus.

Le sentier où ils s'engagèrent, et qui remonte le cours de l'Aire, conduit à des endroits sauvages et infréquentés. Depuis le dernier jour où ils s'étaient vus, un événement s'était passé, qui, bien que le monde ait eu le loisir de s'y habituer, ne laisse pas

d'avoir toujours pour lui l'étrangeté d'un miracle; c'est le printemps que je veux dire. On avait dépassé la mi-avril, on était dans ce premier renouveau, dont les grâces inachevées ont le charme d'un commencement. Quelques arbres s'étaient déjà revêtus d'un feuillage léger qui promettait de l'ombre plus qu'il n'en donnait, et laissait le regard habiter les bois, s'égarer dans les lointains. Les haies étaient blanches d'aubépine fraîchement éclose; dans les vergers, à l'entour des villages, les pêchers en fleurs dessinaient des nuages roses. La chevelure naissante des saules pendait dans le ruisseau, et les herbes nouvelles se mariaient aux vieilles mousses. La première verdure des peupliers ne faisait que de poindre; ces tard-venus qui s'empressaient, crainte de manquer la fête, semblaient reprocher à leur séve ses lenteurs. Les noyers, les platanes ne bougeaient pas encore; les chênes n'avaient pas même achevé de dépouiller leurs feuilles mortes, et regardaient au travers d'un rêve la fraîcheur des gazons, les buissons verdissants, la soudaine apparition des violettes qui pointaient à leurs pieds et dont le parfum subtil étonnait leur sommeil. Partout la vie adressait à la mort ses défis, et la mort ressentait un secret désir et une espérance de revivre. Ces deux enfants qui devaient mourir ne songeaient pas à saluer l'éternel césar, cette nature toute-puissante dont la volonté souveraine se joue de ses créatures, ne les enfante que pour les détruire, et, réchauffant des cendres froides, fait jaillir de ses destructions de nouveaux enfantements. Ils marchaient le long de la rivière, et leur distraction traversait et coudoyait une fête sans la voir. Parfois ils se regardaient, et il leur prenait un frisson. L'un était comme ivre à la fois de remords, de douleur et d'espérance; l'autre

sentait sur ses épaules le poids de sa destinée, et croyait entendre dans les bois les battements effarés d'un cœur qui ne vivait plus que par l'inquiétude. Dieu sait pourtant qu'il n'y avait rien au fond des bois que le printemps, qui s'occupait d'y rassembler son orchestre, et des oiseaux, qui, avisés de sa venue, se hâtaient d'essayer leurs voix et d'accorder leurs instruments, sans se douter que le malheur passait par là. Qu'importait ce passant à leurs divines insouciances d'artistes?

Au coup de midi, Joseph laissa Marguerite dans la retraite qu'ils s'étaient choisie ; il remonta au village, allant à la provende, car ils avaient résolu de ne point mourir de faim. Quand il eut atteint le haut du coteau, il s'arrêta dans un endroit d'où son regard embrassait toute la vallée, Genève d'un côté et les trois tours de sa cathédrale, Mon-Plaisir de l'autre et l'avenue de poiriers qui y conduit. Il resta quelques minutes immobile, les cheveux au vent, contemplant cette vallée, lui montrant son orgueil qui étincelait dans ses yeux, l'ivresse de son triomphe, sa joue qui ne se souvenait plus d'avoir été souffletée, ses deux mains qui semblaient tenir une proie. Il se flattait de maîtriser les destins, de le posséder à jamais ce bonheur qu'on lui avait si âprement disputé, et ce bonheur le vengeait de tous les mépris. Il n'avait qu'un regret, lequel était cuisant : on n'avait pas l'air de savoir. Il aurait voulu prendre un porte-voix et crier : Elle est à moi ! et qu'on l'entendît à Mon-Plaisir, qu'on l'entendît à Genève, de telle sorte que les uns en pleureraient de rage, que les autres agiteraient leurs chapeaux en signe d'allégresse, et que des Alpes au Jura son aventure ferait événement. Sa candeur en effet s'obstinait à croire qu'il avait entrepris une grande chose, qu'il

venait d'ébaucher une révolution, et de donner le signal de la tardive revanche des opprimés.

Il se rendit à l'auberge du village, y prit une miche de pain frais, quelques tranches de viande froide, une galette, une bouteille de vin blanc, deux fourchettes, deux assiettes et un seul verre, serra le tout dans un panier, et, ce panier au bras, il se hâta de regagner les bords de l'Aire et la solitude où il avait laissé Marguerite. Il la retrouva couchée sur l'herbe et endormie. Il s'assit auprès d'elle, respectant son sommeil. Par instants, il voyait remuer ses lèvres et ses doigts se crisper autour de la croix d'argent qui pendait sur son fichu rouge. Elle dormait et rêvait : il lui semblait qu'au moment de quitter Ornis, la mort, émue de pitié, l'avait prise sans secousse, sans douleur, emportée dans un monde où il n'y avait ni châteaux, ni greniers, ni orangeries, où l'on ne voyait point de Bertrand, point de comte d'Ornis, point de Joseph, dans un monde divin où l'on ne pensait à rien, où l'on pouvait dormir d'un plein somme, car c'était de cela qu'elle avait besoin, de ne plus entendre parler, de rafraîchir ses lassitudes, de noyer ses souvenirs et ses terreurs dans un oubli sans fond. Détachée de la terre, son âme se détendait, nageait au sein d'un immense repos, d'un silence infini, qu'interrompait la douceur d'une musique vague, pareille à la voix lointaine d'un orgue qui s'assoupit.

Joseph finit par s'impatienter et frappa ses mains l'une contre l'autre. Elle tressaillit, rouvrit les yeux et s'aperçut qu'elle n'avait pas quitté la terre, qu'elle était couchée au bord d'un ruisseau qui parlait, près d'un bois à qui le vent murmurait son nom, que décidément elle n'était pas morte, que le couteau l'attendait toujours. Elle se dressa brusquement sur son

séant, agitée d'une sourde colère. Elle était donc jusqu'au bout à la merci de ses illusions; comme la vie, la mort la trompait. Sa colère s'en prit à l'univers entier, et surtout à Joseph. Pourquoi l'avait-il réveillée? que n'avait-il profité de son sommeil pour en finir? Il fallait donc recommencer à vivre jusqu'au soir.

Elle ne répondit que par de secs monosyllabes aux questions qu'il lui adressait, ne toucha que du bout des lèvres à son dîner, et refusa de boire du vin, peut-être parce qu'il n'avait apporté qu'un verre. Sur la fin du repas, elle s'en fut se désaltérer au ruisseau, se faisant une coupe du creux de ses mains.

Joseph se méprit sur la cause de son irritation. Il s'imagina qu'à son réveil il lui était venu un regret de la vie, qu'elle avait senti chanceler sa résolution, qu'elle ne demandait qu'à se raviser, à se dédire, et qu'elle lui en voulait de ne pas épargner à son courage l'embarras d'un humiliant aveu. Il éprouva un mouvement d'inexprimable joie, et, quand elle se fut rassise à côté de lui, il osa lui découvrir l'espérance qu'il portait au fond de son cœur et que jusqu'alors il lui avait soigneusement cachée. — Cela n'est point sérieux, n'est-ce pas? lui dit-il d'une voix caressante. Nous ne mourrons pas, c'est impossible; la vie est si bonne!

Comme elle se taisait : — Oh! je l'avais bien pensé, continua-t il, et je n'aurais jamais accepté votre horrible proposition, si je n'avais eu foi dans votre repentir. — Là-dessus, répandant son cœur, il la conjura de s'enfuir avec lui; il lui peignit le bonheur sans mélange qui leur était tenu en réserve au-delà des mers, en Amérique, dans une maison qu'il entendait lui bâtir de ses mains, — et leurs félicités de tous les jours, ses adorations, ses tendresses, ses dévoûments,

— comme il travaillerait pour elle, les miracles que feraient ses dix doigts, qui valaient une fortune et qui sauraient la gagner. — Est-ce qu'on meurt quand on s'aime, quand le bonheur est là-bas et nous attend? s'écriait-il. La mort! qu'est-ce donc que la mort? Est-que nous connaissons cela, nous autres? Et, tout en lui parlant, il creusait la terrre avec ses ongles et en arrachait des poignées d'herbe fraîche qu'il lui montrait.

Elle le laissa tout dire ; puis, le regardant fixement, d'une voix sèche, saccadée : — Croyez-vous par hasard, lui demanda-t-elle, que je sois plus heureuse aujourd'hui qu'hier?

Ce mot terrible le fit retomber de son ciel, lui démolit de fond en comble sa maison d'Amérique; mais il tenta de la rebâtir, il n'était pas homme à se rebuter si vite.

Elle l'interrompit en lui disant : — Il faut en prendre votre parti; vous détestez les bourgeois, je vous dois une confession; je me sens bourgeoise jusque dans le fond de l'âme. J'ai le cœur étroit, l'esprit court; on m'a élevée ainsi. Le seul bonheur qui me tente est un bonheur tout bourgeois, et nous autres, nous avons des préjugés; celui qui nous tient le plus au cœur, c'est le préjugé de la considération. Que voulez-vous? nous sommes ainsi faits, nous voulons qu'on nous estime. Plutôt mourir dix fois que d'entendre un passant dire un jour en me montrant du doigt : On croit qu'elle est sa femme, c'est sa maîtresse. Vous me répondrez que là-bas on n'en saura rien, que nous y dirons ce qu'il nous plaira et qu'on nous croira. Eh bien! c'est encore un de mes préjugés bourgeois, j'ai la sainte horreur du mensonge, et je ne mentirais pas trois jours de suite sans me prendre en horreur, moi et l'homme qui me forcerait de mentir.

La colère s'empara de lui; le rouge lui monta au visage, et la menace à la bouche. Il se livra aux plus violents emportements. Peut-être pensait-il faire peur à Marguerite; que pouvait-elle craindre encore? Elle partit d'un éclat de rire; elle lui disait : — Bien, vengez-vous de cette bourgeoise; tuez-la par dépit, par fureur; ce sera mieux ainsi. Où est votre couteau?

Joseph sentit sa colère lui échapper; il se mit à pleurer, à supplier Marguerite, à lui baiser les pieds, à l'appeler vingt fois par son nom en s'arrachant les cheveux. Elle fut inflexible, inexorable; elle lui répéta le mot qu'il lui avait écrit : — Vous parlez à une pierre. — Il comprit que c'en était fait, que ses larmes et ses cris ne changeraient rien à sa résolution, qu'il s'était cruellement trompé, que son bonheur n'avait été qu'un rêve, et que le châtiment commençait pour lui. Il s'enfuit dans le bois, où il demeura plus d'une heure, marchant au hasard, l'esprit égaré, hors de lui, butant contre les pierres et se heurtant contre les arbres. Son orgueil était mort du coup; il ne portait plus dans son cœur déchiré et dans ses yeux qu'une inconsolable douleur, un désespoir sans nom, un amour éperdu qui s'épouvantait de ce qu'il avait promis et du sang qu'il allait répandre. Il pensa un instant à se tuer seul, à l'écart, pour s'affranchir de l'horreur de la voir mourir; mais cette âme était forte jusque dans ses faiblesses, la foi jurée la retint. Il se résigna, son cœur se redressa dans sa poitrine, et, sortant du bois, il retourna auprès de Marguerite, qu'il retrouva immobile à la même place.

Elle le reçut avec douceur; elle avait repris sa voix et son visage accoutumés. Elle lui dit en lui tendant la main : — Je ne vous reproche rien; qui sommes-

nous pour lutter contre les choses? Mais j'ai toujours eu confiance dans votre parole et dans votre courage. Autrement je ne serais pas ici. — Elle lui permit de se rasseoir à ses pieds et de lui réciter toutes les folles tendresses que sa beauté et leur malheur lui inspiraient. Elle l'écoutait avec indulgence, ou, pour mieux dire, avec l'application d'esprit d'une personne qui ne demande qu'à s'instruire et à comprendre; mais il lui parlait une langue étrangère qu'elle savait bien mal, et dans ce qu'il disait il y avait beaucoup de choses que son bon sens trouvait inexplicables. Elle finit par le lui confesser avec une sorte d'enjouement et tant de bonne grâce qu'il ne put s'en fâcher. L'instant d'après, il devint silencieux et pensif; il avait reconnu que depuis le matin il vivait sous l'empire d'une illusion. Il s'était cru seul avec Marguerite; un tiers les accompagnait : c'était la mort, qui, debout auprès d'elle, la couvrait de son ombre.

Ils se levèrent, firent une promenade dans les bois. La nuit tombait quand une ondée survint et les trempa. Ils se mirent à courir, et Joseph prit les devants pour faire préparer un grand feu. Il ne s'aperçut pas qu'à l'entrée du village Marguerite rencontra le facteur qui venait de retirer les lettres de la boîte pour les porter à Genève, et qu'elle lui remit furtivement celle qu'elle avait écrite le matin.

La veille, Joseph, n'ayant pas trouvé de chambre vacante à l'auberge, s'était adressé à un vieux paysan, propriétaire d'une maison fort honnête dont il louait deux pièces pendant l'été à des citadins en villégiature. Vu la saison, les pensionnaires n'étaient pas encore là, et Joseph avait retenu les deux pièces, contant au bonhomme qu'il venait de se marier, que sa femme était allée voir une parente en Savoie, qu'elle

le rejoindrait au premier jour, qu'il entendait avoir sa lune de miel comme les messieurs, et, ses moyens le lui permettant, la passer au village en laissant dormir ses outils.

Au moment où Marguerite parut sur le seuil, leur hôte jetait dans l'âtre une brassée de sarments. Comme il était familier : — Tudieu! le beau brin de fille! s'écria-t-il, — et il ajouta en attirant deux chaises devant la cheminée : — Arrivez vite, les deux amoureux, et séchez-vous. — A ce mot d'amoureux, Marguerite fronça le sourcil; il est des heures où les fausses notes déchirent l'oreille. Elle redevint nerveuse et un peu cruelle.

Le vieillard, bien qu'il n'y vît pas très-clair, fut frappé de la blancheur de ses mains. — Garçon, demanda-t-il à Joseph, où donc as-tu pêché cette demoiselle? Voilà des menottes qui n'ont jamais touché la queue d'une poêle.

— Ah! vous croyez? dit-elle. Vite des œufs. Je veux vous faire manger une omelette aux fines herbes.

Il la prit au mot. Elle hacha menu son persil, battit ses œufs dans une terrine, fit fondre son beurre dans la poêle. L'omelette fut prête en un tour de main, et par miracle se trouva bonne. Pendant le souper, Marguerite ne déparlait pas; elle vantait au villageois ses talents de ménagère, lui expliquait comment elle tiendrait sa maison, lui décrivant cette maison, ses meubles, sa vaisselle. Il lui tardait de s'y voir; la vie est si charmante quand on s'aime! Les dimanches, les jours de fête, quelles parties de campagne! quels dîners sur l'herbe! On partirait à l'aube, on s'en irait manger de la crème dans les chalets, et le soir on rentrerait chez soi les jambes lasses, mais l'âme contente, le cœur léger, heureux de vivre.

— Combien de temps cela durera-t-il? lui demandait le paysan. Jeunesse passe vite.

— La mienne ne mourra pas avant moi, lui répondit-elle.

En ce moment, un oiseau chanta. — Un rossignol! s'écria-t-elle en tressaillant. Le vieillard se mit à rire, et lui représenta que les rossignols n'arrivent pas avant le milieu de mai. Elle soutint vivement son dire, et, comme il s'obstinait, elle se fâcha.

— Je soutiendrai jusqu'à mon dernier jour, lui répliqua-t-elle, que j'ai entendu aujourd'hui le rossignol.

Joseph, la tête appuyée sur le dossier de sa chaise, semblait absent de ce monde et se taisait. Son silence était un abîme où les paroles de Marguerite tombaient une à une comme des pierres dont on entend la chute au fond d'un gouffre.

Elle se leva, et le frappant de la main sur l'épaule : — C'est l'heure, lui dit-elle, montons.

Il se dressa sur ses pieds tout d'une pièce, prit une bougie et monta. On eût dit une statue qui marchait. Avant de le suivre, se retournant vers leur hôte : — Nous sommes deux fous, lui cria-t-elle, qui vous donnerons peut-être bien des ennuis ; je veux vous en consoler d'avance.

Et, s'approchant de lui, elle lui mit dans la main trois pièces d'or. Il la regarda d'un air ébahi ; mais il trouva les pièces d'or bonnes à prendre, et il les prit.

Quand elle fut montée, Joseph, qui venait de poser la bougie sur la table, se laissa tout à coup tomber à terre comme un corps mort. Il resta longtemps étendu, mordant ses mains et suffoqué par ses sanglots. Elle s'assit sur une chaise en face de lui ; elle cherchait à le consoler, elle le grondait. Il criait grâce ; ce n'était

plus des années qu'il lui demandait, il mendiait des jours, des heures, des minutes. Alors elle lui dit le grand mot, qu'elle avait écrit deux lettres. — Demain un homme et peut-être deux viendront me chercher. Je veux qu'ils me trouvent morte et déjà froide.

A cette terrible nouvelle, il se leva sur ses genoux. Une abondante sueur ruisselait le long de ses joues, sa bouche se tordait, son agonie se peignait sur son front. — Après tout, lui disait-elle, le malheur est-il si grand ? Tenez pour certain que vous n'auriez pas trouvé votre compte avec moi. Vous avez la tête très-romanesque, mon pauvre ami, et je le suis si peu ! Les grandes passions, les sentiments exaltés ne sont pas faits pour moi. Quand vous me parliez tantôt de votre amour, je vous l'ai dit, j'avais peine à vous comprendre. J'aimais beaucoup de choses sur cette terre ; mais je n'ai jamais rien adoré, et je ne me crois pas adorable. Je ne suis, voyez-vous, qu'une pauvre âme très-tranquille et très-ordinaire, et, je vous le répète cette fois sans colère, très-bourgeoise, qui était née pour vivre à peu près comme tout le monde, loin des orages et des événements. Les orages sont venus et m'ont brisée, et il m'a pris une inguérissable horreur de vivre. Un peu de bon sens et beaucoup de gaîté, voilà ce qu'était Marguerite Mirion. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?.. J'ai tant souffert que ce qu'il y avait de cœur là dedans s'en est allé par morceaux. Il n'y a plus d'huile dans la lampe ; elle file et va s'éteindre, mieux vaut la souffler tout de suite.

Il n'était guère en état de la comprendre ; mais la douceur de son accent et la musique de sa voix berçaient son désespoir, qui finit par s'assoupir. La voyant si calme, si assurée de son courage, il fut pris de honte, et après être demeuré quelques instants immo-

bile, son visage dans ses mains, il se releva en disant : — Je suis prêt ; je ferai ce que vous voudrez.

Elle le remercia chaudement, puis il lui vint une dernière fantaisie. En traversant le village, elle avait avisé une grange ouverte où l'on rabotait des planches. Elle pria Joseph d'aller lui chercher quelques copeaux. Il s'empressa de lui obéir, et revint bientôt apportant de longs rubans de bois dans sa blouse. Quand elle vit entrer dans la chambre cette vieille amitié de son enfance, elle se prit à sourire. Elle ôta sa coiffe, défit ses cheveux qui se répandirent sur ses épaules, et, après avoir tendrement baisé les copeaux, elle s'en tressa une couronne qu'elle posa sur sa tête. Il y avait au fond de la chambre un miroir brisé ; elle s'en approcha, s'y regarda, et se trouva belle dans cet accoutrement. Se retournant vers Joseph : — N'est-ce pas, lui cria-t-elle, que la menuiserie est le roi des arts et des métiers, et que nous mourons fidèles à nos amours ?

Il ne répondit pas. Il n'existait encore qu'à la condition de se taire, il lui semblait que son courage et sa vie étaient à la merci du premier mot qu'il prononcerait. Elle revint à lui ; changeant de ton et le tutoyant pour la première fois : — J'ai été bien dure aujourd'hui, lui dit-elle, et je t'ai fait de la peine. Pardonne-moi, comme je pardonne à tout le monde.

Et, lui prenant la tête entre ses deux mains, elle le baisa sur le front. Aussitôt elle découvrit sa poitrine. — Voici le moment ! dit-elle. — Il ouvrit son couteau. Il était pâle comme un marbre, et il avait sur les yeux un nuage de sang, au travers duquel il apercevait Marguerite toute petite et très-loin, comme s'il l'avait regardée par le gros bout d'une lunette. Il sentait que son bras n'arriverait jamais jusqu'à elle. Il versa de l'eau dans un baquet, s'y plongea la tête, et se frotta

les yeux. Le nuage s'évanouit; quand il se redressa, il voyait clair, ses idées étaient nettes. Il savait que c'était lui, que c'était elle, et qu'il allait la tuer.

Elle l'appela de nouveau. Elle se tenait de son mieux, debout, un peu raide, adossée contre le mur. Elle pensait en ce moment à un vieux professeur de danse qui l'avait beaucoup tourmentée quand elle était en pension; il lui disait toujours : — Tenons-nous droite, mademoiselle, et, je vous prie, effaçons mieux cette épaule gauche. — Par un mouvement machinal, elle effaçait son épaule gauche. Joseph leva le bras, mais ce bras ne voulait pas frapper parce qu'elle le regardait. Il lui dit en balbutiant de fermer les yeux, que ses yeux l'empêchaient de la tuer. Elle ne les ferma pas, elle détourna la tête, et la dernière chose qui lui apparut, ce fut sur la muraille d'en face un grand château d'Ornis très-ressemblant, qui tournait et pirouettait comme une toupie. Puis elle poussa un faible cri; Joseph l'avait frappée en plein cœur, et d'un tel coup que la mort fut instantanée et qu'il ne sortit pas une goutte de sang par la plaie. Elle s'affaissa; il la retint dans ses bras, la regarda longtemps, s'assura qu'elle était morte. Alors il l'emporta et la déposa sur le lit, où il fut longtemps à l'arranger, réparant le désordre de ses cheveux, rajustant son fichu, déplissant sa robe. Par intervalles, il la baisait sur les deux pieds; mais il ne pleurait pas, il n'avait plus une larme dans le corps.

Il passa le reste de la nuit à noircir du papier; il avait toujours eu cette manie. Il écrivit une lettre de vingt pages à cet ouvrier avec lequel il était allé à Fossaz le jour du mariage de Marguerite. Fidèle à son serment, dans cette lettre incohérente et décousue, il ne parlait que de lui, tantôt pour se vanter de ce qu'il

avait fait comme d'une belle action et d'une grande chose, tantôt pour s'accuser, pour se prodiguer les injures, pour se traiter de misérable et d'assassin ; son épître se terminait par une dissertation en forme sur la question sociale, où quelques éclairs de bon sens se noyaient dans des torrents de fumée. La dernière ligne était ainsi conçue : « Ouvriers, quand viendra le jour où vous serez les maîtres de vos maîtres ? »

Sa bougie, qui tirait à sa fin, s'éteignit subitement. Il attendit l'aurore, il ne voulait pas mourir sans avoir revu son idole et sa victime. Dès qu'un jour grisâtre commença de se répandre dans la chambre, il s'approcha du lit et de celle qui avait été Marguerite. Il lui rouvrit les yeux et se demanda longtemps ce qu'il y avait au fond ; puis il colla sa bouche sur cette bouche froide qui ne parlait plus ; il s'efforçait d'en tirer un dernier souffle, comme s'il avait voulu lui faire dire une fois enfin qu'elle l'aimait. Le jour grandissait. Il entortilla sa main gauche dans les cheveux blonds qui lui avaient pris son cœur, et il se frappa trois grands coups dans la poitrine. Quand on entra dans la chambre, il respirait encore; l'instant d'après il n'était plus.

L'oncle Benjamin arriva deux heures plus tard. En pénétrant dans cette chambre ensanglantée, il éprouva une surprise égale à son désespoir. M. d'Ornis l'avait devancé, et, penché sur les deux corps, il achevait de fouiller leurs vêtements, dont il retournait les poches. Le hasard lui avait fait rencontrer, paraît-il, le cocher de fiacre qui avait conduit Marguerite. On a prétendu aussi qu'il l'avait suivie sans qu'elle s'en doutât, et qu'il n'aurait tenu qu'à lui de se montrer dès la veille ; mais cela n'est point prouvé.

Depuis lors il a disparu ; impossible de savoir ce qu'il est devenu, et s'il a eu le plaisir d'apprendre que M. Bertrand, après avoir liquidé tout son bien, était parti subitement pour le Brésil. L'aventure de la crevasse et la figure de Joseph debout contre une croix avaient laissé une impression d'ineffaçable terreur à ce médiocre scélérat. En débarquant à Rio-Janeiro, il a dit à quelqu'un qu'il lui était arrivé un accident qui l'avait dégoûté de l'Europe.

A Mon-Plaisir, on est dégoûté non-seulement de l'Europe, mais de tout ; on y récolte encore des poires en automne, on n'y voit plus de roses au printemps. M[lle] Baillet, qui s'est jetée dans la haute dévotion, prétend qu'à l'insu de sa mère Marguerite avait lu quelques romans. La cousine Grillet est plus convaincue que jamais que ce monde est plein de chausses-trapes; elle ne marche presque plus. M[me] Mirion a succombé à son chagrin. Elle était restée six mois sans prononcer le nom de sa fille ; sur son lit de mort, elle a senti se réveiller son cœur de mère ; elle a dit au pasteur qui était venu l'assister dans ses derniers instants : — Monsieur le pasteur, je suis sûre que dans le fond de l'âme elle était innocente, et que ce scélérat lui a tendu un guet-apens ; il me tarde d'aller revoir au ciel cette pauvre chère comtesse. — Depuis que M. Mirion est veuf, l'oncle Benjamin est revenu vivre avec lui. Il est fier d'avoir été choisi par Marguerite pour recevoir ses derniers adieux ; mais il a le tort de s'écrier quelquefois : — Ne vous l'avais-je pas dit ? Vous n'avez pas voulu me croire.

L'aventure de Marguerite Mirion, dont le mystère jusqu'aujourd'hui n'avait pas été éclairci, a causé à Genève, comme il était naturel, une prodigieuse sensation ; pendant bien des semaines, elle défraya tous

les entretiens, on en parle encore. Les uns ont été impitoyables pour M. et Mme Mirion, qu'ils accusent d'être les véritables auteurs de l'événement. — Voilà, disent-ils, où mènent l'ambition et l'esprit d'intrigue ! — Dans d'autres cercles, on s'en est pris à Marguerite, on a fulminé contre elle les plus virulents anathèmes, lui reprochant de n'avoir eu ni principes ni religion. Les gens mieux informés ou d'un esprit plus rassis estiment au contraire qu'il y a dans ce monde, ainsi que l'écrivait un jour Marguerite, d'effroyables fatalités, et qu'il est d'un sage de savoir quelquefois suspendre son jugement. Parmi les ouvriers, il en est beaucoup qui font de Joseph un héros : je le veux bien, mais un héros manqué ; c'est une race fort dangereuse.

FIN

COULOMMIERS. — Typographie A. MOUSSIN.

7P

form 410

